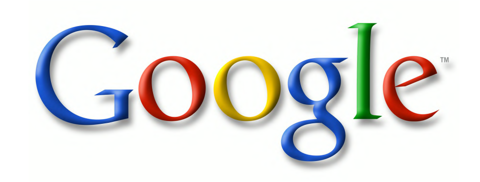
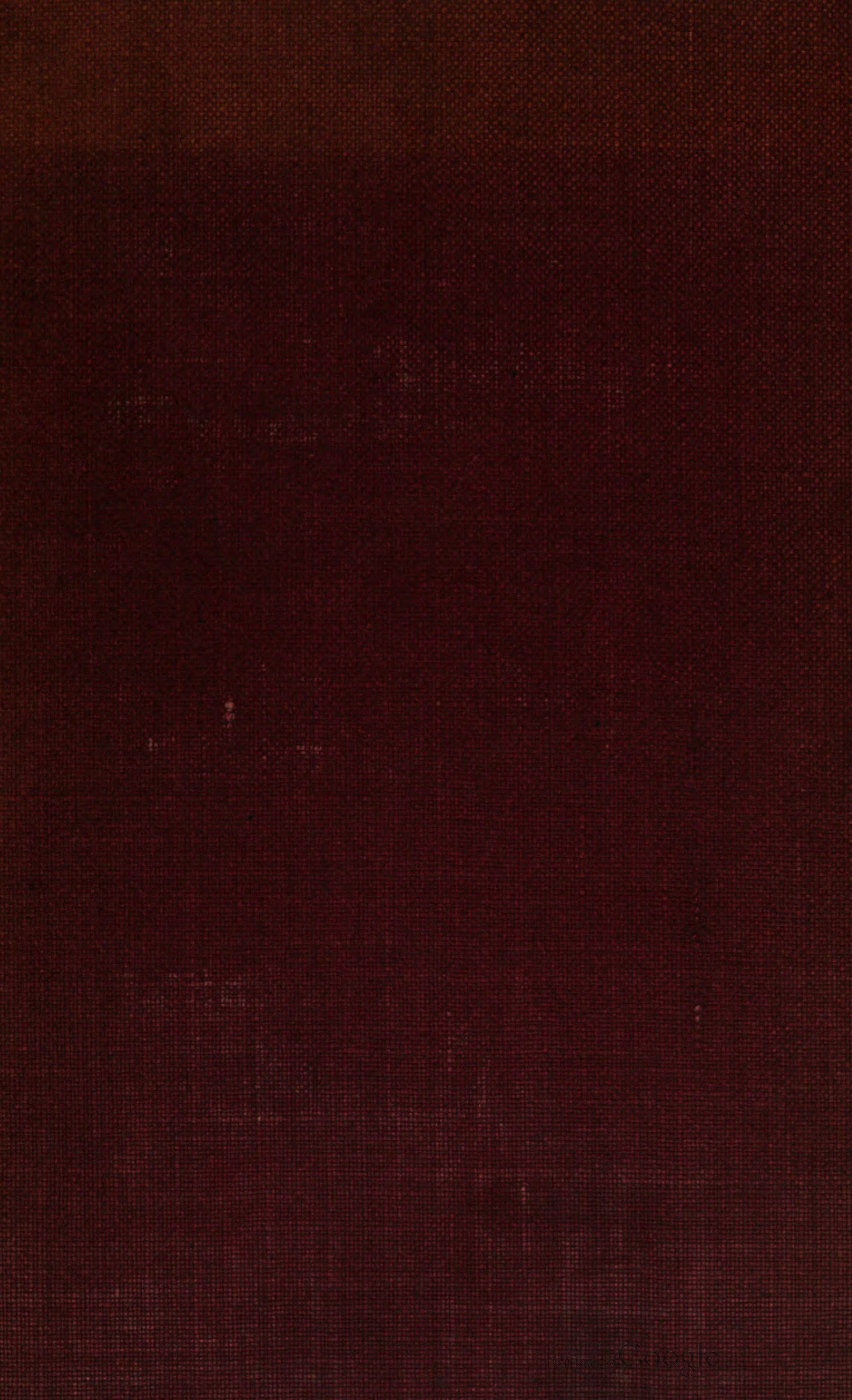
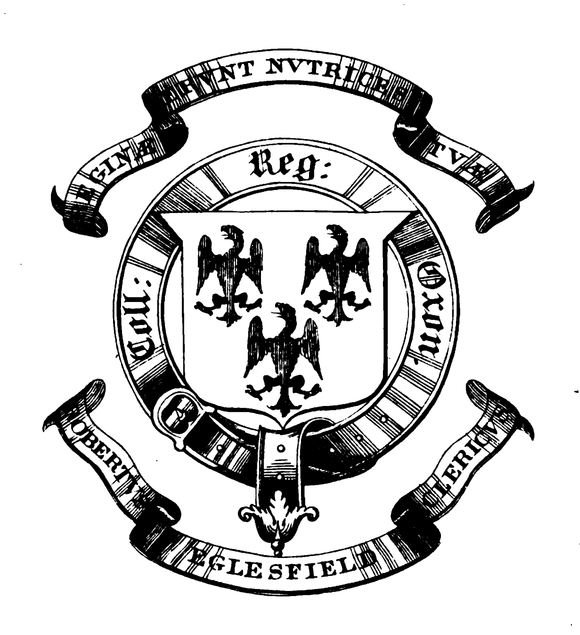
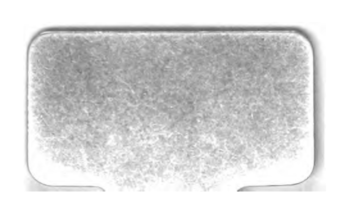





EGINÆ
RVNT NVTRICES
TVÆ
Coll: Reg: Oxon.
OBERTVS
EGLESFIELD
CLERICVS



LE

VER RONGEUR

DES

SOCIÉTÉS MODERNES.



Cet ouvrage se trouve aussi :

A BESANÇON, CHEZ	MM. TURBERGUE;
A LYON,	GIRARD ET JOSSERAND; PÉRISSE FRÈRES; BAUCHU;
A LILLE,	LEFORT;
A NANTES,	MAZEAU FRÈRES;
A METZ,	PALLEZ ET ROUSSEAU.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

LE VER RONGEUR
DES SOCIÉTÉS MODERNES
OU
LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION

PAR L'ABBÉ J. GAUME,

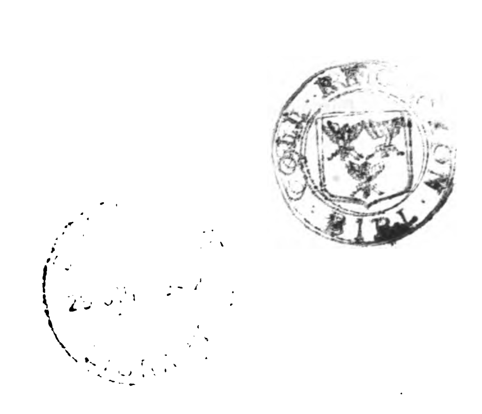
Vicaire général de Nevers, Docteur en théologie de l'Université de Prague,
Membre de l'Académie de la Religion catholique de Rome,
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Besançon, etc.

Infandorum enim idolorum cultura,
omnis mali causa est, et initium et finis.

SAP. XIV, 27.

PARIS.
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.

1851



LETTRE

DE

SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL GOUSSET,

Archevêque de Reims,

A M. L'ABBÉ J. GAUME,

Vicaire général de Monseigneur l'Évêque de Nevers.

Monsieur le Vicaire général,

J'ai lu les épreuves du livre que vous vous proposez de publier sous le titre : Le Ver Rongeur des Sociétés modernes, ou le Paganisme dans l'Éducation. *La lecture de cet ouvrage m'a vivement intéressé par la manière dont vous y avez traité des questions de la plus haute importance. Il me semble que vous avez parfaitement démontré que, depuis plusieurs siècles, l'usage à peu près exclusif des auteurs païens dans les écoles secondaires a exercé une funeste influence sur l'éducation de la jeunesse et l'esprit des Sociétés modernes. Dès lors les amis de la religion et de l'ordre social comprendront*

facilement, comme vous l'avez compris vous-même, la nécessité de modifier, dans les établissements d'instruction publique, la direction des études en ce qui concerne le choix des auteurs classiques, de manière à y faire dominer les auteurs chrétiens, grecs et latins, dont les écrits sont si propres à inspirer aux jeunes gens la pratique des vertus évangéliques, et à remettre dans toute leur vigueur les principes constitutifs de la Société. Cette idée peut rencontrer encore des contradicteurs; mais j'ai lieu d'espérer que votre ouvrage aura tôt ou tard d'heureux résultats, et je ne puis que vous féliciter sincèrement de cette publication.

Recevez, Monsieur le Vicaire général, l'expression de mes sentiments dévoués et affectueux.

Paris, 20 Juin 1851.

† T. Cardinal Gousset,

Archevêque de Reims.

AVANT-PROPOS.

Que fait le médecin en présence du malheureux aux prises avec une maladie qui d'heure en heure menace de le précipiter dans le tombeau? S'il n'est aveugle ou criminel, son premier soin est de recourir non aux palliatifs, non aux remèdes ordinaires, mais aux dernières ressources de l'art pour opérer une crise salutaire : s'il en est besoin, le fer et le feu sont employés, malgré les résistances et les cris du malade.

La société est malade, bien malade. Des symptômes de plus en plus effrayants ne permettent plus à personne de douter de la gravité du mal. Pour conjurer une mort inévitable, les palliatifs, les remèdes ordinaires suffisent-ils? Non. Tel est votre avis, tel est aussi le mien. Un remède énergique est donc nécessaire. Il faut produire une révolution pro-

fonde, complète; il le faut de suite, le temps presse : chaque heure de retard peut devenir fatale.

Mais où est le siége du mal? Aujourd'hui plus que jamais il est dans les âmes. Les âmes se guérissent non par des lois, mais par des mœurs. Les mœurs se forment par l'éducation. L'éducation atteint non l'âge mûr, mais l'enfance. Remède lent, dites-vous, remède aujourd'hui impuissant. Il est vrai, nous écrivons au bruissement de la tempête. Suivant toute apparence, la foudre aura éclaté avant que le paratonnerre ait pu décharger la nue. Mais la tempête passera, et il faut que sur le sol bouleversé, l'enfance trouve ouverte la source pure de la vérité, si on ne veut dès le lendemain de l'ouragan en préparer un nouveau. Soit, comme vous le pensez, que l'édifice entier ne puisse être conservé; faites donc la part du feu : que ceux qui doivent aller à la mort, aillent à la mort. Si le présent est condamné, sauvons l'avenir. Sur ce point doit se concentrer toute la puissance de nos efforts; là, doit s'opérer la révolution qui seule peut arracher le malade au trépas.

Cette révolution, beaucoup en parlent et peu la comprennent; plusieurs l'ont tentée, nul n'a réussi. J'essaie de dire pourquoi, en disant ce qu'elle doit être.

Dans ces derniers temps, on s'est fort occupé de la liberté de l'instruction; on l'a réclamée avec énergie, avec persévérance, et comme une nécessité et comme un droit. Honneur au courage, honneur au talent si noblement consacrés au succès de cette grande cause! Pourtant, si grave qu'elle soit, la question de liberté est dominée par une autre plus grave encore. La liberté n'est pas un but, c'est un moyen. Le point capital n'est pas de rendre l'enseignement libre, c'est de le rendre chrétien. Autrement la liberté n'aura servi qu'à ouvrir un plus grand nombre de sources empoisonnées, où la jeunesse viendra boire la mort.

Rendre l'enseignement chrétien, voilà le dernier mot de la lutte; voilà ce qu'il faut entreprendre, ce qu'il faut réaliser à tout prix. Cela veut dire avant tout :

Il faut substituer le christianisme au paganisme dans l'éducation.

Il faut renouer la chaîne de l'enseignement catholique, manifestement, sacrilégement, malheureusement rompue dans toute l'Europe, il y a quatre siècles.

Il faut replacer auprès du berceau des générations naissantes la source pure de la vérité, au lieu des citernes impures de l'erreur ; le spiritualisme, au

lieu du sensualisme; l'ordre, au lieu du désordre; la vie, au lieu de la mort.

Il faut informer de nouveau du principe catholique les sciences, les lettres, les arts, les mœurs, les institutions, afin de les guérir des maladies honteuses qui les dévorent, et de les soustraire au dur esclavage sous lequel ils gémissent.

Il faut ainsi sauver la société, si elle peut encore être sauvée, ou du moins empêcher que toute chair ne périsse dans le cataclysme effroyable qui nous menace.

Il faut ainsi seconder les desseins manifestes de la Providence, soit en trempant comme l'acier ceux qui doivent soutenir le choc de la grande lutte, vers laquelle nous nous acheminons rapidement; soit en conservant à la Religion un petit nombre de fidèles, destinés à devenir la semence d'un règne glorieux de paix et de justice, ou à perpétuer jusqu'à la fin, parmi de glorieuses épreuves, la visibilité de l'Église.

Telle est la révolution dont il s'agit. Cette révolution est gigantesque et l'homme n'est rien. Cette révolution trouvera des résistances de plus d'un genre, elle suscitera peut-être des oppositions passionnées; pourtant cette révolution est possible : possible aujourd'hui plus qu'autrefois. Vous allez en juger.

Le premier, il y a seize ans, l'auteur du *Catholicisme dans l'éducation* signala, *ex professo*, le ver rongeur de l'Europe moderne. Dans le but avoué de détruire l'empire usurpé du paganisme sur l'éducation des peuples chrétiens, il prêcha la guerre sainte. Sans être prophète, il ne lui fut pas difficile d'annoncer que la société arriverait prochainement à sa ruine, si elle ne se hâtait de changer de système. Mais, d'une part, attaquer le paganisme classique était alors un blasphème; d'autre part, la société enivrée de sensualisme ne prêtait l'oreille qu'aux Sirènes dont les chants perfides l'attiraient vers l'abîme. Pour cette double cause, sa voix eut peu d'écho; et, moins heureux que l'Ermite du moyen âge, il trouva à peine quelques chevaliers disposés au combat. Isolé sous les feux croisés des ennemis et *même des amis*, force lui fut de quitter le champ de bataille. Il avait eu raison trop tôt : il se retira en attendant qu'il fût temps d'avoir raison.

Ce temps est venu, ou il ne viendra pas; car la société se meurt, et puis les circonstances sont bien changées. Aux accents des Sirènes a succédé le bruit du tonnerre, l'enivrement de la prospérité s'est dissipé aux coups des catastrophes; les solennels avertissements de la Providence n'ont pas été perdus pour tous. Les uns par crainte, les autres

par conviction, s'efforcent d'opérer une réaction catholique sur la société. Ils applaudissent aux efforts qui sont faits dans ce sens. Evidemment la réaction du catholicisme sur l'éducation, sans laquelle toutes les réactions, toutes les restaurations n'aboutiront à rien, ne pouvait continuer d'être regardée comme une chose indifférente. En effet, sous l'influence de ces causes et d'autres encore, la révolution a marché : elle compte aujourd'hui de nombreux et d'illustres soutiens [1]. Reproduits par eux, les arguments contre le paganisme classique ne tombent plus, comme il y a seize ans, ensevelis sous une grêle de sophismes et d'injures. Des uns, ils sont applaudis; aux autres, ils font peur : pour personne, excepté les dieux Termes, ils ne sont un objet de dédain.

Aux paroles succèdent les actes. Rentré triomphant dans le domaine de l'architecture religieuse, le catholicisme développe son mouvement et commence de s'introduire dans l'éducation, vestibule de la toute-puissance. Déjà sur différents points de la France et de l'Europe, l'histoire, la philosophie, la littérature lui ouvrent leurs sanctuaires, si longtemps fermés. Dans un *certain nombre d'établissements,*

[1] Ma pensée se porte en ce moment sur la lettre si remarquable de Mgr l'évêque de Langres, dont j'aurai occasion de citer quelques passages.

l'étude des langues anciennes *se fait*, *en partie* du moins, à l'aide de classiques chrétiens, et puis le monopole est ébranlé. Manifestement la brèche est ouverte : il ne s'agit plus que de l'élargir, et la révolution victorieuse entrera jusqu'au cœur de la place. Reconnaissons ici en la bénissant l'œuvre de la Providence. Or, la Providence ne tâtonne jamais. La révolution est donc possible, possible aujourd'hui plus qu'autrefois.

Qu'elle soit nécessaire, nécessaire d'une nécessité *actuelle* et *souveraine*, l'objet de ce livre est de le démontrer, en indiquant de plus et les caractères de cette révolution, et les moyens d'en assurer le succès.

LE

VER RONGEUR

DES

SOCIÉTÉS MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

POSITION DU PROBLÈME.

Afin de rendre palpable la vérité de ma proposition, je laisse de côté tous les raisonnements abstraits, toutes les théories métaphysiques; je me contente d'invoquer un petit nombre de faits éclatants et d'une signification incontestable.

Premier fait. — Excepté quelques actes de désobéissance inévitables, même dans des enfants bien nés, on voit pendant toute la durée du moyen âge l'Europe se montrer pleine de respect et de soumission pour l'Église. Chrétienne dans sa foi, dans ses mœurs publiques, dans ses lois, dans ses institutions, dans ses sciences, dans ses arts, dans son langage, la société développait tranquillement ces

belles et fortes proportions qui l'approchaient chaque jour de la mesure du Christ, type divin de toute perfection.

Second fait. — Avec le quinzième siècle, l'empire souverain du catholicisme s'affaiblit. L'antique union de la religion et de la société est ébranlée. Jusque-là si vénérée, la voix paternelle des pontifes romains devient suspecte; la majesté de leur pouvoir s'efface comme une grande ombre; la soumission filiale des rois et des peuples diminue : la société sent naître dans son cœur un funeste désir d'indépendance : tout annonce une rupture.

Troisième fait. — Le seizième siècle est à peine commencé, que de la cellule d'un moine allemand une voix s'élève, puissant organe des pensées coupables qui fermentent dans les âmes; cette voix dit : Nations, séparez-vous de l'Église catholique, fuyez de Babylone; peuples, brisez les lisières de votre longue enfance, désormais vous êtes assez forts, assez éclairés pour vous conduire vous-mêmes. La voix est écoutée avec une faveur qui étonne encore aujourd'hui. Dans la plus grande partie de l'Europe, on vit la société accuser sa mère de superstition et de barbarie, abjurer ses doctrines, mépriser ses plus grands hommes, brûler tout ce qui portait l'empreinte de sa main sacrée, et renverser ou mutiler comme des monuments d'ignorance, d'esclavage et d'idolâtrie, les temples et les édifices où les siècles précédents

avaient si magnifiquement abrité leur foi, tout en immortalisant leur science et leur génie.

Quatrième fait. — Cette incroyable rupture n'a pas été un accès passager de vertige : elle dure encore. Ni les angoisses, ni les humiliations, ni les mécomptes, ni les catastrophes, ni les calamités de toute espèce n'ont pu ramener l'enfant prodigue au giron maternel. Loin de là, son éloignement pour l'Église est allé en augmentant; il s'est changé en haine, en haine toujours vivante, toujours agissante; si bien que, depuis trois siècles, l'Europe ne semble savoir faire que trois choses, mais elle les fait avec une perfection désespérante : dépouiller l'Église, enchaîner l'Église, souffleter l'Église. Aujourd'hui, arrivée au paroxysme de la passion, l'antique fille du catholicisme n'a plus d'autre cri de ralliement que ces mots horribles répétés sur tous les tons, de l'Adriatique à l'Océan, et de la Méditerranée à la Baltique : *Le Christianisme nous pèse, nous ne voulons pas qu'il règne sur nous; qu'on l'ôte, sa vue seule nous est insupportable.*

Cinquième fait. — Depuis que dure cet égarement, l'Église n'a pas changé. Avant comme après, elle est la même : aussi bonne, aussi sage, aussi dévouée. En face des douleurs de la société, elle n'est restée ni oisive ni muette. Jamais, peut-être, sa maternelle tendresse ne déploya une sollicitude plus universelle, un zèle plus infatigable. De son

sein perpétuellement fécond, sortirent au quinzième siècle *trente-cinq* ordres ou congrégations religieuses; au seizième, *cinquante-deux;* au dix-septième, *quatre-vingt-dix*. Tous ces grands corps, manœuvrant comme un seul homme, rendaient incessante son action sur la famille et sur la société, du nord au midi de l'Europe. Depuis saint Vincent Ferrier jusqu'à saint Vincent de Paul, des saints nombreux ont étonné le monde par l'héroïsme de leurs vertus et montré aux plus aveugles que l'Église romaine n'a pas cessé d'être l'incorruptible épouse du Saint des saints, la mère de tous les hommes vraiment dignes du nom de grands : *Alma parens, alma virûm*.

De leur côté, ses admirables docteurs, depuis Bellarmin jusqu'à Bossuet, ont prouvé qu'elle est toujours la source de la lumière et du savoir. Continué dans toute la majesté de sa force par les souverains pontifes et par les conciles, l'enseignement catholique a depuis longtemps réduit en poudre et le principe protestant, et les vains motifs qui servirent de prétexte à la rupture, et tous ceux qui, plus tard, ont été inventés pour l'entretenir. Or, ni les démonstrations, ni les avertissements, ni les bienfaits, ni les supplications, ni les larmes, ni les efforts de tout genre, n'ont pu toucher la société européenne, ni renouer l'antique alliance qui unissait la fille à la mère.

De ces faits, que personne ne niera, résulte évidemment la conclusion suivante :

« Depuis quatre siècles, il y a en Europe un élément nouveau, un élément de plus ou un élément de moins qu'au moyen âge; et cet élément forme un mur de séparation toujours subsistant entre le christianisme et la société. »

Quel est cet élément? où est-il?

C'est ce que nous allons chercher.

CHAPITRE II.

ÉTUDE DU PROBLÈME.

L'investigation à laquelle nous allons nous livrer est de la dernière importance. De peur de nous égarer, commençons par jalonner notre route, en posant quelques principes d'une évidence incontestable.

Premier principe. — Tout effet a une cause; tout effet permanent a une cause permanente.

Second principe. — Toute parole, toute action humaine, publique ou privée, est l'effet du libre arbitre ou d'une volonté de l'âme. Les volontés ou, comme dit la philosophie, les *volitions* de l'âme présupposent l'idée ou la notion de la chose voulue, attendu qu'il est impossible de vouloir ce que l'on ne connaît pas, ce dont on n'a pas l'idée: *Ignoti nulla cupido; nihil volitum, nisi præcognitum.*

Troisième principe. — Innées ou non, les idées viennent ou dépendent de l'enseignement, qui les éveille ou qui les donne. L'enseignement fait donc l'homme.

Quatrième principe. — L'enseignement qui fait

l'homme, qui forme pour la vie son esprit et son cœur, s'accomplit dans la période qui sépare le berceau de l'adolescence, suivant cette parole, si vraie qu'elle était déjà proverbiale il y a trois mille ans : *Tel qu'il fut aux jours de son adolescence, tel l'homme sera aux jours de sa vieillesse, et il ne changera pas*[1].

Cinquième principe. — La vie de l'homme se partage en deux époques parfaitement distinctes : l'époque de *recevoir* et l'époque de *transmettre*. La première comprend le temps de l'éducation, c'est-à-dire du développement ou de l'enseignement ; la seconde, le reste de l'existence jusqu'à la mort. N'ayant pas l'être de lui-même, l'homme reçoit tout ; aussi bien dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre physique. Après avoir reçu il transmet, et il ne peut transmettre que ce qu'il a reçu. En transmettant ce qu'il a reçu, il fait la famille, la société à son image. La vérité ou le mensonge, le bien ou le mal, l'ordre ou le désordre réalisés dans les faits extérieurs de la famille et de la société, ne sont que le reflet et le produit de la vérité ou du mensonge, du bien ou du mal, de l'ordre ou du désordre qui règnent dans son âme.

Sixième principe. — Pour le bien comme pour le mal, l'influence vient d'en haut et non d'en bas.

[1] Proverbium est : Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab ea. Prov. XXII, 6.

Les opinions et les mœurs des parents forment les opinions et les mœurs des enfants. Les opinions et les mœurs des classes lettrées forment les opinions et les mœurs de celles qui ne le sont pas.

Septième principe. — Les opinions et les mœurs des classes lettrées viennent surtout de leur éducation littéraire. Cette éducation se fait principalement par les livres qu'on met entre les mains de la jeunesse pendant les sept ou huit années qui unissent l'enfance à l'adolescence. Cela pour trois raisons : La première, parce que ces années sont les années décisives de la vie. La seconde, parce que ces livres sont la nourriture quotidienne de la jeunesse, et sa nourriture obligée; qu'elle doit les étudier avec soin, qu'elle doit les apprendre par cœur, qu'elle doit s'en pénétrer pour le fond et pour la forme. La troisième, parce que cette étude assidue est accompagnée d'explications et de commentaires, dans le but de faire bien comprendre le sens de ces livres, d'en faire admirer le style, les pensées, les beautés de tout genre; d'exalter les actes, les faits, les paroles, les institutions des hommes et des peuples dont ils racontent l'histoire; enfin, et par-dessus tout, de présenter à l'admiration de la jeunesse les auteurs de ces ouvrages, comme les rois, sans rivaux, du talent et du génie.

Donc, en droit, tout vient de l'éducation.

Donc, en fait, c'est l'éducation des classes supé-

physiques et mathématiques. Après la rupture, je trouve qu'on enseigne les mêmes choses. Sous ce second rapport, rien de nouveau; et, quant au fond, rien de plus, rien de moins.

Avant la rupture, je vois qu'on enseigne avec un soin particulier les vérités de la religion; que les maîtres et les élèves, à peu d'exceptions près, en accomplissent fidèlement les devoirs. Après la rupture, je trouve qu'on n'enseigne pas moins fidèlement la religion; que les maîtres et les élèves, en général, continuent jusque dans le dernier siècle d'en remplir exactement les préceptes. Sous ce troisième rapport, rien de nouveau; et, quant au fond, rien de plus, rien de moins.

Avant la rupture, je vois l'enseignement placé entre les mains du clergé et des ordres religieux. Après la rupture, je trouve qu'il en est de même dans tous les pays catholiques, et même en France jusque vers le milieu du dernier siècle. Sous ce quatrième rapport, rien de nouveau; et, quant au fond, rien de plus, rien de moins.

Avant la rupture, je vois assis sur les chaires des gymnases et des universités des maîtres irréprochables, pieux, zélés; des docteurs illustres et en grand nombre, et cela dans toutes les sciences. Après la rupture, je trouve la même chose. Sous ce cinquième rapport, rien de nouveau; et, quant au fond, rien de plus, rien de moins.

Avant la rupture, je vois l'enseignement parfaitement libre; le monopole n'était pas inventé. Après la rupture, je trouve pendant près de trois siècles la même liberté: le dogme païen du monopole est né de nos jours. Sous ce sixième rapport, rien de nouveau; et, quant au fond, rien de plus, rien de moins.

Tels sont bien, sauf erreur, les points de comparaison les plus saillants sous lesquels se présente, aux deux époques, l'éducation publique. Or, avant et après la rupture, ces points de comparaison se ressemblent tellement qu'ils constatent l'identité de l'institution : même organisation, même enseignement, mêmes hommes, même esprit, même but, même liberté.

D'où vient que les résultats se ressemblent si peu? D'où vient que la même source abreuvant les générations naissantes communique aux unes la vie catholique dans toute sa vigueur, tandis que les autres n'y puisent qu'une langueur mortelle? D'où vient que la même éducation dont l'action toute-puissante donna à la société du moyen âge cette force de cohésion contre laquelle vinrent se briser les attaques de l'hérésie, du sensualisme et du despotisme, s'est trouvée tout à coup sans force pour la protéger contre les mêmes tentatives : au point que l'hérésie, le sensualisme et le despotisme n'ont eu qu'à se présenter, pour entrer à pleines voiles au cœur de l'Eu-

rieures qui fait l'éducation des classes inférieures, l'opinion, les mœurs, la société.

Cette conséquence n'est pas moins inattaquable que les principes même que nous venons de rappeler et d'où elle sort aussi nécessairement que le fleuve de sa source. Les sages de tous les temps l'ont proclamée. *A nos yeux*, disent-ils, *l'unique moyen de réformer le genre humain, c'est de réformer l'éducation de la jeunesse. L'éducation est le seul levier avec lequel on puisse soulever le monde. L'éducation c'est l'empire, parce que l'éducation c'est l'homme, et l'homme c'est la société.*

Quand les sages n'auraient pas rendu cet hommage unanime à l'impérissable vérité que nous signalons, il suffirait, pour n'en pas douter, de voir l'acharnement opiniâtre avec lequel, dans tous les temps et dans tous les lieux, les deux puissances du bien et du mal se disputent l'empire de l'éducation. Sous la question, en apparence fort secondaire, de savoir qui approchera de l'enfant pour lui enseigner la lecture, l'écriture, le calcul, le grec ou le latin, se cache, en dernière analyse, une question de souveraineté : *La férule du maître est le sceptre du monde.*

De tout cela, que conclure relativement au problème qui nous occupe? La réponse n'est pas douteuse : c'est dans l'éducation que nous sommes forcés de chercher la cause première et toujours subsis-

tante de la rupture quatre fois séculaire que nous avons constatée. Partout ailleurs, il me le semble du moins, vous ne trouverez que des causes occasionnelles, indirectes et passagères ; mais ces causes extérieures et accidentelles, qui ont bien pu hâter et affermir la rupture, ne sont pas plus le principe du mal que les affluents ne sont la source des fleuves qu'ils font déborder. Quelle est maintenant, dans l'éducation publique de l'Europe, cette cause ou cet élément de plus ou de moins, qui depuis quatre cents ans creuse entre le christianisme et la société un abîme que rien n'a pu combler et qui va chaque jour en s'élargissant? C'est ici que je réclame toute la sagacité du philosophe et la haute impartialité du juge.

Longtemps avant la rupture, je vois dans toute l'Europe l'éducation publique reposant sur l'organisation suivante : les universités et les gymnases ou colléges. Après la rupture, je retrouve la même organisation. En France, elle a subsisté dans toute son intégrité jusqu'à la fin du dernier siècle ; elle subsiste encore généralement dans toutes les autres parties de l'Europe. Sous ce premier rapport, rien de nouveau ; et, quant au fond, rien de plus, rien de moins.

Avant la rupture, je vois qu'on enseigne dans les universités et les gymnases : le latin, le grec, les langues vivantes et les langues orientales, la grammaire, la philosophie, la rhétorique, les sciences

CHAPITRE III.

SOLUTION DU PROBLÈME.

Depuis longtemps, un fondeur de Florence exerçait son art avec un succès merveilleux. Le secret de sa gloire consistait à préparer habilement le moule dans lequel il coulait tour à tour l'or, l'argent, le bronze. Un jour la municipalité de Florence lui commande la statue de l'un des grands hommes de la République, et l'archevêque un bas-relief pour une des chapelles du célèbre *Duomo*. La gloire de la patrie et l'amour de la religion communiquent à l'artiste une ardeur nouvelle : sous cette double inspiration, son génie conçoit un chef-d'œuvre. Par malheur, il n'avait alors dans son atelier que le moule d'un cheval. Peu importe, pense-t-il en lui-même, je combinerai si bien les métaux que je réparerai cet inconvénient. En effet, l'argent et l'or, savamment mêlés, coulent ensemble dans le moule. On attend un héros aux formes antiques : l'artiste brise le moule et en retire... un cheval!

Quanto sbaglio! dit-il; mais je connais mon erreur. Je n'ai pas employé mes métaux dans des pro-

portions convenables. Sur-le-champ il se remet à l'œuvre, forme une nouvelle combinaison et refait un moule semblable au premier. Peu de jours après, nouvelle fonte. Cette fois, l'artiste travaille pour l'archevêque, qui attend son bas-relief. Le moule est ouvert et donne encore.... un cheval semblable au premier !

C'est impardonnable! s'écrie l'artiste en se frappant le front. Comment ai-je pu oublier que l'or et l'argent ne sont pas les vrais métaux du fondeur? Le vrai métal du fondeur, c'est le bronze. Avec lui, plus d'erreur possible; je le connais, il me connaît, nous sommes de vieux amis. Et il prépare son bronze avec un soin jaloux, et il répare son moule, qu'il se garde bien de changer, et il étudie longuement toutes les conditions du problème. Quand elles sont résolues, il allume ses fourneaux; bientôt le métal de la plus belle nuance coule en jets éblouissants dans le moule, qui donne..... un superbe cheval de bronze, mais toujours un cheval.

Alors le malheureux artiste tombe dans le désespoir; il s'en prend à tout, excepté à lui, de son infortune, et meurt sans avoir pu comprendre que pour changer une forme il faut changer le moule.

Peuples de l'Europe, vous êtes le fondeur de Florence.

Depuis le quinzième siècle, vous coulez vos enfants dans un moule païen, et vous vous étonnez

rope et s'y établir en maîtres souverains que rien n'a pu détrôner?

Dira-t-on que ce résultat doit être attribué aux circonstances extérieures dans lesquelles l'éducation s'est accomplie depuis le quinzième siècle? Je demanderai d'abord comment ces circonstances extérieures ont pu naître et acquérir tant d'influence en dehors et en dépit de l'éducation? Je dirai ensuite que ces circonstances extérieures, ou ce milieu nouveau, c'est avant tout le protestantisme. Or, le protestantisme n'est autre chose que le principe de révolte contre l'Église. Ce principe n'est pas né au seizième siècle, il a toujours existé dans le monde: le premier protestant fut Lucifer. Depuis la révolte du paradis terrestre, et à plus d'une époque de l'Église, il eut des organes non moins puissants que Luther, des agents non moins formidables que Henri VIII. La question est de savoir comment l'éducation, qui, pendant mille ans, avait pu le neutraliser, s'est tout à coup trouvée sans force contre lui; et cela non-seulement dans les lieux où il fut violemment établi, mais encore dans les contrées où il ne fut jamais officiellement reçu; ainsi que le démontre l'affaiblissement de la foi dans toute l'Europe?

Reste donc à chercher la vraie cause, la cause générale et permanente du mal dans l'éducation. Ici est la difficulté; car nous avons vu qu'avant et après

la rupture l'éducation présente les mêmes caractères. Où trouver le changement? Quel est le chancre inconnu qui depuis quatre siècles ronge l'arbre dans sa racine et en vicie la séve? Quel est enfin l'élément nouveau dont la redoutable puissance, rendant inutiles, pour un rapprochement, et les dures leçons reçues par la société, et les tendres avances de l'Église, condamne la mère aux larmes et la fille à la mort? Afin d'éviter tout reproche d'exagération, nous déclarons, avant de répondre, que notre intention n'est pas de donner à nos paroles un sens *exclusif*. Volontiers nous reconnaîtrons au mouvement antichrétien qui entraîne l'Europe, des causes étrangères à celle que nous allons signaler. Mais avec tous les hommes réfléchis qui ont sérieusement étudié la question, nous nous croyons fondés à regarder cette cause comme la plus influente : il n'en faut pas davantage pour justifier la rigueur *morale* de notre affirmation; en outre, nous protestons contre toute interprétation de nos paroles personnellement hostile à qui que ce soit. Nous n'attaquons ni ne voulons attaquer personne : ni le clergé séculier, ni l'Université, ni les ordres religieux voués à l'instruction. Nous attaquons uniquement le paganisme. Cela posé, voici la réponse.

qui cessait de l'être ou qui ne l'était déjà plus : la grande réaction catholique du seizième siècle commença. Appelés à y concourir, les docteurs les plus expérimentés, les ordres religieux les plus savants redoublèrent d'activité. Le plus habile de ces grands corps, l'immortelle compagnie de Jésus, sembla créé tout exprès pour venir au secours de l'Église et de la société dans l'éducation. Elle s'y dévoua sans réserve, tout en adoptant, comme ses compagnons d'armes, le moule païen. Ainsi le demandait l'opinion publique, qui déjà ne connaissait plus d'autre forme du beau.

Personne, en effet, n'ignore que le seizième siècle fut l'âge d'or de la renaissance; l'époque par excellence du culte de l'antique en littérature, en poésie; l'époque des artistes, des hellénistes, des humanistes païens qui foisonnaient dans toutes les parties de l'Europe, dont les échos ne cessaient de redire leurs dithyrambes en l'honneur des Grecs et des Romains. Bientôt les colléges de l'illustre compagnie couvrirent le sol de l'Europe. Une jeunesse nombreuse, et surtout la jeunesse appartenant aux classes supérieures, se pressa autour des chaires des illustres religieux. La science, la vertu, le dévouement, la paternité des maîtres, l'orthodoxie de leur doctrine, la variété et l'éclat des cérémonies religieuses accomplies dans leurs maisons, tout semblait réuni pour faire revivre et pour perpétuer dans la société en

général, et surtout dans les conditions élevées, la foi vigoureuse du moyen âge.

Parallèlement aux pères Jésuites, les Bénédictins, les Oratoriens et d'autres en grand nombre rivalisaient de science et de zèle, tandis que les universités, riches de professeurs non moins distingués par le savoir que par la vertu, concouraient à la restauration universelle en couronnant, dans leurs doctes leçons, l'édifice en apparence si fortement conçu de l'enseignement catholique.

Quel fut le résultat final de cette action si générale et si bien combinée? Le même qu'avait obtenu le fondeur de Florence. On avait coulé les générations dans le moule du paganisme, et on eut des générations païennes. Suivant la grande loi qui préside à la vie humaine, ces générations ne tardèrent pas à transmettre ce qu'elles avaient reçu, et le paganisme déborda sur l'Europe. Hélas! oui, l'histoire, la triste histoire le dit: au lieu de se ranimer, l'esprit chrétien alla s'affaiblissant, et s'affaiblissant surtout dans les classes lettrées, parmi lesquelles il devait, grâce au zèle de tant d'excellents maîtres, se réveiller avec une vigueur nouvelle. C'est au point, tout le monde le sait, qu'à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, rien dans toute l'Europe n'était moins chrétien de mœurs et de croyances, que les hommes qui avaient le plus largement participé à l'enseignement public.

de n'en pas retirer des chrétiens ! Ecoutez votre histoire.

Pendant toute la durée du moyen âge, l'éducation fut exclusivement chrétienne. Jamais les livres païens n'étaient remis comme *classiques* aux mains de la jeunesse. Elle n'y touchait qu'à l'âge où l'esprit, le cœur, l'imagination, l'âme enfin, coulée dans le moule du christianisme, avait pris sa forme absolue; où, par conséquent, le paganisme ne pouvait plus imprimer à l'enfant qu'une forme secondaire, sans influence sur le fond de l'être moral. Alors le christianisme était à l'éducation ce que sont dans nos festins les mets substantiels qui apaisent la faim des convives; et le paganisme, ce que sont les bagatelles qui composent nos desserts.

De là que résultait-il? Ce qui résultera toujours de l'éducation, c'est-à-dire que dès le berceau les jeunes générations nourries de christianisme, pénétrées de christianisme, élevées dans la connaissance, dans l'amour, dans l'admiration du christianisme, dans l'enthousiasme de ses gloires et de ses œuvres, transmettaient à la société ce qu'elles avaient reçu. Et la société était chrétienne, profondément chrétienne. Et cette société chrétienne créa une Europe merveilleuse de grandeur, de force, de vertus héroïques, et la couvrit de monuments prodigieux, dont les inimitables beautés ne forment que la moindre partie de sa gloire.

Vers la fin du quinzième siècle, vous brisâtes le

moule chrétien, et vous le remplaçâtes par un moule païen. Les jeunes générations y furent jetées; et cette cire molle prit la forme du moule, et il en résulta ce qui devait nécessairement en résulter : les jeunes générations nourries de paganisme, élevées dans l'admiration du paganisme, commencèrent à se montrer païennes et à transmettre à la société ce qu'elles avaient reçu. Si, dès la première fonte, elles ne furent pas tout à fait païennes, attribuez-le à l'action du christianisme qui, dominateur encore dans la famille et dans la société, empêcha une transformation complète et soudaine.

Cependant telle fut l'influence de ce premier essai, qu'on vit, chose profondément digne de remarque! tous les chefs de la grande révolte du seizième siècle compter parmi les plus ardents disciples du paganisme classique, se faire gloire d'avoir été jetés dans le moule païen, exalter les hommes qui les y avaient jetés, s'y plonger chaque jour de nouveau, invitant tout le monde à les imiter, et se faisant de leur forme nouvelle une arme contre l'Église, dont ils commencèrent à accuser de barbarie la langue, les sciences et les arts.

Le danger devenait de plus en plus sérieux : la religion et la société perdaient visiblement du terrain. On se remit à l'œuvre, et on essaya de former une génération nouvelle qui, profondément chrétienne, contre-balancerait l'action désastreuse de celle

» S'il y a du vrai dans ces allégations, que faut-il en conclure? Que les deux enseignements ont été funestes, non par ce qui les différencie, mais par ce qui leur est commun. Oui, c'est ma conviction : il y a entre ces deux enseignements un point commun, c'est *l'abus des études classiques*, et c'est par là que tous les deux ont perverti le jugement et la moralité du pays. Ils diffèrent en ce que l'un fait prédominer l'élément religieux, l'autre l'élément philosophique; mais ces éléments, loin d'avoir fait ce mal, comme on se le reproche, l'ont atténué. Nous leur devons de n'être pas aussi barbares que les Barbares sans cesse proposés *par le latinisme* à notre imitation.

» Qu'on me permette une supposition un peu forcée, mais qui fera comprendre ma pensée. Je suppose donc qu'il existe quelque part, aux antipodes, une nation qui, haïssant et méprisant le travail, ait fondé tous ses moyens d'existence sur le pillage successif de tous les peuples voisins et sur l'esclavage. Cette nation s'est fait une politique, une morale, une religion, une opinion publique conformes au principe brutal qui la conserve et la développe. La France ayant donné au clergé le monopole de l'éducation, celui-ci ne trouve rien de mieux à faire que d'envoyer toute la jeunesse française chez ce peuple, vivre de sa vie, s'inspirer de ses sentiments, s'enthousiasmer de ses enthousiasmes et res-

pirer ses idées comme l'air. Seulement il a soin que chaque écolier parte muni d'un petit volume appelé *l'Evangile*. Les générations ainsi élevées reviennent sur le sol de la patrie : une révolution éclate : je laisse à penser le rôle qu'elles y jouent.

» Ce que voyant, l'Etat arrache au clergé le monopole de l'enseignement et le remet à l'Université. L'Université, fidèle aux traditions, envoie, elle aussi, la jeunesse aux antipodes, chez le peuple pillard et possesseur d'esclaves, après l'avoir toutefois approvisionné d'un petit volume intitulé : *Philosophie*. Cinq ou six générations ainsi élevées ont à peine revu le sol natal, qu'une seconde révolution vient à éclater. Formée à la même école que leurs devancières, elles s'en montrent les dignes émules. Alors vient la guerre entre les monopoleurs. C'est votre petit livre qui a fait tout le mal, dit le clergé. C'est le vôtre, répond l'Université.

» Eh! non, messieurs, vos petits livres ne sont pour rien en tout ceci. Ce qui a fait le mal, c'est l'idée bizarre, par vous deux conçue et exécutée, d'envoyer la jeunesse française destinée au travail, à la paix, à la liberté, s'imprégner, s'imbiber et se saturer des sentiments et des opinions d'un peuple de brigands et d'esclaves. J'affirme ceci : les doctrines subversives auxquelles on a donné le nom de *socialisme* ou de *communisme* sont le fruit de l'enseignement classique, qu'il soit distribué par le clergé

Que ces fruits amers aient été, sauf peut-être un petit nombre et des moins mauvais, produits par l'arbre païen replanté au sein de l'Europe et cultivé avec tant de soin pour la nourriture de la jeunesse, une observation d'un autre ordre vient le confirmer D'une part, les femmes, dans l'éducation desquelles n'entre pas, ou n'entre qu'à très-petite dose l'élément païen, se sont constamment montrées beaucoup plus chrétiennes que les hommes; d'autre part, les classes populaires, préservées du même fléau, sont restées fidèles à la foi antique et n'ont fini par devenir hostiles à la religion que sous l'influence, deux fois séculaire, des classes élevées à l'école des Grecs et des Romains.

Fondeur de Florence, ni ton art ni ton intention ne peuvent changer la nature des choses : tant que tu couleras tes métaux dans un moule de cheval, tu auras un cheval.

Peuples de l'Europe, tant que vous jetterez la jeunesse dans le moule du paganisme, vous aurez des générations païennes : ni vos lois sur l'enseignement, si libérales qu'elles puissent être, ni le talent de vos professeurs, ni vos intentions n'y changeront rien.

Penser le contraire, c'est une erreur. Cette erreur, vous l'avez commise; vous la commettez chaque jour, depuis plus de trois siècles : voilà le ver qui vous ronge.

Telle est la solution du problème.

Par les conséquences formidables dont elle menace aujourd'hui le monde européen, l'aberration que nous venons de décrire a fini par devenir tellement évidente, que les hommes les moins suspects de partialité ne peuvent s'empêcher de la signaler hautement. Sous peine d'une catastrophe inévitable et peut-être fatale, ils adjurent la société de changer de système. Qu'il suffise de rapporter, toute réserve faite d'ailleurs, les paroles si pleines de bon sens d'un membre de l'Assemblée nationale, à l'occasion de la dernière loi sur l'enseignement :

« Depuis le commencement de ce débat, dit-il, l'Université et le clergé se renvoient les accusations comme des balles. Vous pervertissez la jeunesse avec votre rationalisme philosophique, dit le clergé. Vous l'abrutissez par votre dogmatisme religieux, répond l'Université. Surviennent les conciliateurs qui disent : La religion et la philosophie sont sœurs. Fusionnons le libre examen et l'autorité. Université, clergé, vous avez eu tour à tour le monopole; partagez-le, et que cela finisse.

» Nous avons entendu le vénérable évêque de Langres apostropher ainsi l'Université : « C'est vous qui nous avez donné la génération socialiste de 1848 ! »

» Et M. Crémieux s'est hâté de rétorquer l'apostrophe en ces termes : « C'est vous qui avez élevé la génération révolutionnaire de 1793. »

ou par l'Université. J'ajoute que le baccalauréat imposera de force l'enseignement classique même à ces écoles prétendues libres qui doivent, dit-on, surgir de la loi (1). »

Mais j'entends; on se récrie et on dit : 1° vous êtes trop absolu : le changement de moule, pour rappeler votre expression, ne fut pas aussi complet que vous le dites; 2° quand cela serait, vous attribuez à une simple forme une influence exagérée : or, le paganisme classique ou la renaissance n'est pas autre chose qu'une forme nouvelle donnée à la pensée; 3° en admettant cette influence, vous devez reconnaître qu'elle était sinon absolument nécessaire, du moins très-utile pour tirer l'Europe de la barbarie.

[1] *Baccalauréat et Socialisme*, par M. F. Bastiat. IV, 12.

CHAPITRE IV.

RÉPONSE A LA PREMIÈRE OBJECTION. — HISTOIRE DES LIVRES CLASSIQUES : PREMIÈRE ÉPOQUE.

Vous dites, en premier lieu, que je suis trop absolu et que le changement de moule ne fut pas aussi complet que je l'avance. Pour répondre, vous m'obligez à retracer rapidement l'histoire des livres classiques depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours : je vais l'entreprendre. Cette histoire se divise naturellement en trois époques bien marquées.

La *première* s'étend de la prédication des apôtres jusqu'à la fin du cinquième siècle.

La *seconde* commence au sixième siècle et finit avec le quinzième; elle comprend le moyen âge proprement dit[1].

La *troisième* part du seizième siècle et vient jusqu'à nous.

[1] I tempi di mezzo, come è noto, si estendono d'all' anno cinquecento dell' era nostra volgare fino all' anno mille cinquecento per il corso intero di anni mille. Battini, *Apol. dei secoli barb.* p. IX.

En distinguant avec soin l'enfance de l'adolescence, nous disons : Pendant la première époque, les livres classiques de l'enfance sont *exclusivement* chrétiens. Tout le monde sait que les langues que nous appelons aujourd'hui classiques ou mortes étaient alors les langues vivantes de Rome et d'Athènes ainsi que de tous les peuples policés. Les enfants les apprenaient non dans les écoles, mais au foyer domestique; non de maîtres étrangers, mais de leurs parents et de leurs nourrices; non par des règles, mais par l'usage, comme nous apprenons nous-mêmes notre langue maternelle. Or, cette enfance se prolongeait longtemps. Il n'était pas nécessaire, en effet, d'appliquer la jeunesse de si bonne heure à l'étude de la grammaire et de l'y retenir, comme on le fait aujourd'hui, durant tant d'années.

Reste à savoir quels récits frappaient continuellement les oreilles des enfants chrétiens, au sein de la famille; quels livres ils retournaient exclusivement dans leurs mains innocentes; quels chants ils répétaient en commun. La réponse n'est pas douteuse : chacun connaît le soin extrême des premiers chrétiens à se nourrir et à nourrir exclusivement leur jeune famille de la *lecture des livres saints*, des *actes des martyrs* et des *lettres des souverains pontifes*; de lui apprendre par cœur et de lui faire chanter avec eux les Psaumes de David; de l'instruire à fond des dogmes, des préceptes, des usages de la religion,

afin que ces jeunes athlètes eussent dans l'occasion et le courage de confesser la foi au milieu des supplices, et la capacité nécessaire pour la venger des sophismes et des calomnies des païens [1].

Ce genre d'instruction n'était pas nouveau. On le retrouve chez les Juifs, de toute antiquité et à l'exclusion de tout autre. Éloigner de leurs enfants tout autre livre que les annales sacrées de la nation, ne leur faire apprendre et chanter que les chants religieux de Moïse et des prophètes; tel fut, personne ne l'ignore, l'usage invariable des descendants d'Abraham et de Jacob. Juifs d'origine, héritiers de l'ancienne Église, les apôtres formèrent l'éducation des fidèles sur le type de l'éducation en usage dans la nation sainte [2].

Les preuves de cette assertion se présentent en foule. L'exclusion des auteurs profanes est commandée, en termes on ne peut plus formels, par les Constitutions apostoliques. Dans ce monument,

1 Christiani parentes enim pueros suos a teneris unguiculis SS. martyrum acta et summorum pontificum epistolas perlegere, sacras scripturas memoriæ mandare, psalmos canere, omniaque religionis mysteria, doctrinas, leges, instituta diligentissime ediscere jubebant; ut deinde, data occasione, adolescentes possint Christi fidem, non solum inter tormenta carnificum magno animo profiteri; verum etiam contra ethnicorum calumnias et sophistarum cavillationes libero et diserto ore defendere. *De opp. SS. PP. in litter. juven. instit. adhib.* Romæ 1841; Mamachi, *Origin. et antiq. christ.* lib. III, c. 8, etc.

2 Fleury, *Mœurs des Israélites*.

que saint Athanase appelle *la doctrine des apôtres recueillie par saint Clément*, et saint Épiphane, *le résumé, sans corruption, des règles de la conduite*, on lit : « Abstenez-vous de tous les livres des gentils. Qu'avez-vous à faire de ces doctrines, de ces lois étrangères et de ces faux prophètes? Ces lectures ont fait perdre la foi à quelques hommes légers. Que vous manque-t-il dans la loi de Dieu pour que vous alliez recourir à ces fables? Si vous voulez lire de l'histoire, vous avez les Livres des Rois; s'il vous faut de la philosophie ou de la poésie, vous en trouverez dans les Prophètes, dans Job, dans l'auteur des Proverbes, et avec plus de perfection et d'élévation que dans aucun autre ouvrage de ces sophistes et de ces poëtes. C'est en effet la parole de Dieu qui seule est sage. Recherchez-vous du lyrique? lisez les Psaumes; d'antiques origines? lisez la Genèse; des lois, des préceptes de morale? prenez le code divin du Seigneur. Abstenez-vous donc absolument de tous ces ouvrages profanes et diaboliques [1]. »

[1] *Const. apost.* lib. I, c. 6. Nous savons très-bien que l'authenticité des Constitutions apostoliques est loin d'être certaine; mais ce que nous savons aussi, c'est que toute l'antiquité a révéré cet ouvrage comme un témoin fidèle de l'esprit et de la tradition primitive : saint Athanase le cite en l'appelant *Doctrinam apostolorum clementinam*. « Agnovit, ajoute Baronius, ann. t. II, an. 102, n. IX, eas S. Epiphanius; usi sunt iisdem, qui his antiquiores atque recentiores in Ecclesia claruerunt celebres scriptores ecclesiastici... Omnis enim, continue saint Epiphane, regularis ordo in ipsa (con-

Quant à la lecture assidue de l'Écriture sainte par les enfants, pénétrons dans l'intérieur de quelques-unes de ces anciennes familles de l'Orient et de l'Occident dont l'exemple témoigne de l'esprit général, et nous verrons que le livre sacré était le premier classique de l'enfance. « Dès qu'Origène, dit Eusèbe, fut sorti du berceau, son père Léonide imprima dans son esprit les divines lettres. Il ne se contentait pas d'accorder à cette étude quelques moments dérobés à l'enseignement cyclique, il l'avait mise au premier rang. Chaque jour il faisait apprendre à l'enfant quelques *passages des Écritures*, et le jeune Origène y prenait plus de plaisir qu'à étudier les auteurs grecs[1]. »

Dans la famille si chrétienne et si éclairée des Grégoire, l'éducation se faisait de la même manière. L'Écriture sainte était insinuée dans l'esprit des enfants avec leurs premières pensées, pour y prendre en quelque sorte la place du premier occupant. Ainsi furent élevés saints Basile et Grégoire de Nysse, leurs frères, leurs sœurs, Grégoire de Nazianze, Césaire. Macrine, une de leurs sœurs, devenue institutrice, sans être mère, renchérit encore sur ses parents et sur ses maîtres. Ayant fait vœu de virginité, elle porta sur le plus jeune de ses frères,

stit. apost.) habetur, et *nihil a fide adulteratum*, neque a confessione, neque ab ecclesiastica gubernatione et regula. » *id. id.*

[1] Hist., lib. IV, c. 3.

qu'elle avait vu naître, toute cette tendresse maternelle que les femmes ont naturellement dans le cœur. Elle prit le jeune enfant au berceau et voulut elle-même le bien élever, selon ses idées. Or, ses idées ne pouvaient être que celles qu'elle avait reçues de sa propre éducation [1]. Écoutons maintenant son illustre frère, saint Grégoire de Nysse, nous faisant connaître quelle avait été l'éducation de Macrine :

« A peine Macrine fut-elle sortie de l'enfance, dit-il, qu'elle montra la plus heureuse facilité pour apprendre. C'était sa mère qui avait voulu être son institutrice; elle étudiait elle-même pour s'instruire. *Elle se garda bien* de lui enseigner les *fictions des poëtes*, dont on se plaît à remplir les jeunes esprits. Il lui semblait peu décent et même dangereux de représenter à l'imagination de sa fille ces tableaux, ces mouvements passionnés que retracent les poëtes tragiques, encore plus les faiblesses qu'on attribue aux femmes dans les comédies : c'était, à son avis, infecter et corrompre, dès l'âge le plus tendre, une âme bien née.

» Elle avait donc mieux aimé faire un choix des traits les plus édifiants, des maximes les plus frappantes de nos livres saints, et sa petite fille les apprenait. Le livre de la Sagesse lui avait fourni une

[1] *Influence des Pères sur l'éducation*, etc., 2e part., par M. Lalanne.

multitude de sentences et de réflexions propres à former le cœur et à éclairer l'esprit, pour toute la conduite de la vie. Cette excellente mère avait extrait des Psaumes certaines invocations qu'elle accommodait à tous les exercices, de sorte que, soit que sa fille se levât, ou s'habillât, ou prît ses repas, elle avait toujours quelque verset d'un psaume approprié à la circonstance, et le chantait comme une gracieuse chanson. En même temps qu'Émilie cultivait ainsi l'esprit de son enfant, elle exerçait ses mains aux ouvrages de son sexe et lui apprenait à manier habilement la laine et le fuseau [1]. »

Telle fut l'éducation de Macrine, et telle fut celle de son jeune frère Pierre dont elle s'était chargée. L'étude des lettres profanes fut absolument bannie de son instruction. Sa douce institutrice sut employer et distribuer son temps de telle sorte qu'il ne lui en resta point à donner aux vaines sciences [2].

Cette éducation était la même partout. Saint Jérôme, écrivant à Gaudence et à Léta sur l'éducation de leurs enfants, veut que la jeune Pacatula, pour première instruction, dès sa septième année, avant que ses dents soient assez fortes pour utiliser une alimentation solide, commence à meubler sa mémoire des belles inspirations du roi prophète, et que jusqu'à quatorze ans elle fasse des livres de Salo-

[1] Vit. B. Macrin.
[2] Id.

mon, de l'Évangile, des apôtres et des prophètes, le trésor de son cœur [1].

« C'est par l'*Écriture* même, dit-il à Léta, que votre enfant apprendra à lire, à écrire, à parler. Que sa jeune langue apprenne à redire les suaves cantiques du roi prophète. Qu'on ne lui permette point de former des assemblages de mots pris au hasard; on choisira ces mots dans les *saintes lettres*, et les premiers qu'elle saura prononcer seront les noms des apôtres, des patriarches et des prophètes. Le premier livre qu'elle apprendra sera le Psautier : ces divins cantiques, elles les chantera à son réveil. Dans les Proverbes de Salomon, elle apprendra à vivre avec sagesse; dans l'Ecclésiaste, à fouler aux pieds les choses du monde; dans Job, la vertu de patience et de courage. Elle passera ensuite à l'Évangile, pour ne plus le quitter; elle s'identifiera avec les Actes et les Épîtres des apôtres, chaque jour elle vous en récitera quelques passages qui seront comme un bouquet de fleurs cueillies dans les Écritures... Gardez-la de toutes ces lectures qui introduisent un langage païen au sein même du christianisme. Que peut-il y avoir de commun entre les chants profanes du paganisme et les chastes accords de la lyre des

[1] Quum autem virgunculam rudem et edentulam, septimus ætatis annus receperit... discat memoriter Psalterium, et usque ad annos pubertatis, libros Salomonis, Evangelia, apostolos et prophetas sui cordis thesaurum faciat. *Ep. ad Gaud.* xcviii, p. 798, opp. t. IV.

prophètes? Comment allier Horace avec David? Virgile avec l'Evangile? On aurait beau vouloir se sauver par l'intention, c'est toujours un scandale de voir une âme chrétienne dans un temple d'idoles [1]. »

Qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici de l'éducation des jeunes filles. Nous avons vu déjà que l'Écriture était le livre classique des enfants de l'un et de l'autre sexe. Si cela ne suffit pas, écoutons encore les Pères, régulateurs et historiens de la famille primitive. « Gardez-vous, ajoute saint Chrysostome, de tenir pour superflue l'étude de nos saints livres. C'est l'Écriture qui apprendra à vos enfants à honorer leur père et leur mère : vous y gagnerez autant qu'eux-mêmes. Ne dites point que cela n'est bon que pour les personnes séparées du monde. Certes, je ne prétends pas faire de vous des solitaires : votre fils le deviendrait, qu'il n'aurait rien à perdre; mais non, il suffit qu'il soit chrétien. Il est destiné à vivre au milieu du monde; c'est dans nos livres saints qu'il apprendra sa règle de conduite. Mais pour cela *il faut qu'il s'en pénètre dès ses jeunes années* [2]. »

Lorsque la communauté fut substituée à la famille pour l'éducation de la jeunesse, saint Basile écrivait :

[1] Ad Læt., ep. LVII, t. IV, p. 591; id., ad Eustoch., ep. XVIII, t. IV, p. 42; ad Gaudent., id., p. 796.

[2] *Homil.* XXI. *in ep. ad Th.*

« L'étude des lettres doit être accommodée à l'esprit de l'éducation des enfants, *les saintes Écritures leur serviront de vocabulaire.* On leur racontera, au lieu de fables, les admirables histoires de la sainte Bible; ils apprendront par cœur les maximes du livre des Proverbes; on leur proposera des récompenses, soit pour les exercices de mémoire, soit pour leurs compositions, afin qu'ils se portent à l'étude comme à une récréation de l'esprit, sans aucun ennui, sans aucune répugnance [1]. »

Mais il est un fait qui dispense de tous les témoignages. Chaque discours des anciens Pères de l'Église, chaque page de l'histoire de ces temps héroïques offre la preuve éclatante que l'Écriture était bien le livre classique de toutes les familles en Orient et en Occident. Origène, saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostome, saint Augustin et tant d'autres ne manquaient certes ni de tact, ni de zèle, pas plus que de savoir et d'éloquence. Comment donc ces grands hommes auraient-ils traité devant les fidèles les plus hautes questions de la théologie et de l'Écriture, s'ils n'avaient su que leurs auditeurs, instruits de ces choses dès l'enfance, étaient parfaitement en état de les comprendre [2] ?

[1] XV, Reg. 1.

[2] Familiare Patres habuerunt, ut allegoricos tropologicosque sensus indagarent; inque numeris includi legique magna mysteria existimarent, quæ populis suis putabant candide detegenda. Et hinc sane colligi potest, multa, quæ nobis quamdam obscuritatis

Ignore-t-on qu'un mot pour un autre, dans une citation de l'Évangile, suffisait pour mettre en rumeur toute une assemblée? Ignore-t-on que saint Augustin n'osait faire lire à l'église la version de saint Jérôme, quoique parfaitement orthodoxe, dans la crainte de paraître proposer quelque chose de nouveau et de scandaliser les peuples habitués à une autre traduction? Ignore-t-on enfin que saint Jérôme lui-même, chargé par le pape saint Damase de la correction des livres saints, hésite à l'entreprendre, prévoyant qu'il va soulever les réclamations de tous les fidèles[1]?

« Quel est, dit-il, le savant ou l'ignorant qui, prenant ma traduction en main, et s'apercevant de la différence entre ce qu'il lira et ce qu'il a, pour ainsi dire, sucé avec le lait, ne se récrie aussitôt, et ne me traite de faussaire et de sacrilége, m'accusant d'avoir osé faire quelques changements, quelques additions et retranchements dans les anciens exemplaires[2]?

caliginem obtendunt, antiquis illis temporibus aperta, etiam populo extitisse, utpote talibus audiendis assuefacto. *Præf. in S. Ambr. opp.*

[1] Sozomène. *Hist. eccl.*, lib. I, c. 11; S. August., *Epist.* LXXI et LXXXII.

[2] Quis doctus pariter vel indoctus, cum in manus volumen assumpserit, et a saliva quam semel imbibit, viderit discrepare quod lectitat, non statim erumpat in vocem me falsarium, me clamitans esse sacrilegum, qui audeam aliquid in veteribus libris addere, mutare, corrigere? *Præf. in quatuor Evang.*

L'Écriture, tel était donc le premier livre classique de l'enfance dans les siècles qui touchent au berceau du christianisme. Aux livres saints se joignaient les Actes des martyrs, dont les premiers sont contemporains des apôtres. Ce n'était pas seulement dans les assemblées publiques et dans les églises qu'on les lisait; chaque fidèle en faisait en particulier sa lecture la plus ordinaire : ils étaient le livre de la famille. Les plus grands saints ne cessaient d'en recommander l'étude, et telle était la vénération et l'amour de nos pères pour ces monuments sacrés, que plusieurs les portaient sur eux, ne pouvant s'en séparer même dans leurs voyages. De là vient qu'ils n'épargnaient aucune dépense, qu'ils ne reculaient devant aucun danger pour se les procurer [1].

Il en était de même des lettres des souverains pontifes. Lues dans les Synaxes, commentées et relues au foyer domestique, elles devenaient pour les pères et les enfants une règle vivante de conduite et de foi, et une source de consolations. Plus tard on y ajouta les ouvrages des premiers saints et des premiers défenseurs de la religion [2]. Ainsi du-

[1] D. Ruinart, *Act. sincer.*, etc. *Præf.*, p. 8-9.

[2] Cypriani opuscula semper in manu teneat. Athanasii epistolas et Hilarii libros inoffenso decurrat pede. Illorum tractatibus, illorum delectetur ingeniis, in quorum libris pietas fidei non vacillet. Cæteros sic legat, ut magis judicet quam sequatur. S. Hier. ad Læt. Ep. LVII, t. IV, p. 596.

rant les cinq premiers siècles, des classiques exclusivement chrétiens pour *l'enfance chrétienne,* et l'enfance restait beaucoup plus longtemps qu'aujourd'hui à l'ombre tutélaire du foyer domestique : tel est le double fait qui ressort des monuments primitifs de l'Orient et de l'Occident.

La fréquentation des écoles païennes, la lecture des ouvrages païens ne commençaient que dans un âge plus avancé, et après que l'enfant était muni des meilleurs préservatifs. Sur ce point, les détails qui précèdent et l'histoire des plus illustres Pères de l'Église ne permettent aucun doute. Saint Basile et saint Chrysostome étaient adolescents lorsqu'ils prirent les leçons du rhéteur Libanius; saint Grégoire de Nazianze n'était plus jeune lorsqu'il fut envoyé à Césarée d'abord, puis à Alexandrie et enfin à Athènes; saint Jérôme avait dix-huit ans lorsqu'il vint à Rome étudier la grammaire sous Donat. Pour les adolescents, et seulement pour eux, des classiques païens, des écoles païennes. Le moyen qu'il en fût autrement?

Le christianisme, à sa naissance, privé de toute littérature humaine, trouva la société païenne en possession de la littérature et de la science. Aux maîtres païens appartenait exclusivement le droit d'enseigner dans les chaires publiques. Si quelques chrétiens entreprenaient de le faire, ils étaient forcés de se servir des auteurs païens. En effet,

ces auteurs étaient regardés par tout le monde comme les modèles achevés de l'éloquence, de la poésie et des lettres humaines. Si les maîtres chrétiens eussent interdit à leurs élèves l'étude de ces ouvrages, si eux-mêmes les avaient bannis de leurs écoles, quel moyen d'initier les jeunes chrétiens aux sciences humaines ? Quel prétexte spécieux n'auraient pas eu les païens de calomnier la religion ? Auraient-ils manqué, comme n'ont pas rougi de le faire les païens de ces derniers temps, de l'accuser d'obscurantisme et de barbarie? Les épithètes injurieuses de secte d'idiots, de secte ennemie des lumières qu'ils lui prodiguèrent sans fondement, avec quelle apparence de raison ne les lui auraient-ils pas appliquées, si elle avait fermé à ses disciples les seules sources alors connues de la science, de l'éloquence et de la philosophie[1] ? Une telle opinion aurait évidemment ruiné les écoles des maîtres chrétiens, et forcé la jeunesse *ingénue* de s'adresser exclusivement aux docteurs du paganisme.

Il faut l'avouer, rien n'était plus triste que cette condition des jeunes chrétiens. Toutefois elle était également exempte de péril et de faute. De péril ; ce n'était, comme nous l'avons vu, qu'après s'être parfaitement prémunis contre le poison des ouvrages

[1] Hebetes, stolidi, obtusi, rudes, idiotæ, insensati, indocti, impoliti, inepti, agrestes. Lucian., *De morte Peregrin.*, p. 338. Latebrosa, et lucifuga natio. Min. Felix. *Octav.*, p. 8.

et des maîtres païens qu'ils faisaient usage des uns et des autres. Tertullien, témoin oculaire de cette sage conduite, lui rend témoignage dans les termes suivants : « Nos jeunes gens sont aussi en sûreté que celui qui, connaissant le poison présenté par celui qui ne le connaît pas, le reçoit et ne le boit point. La nécessité les excuse, car ils n'ont pas d'autre moyen de s'instruire [1]. » De faute, car ce n'était ni la curiosité, ni le plaisir, mais uniquement la nécessité qui les déterminait à lire les ouvrages et à écouter les maîtres païens. Saint Jérôme parle de cette nécessité, lorsque, condamnant les chrétiens et surtout les ecclésiastiques qui lisaient les auteurs païens uniquement par plaisir, il excuse les jeunes gens obligés de le faire. « Ce qui est, dit-il, une nécessité pour la jeunesse, ils le changent en crime en le faisant de plein gré [2]. »

Mais quelle était donc cette nécessité? On sera bien étonné d'apprendre qu'elle diffère essentiellement du motif qui depuis la renaissance sert de

[1] (Adolescens) erit tam tutus, quam qui sciens venenum ab ignaro accipit, nec bibit; huic necessitas ad excusationem deputatur, quia aliter discere non potest. *De anim. vers. fin.*

[2] Absit, ut de ore christiano sonet : *Jupiter omnipotens*, et *me Hercule* et *me Castor*, et cætera magis portenta quam numina. At nunc etiam sacerdotes Dei, omissis evangeliis et prophetis, videmus... tenere Virgilium; et id quod in pueris necessitatis est, crimen in se facere voluptatis, *alias* voluntatis. Epist. ad Damas., *De duob. filiis*. Opp., t. IV, p. 153.

prétexte à l'étude des auteurs païens. C'est, dit-on, pour nous apprendre à bien penser, à bien sentir et à bien rendre qu'on nous fait étudier Virgile et Cicéron, Homère et Démosthène. Dans son ensemble, un pareil but aurait été regardé par nos pères comme un outrage à la religion et une espèce d'apostasie. « Que peut-il y avoir de commun, s'écrie saint Jérôme, entre la lumière et les ténèbres? entre Jésus-Christ et Bélial? Quel rapport entre David et Horace? entre l'Évangile et Virgile? entre saint Paul et Cicéron? N'est-ce pas un scandale pour votre frère de vous voir dans le temple des idoles? Il nous est défendu de boire en même temps au calice de Jésus-Christ et au calice des démons [1]?

Était-ce, comme on le pratique depuis trois siècles, pour faire admirer aux jeunes chrétiens les richesses de la philosophie païenne et leur en faire adopter quelque système? Mais ils appelaient les philosophes des animaux de gloire, les patriarches des hérétiques; et celui auquel nous ne craignons pas de donner le nom de *divin*, le grand artisan de toutes les erreurs qui désolaient l'Église. Ils allaient même plus loin, ils composaient des ouvrages exprès pour les livrer, eux et leurs systèmes, à la dérision pu-

[1] Quæ communicatio lucis ad tenebras? Quis concursus Christo cum Belial? Quid facit cum Psalterio Horatius, cum Evangeliis Maro, cum Apostolo Cicero? Nonne scandalizatur frater, si te viderit in idolio recumbentem? Simul bibere non debemus calicem Christi et calicem dæmoniorum. *Epist. ad Eustoch.*

blique. Un pareil langage dans la bouche des Pères prouve-t-il l'intention de faire des jeunes chrétiens les disciples des philosophes [1] ?

Était-ce du moins, comme on nous recommande de le faire, pour copier leurs orateurs, s'approprier les formes de leur éloquence, les qualités de leur langage? Personne ne songe à nier que les anciens Pères de l'Église n'aient appris dans les livres païens les mots, les expressions, le style; soit parce que, avant d'avoir eux-mêmes composé des ouvrages sur les choses humaines, il n'en existait point qui pussent servir de modèles; soit parce que la plupart étaient nés dans le paganisme et ne s'étaient convertis que dans un âge déjà avancé. Est-il étonnant que, enfants de païens, et païens eux-mêmes pendant une partie de leur vie, ils aient appris la langue païenne et même la rhétorique païenne que plusieurs enseignèrent avec distinction? Quant à l'éloquence qui fait encore leur gloire, ce n'est nullement dans les auteurs païens qu'ils en puisèrent le fond ni même la forme; mais c'est dans les livres saints, dans les prophètes surtout, avec lesquels, suivant l'énergique expression de saint Jé-

[1] Gloriæ animal et popularis auræ atque rumorum venale mancipium. S. Hier. *Ad Pammach.* ep. LV. Op., t. IV., p. 585. — Patriarchæ hæreticorum. *Id., ad Ctesiphont.* Doleo Platonem fuisse omnium hæreseon condimentarium. S. Iren. *De hæresib.* Hermias, *Irrisio philosophor.*

rôme, une méditation continuelle les avait identifiés [1].

La preuve éclatante, c'est que l'éloquence des Pères diffère de l'éloquence des orateurs païens de toute la distance qui sépare le ciel de la terre. Autant la dernière se fait remarquer par l'art du rhéteur, par le choix des mots et l'élégance des phrases, autant la première se distingue par la spontanéité des expressions, par la solidité des pensées, par la vivacité des sentiments, par la magnificence des images, par la force et l'abondance des preuves. Aussi, les *membres épars de Cicéron, disjecta Tullii membra,* qu'il est facile de reconnaître dans Quintilien, par exemple, vous les chercheriez en vain dans saint Ambroise, dans saint Maxime, dans saint Augustin, dans saint Cyprien, dans saint Léon, dans saint Pierre Chrysologue, dans saint Grégoire. Il en est de même de Démosthène ou d'Isocrate pour saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie. Rien dans leurs immortels discours qui sente l'imitation du paganisme. Tout y est primitif, *archétype* et inspiré par la force invincible de la foi et par le zèle ardent du salut du monde.

Ce que je viens de dire de l'éloquence, il faut le dire de tous les genres de style : historique, épisto-

[1] Quos meditatione diuturna quasi in naturam verterant.

laire, philosophique. La phrase d'Eusèbe, de Sulpice-Sévère, de Jules Africain, de saint Cyprien, de saint Paulin, de saint Justin, d'Origène, et des autres écrivains du christianisme, tour à tour historiens, épistolographes, philosophes, ne ressemble en rien à la manière de Xénophon, de Suétone, de Cicéron, de Pline, de Sénèque. Si, comme on le prétend, les Pères lisaient et faisaient lire les auteurs païens pour les imiter, il faut avouer qu'ils ont été bien malheureux. Pourtant ils ne manquaient ni d'étude, ni de savoir, ni de génie. Que dis-je? ils les imitaient très-bien quand ils voulaient. Saint Augustin en cite un exemple frappant tiré de saint Cyprien, puis il ajoute : « Pour le nombre, pour l'élégance, pour l'abondance, cette phrase est admirable; mais sa richesse même n'est pas conforme à la gravité chrétienne. Ceux qui aiment cette manière d'écrire accusent ceux qui ne l'emploient pas de ne pas pouvoir l'employer : ils ne savent pas que c'est par raison et par bon goût qu'ils s'en abstiennent. Saint Cyprien a donc démontré qu'il pouvait emprunter ce langage, puisqu'il l'a fait; et il a montré qu'il ne le voulait pas, puisqu'il ne l'a plus fait[1]. »

Saint Jérôme, non moins excellent juge en cette matière que saint Augustin, témoigne aussi que Lactance a imité parfaitement Cicéron, et saint Hi-

[1] Je citerai plus tard le texte entier de ce passage.

laire le nombre et le style de Quintilien [1]. Cette imitation était-elle une gloire? Nullement; saint Augustin vient de nous le faire entendre, et saint Jérôme dit en propres termes : « Ce que vous admirez, nous le méprisons [2]. » Les Pères grecs pensent comme les Pères latins. Certes, si les jeunes chrétiens avaient dû étudier les auteurs profanes, pour se former le style et le goût, sous peine de n'avoir jamais ni l'un ni l'autre, ainsi qu'on ne cesse de nous le répéter depuis trois siècles, on trouverait infailliblement ce précepte dans saint Basile, qui a composé un ouvrage spécial en faveur des jeunes gens, pour leur servir de guide dans l'étude des auteurs païens. Eh bien, le grand docteur n'en dit pas un mot, pas un seul ! Connaissez-vous quelque chose de plus éloquent qu'un pareil silence?

Mais enfin, dites-vous, quel était donc le but qu'on voulait atteindre en permettant aux jeunes chrétiens de lire les ouvrages des païens et de fréquenter leurs écoles? Quel avantage prétendait-on en retirer? Vous conviendrez, d'abord, qu'aux yeux d'hommes aussi graves et aussi religieux que nos

[1] Lactantius de ira et opificio Dei duo volumina condidit, quos si legere volueris, Dialogorum Ciceronis in eis epitomem reperies... Hilarius meorum confessor temporum et episcopus, duodecim Quintiliani libros et stylo imitatus est et numero. *Epist. ad Magnum*, op., t. IV, p. 656.

[2] Hoc quod vos miramini, jam contempsimus. *Epist. ad Pammach.*

pères, le but devait être sérieux et l'avantage de nature à compenser les dangers fort graves que l'étude des livres païens pouvait, malgré toutes les précautions, faire courir à l'innocence et à la foi de leurs enfants. A moins d'une nécessité impérieuse, un père ne livre pas le fils de sa tendresse aux hasards d'une mer remplie d'écueils. C'est une preuve de plus qu'il s'agissait pour eux de tout autre chose que du puéril avantage de former des rhéteurs ou des académiciens.

Il s'agissait pour leurs enfants : 1° de connaître l'histoire de leur pays et des autres peuples dont les archives, écrites par des mains païennes, étaient exclusivement au pouvoir des païens; 2° de s'initier aux arts, aux sciences physiques, naturelles, médicales, dont le monopole appartenait également au paganisme; 3° de rendre au christianisme, héritier de toutes choses, les vérités que le paganisme, usurpateur audacieux, s'était appropriées; et que, dépositaire infidèle des traditions primitives, il avait défigurées; 4° de se servir, à l'exemple de saint Paul, des maximes, des exemples, de l'autorité des poëtes, des sages et des philosophes païens, soit pour s'encourager à la pratique de quelque vertu, soit pour rendre plus accessibles à la raison les vérités et les préceptes de la foi, ou, comme dit saint Augustin, de prendre aux Égyptiens leurs vases d'or et d'argent, et de les donner aux Israélites,

afin de les faire servir à l'ornement du tabernacle; 5° de bien connaître les erreurs des païens, leurs préjugés contre le christianisme, leurs arguments en faveur de l'idolâtrie, les objections et les systèmes des philosophes, afin de les réfuter solidement et souvent même de les battre avec leurs propres armes. Quel moyen, en effet, de vaincre un ennemi dont on ne connaît ni la manière de combattre, ni les forces, ni les armes, ni les citadelles ?

Tel était le grand, l'unique intérêt des chrétiens éclairés. Placés, dès le berceau, en face des ennemis infatigables de leur religion, ne se voyaient-ils pas obligés de combattre nuit et jour pour eux et pour leurs frères? Or, pour atteindre ce but, disons mieux, pour accomplir ce grand devoir, il était indispensable de connaître non-seulement la science des païens, mais encore leur langue, et de la parler avec une certaine pureté, dans la crainte d'être taxé par eux d'ignorance ou de barbarie, et de n'obtenir de leur part aucune attention.

Sur les motifs de faire étudier à la jeunesse les auteurs païens dans les premiers siècles de l'Eglise, vous venez d'entendre saint Basile, saint Augustin, saint Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, Hermias, saint Jérôme, et avec eux tous les guides les plus éclairés des jeunes chrétiens [1]. De leur ensei-

[1] S. Basile, *De legendis gentilium libris*, t. II, p. 2, p. 243, où il dit : Hæc quidem etsi perfectius in nostris libris condiscimus, at

gnement unanime résulte cette conclusion inattaquable, savoir : que les premiers chrétiens étudiaient le paganisme dans les lettres et les sciences, non pour l'imiter, c'est-à-dire pour le perpétuer quant au fond ou quant à la forme, mais pour y prendre ce qu'il y avait d'utile soit à la gloire, soit

certe quantum adumbrandæ nunc virtuti satis est, tantum ex documentis externis rudius delibamus. S. Aug., *De doct. christ.;* S. Just., *Dialog. cum Thrypho.;* Tatian., *Contra gentes*; Clem. Alexand., *Strom.* 1, où il s'exprime ainsi : Quæ est ex fide veritas, necessaria est ad vivendum. Quæ autem præcedit disciplina (profana eruditio) est obsonio similis et bellariis : desinente cœna, suavis est placentula. Hermias, *Irris. philosoph.*; S. Hier., *Epist. ad Magnum*, opp., t. IV, p. 64, dans laquelle se trouve ce remarquable passage : Quæris cur in opusculis nostris, sæcularium litterarum interdum sociamus exemplo, et candorem Ecclesiæ ethnicorum sordibus polluamus? Breviter responsum habeto. Quis enim nesciat et in Moyse et in prophetarum voluminibus quædam assumpta de gentilium libris?... Sed et Paulus apostolus Epimenidis poetæ abusus versiculo est scribens ad Titum : *Cretenses, semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri*... Et apud Athenienses in Martis curia disputans, Aratum testem vocat : *Ipsius enim et genus sumus.* Ac ne parum hoc esset, ductor christiani exercitus et orator invictus pro Christo caussam agens, etiam inscriptionem fortuitam, arte torquet ad argumentum fidei. Didicerat enim a vero David, extorquere de manibus hostium gladium, et Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare. *Ad Pammach.*, opp., t. IV, p. 585, où il s'exprime ainsi : Christum scimus sapientiam. Hic thesaurus in agro Scripturarum nascitur... Sin autem adamaveris mulierem captivam, id est, sapientiam sæcularem, et ejus pulchritudine captus fueris, decalva eam, et illecebris crinium atque ornamento verborum cum emortuis unguibus seca. Lava eam prophetali nitro, et tunc requiescens cum illa dicito : *Sinistra ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me*, et multos tibi fœtus captiva dabit, ac de Moabitide efficietur Israelitis.

à la défense de la religion. C'est ainsi que l'Eglise a étudié le paganisme dans l'art, non pour le perpétuer dans le fond ou dans la forme, mais pour s'en emparer et le faire servir, en le transformant, d'élément à l'art chrétien; c'est ainsi encore qu'elle l'a étudié dans ses systèmes religieux et philosophiques, non pour les exalter, mais pour les réduire en poussière.

CHAPITRE V.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Rien de plus sérieux que les motifs allégués par les Pères pour faire étudier à l'*adolescence* chrétienne les auteurs du paganisme et lui permettre de fréquenter ses écoles. Toutefois, chose digne de la plus grande attention : sur ce point les Pères eux-mêmes ne s'accordent pas entre eux. Conformément à l'esprit des Constitutions apostoliques, le plus grand nombre[1] s'est formellement prononcé contre ce genre d'instruction, à raison du danger qu'il faisait courir à la foi et aux mœurs. Les autres pensent que les adolescents peuvent s'y livrer, mais avec réserve et avec de grandes précautions. Au nom de ceux qui l'autorisent, écoutons Tertullien, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile; nous entendrons plus tard ceux qui le défendent : « Quand un enfant, dit Tertullien, élevé dans la foi, imbu de ses principes, vient à l'école (d'un maître païen), il doit être *prévenu et prémuni contre l'erreur*. Il s'en préservera; il apprendra la *lettre* qui lui est utile et méprisera

[1] Cotellier en compte *onze*.

une doctrine impie et mensongère, sur laquelle il sait d'avance à quoi s'en tenir[1]. »

« C'est le sentiment commun de tous les hommes de bon sens, dit à son tour saint Grégoire de Nazianze, qu'au premier rang des biens qu'un homme a reçus en partage, il faut placer l'instruction. Je ne parle pas seulement de ces connaissances dans un ordre de choses surnaturel, et qui peuvent être bien étrangères à toutes les grâces, à tous les ornements du langage... J'ai en vue aussi cette instruction qui est en dehors de la foi et de ses dogmes, ces connaissances que *la plupart* des chrétiens regardent comme *vaines* et *illusoires*, *pleines de périls*, ne servant qu'à éloigner les âmes de Dieu, et qu'à ce titre *ils méprisent et ils abhorrent*[2]. »

Le désaccord que nous signalons va en s'affaiblissant, à mesure que le christianisme étend son empire et que ses livres se multiplient; par conséquent, à mesure que les motifs d'étudier le paganisme et de lui faire des emprunts perdent de leur valeur. Ainsi, nous voyons le même saint Grégoire de Nazianze, qui s'était montré si favorable à l'étude des lettres païennes, modifier son opinion, et, sur la fin de sa vie, écrire en ces termes à un de ses amis, Adamantius, qui lui demande des livres de littérature : « Ces livres que tu me demandes, redevenu enfant

[1] De Idol., c. 10.
[2] Orais. funèb. de S. Basile.

pour étudier la rhétorique, je les ai mis de côté depuis le jour où, *obéissant à l'inspiration divine*, j'ai tourné les yeux vers le ciel. Il fallait bien que tous les jeux de l'enfance eussent une fin; il fallait cesser de balbutier pour aspirer enfin à la vraie science, et sacrifier au *Verbe* tous ces *discours frivoles*, avec tout ce qui avait fait jusqu'alors le charme de mes loisirs. Mais toi, puisque tu as résolu de donner la préférence à ce qui doit tenir le second rang; puisque rien de ce qu'on te pourrait dire ne te détournerait de ce dessein, voilà mes livres. Je t'envoie tous ceux qui ont échappé aux vers et que n'a point noircis la fumée, à ces crochets où je les avais suspendus, au-dessus de mon foyer, comme le nocher qui s'est retiré de la mer suspend son gouvernail. Je t'engage cependant à étudier les sophistes amplement et avec ardeur. Acquiers toutes les connaissances nécessaires et fais-en part à la jeunesse, pourvu que la crainte de Dieu domine *toutes ces vanités*[1]. »

Mais voici du même Père quelque chose de plus grave. Dans l'éloge de saint Athanase, Grégoire, entraîné par une juste admiration pour le généreux défenseur de la foi, le loue sans restriction d'avoir abandonné de bonne heure la culture des lettres et des sciences humaines. « Il fut élevé, dit-il, dans

[1] Ep. 199.

les bonnes mœurs et initié aux sciences et aux lettres; mais sitôt qu'il en eut appris assez pour ne point paraître *tout à fait inculte* et ignorant dans cet ordre de choses, il se voua tout entier à la méditation des livres saints [1]. » Quelle différence entre ce langage du saint docteur et certains passages de ses lettres! Son ami Basile subit la même influence. Après son baptême, il se prend à regretter comme un rêve tout le temps de sa vie, qu'il a consumé dans les études littéraires et philosophiques : « Je me réveillai, dit-il, comme d'un profond sommeil; et, dès que la lumière de l'Évangile vint éclairer mes yeux, je reconnus la vanité de la science et de la sagesse humaines... Depuis que je m'entretiens avec Moïse et Élie, écrit-il à Libanius, et que je reçois de leur langue barbare les leçons que je dois transmettre à mes frères, j'ai complétement oublié ce que j'ai appris à votre école [2]. » D'après l'influence qu'exerçaient dans l'Église des hommes tels qu'Athanase, Basile et les deux Grégoire, on peut juger de la disposition générale des esprits avant la fin du quatrième siècle [3].

Dès le commencement du cinquième, l'accord s'établit sur cette grande question. On avait enfin

[1] Elog. de S. Athan. Voyez M. l'abbé Lalanne, licencié ès lettres, *De l'influence des Pères*, etc., p. 68.

[2] Ep. 339.

[3] Lalanne, p. 69.

ouvert les yeux sur les dangers de l'enseignement profane : les répugnances de la plupart des chrétiens, comme dit saint Grégoire, étaient reconnues bien fondées. On comprenait désormais « qu'on ne pouvait pas espérer le triomphe complet de l'Évangile et des mœurs chrétiennes sur l'idolâtrie et sur les mœurs si corrompues des Grecs et des Romains, tant que la jeunesse des écoles puiserait ses idées, alimenterait son imagination, prendrait la règle de ses jugements dans l'étude des ouvrages de l'antiquité. Une nouvelle morale, de nouvelles lois, un nouveau monde ne pouvait sortir, par l'éducation, que d'une littérature nouvelle [1]. » — « Comment était-il possible, dit un philosophe moderne, d'allier le christianisme à l'héritage des anciens peuples? Les traditions anciennes, le souvenir des grandes actions passées, celui des ancêtres qui avaient acquis une si grande renommée, une si grande puissance à leurs neveux, tout cela attirait les *esprits dans un sens*, et le christianisme avec ses promesses *dans un autre* [2]. »

Trois grands athlètes, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, sont suscités de Dieu pour clore les débats, en finir avec l'école païenne et ouvrir une ère nouvelle. Tous les trois attaquent le paganisme classique, précisément sous les mêmes rapports qui

[1] Id., 74.
[2] Ritter, *Hist. phil.*, t. IV, c. 19.

le font tant estimer depuis la renaissance. Inutile comme philosophie, vain comme littérature, dangereux comme morale : voilà le triple stigmate qu'ils lui burinent au front.

« De quel mal, s'écrie le premier, sommes-nous donc menacés si nous ignorons les belles-lettres (c'est-à-dire la littérature profane)? Ce n'est pas seulement parmi nous, qui rions de toute cette vaine sagesse, de tout cet art qui nous est étranger, que les *lettres* n'ont aucun prix. Des philosophes qui ne nous appartiennent point n'en ont fait aucun cas... Ce qui ne les a point empêchés d'acquérir une juste célébrité... Combien ne serions-nous donc pas blâmables, nous éclairés par la foi, si nous allions faire tant de cas d'un talent dédaigné par ceux-là mêmes qui ne se nourrissent que de vent; et si, pour l'acquisition d'une chose si vaine, nous courions le risque de sacrifier ce qui seul est nécessaire?... Les apôtres, et un grand nombre de saints personnages qui n'avaient point étudié cette littérature, n'en ont pas moins converti le monde; tandis qu'aucun philosophe n'est encore parvenu à convertir un tyran... » Après avoir exposé tous les dangers de cette étude, il ajoute : « Ne serait-ce pas le dernier degré de la cruauté de jeter dans l'arène, au milieu de tant d'ennemis, de pauvres enfants, qui ne sont même pas capables de se défendre contre eux-mêmes[1]. »

[1] ... Nullus est qui se ita facturum polliceatur. Cum vero nullus

Le second semble avoir écrit son admirable traité *De Doctrina christiana* pour dégoûter à jamais les jeunes chrétiens du paganisme classique. « En effet, dit M. Lalanne, au milieu des excellents conseils que le saint docteur donne sur l'éloquence, on est frappé d'abord de sa réserve à ne citer et à ne nommer aucun écrivain profane... Au lieu de conseiller, comme le font encore nos rhéteurs, les ouvrages de Cicéron, de Démosthène, de Tite-Live, il les passe entièrement sous silence, et il ajoute : « Nous ne manquons pas d'écrivains ecclésiastiques, indépendamment de ceux que le Saint-Esprit a inspirés, dans les ouvrages desquels un homme capable saura puiser sans aucun effort, seulement en les lisant avec attention, des modèles d'éloquence, et n'aura plus qu'à bien s'exercer soit à écrire, soit à dicter, et enfin à parler comme la piété le lui inspirera[1]. »

Quant à saint Jérôme, il fut, comme on sait, l'Origène de son temps, le savant chez lequel toute la science ecclésiastique des siècles passés se résumait en quelque sorte[2]. Il avait fait d'excellentes études sous des maîtres païens, et il était déjà

sit, summæ crudelitatis esset eum, qui ne seipsum quidem defendere possit, sed jaceat innumeris confossus vulneribus, aliosque infirmiores reddat, in medio concidi permittere, cum oporteret eum a pugna summovere. *Adv. oppugn. vit. monast.*, lib. III, n. 12, 13, opp. t. I, p. 118-121.

[1] De doctr. christ., lib. IV, n. 4-7.

[2] Quo latinus orbis nil habet doctius. Erasm., ep. I, v. 19.

fort instruit lorsqu'il se dévoua tout entier au service de la religion. Dans la force de l'âge et au milieu des travaux littéraires les plus sérieux, il écrivit au pape Damase, à propos d'un verset de la parabole de l'enfant prodigue, où il est dit que ce jeune homme désirait, pour soulager sa faim, les épluchures qu'on jetait aux pourceaux : « On peut entendre par la nourriture des pourceaux la poésie, la fausse philosophie du monde, la vaine éloquence des orateurs. Leur agréable cadence et leur douce harmonie, en flattant l'oreille, s'emparent de l'esprit et enchantent le cœur ; mais, après qu'on a lu des ouvrages de ce genre avec beaucoup d'application, on ne trouve en soi que du vide et une sorte d'étourdissement. Et ne nous faisons pas illusion en disant que nous n'ajoutons point foi aux fables dont ces auteurs ont rempli leurs écrits. Cette raison ne nous justifie point, puisque nous ne laissons point de scandaliser les autres, qui croient que nous approuvons ce qu'ils nous voient lire [1]. » Dans la suite de cet ouvrage, nous citerons du même saint docteur d'autres jugements aussi précis et beaucoup plus sévères.

Pour résumer en quelques lignes toute cette discussion sur le paganisme classique dans les premiers siècles, nous dirons avec le savant auteur que nous avons déjà cité : « Après cette grande et miraculeuse révolution, opérée par des hommes tels qu'on

[1] Ep. 146 ad Damas., *De duob. filiis*. Lalanne, p. 102.

a pu dire : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia*, le christianisme se présente dans la personne de ses propagateurs avec tout le prestige, avec tout l'éclat des lettres et des sciences, qu'admirait le paganisme. C'était le vainqueur qui s'emparait et se revêtait des armes de son ennemi vaincu : il en eut besoin un moment pour la défense et pour l'attaque. Il s'en servit et exhorta les siens à se rendre capables de les manier. Mais bientôt, sentant que cette armure étrangère, et qui n'était point faite pour lui, le blessait et lui allait mal, il s'en dépouilla pièce par pièce; ou, n'en faisant plus que peu de cas, il cessa de la rechercher. En présence du colosse de la barbarie, il entra dans la lice avec ses plus simples vêtements, avec la seule arme de la croix, comme ce jeune berger qui allait avec une fronde terrasser un géant : l'un et l'autre avaient mis leur confiance en Dieu [1]. »

A partir du sixième siècle jusqu'au milieu du quinzième, on n'a plus fait usage, généralement parlant, ou seulement d'une manière très-secondaire, des auteurs païens dans l'éducation de la jeunesse. « Dès l'entrée du cinquième siècle, nous avons rencontré devant nous trois grands hommes, élèves du quatrième siècle, héritiers de toute sa science philosophique et littéraire, dignes de clore cette brillante légion d'intelligences choisies qui avaient

[1] Id., p. 108.

tant illustré l'Église. Nous les avons vus donner, en quelque sorte, le signal à la postérité de cette grande désertion des temples littéraires de la Grèce, et du Portique, et de l'Académie, et d'Athènes, et du Musée, comme de Corinthe et de Paphos ; et, d'une main courageuse, précipiter le monde dans une nuit momentanée pour lui faire perdre de vue les fausses lueurs qui l'égaraient[1]. »

La Providence secondait leur action par les grands événements qui s'accomplirent alors. L'empire romain, avec ses monuments, et ses arts, et ses rhéteurs, et ses livres, périssait sous les coups des barbares. En même temps, un pontife grand entre tous devenait le créateur d'une littérature et d'une langue nouvelles, expression parfaitement pure de la société chrétienne, seule restée debout parmi les ruines. Ce pontife est saint Grégoire, dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler dans la suite de nos recherches.

[1] Id., *ib.*

CHAPITRE VI.

SECONDE ÉPOQUE.

Nous venons de voir qnel fut le système d'instruction littéraire suivi par les chrétiens durant la première époque, c'est-à-dire pendant les cinq premiers siècles de l'Eglise. Nous allons l'étudier dans la *seconde époque*, qui comprend toute la durée du moyen âge.

En interrogeant avec soin les monuments qui nous restent, nous trouvons la même méthode, si ce n'est que les auteurs païens sont encore moins lus, qu'ils disparaissent même entièrement du nombre des classiques. En effet, la raison de les étudier n'a plus, à beaucoup près, la même valeur.

Le paganisme gréco-romain est vaincu, vaincu dans ses tyrans et dans ses philosophes, vaincu dans les idées et dans les faits. Le motif chrétien de lire ses auteurs a disparu : le prétexte mondain de les étudier n'est pas encore inventé. Maîtresse du champ de bataille, l'Église peut désormais accomplir dans toute sa plénitude la grande mission qui lui a été

donnée de renouveler la face de la terre. Autour d'elle se pressent les robustes enfants du Nord, vainqueurs à demi sauvages du vieux monde. Ce dur granit, il faut le tailler et le polir : ces fiers Sicambres, il faut les assouplir et les civiliser : tel est son unique soin, telle sera sa gloire.

Or, elle sait que la civilisation n'est que le christianisme appliqué aux sociétés ; elle sait que cette application, pour être réelle et durable, doit d'abord atteindre l'enfance ; elle sait que l'enfance est atteinte ou plutôt formée, irrévocablement formée, par l'éducation ; elle sait que l'éducation dépend du moule dans lequel on jette les générations, qui sont païennes ou chrétiennes, suivant que le moule lui-même est païen ou chrétien ; elle sait enfin que le rude élément qu'elle doit façonner ne peut l'être que par l'action exclusive, c'est-à-dire forte et constante du christianisme.

La pensée dominante de ces grands siècles se retrouve tout entière dans les paroles remarquables d'un saint qui exerça une haute influence sur la marche des esprits : on dirait une nouvelle promulgation des constitutions apostoliques. Dans la Vie de saint Éloi, son collègue dans l'épiscopat, saint Ouen, évêque de Rouen, s'exprime ainsi : « Quel profit tirons-nous, je vous le demande, de la lecture des divers grammairiens, qui paraissent plutôt renverser qu'élever ? A quoi nous servent, en philosophie,

Pythagore, Socrate, Platon et Aristote? De quelle utilité sont aux lecteurs les tristes chants des poëtes criminels, comme Homère, Virgile et Ménandre? A quoi peuvent être utiles à la famille chrétienne ces faiseurs d'histoires païennes, Salluste, Hérodote et Livius? Quel art oratoire de Lysias, de Gracchus, de Démosthène et de Tullius peut être comparé aux pures et belles doctrines du Christ? De quelle utilité sera pour nous l'habileté de Flaccus, de Solinus, de Varron, de Démocrite, de Plaute, de Cicéron et autres, que je pense inutile d'énumérer ici? » Vit. B. Elig. Prol. *vers. fin.* Pendant cette seconde époque, tous les classiques sont chrétiens. On songe si peu à nier ce fait important, qu'il a servi de texte éternel aux reproches innombrables formulés depuis trois siècles contre nos aïeux. Ce texte sera examiné plus tard : je continue.

La langue latine resta, au moins pendant une partie du moyen âge, la langue vulgaire des anciens habitants de l'Europe[1]; au neuvième siècle, le grec même paraît avoir été encore généralement connu[2]. Grâce à cette circonstance heureuse, l'enfance put

[1] Il latino idioma era in gran parte vivente, e s'intedeva e parlava generalmente per tutta l'Europa, ed in esso scrivevansi le carte pubbliche, le leggi, e i libri privati, del qual commune latino linguaggio dei saggi fino ai dì nostri ne restano in Germania, in Ungheria, in Polonia. Battini, t. I, c. XIII, p. 166.

[2] A Poitiers, on signait encore les actes en grec au neuvième siècle. *Mém. de la Soc. des antiq. de l'Ouest*, 3e vol.

être beaucoup plus longtemps que de nos jours gardée à l'ombre du toit paternel. Là, comme dans les premiers siècles, elle était fortement nourrie de la *lecture des livres sacrés*, des *Actes des martyrs*, des *ouvrages des Pères*, des légendes des saints, des récits tour à tour si naïfs et si parfaitement épiques des grandes actions des chevaliers, des croisés, des pèlerins, des illustres fondateurs de tous les ordres religieux, dont le nom était aussi populaire que leurs œuvres sont sublimes. Voilà ce qui ressort de tous les monuments contemporains ; voilà ce que prouve le cachet religieux si profondément empreint dans le langage, et jusque dans les plus simples usages des habitants des campagnes aussi bien que des habitants des villes.

Ce n'est pas seulement au foyer domestique que l'enfant lisait ces classiques admirables. Il les trouvait écrits en caractères étincelants aux verrières de toutes les églises et dans les peintures qui en couvraient les murailles. Comme en ce temps-là tout le monde allait à l'église et y allait souvent, cette lecture était vraiment la lecture classique et populaire. De là, l'usage consacré encore aujourd'hui dans un grand nombre de familles d'apprendre à lire aux enfants dans la Bible à images. De là encore, cet autre usage non moins religieusement conservé dans certaines parties de la France et de l'Europe de lire, chaque soir au moins pendant l'hiver, les Actes des

Martyrs et la Vie des Saints, en présence de la famille assemblée.

En quittant la famille, la jeunesse destinée à la *clergie* entrait dans les écoles publiques. On sait en effet qu'à cette époque prétendue barbare, le sol de l'Europe, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande, l'Italie, était couvert d'écoles établies soit dans les presbytères de la campagne, soit dans les monastères, soit dans les cathédrales, soit dans les maisons épiscopales[1]. Là, se réunissaient souvent dans un âge encore tendre les enfants des différentes classes de la société; tous y recevaient une éducation commune, quelle que fût la différence des carrières qu'ils avaient l'intention d'embrasser. Voulez-vous connaître les livres qu'on leur mettait entre les mains? Lisez les belles lettres de saint Jérôme à Léta et à Eustochium : elles étaient le directoire des études, et vous verrez avec quelle admirable fidélité le moyen âge conservait les règles pédagogiques des premiers siècles de l'Église.

On commençait ou plutôt on continuait l'éducation commencée au foyer domestique par la littérature ecclésiastique, c'est-à-dire par tout ce qui tient à la religion, à son histoire, à ses gloires, à sa doctrine. Les principaux classiques étaient les Actes des martyrs, ou, comme on disait alors, le *livre des passions, liber passionum;* livre plus capable

[1] Thomass., *De la discipl.*, etc., *des écoles*, p. 240 et suiv.

qu'aucun autre de développer avec énergie, dans l'âme des enfants, tous les nobles sentiments de foi, de détachement, de générosité, de courage qui font les grands caractères et les grands peuples. De là vient que ce livre d'or se procurait à grands frais et se plaçait en tête des plus riches bibliothèques. Ce témoignage de respect était une conformité de plus avec l'usage des premiers chrétiens, qui ne reculaient devant aucune dépense, devant aucun danger pour obtenir les Actes des martyrs, dont ils faisaient leur lecture assidue.

Une des gloires de la Grande-Bretagne, Acca, successeur de l'illustre Wilfrid, archevêque de Cantorbéry, se rendit célèbre par la magnifique bibliothèque qu'il composa. Savez-vous quel est le premier livre mentionné par son immortel historien? Les Actes des martyrs [1].

Au livre des passions se joignait l'Écriture sainte et surtout les Psaumes, qu'on faisait généralement apprendre par cœur, comme on fait parmi nous les fables de Phèdre ou l'*Art poétique* d'Horace. L'histoire détaillée de certaines *éducations* ne laisse aucun doute sur l'universalité du système. Bornons-nous à quelques exemples, pris au hasard chez

[1] Sed et historias passionum una cum cæteris ecclesiasticis voluminibus summa industria congregans, amplissimam sibi et nobilissimam bibliothecam fecit. Beda, lib. V, c. XXI; dom Ruinart., *Act. martyr.*, Præf., p. 2 et 3.

les différents peuples de l'Europe. Saint Boniface, écrivant la vie et le martyre de saint Livinus, raconte ainsi la manière dont il fut élevé dès ses premières années: « Cet enfant, dit-il, doué d'excellentes dispositions, choisit la vie contemplative et vécut avec saint Bénigne, prêtre écossais, homme d'une naissance distinguée. Cherchant à être instruit par ce prêtre dans *la mélodie des Psaumes,* dans *la douce lecture des saints Évangiles* et autres divins exercices, son jeune âge s'écoula selon ses vœux, de sorte que, comme s'il eût été dans un immense jardin d'une beauté toute céleste, il avançait de jour en jour, en passant par tous les degrés de la vertu. La subtilité de son intelligence était étonnamment développée, et par la coopération à la grâce, il ne trouvait aucune difficulté dans l'étude de tant de choses divines, ni dans la *pratique des exemples des justes*[1]. »

On rapporte de saint Patrik que la mère du jeune Lananus lui ayant amené son fils afin qu'il l'instruisît dans les lettres, le saint homme le confia au bienheureux Cassanus, et l'enfant apprit en *peu de temps tout le Psautier*, et devint ensuite un homme d'une vie très-édifiante[2]. Parlant du jeune Léobard, d'une illustre famille, saint Grégoire de Tours dit que le temps étant venu, il fut envoyé à l'école, où il

[1] Vit. B. Livin., p. 258.
[2] Ages de foi, p. 225.

apprit tout le Psautier par cœur[1]. On rapporte la même chose de saint Nizier, évêque de Lyon, qui rendit le même service à d'autres enfants[2].

Dans l'étude des livres sacrés, on apportait cette sage prudence dont saint Jérôme trace les règles en écrivant à Léta. Pénétrée de respect pour l'enfant, l'Église éloignait de lui, même dans les livres sacrés, tout ce qui aurait pu alarmer son innocence ou fatiguer son imagination; les ouvrages des Pères servaient tout ensemble de modèles d'éloquence et de commentaires aux livres sacrés. Ici encore, la même marche que dans les premiers siècles de l'Église, où la lecture des lettres des souverains pontifes et des évêques était la nourriture des fidèles[3].

[1] Qui tempore debito ad scolam cum reliquis pueris missus quempiam de psalmis memoriæ commendavit, et nesciens se clericum esse futurum, jam ad dominicum parabatur innocens ministerium. *Vit. Patr.*, c. 20.

[2] Summa nutritum diligentia litteris ecclesiasticis mandavit institui genitrix. Id., c. 8.— A son tour, saint Nizier donnait la même instruction à *tous* les enfants de la maison où il habitait. Illud omnino studebat, ut omnes pueros qui in domo ejus nascebantur, ut primum vagitum infantiæ relinquentes, loqui cœpissent, statim litteras doceret, ac psalmis imbueret. Id., ib. — Nous ne connaissons qu'une exception à cette méthode : c'est l'éducation de saint Fulgence; elle s'explique par les circonstances particulières qui environnèrent son enfance et par les intentions de ses parents sur l'avenir de leur enfant. Thomass. *suprà.*

[3] Discat primo Psalterium, his se canticis avocet; et in Proverbiis Salomonis erudiatur ad vitam. In Ecclesiaste consuescat, quae mundi sunt calcare. In Job virtutis et patientiæ exempla sectetur.

Les traités des sciences et des arts étaient ensuite expliqués. Mais conformément à ce grand principe d'ordre et de lumière, que la religion est dans le monde ce qu'est le soleil dans le firmament, le centre autour duquel tout gravite, les sciences et les arts étaient étudiés, non comme but, mais comme moyen; comme moyen, non de bien-être, mais de perfectionnement spirituel et temporel et d'utilité pour la religion. Ainsi, nous voyons que dans les savantes écoles d'Angleterre, établies par l'illustre Théodore, archevêque de Cantorbéry, la géométrie, l'astronomie, les mathématiques en général, étaient tellement enseignées au point de vue religieux, qu'elles portent le nom de géométrie, d'astronomie, de mathématiques *ecclésiastiques*. Il en était de même de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la

Ad Evangelia transeat, nunquam ea positura de manibus. Apostolorum Acta et Epistolas, tota cordis imbibat voluntate. Quumque pectoris sui cellarium his opibus locupletaverit, mandet memoriæ Prophetas, Heptateuchum, et Regum, et Paralipomenon libros, Ezræ quoque et Esther volumina. Ad ultimum sine periculo discat Canticum canticorum, ne si in exordio legerit, sub carnalibus verbis, spiritualium nuptiarum epithalamium non intelligens vulneretur. Caveat omnia apocrypha. Hier., Ep. ad Læt. opp. t. IV, p. 596.— Merito isti libri prohibiti sunt legere carnalibus, hoc est, Heptateuchum et Cantica canticorum : ne dum eos spiritualiter nesciunt, libidinis ac voluptatum incitamento solvantur. S. Bened. Regul, c. VI, 7. — Indubitanter, ascendamus ad divinam Scripturam per expositiones probabiles Patrum. Cassiod. ap. Sur., 28 nov. Baron., an. 562, n. 13.

poésie; car toutes ces choses ont été établies pour servir à la gloire de leur auteur [1].

On enseignait aussi les langues étrangères, soit afin de profiter des trésors de science religieuse des différents peuples, soit afin de pouvoir prêcher l'Evangile à l'Orient et à l'Occident. Elles étaient, sous ce double motif, l'objet d'un soin particulier. Nous voyons, en effet, qu'un grand nombre les parlaient comme leur langue maternelle [2]. L'histoire a consigné ce fait, que le roi Gontram fut reçu à Orléans par une troupe de gens qui chantaient ses louanges les uns en syriaque, les autres en latin, et ceux-là en hébreu [3]. Le latin se parlait à Rome surtout, dans le palais de saint Grégoire, avec une admirable perfection [4]. Nous verrons plus tard le concile de

[1] Et quia littéris simul ecclesiasticis et sæcularibus abundanter ambo (Theodorus et Adrianus) erant instructi, congregata discipulorum caterva, scientiæ salutaris quotidie flumina in rigandis eorum cordibus emanabant; ita ut etiam metricæ artis, astronomiæ et arithmeticæ ecclesiasticæ disciplinam, inter sacrorum apicum volumina suis auditoribus contraderent. Beda, lib. IV, c. 1-2.

[2] Indicio est, quod usque hodie supersunt de eorum discipulis, qui latinam græcamque linguam, æque ut propriam in quâ nati sunt, norunt. Id., ib.

[3] Processit ei obviam immensa turba cum signis atque vexillis, canentes laudes, et hinc lingua syriaca, hinc Latinorum, hinc etiam ipsorum Judæorum in diversis laudibus varie concrepabat. S. Greg. Turon., *Hist.,* lib. VIII, c. 1.

[4] Videbantur passim cum eruditissimis clericis adhærere pontifici (S. Gregorio magno) religiossimi monachi... Tunc rerum sapientia Romæ sibi templum visibiliter quodammodo fabricarat, et septemplicibus artibus veluti columnis nobilissimorum totidem

Vienne ordonner solennellement l'érection des chaires de toutes les langues orientales dans les différentes universités de l'Europe. Je ne dis rien des sciences morales et de la philosophie surtout; car il est trop évident qu'elles étaient toutes regardées comme les servantes de la théologie. Ainsi les appelle saint Thomas, dont les ouvrages, non moins que ceux des docteurs du moyen âge, sont la magnifique preuve de cette magnifique définition.

Voici, du reste, le programme des études, dans ces siècles prétendus barbares. Tracé par Marcianus Cepella, rhéteur africain du cinquième siècle, et venu des plus hautes traditions de l'antiquité, ce programme resta invariable pendant douze siècles [1]. « A dix ans commençaient les études en règle; elles se divisaient en deux périodes de chacune cinq ans. Pendant la première, on parcourait le *Trivium*, qui comprenait la Grammaire, la Dialectique et la Rhétorique : assez longtemps ces études ne se trouvaient point dépréciées d'être modestement appelées *triviales*. A la grammaire appartenait l'étude des langues. On trouve sur les bords de la Loire, à Angers, à

lapidum, apostolicæ Sedis atrium fulciebat. Nullus pontifici famulantium barbarum quodlibet in sermone vel habitu præferebat; sed togata quiritium more, vel trabeata latinitas suum latium in ipso Latiali palatio singulariter obtinebat. Refloruerunt ibi diversarum artium studia. Joan. diacon. in *Vit. S. Greg.*, lib. I, c. 12-13.

[1] De nuptiis Philologiæ et Mercurii, etc., in-4, édit. de Francfort, 1836. Accurante doct. Kopp.

Orléans, à Poitiers, toutes les langues savantes cultivées, sans excepter les langues orientales. La dialectique précédait sagement la rhétorique, qui n'était plus dès lors ce qu'elle est devenue depuis, un hors-d'œuvre entre la grammaire et la philosophie, un art de dire des idées qu'on aura plus tard.

» Selon l'aptitude et les progrès des élèves, au trivium succédait le *Quadrivium*, qui les initiait aux notions plus élevées de l'Arithmétique, de la Géométrie, de l'Astronomie et de la Musique. Or, tous ces éléments épars se ralliaient par une puissante et harmonique synthèse. Nous emprunterons, pour l'exposer, les propres termes des anciens. Selon eux, l'éducation de l'homme, comme la formation du monde, se réduisait à deux choses : la parole et le nombre, et à deux fins qui embrassent tout, l'éloquence et la sagesse.

» Trois voies menaient à l'éloquence : l'art de parler correctement, de penser juste et de bien dire; ou, la parole élaborée par la grammaire, aiguisée par la dialectique, exprimée et embellie par la rhétorique : le verbe dans sa pureté, dans sa force et dans sa beauté, telle était l'éloquence [1].

» Il fallait un chemin plus long et plus ardu pour arriver à la sagesse ou à la science, choses identiques.

[1] *Trivium* quasi triplex via ad idem, id est ad eloquentiam. *Quadrivium,* quasi quatuor viæ ad idem, id est ad sapientiam. Balb. in *Cathol.* acta S. Maxim. Prolog.

Toutefois, tout se résumait dans le nombre; mais il y avait le nombre se multipliant ou se décomposant en combinaisons infinies, l'arithmétique, représentée par l'unité; il y avait le nombre abstrait, absolu, immuable dans l'étendue idéale, ou la géométrie, qui avait ponr emblème le binaire; il y avait le nombre se mouvant à travers les espaces créés, et emportant les corps célestes et le monde dans les orbes d'un immense tourbillon; l'astronomie, dont une sphère était le symbole. Enfin, aux sept cordes de la lyre, il en manquait une encore. Quand donc tous ces accords résonnaient ensemble, l'harmonie s'éveillait dans l'âme, la musique apparaissait, comme ces concerts que Pythagore entendait dans le lointain du monde et dans les profondeurs de son âme. C'était là le complément de l'homme, la consommation de la sagesse. Ainsi se formait cette échelle du développement humain dont les deux signes étaient la parole et la sagesse, et les sept échelons, ces arts libéraux qui constituaient l'homme élevé à sa vraie valeur, le sage éloquent : *Vir bonus dicendi peritus* [1].

[1] D. Pitra, Vie de S. Léger, p. 63. Greg. Tur., *Hist. franc.*, lib. IX, 19. Galland, Biblioth. pp., t. XI, p. 161. — Le même plan d'étude se trouve avec des développements nouveaux dans l'*institution* aux lettres divines de Cassiodore. Cet illustre sénateur romain, consul, préfet du prétoire, après cinquante ans de travaux dans le gouvernement du royaume d'Italie, avait embrassé la vie monastique à l'âge de soixante-dix ans, et travailla encore près

Que sont, pour la profondeur et l'harmonie, les modernes systèmes d'instruction près de celui-là? Toutefois, ce n'était là que le moule uniforme où passaient toutes les intelligences. Venaient ensuite les connaissances spéciales à chaque situation de la vie : elles se donnaient dans les universités.

Enfin, il n'y avait pas jusqu'à la littérature païenne, qui, conformément à l'esprit des Pères de l'Eglise et aux règles de prudence dictées par ces hommes immortels, ne fût étudiée, dans l'âge con-

de trente ans à léguer aux siècles futurs les trésors de l'antiquité littéraire. Dans son plan d'étude, ou plutôt dans son programme d'une université catholique, ce qui domine c'est la science de Dieu et des choses divines. Toutes les sciences humaines y servent et y conduisent, et méritent pour cela d'être cultivées.

Avant tout, vient l'Écriture avec les principaux commentaires des Pères de l'Église. A la suite de l'Écriture et des Pères, les actes des quatre conciles généraux : de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine. Cassiodore conseille ici la lecture des diverses histoires qui ont du rapport à la Religion, comme sont les *Antiquités judaïques*, par Josèphe; l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, celle de Sozomène, de Théodoret, d'Orose; les *Catalogues des hommes illustres*, de saint Jérôme, mais surtout les Vies des Pères et les Actes des Martyrs. La Cosmographie et la Géographie pouvant être très-utiles à la Religion, Cassiodore recommande d'étudier les meilleurs Géographes. Il conseille aussi l'étude des lettres Profanes, pourvu qu'on s'y livre avec modération, et *dans la vue d'en tirer des secours pour l'intelligence des livres Saints.*

Pour compléter son plan, à l'*institution aux lettres divines*, Cassiodore ajoute le *Traité des Sept arts libéraux*, dans le but de perfectionner l'homme et de l'élever jusqu'à Dieu *.

* Hist. universel. de l'Égl., t. IX, 178-189.

venrable, afin que les dépouilles de l'Egypte servissent à l'ornement du sanctuaire. Ainsi, d'une part, l'adolescence, et jamais l'enfance, ne touchait à ce vase dont les bords sont dorés, mais dont la coupe contient du poison. D'autre part, l'adolescence elle-même, que dis-je! les maîtres eux-mêmes n'y touchaient qu'en passant et avec les plus grandes précautions [1].

Si, dans quelque lieu, on venait à s'écarter de ces règles dont les maux que nous souffrons ne permettent à personne de révoquer en doute l'extrême sagesse, aussitôt des réclamations et des cris d'alarme se faisaient entendre. Le pontife suprême, la grande sentinelle d'Israël, était averti; tout rentrait dans l'ordre, et l'Europe continuait de puiser le beau à la même source où elle puisait le vrai, le bon, le juste [2].

[1] Voici ce que dit saint Grégoire de Tours de saint Outrille, destiné à vivre à la cour du roi Gontram : Cum in pueritia sacris litteris fuisset institutus, in obsequio regis deputatur a patre. Vit. Patr., lib. IV, c. 46. Et du fils d'un sénateur : De operibus Virgilii, legis Theodosianæ libris, arteque calculi adprime eruditus est. Id. — Gentilium libros vel hæreticorum volumina monachus legere caveat. Melius est enim eorum perniciosa dogmata penitus ignorare, quam per experientiam in aliquem laqueum erroris incurrere. S. Bened. Reg., c. IX. — Omnes omnino pontifices a lectione librorum gentilium Gregorius inhibebat. Joan. diac. in Vit., lib. III, c. 33.

[2] Gravissimo dolore permotus, écrit l'illustre Cassiodore, quod Scripturis divinis magistri publici deessent, dum majori laude humanæ litteræ edocerentur... nisus sum cum beato Agapito urbis

Terminons par quelques détails utiles à connaître surtout aujourd'hui. Les hommes d'église, les *bons* moines, généralement voués à l'éducation de la jeunesse, s'en acquittaient avec un dévouement qui en assurait le succès et auquel ne ressemble guère la conduite des hommes de métier qui exploitent l'instruction officielle.

Dévouement à s'instruire. La vie de l'ecclésiastique, ou du religieux destiné à l'enseignement, était une vie d'études. Nul soin de famille, nulle préoccupation des besoins de l'existence, nul souci des agitations du dehors ne partageait sa pensée : prier et s'instruire pour sanctifier et instruire ses élèves, c'était là tout l'homme. Les saints canons, les règles

Romæ ut sicut apud Alexandriam... et in Nisibi civitate... collatis expensis in urbe Romana professos doctores scholæ potius acciperet christianæ, unde anima susciperet æternam salutem et casto atque purissimo eloquio fidelium lingua comeretur. — Il n'interdit pas entièrement les lettres profanes, mais il veut qu'elles ne tiennent qu'un rang secondaire et qu'on continue, comme on a fait jusqu'alors, de nourrir l'enfance de l'Écriture et des Pères : Per quos et Scripturarum divinarum series, et *sæcularium litterarum compendiosa notitia* panderetur. Sur. 28 nov.— Nous verrons plus loin toute la lettre de saint Grégoire à l'évêque Didier, par laquelle il lui défend de faire des ouvrages païens les classiques de la jeunesse. En voici un extrait : Pervenit ad nos fraternitatem tuam, grammaticam quibusdam exponere. Quam rem ita moleste suscepimus, ac sumus vehementius aspernati, ut ea quæ prius dicta fuerunt, in gemitum et tristitiam verteremus : quia in uno se ore cum Jovis laudibus Christi laudes non capiunt. Et quam grave nefandumque sit episcopis canere, quod nec laico religioso conveniat, ipse considera. Lib. IX, epist. 49.

des monastères lui en faisaient un devoir de conscience. A défaut d'autres preuves, cela seul démontrerait l'immense supériorité de leur enseignement [1].

Dévouement à conserver l'innocence de leurs élèves. Ici encore quelle différence entre la conduite des religieux d'alors et celle des professeurs d'aujourd'hui! De nos jours, toute l'éducation est abandonnée à l'influence des maîtres d'études. Autrefois, les maîtres ne quittaient leurs enfants ni le jour ni la nuit. Je ne sais s'il est quelque chose de plus touchant et de plus instructif que les prescriptions suivantes des conciles de Tours et de Tolède : « Les religieux et les clercs, disent-ils, auxquels on confie l'éducation des enfants auront soin que les jeunes gens de quinze ans et au delà, logent ensemble et couchent dans une salle commune, sans être abandonnés, même un instant, de leur directeur ou de leur maître. Pendant la nuit on se succédera pour faire une lecture, afin que les mêmes précautions qu'on prend

[1] Nulli liceat episcoporum diaconum aut presbyterum ordinare, litteras ignorantem; sed si qui ordinati fuerint cogantur discere. Conc. Narb., an. 589, can. 11. — Ad sacra mysteria tractanda solus is accedat, quem morum innocentia et litterarum splendor reddunt illustrem. Conc. Tolet. VIII, can. 8. — Lectio tibi sit assidua, jugisque oratio. Dividantur tibi tempora et officia ut postquam legeris ores; postquam oraveris, legas. S. Isid. Hispal. Regul., c. VI-VII. — Ante omnia sane deputentur unus aut duo seniores, qui circumeant monasterium horis quibus vacant fratres lectioni; et videant ne forte inveniatur frater acediosus, qui vacat otio, aut fabulis, et non est intentus lectioni. S. Bened. Reg., c. 48.

pour conserver la pureté de leur corps servent aussi à éclairer leurs âmes [1].»

Dévouement à soulager leurs besoins. Aujourd'hui on ne peut aborder les établissements d'instruction qu'à prix d'argent. Aux siècles *barbares* du moyen âge, la science ne coûtait rien. Elle se donnait, et ces moines si *avides* donnaient encore aux enfants pauvres et les livres et la nourriture corporelle, sans laquelle ils n'auraient pu continuer leurs études [2].

En sortant des écoles établies dans les presbytères, dans les monastères, dans les cathédrales, dans la demeure même des évêques, la jeunesse se rendait aux universités. Dans ces grands centres de lumières dont la religion avait si magnifiquement

[1] Ab hoc constituendum oportuit, ut si qui puberes aut adolescentes existunt, omnes in uno conclavi atrii commorentur, ut lubricæ ætatis annos non in luxuria, sed in disciplinis ecclesiasticis agant, deputati probatissimo seniori, quem et magistrum disciplinæ et testem vitæ habeant. Conc. Tolet. 11. can. 43. — Sed schola labore communi construatur, ubi omnes jaceant, aut abbate aut præposito gubernante, ut dum duo, vel tres vicissim legant et excubent, alii consolentur; ut non solum sit custodia corporum, sed et surgat pro lectione assidua profectus animarum. Conc. Turon. 11, can. 14.

[2] Multi nobilium, simul et mediocrium de gente Anglorum, vel divinæ lectionis, vel continentioris vitæ gratia illo secesserant. Et quidam mox se monasticœ conversationi manciparunt : alii magis circumeundo per cellas magistrorum, lectioni operam dare gaudebant. Quos omnes Scotti libentissime suscipientes, victum eis quotidianum sine pretio, libros quoque ad legendum, et magisterium gratuitum præbere curabant. Beda, lib. III, c. 27.

doté la vieille Europe, l'esprit de l'instruction était le même qu'au foyer domestique et dans les écoles élémentaires : hommes et livres, tout y était chrétien.

Aristote seul eut, passez-moi l'expression, le droit de libre pratique, et obtint le privilége d'une grande popularité. Mais, d'une part, ce philosophe n'était point mis entre les mains des enfants; d'autre part, on ne l'étudiait ni pour le fond des idées, ni pour la forme oratoire de son style; on le lisait uniquement pour sa méthode dialectique. L'intérêt de la religion inspirait nos Pères, et nul homme réfléchi ne fera difficulté de reconnaître qu'ils furent bien inspirés.

Au risque de vous scandaliser, je vous dirai que la dialectique a plusieurs titres à mon estime particulière. Le premier, c'est le mal qu'en ont dit les hérétiques et les novateurs, et ils en ont dit beaucoup. Le second, c'est l'immense service qu'elle a rendu à l'esprit humain et à la vérité. L'esprit humain lui doit cette marche ferme et cette puissance de déduction qui l'empêche de se perdre dans le vague, et qui communique à nos langues modernes la plus précieuse de leurs qualités, la précision : immense avantage que ne possédèrent jamais les langues anciennes. A la vérité, elle a fourni des armes sûres, tant pour repousser les attaques de l'erreur, que pour démasquer l'erreur elle-même, et l'enlacer dans

ses propres filets, en réduisant ses divagations et son verbiage à la forme nette et inexorable d'un syllogisme.

Cependant les ouvrages d'Aristote ne furent pas sans danger; ils donnèrent lieu à différentes erreurs justement condamnées par l'évêque de Paris, Étienne Tempier, en 1277 : « Nous avons appris, dit-il, que quelques étudiants aux arts (en philosophie), passant les bornes de leur faculté, osent soutenir des erreurs manifestes, ou plutôt des chimères extravagantes. Ils trouvent ces propositions dans les livres des païens, et elles leur paraissent si démonstratives qu'ils n'y savent pas répondre. En voulant les pallier, ils tombent dans un autre écueil ; car ils disent qu'elles sont vraies selon *le philosophe*, c'est-à-dire, selon Aristote, mais non selon la foi catholique. Comme s'il existait deux vérités contradictoires [1] ! »

Résumons brièvement ce qui précède.

De ce rapide exposé, résulte le fait que nous voulions établir, savoir : que durant la période du moyen âge les livres classiques furent exclusivement chrétiens. Depuis le commencement de l'Église jus-

[1] Præsertim cum errores prædictos gentilium scripturis inveniunt, quos, proh dolor ! ad suam imperitiam asserunt. Sic cogentes ut eis nesciant respondere... dicunt enim ea esse nota et vera secundum philosophum, sed non secundum fidem catholicam, quasi sint duæ veritates contrariæ, et quasi contra veritatem sacræ Scripturæ sit veritas in dictis gentilium. Biblioth. Patr., an. 1277.

qu'au seizième siècle, l'opinion invariable des Pères et des sages fut que la littérature païenne ne convenait ni à l'esprit, ni au génie de la religion chrétienne; qu'ainsi il était nécessaire d'étudier celle qui naissait naturellement du christianisme, qui était son expression et qui respirait son esprit. « Notre vraie latinité, dit saint Prosper, est, si je ne me trompe, celle qui, retenant seulement la propriété des termes de l'ancienne latinité, exprime les choses brièvement et simplement; et non celle qui se joue dans la beauté de la forme[1]. » La gloire éternelle de saint Grégoire le Grand est d'avoir fixé par ses écrits cette langue latine chrétienne, dont les Pères avaient jeté les fondements; langue si admirable de lucidité, de richesse, de simplicité, d'onction, d'élégance, et tout aussi différente de la langue latine païenne que le jour diffère de la nuit, ou le christianisme lui-même du paganisme. L'illustre pontife ne s'en tint pas là; unissant ses efforts à ceux de saint Isidore de Séville, il ne négligea rien pour que les enfants apprissent les lettres latines uniquement dans les auteurs chrétiens, ce qui eut lieu en effet, comme nous l'avons vu.

A défaut des preuves rapportées ci-dessus, on peut le conclure évidemment de cette simple obser-

[1] Est ea, ni fallor, judicata latinitas quæ breviter et aperte, observata *dumtaxat* verborum proprietate, res intelligendas enuntiat; non quæ vernantis eloquii venustate luxuriat.

vation : malgré soi, on conserve dans l'âge mûr le style, les pensées, l'élocution des auteurs dont on a été nourri dans l'enfance ; le vase retient longtemps l'odeur de la première liqueur qu'il a reçue : *quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diù.*

De là vient que saint Jérôme et saint Augustin, bien qu'ils aient l'un et l'autre condamné énergiquement les classiques païens, laissent apercevoir dans leur style quelque chose du nombre et de la tournure des auteurs profanes avec lesquels leur enfance avait été familiarisée; au contraire, depuis saint Grégoire jusqu'à saint Bernardin de Sienne, saint Antonin de Florence, et saint Laurent Justinien, écrivains du quinzième siècle, également célèbres par leur éloquence et par la sage gravité de leurs ouvrages, aucun auteur chrétien ne laisse apercevoir dans ses écrits rien qui sente le style, l'élégance profane, la coupe des écrivains païens. C'est la preuve la plus évidente que tous avaient dès l'enfance appris le latin, non dans les auteurs profanes, mais dans les auteurs chrétiens. De là venait ce goût, cet amour ardent pour l'Écriture sainte et pour les anciens Pères qu'ils conservaient toute leur vie, et qu'on trouve non-seulement dans les ecclésiastiques, mais encore dans les laïques et même dans les femmes. Quant aux ouvrages païens, ils ne leur accordaient qu'une attention secondaire, et ne les lisaient que dans l'âge mûr ; et cela non pour se former le style, mais uni-

quement, suivant l'exemple des premiers chrétiens, pour y chercher ce qui pouvait servir à confirmer et embellir la vérité chrétienne.

Telle fut l'économie des études depuis le commencement de l'Église jusqu'à la fin du quinzième siècle.

En conséquence, la philosophie, la littérature, les sciences, animées du même esprit que la théologie, marchaient ensemble dans la même voie de la vérité chrétienne, dont elles poursuivaient le développement chacune à sa manière et par des moyens exclusivement chrétiens. Dans le fait, nous voyons que tous les livres de cette époque, et surtout ceux que les *Trecentistes* ont publiés (Boccace excepté) ont pour objet des histoires chrétiennes ou des sujets chrétiens et nationaux : ces derniers aussi sont chrétiens ; car aimer sa patrie, procurer sa gloire est un devoir du christianisme.

Les arts nous présentent le même spectacle. A ma connaissance, il n'existe aucun peintre, aucun sculpteur de cette époque qui ait traité un sujet mythologique, païen, obscène ou même exclusivement profane. Le voyageur attentif qui passe à Venise peut encore aujourd'hui acquérir par ses yeux la certitude de ce que j'avance. Cette ville peut être regardée comme le plus vaste musée de l'art chrétien. En parcourant ses innombrables monuments des treizième, quatorzième et quinzième siècles, on

n'y trouve rien qui ait rapport à la mythologie, ni qui sente le paganisme; rien d'obscène, ni de honteux, ni de profane. Que dis-je! le bronze, le marbre, les magnifiques tableaux qui rappellent les grands exploits des Vénitiens contre les Turcs, suffisent à eux seuls pour prouver que ces héroïques faits d'armes furent accomplis par des chrétiens et appartiennent à une république chrétienne.

Ainsi, les modérateurs et les guides de cette époque si indignement calomniée savaient, comme les Pères de l'Église, que l'unique moyen d'avoir des générations chrétiennes était de les couler dans un moule chrétien. Ce n'est point que ces hommes qu'on n'a pas craint d'appeler barbares n'aient pu faire usage, pour l'instruction de la jeunesse, des auteurs profanes. Ils les possédaient, puisqu'ils nous les ont conservés. Ils les lisaient, puisqu'ils les ont transcrits des milliers de fois; or, puisqu'ils les ont lus et transcrits, apparemment qu'ils les comprenaient.

Bien mieux, ils savaient les apprécier. Pour les conserver ils s'imposaient des sacrifices devant lesquels, peut-être, nous serions tentés de reculer. Ainsi, au huitième siècle, un pauvre moine, Loup, abbé de Ferrières, écrit dans toute l'Europe pour demander des manuscrits, afin de les faire copier et de s'en servir pour corriger ceux qu'il possède : bien entendu, ajoute-t-il, que tous les frais seront

à ma charge. Il conjure tour à tour Eginard de lui envoyer les manuscrits de l'*Orateur* de Cicéron, des *Nuits attiques*, d'Aulugelle; l'évêque Héribod, de lui envoyer les *Commentaires de César*. A Ansbald, il demande le manuscrit des *Lettres de Cicéron;* à Mercuade, abbé de Prom, le manuscrit de *Suétone*, pour le faire copier; au pape Benoît III, les *Commentaires de saint Jérôme*, les *Institutions de Quintilien*, les *Commentaires de Donat sur Térence*, *Salluste*, les *Discours contre Verrès* et une foule d'autres [1].

Au dixième siècle, le célèbre Gerbert, d'abord humble religieux d'Aurillac, puis archevêque de Ravenne, et enfin pape sous le nom de Silvestre II, ne montre pas moins d'empressement à conserver et à multiplier les manuscrits des auteurs profanes. Évêques, religieux, en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique, sont mis à contribution, et le généreux pontife achète au poids de l'or ces ouvrages qu'on aurait pu donner, aussi facilement que

[1] Epist. Paris, 1588. Petimus etiam Tullium de Oratore, et duodecim libros Institutionum oratoriarum Quintiliani qui uno nec ingenti volumine continentur; quorum utriusque auctorum partes habemus, verum plenitudinem per vos desideramus obtinere. Pari intentione Donati Commentum in Terentium flagitamus; quæ auctorum opera si vestra liberalitas nobis largita fuerit, Deo annuente cum commemorato S. Hieronymi Codice fideliter omnino restituenda curabimus... Catilinarium et Jugurthinum Sallustii, librosque verrinarium, et si aliquos alios vel corruptos nos habere vel penitus non habere cognoscitis, nobis afferre dignemini, ut vestro beneficio et vitiosi corrigantur, vel non habiti... acquirantur. Ep. 104 et 105.

les auteurs chrétiens, comme livres classiques à la jeunesse, et qu'on ne lui donna jamais [1]. Dans les siècles suivants, nous voyons le même zèle se perpétuer par toute l'Europe, soit dans Lanfranc, archevêque de Cantorbéry; soit dans Didier, abbé du mont Cassin, puis pape sous le nom de Victor III, et dans une foule d'autres dont la liste remplirait des pages entières [2].

Puisqu'au moyen âge la société savante connaissait, étudiait, appréciait les auteurs païens, qui oserait soutenir qu'elle n'aurait pas pu les proposer pour modèles à la jeunesse, et les imiter elle-même? que lui manquait-il pour cela? Les ouvrages de ces auteurs? elle les possédait. Le bon goût nécessaire pour les admirer? Quoi! tous ces génies du premier ordre qui, durant la période du moyen âge et au delà, ont tenu si haut et si ferme le sceptre du savoir et de l'éloquence, n'auraient pas pu, s'ils l'avaient voulu, imiter la langue des païens, la poésie des païens, la sculpture des païens, l'architecture des païens, aussi bien et peut-être beaucoup mieux

[1] Cui rei præparandæ bibliothecam assidue comparo, et sicut Romæ dudum ac in aliis Italiæ partibus, in Germania quoque ac Belgica scriptores auctorumque exemplaria multitudine nummorum redemi. Epist. 44, *Ad Ecbert.*, *abb. Turon.* Nosti quanto studio librorum exemplaria undique conquiram, nosti quot scriptores in urbibus aut in agris Italiæ passim habeantur. Id. *ad Reginald monach.* Ep. 130.

[2] Battini, t. I, c. 9, p. 88 et suiv.

que ne l'ont fait les personnages de toute taille qui depuis trois siècles s'en arrogent le privilége? Ni saint Augustin, ni saint Jérôme, ni saint Chrysostome, ni saint Bernard, ni Albert le Grand, ni le Dante, ni Pétrarque, ni saint Bonaventure, ni saint Thomas, ni des milliers d'autres, n'auraient pu copier dans leur langue la forme païenne, pas plus que les architectes de nos immortelles cathédrales n'auraient pu copier dans leurs travaux les lignes droites et les pleins-cintres d'Athènes et de Rome? Non; s'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu : et ils ne l'ont pas voulu, parce qu'ils avaient trop de bon goût pour commettre un pareil contre-sens, trop de raison pour ressusciter une forme usée avec la pensée qu'elle avait revêtue, trop de supériorité pour s'abaisser, comme on l'a fait depuis, au rôle d'imitateurs serviles et maladroits.

Ce n'était pas seulement les *sommités* de l'époque qui connaissaient les auteurs profanes. Comme aux premiers siècles de l'Église, l'étude en était permise lorsqu'elle cessait d'être dangereuse. Or, cette étude avait lieu, et ce qui peut-être vous étonnera, jusqu'à un certain point, elle était populaire. Je n'en citerai qu'un exemple qui dispense de tous les autres. Rappelez-vous les beaux vers du chantre immortel de la Divine Comédie, où le vénérable Cacciaguida, bisaïeul du Dante, raconte que les dames de son temps causaient des événements de la guerre de

Troie, des antiquités de Fiesole et des hauts faits des Grecs et des Romains, en filant leur quenouille ou en berçant leurs enfants [1].

En rapprochant les dates, vous trouverez que cela se passait au onzième siècle. Vous voyez donc que la renaissance n'a pas, comme on lui en fait l'honneur, inventé les Grecs et les Romains. Avant elle ils étaient connus, avant elle ils jouissaient, parmi nos bons aïeux, d'une honorable hospitalité. Seulement le moyen âge avait eu le bon sens et le bon goût de mettre chaque chose à sa place : le christianisme au premier rang, le paganisme au second; le christianisme comme base et comme corps de l'édifice, le paganisme comme décor accessoire; le christianisme comme moule, le paganisme comme ciselure; le christianisme comme l'essentiel, le paganisme comme forme secondaire dont on pouvait parfaitement se passer sans nuire en rien ni à la stabilité, ni à la beauté de l'ordre social, ni aux progrès de l'esprit humain.

1 L'una vegghiava al studio della culla,
E consolando usava l'idioma
Che pria li padri e le madri trastulla.
L'altra traendo alla rocca la chioma
Favoleggiava con la sua famiglia
De' Trojani, di Fiesole, e di Roma.
Paradis., cant. XV.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Cet ordre si parfaitement logique aux yeux de la raison et de la foi eut le malheur de déplaire aux hommes qui, le sachant ou sans le savoir, ramenèrent le paganisme en Europe et inaugurèrent la *troisième époque* de notre éducation publique. Voici en peu de mots l'histoire de cette révolution inouïe, dont nous subissons encore aujourd'hui les conséquences désastreuses.

Constantinople venait de tomber sous les coups de Mahomet II : c'était en 1453. Tristes débris d'une nation dispersée aux quatre vents pour avoir trahi la foi de ses pères, les Grecs fugitifs arrivent en Occident. Dans leur bagage de proscrits, ils portent les œuvres des philosophes, des poëtes, des orateurs, des artistes païens, dont ils sont les admirateurs fanatiques. Accueillis par les Médicis, ils payent leur bienvenue en expliquant les ouvrages de leurs anciens compatriotes et en exaltant la gloire de tout ce qui fut inspiré par le génie païen. A les entendre, l'Europe jusque-là n'a rien connu à

la littérature, à l'éloquence, à la philosophie, à la poésie, aux beaux-arts.

« Barbare, instruis-toi ; ne cherche plus tes modèles ni tes inspirations dans tes prétendus grands hommes, dans tes annales, dans ta religion. Rome païenne, la Grèce païenne surtout peuvent seules t'offrir, en tous les genres, des chefs-d'œuvre dignes de tes méditations. Là, fut le monopole du génie, du savoir et de l'éloquence; là, furent les hommes que tu dois imiter, mais que tu n'égaleras jamais : ta gloire sera d'en approcher; ne te flatte pas d'aller plus loin : ils ont posé les colonnes d'Hercule de l'intelligence humaine. » Voilà ce qui fut dit sur tous les tons par les nouveaux maîtres.

Sourdement travaillée par l'esprit de révolte, triste fruit du grand schisme d'Occident, l'Europe prête une oreille attentive à ces discours : elle y voit un blâme, une injure pour le catholicisme. Avec toute l'ardeur d'une rancune longtemps comprimée, elle saisit l'occasion de briser son autorité littéraire en attendant qu'elle puisse rompre ouvertement avec lui en brisant son autorité religieuse. Un immense écho répond à la voix séduisante des nouveaux docteurs. On ne voit plus que les païens de Rome et d'Athènes; on dévore leurs ouvrages; on les exalte jusqu'aux nues; on ne connaît plus pour l'humanité que deux siècles de lumière : le siècle d'Auguste et le siècle de Périclès, tous les autres

sont cachés par les Charles Dupin de l'époque sous de larges zones d'encre noire. Rien n'est beau, rien n'est supportable dans les formes diverses de la pensée humaine, dans le langage, dans la poésie, dans l'éloquence, dans la peinture, dans la sculpture, dans l'architecture, que ce qui porte le cachet du paganisme. On se prend à rougir de ne l'avoir pas su plus tôt; on en fait amende honorable en s'efforçant de se refaire à l'image de l'antiquité.

Tant pour épargner à l'enfance un pareil labeur que pour assurer le succès de cette heureuse *renaissance*, on s'empresse de préparer un moule parfaitement païen, et on y coule les jeunes générations. Arrière les classiques chrétiens, les Actes des martyrs, les Ecritures, les Pères de l'Eglise qui avaient formé leurs aïeux ! L'histoire des dieux de l'Olympe, les fables de Phèdre et d'Esope, Quinte-Curce, Ovide, Virgile, Horace, Homère, Xénophon, Démosthène, Cicéron, Aristophane : voilà désormais les modèles exclusifs des jeunes chrétiens, des fils des chevaliers et des martyrs. « Ce sera un des étonnements de l'avenir, dit un grave protestant de nos jours, d'apprendre qu'une société qui se disait chrétienne a voué les sept ou huit plus belles années de la jeunesse de ses enfants à l'étude exclusive des païens [1]. » Et cependant c'est un fait. Oui, c'est un fait qu'à l'époque dont nous parlons il y

[1] De Gasparin, *Des instit. gén. du protest.*

eut une rupture complète de la chaîne traditionnelle de l'enseignement, une déviation exorbitante dans la marche de l'esprit humain; en un mot, un changement radical dans l'éducation de la jeunesse.

Il est un autre livre plus classique encore, et, s'il est possible, plus populaire que les ouvrages imprimés ou manuscrits : je veux parler de l'art en général. Exclusivement consacré à la religion, il expliquait aux yeux des savants et des ignorants les actes des martyrs, les faits de l'Ecriture et les histoires des saints : les pages si variées, si intelligibles de ce nouveau livre se trouvaient partout, dans les églises et jusqu'au foyer de la plus humble chaumière. Tel était le second livre classique, le second moule chrétien des jeunes générations.

Or, ce qu'on venait de faire pour la littérature, on s'empressa de le faire pour les arts. Au type chrétien succède un type parfaitement païen, et on y ramène la jeunesse. Arrière toutes les gloires artistiques des âges de foi! arrière les magnifiques monuments d'architecture, de peinture, d'orfévrerie dont l'Europe est couverte! Les temples mutilés de la Grèce et de l'Italie, les statues, les vases, les tronçons de colonne, les arcs de triomphe, les édifices à demi ruinés du paganisme, les fresques de ses palais, les nudités de ses villas et de ses thermes : voilà pour le peintre, le sculpteur, l'architecte, le dessinateur, l'orfévre les vrais livres classiques et

le type exclusif du beau. Ici, comme pour la littérature, l'enthousiasme fut poussé jusqu'au délire : il devint une épidémie qui gagna l'Europe entière. Sans doute afin de le diriger, Rome elle-même, dans la personne des papes sortis de la maison de Médicis, se mit à la tête du mouvement : la renaissance jouit d'une grande faveur dans la capitale du monde chrétien. Sans parler du culte ardent des lettres païennes ni des honneurs princiers prodigués aux artistes de la nouvelle école, tout ce qui se rattachait à l'antiquité païenne excitait l'attention : la découverte d'un vase ou d'une statue était un événement.

Vous venez de voir comment fut brisé le moule dans lequel l'Europe avait été façonnée pendant quinze siècles, et d'où elle était sortie si héroïque, si chevaleresque, si forte, si grande de toute manière, en un mot, si chrétienne. Je vous rappelle maintenant votre première objection et je vous demande : Vous parais-je encore trop absolu? Le changement de moule a-t-il été moins complet que je ne l'avais avancé? Recueillez vos souvenirs et comparez.

Pendant les deux premières époques, les classiques, c'est-à-dire tout à la fois les livres et les arts présentés comme modèles à l'enfance, sont exclusivement chrétiens. Pendant la troisième époque, ils sont exclusivement païens.

Pendant les deux premières époques, les classiques proprement dits sont : les Actes des martyrs,

l'Écriture sainte, les Pères de l'Église; on n'étudie que secondairement les ouvrages païens, et seulement dans l'adolescence. Pendant la troisième époque, les livres classiques proprement dits sont : les histoires des dieux du paganisme, les fables du paganisme, les livres des grands hommes du paganisme; on les étudie principalement, exclusivement, et cela dès la première enfance.

Pendant les deux premières époques, l'enfance reste longtemps au sein de la famille, où elle est fortement nourrie du pur lait des vérités chrétiennes; elle ne passe dans les écoles que pour recevoir un aliment plus substantiel, mais non moins chrétien. Pendant la troisième époque, l'enfance quitte de très-bonne heure le foyer domestique, où déjà elle reçoit une nourriture moitié chrétienne et moitié païenne : elle entre ensuite dans les écoles publiques, où elle ne trouve plus qu'une nourriture exclusivement païenne.

Pendant les deux premières époques on n'étudie les païens que dans un but religieux, et nullement comme modèles de penser, de sentir et de parler. Pendant la troisième époque on n'étudie nullement les païens dans un but religieux; mais comme modèles exclusifs de la perfection dans l'art de penser, de sentir et de parler.

Le changement de système, de forme, de moule, peut-il être plus complet?

CHAPITRE VIII.

RÉPONSE A LA SECONDE OBJECTION. — TÉMOIGNAGE DES HOMMES.

Vous ne vous tenez pas pour battu, et vous ajoutez : « En admettant le changement complet que vous venez de signaler, je trouve que vous attribuez à une simple forme une influence exagérée. Or, la renaissance n'est, après tout, qu'une forme nouvelle donnée à la pensée. »

Je ne discuterai pas avec vous pour savoir si la renaissance fut une simple forme ou quelque chose de plus. Je pars de ce fait que vous ne contestez pas, que la renaissance fut l'introduction du paganisme dans l'éducation. Or, je soutiens que, si ce n'est là qu'une simple forme, la forme emporte le fond, et que je n'exagère nullement l'influence que je lui attribue. Pour appuyer mon assertion, j'ai deux sortes de témoins : les hommes et les faits.

Les hommes. En m'accusant d'exagérer l'influence désastreuse du paganisme dans l'éducation, savez-vous qui vous accusez? Vous accusez des hommes

dont l'autorité est indiscutable ; des hommes que leur probité place au-dessus de tout soupçon, que leur supériorité rend respectables à leurs amis comme à leurs ennemis, que leur position a mis plus que personne en état de porter un témoignage irrécusable sur des faits qu'ils ont longtemps observés, qu'ils ont touchés de leurs mains, qu'ils ont vus de leurs yeux, et dont plusieurs ont été les victimes. J'ai nommé les Pères de l'Église, les pères de l'Europe chrétienne, les guides les plus éclairés des nations, les princes de la vertu et du génie.

Ne voyait-il dans le paganisme classique qu'une forme nouvelle donnée à la pensée, un mode d'instruction sans danger pour l'enfance chrétienne, Origène qui, parlant des écrivains et surtout des poëtes profanes, ne craint pas de dire que leurs ouvrages, même les plus célèbres, sont autant de coupes dont les bords sont dorés et dont le fond est rempli d'un poison mortel[1] ? Heureux lui-même si, toujours en garde contre les ouvrages dont il signalait si éloquemment le danger, il avait su éviter le poison des philosophes païens avec autant de soin que celui des poëtes! Mais non; le grand Origène, trompé par la philosophie de Platon, se laissa entraîner dans une foule d'erreurs qui scandali-

[1] Unusquisque poetarum, qui putantur apud eos (Ethnicos) disertissimi, calicem aureum temperavit; et in calicem aureum venena injecit. *Homil.* 2, *in Hier.*

sèrent l'Église, et qui laissent encore à plusieurs des doutes sur son salut éternel.

Son compagnon d'armes dans la lutte en faveur du christianisme naissant, l'immortel Tertullien, aurait-il regardé comme une chose innocente l'étude des païens par l'enfance chrétienne, lui qui appelle avec tant de vérité les philosophes païens les patriarches des hérétiques, les corrupteurs de la doctrine de l'Église[1]?

Saint Irénée, le savant apologiste de la religion, qu'il signa de son sang, est plus formel encore. On connaît ce mot célèbre, par lequel condamnant toute la philosophie païenne dans la personne de son représentant le plus accrédité, il définit Platon l'artisan de toutes les hérésies[2]?

Voici un témoin non moins irrécusable. Lactance, qui avait étudié longtemps les belles-lettres, et qui, mieux que personne, connaissait la secrète influence des livres classiques, affirme, comme une chose connue de son temps, que la foi n'était nulle part plus faible que chez les hommes adonnés à la littérature païenne[3].

Confirmant la pensée de Lactance, saint Ambroise s'élève avec énergie contre ceux qui, pour se livrer

[1] Philosophi patriarchæ hæreticorum, ecclesiæ puritatem perversa maculavere doctrina. *Apud S. Hier., ad Ctesiphont.*

[2] Doleo Platonem fuisse omnium hæreseon condimentarium. *De hæres.*

[3] Homines litterati minus credunt.

à l'étude des auteurs païens, négligent les saintes Écritures. « Il n'y a pas, dit-il, un médiocre danger à laisser la parole de Dieu pour celle du siècle[1]. » Si tel était ce danger pour des hommes dans la maturité de l'âge, quel serait-il aux yeux de ce grand docteur pour des enfants dont l'âme tendre et sans défense reçoit toutes les impressions avec une facilité égale à la fidélité avec laquelle elle les conserve ?

Vous citerai-je saint Jean Chrysostome, qui s'exprime ainsi ? « Je ne veux pas qu'on donne aux enfants, pour premières leçons, les fables de la mythologie... Commencez par imprimer dans leur âme les principes de la véritable sagesse : vous ne gagnerez jamais autant à lui apprendre les sciences profanes qui les mèneront à la fortune, qu'à leur apprendre la science qui la leur fera mépriser[2]. » Quelques familles s'écartant de ces règles heureusement respectées du grand nombre, le saint docteur les avertit en ces termes : « Le premier âge, dites-vous, est celui de l'ignorance; oui, et ne voyez-vous pas que ce qui la rend plus profonde et plus dangereuse, c'est l'usage où vous êtes de lui donner pour ses premiers livres les histoires de ces héros antiques qu'on lui apprend à admirer, bien

[1] Non est mediocre periculum, cum habeas tanta eloquia Dei, illis prætermissis, loqui quæ sæculi sunt. Serm. XXII. *In ps.* 118.
[2] Homil. XXI, *in epist. ad Ephes.*

qu'ils fussent adonnés à toutes leurs passions?.... Nous recueillons le fruit d'une semblable éducation, qui tend à peupler la société d'hommes emportés, sans frein et sans mœurs, accoutumés qu'ils sont à se traîner dans la fange du vice [1]. »

Saint Basile est encore plus formel que saint Chrysostome. Il veut que les jeunes gens prennent pour point de départ les principes chrétiens, afin de juger sainement des paroles, des actes et des maximes des païens; ce qui suppose évidemment une grande connaissance de la religion, antérieurement acquise. Il ajoute que la lecture des auteurs profanes est souverainement dangereuse, parce qu'elle prêche le sensualisme et apprend à admirer des hommes vertueux seulement en paroles [2].

[1] Vis filium esse obedientem? Ab initio eum educa in disciplina et admonitione Domini : ne existimes esse supervacaneum, quod ipse divinas litteras audiat : nam illic hoc primum audient : *Honora patrem et matrem*. Itaque propter te hoc fit... multa enim in illa ætate ignorantia; ignorantiæ autem fit accessio etiam *ex scriptis externorum;* quando per ea didicerint eos qui sunt heroes haberi in admiratione, cum sint servi animi perturbationum et vitiorum et mortem timeant... Quomodo enim non est absurdum ad artes quidam mittere et ad ludum litterarium, et pro eo omnia facere : in disciplina autem et Dei admonitione pueros non educare? Propterea nos primi fructus percipimus, audaces, intemperantes, immorigeros, sordidos, et illiberales alentes filios. Ne hoc ergo faciamus... Educemus eos in disciplina et admonitione Domini : demus eis exemplum, *ab ineunte ætate curantes eos incumbere lectioni Scripturarum*. In epist. ad Eph. Homil. xxi, n. 1 et 2, opp., t. XI, p. 183.

[2] De legendis gentilium libris, t. I, p. 245, n. 2 et 3.

Mais le témoignage de saint Jérôme est plus explicite et plus grave que tous ceux que vous venez d'entendre. Avec saint Augustin, il est peut-être le Père de l'Église qui a le plus étudié, qui a le mieux connu et le plus justement apprécié les ouvrages païens ainsi que l'influence désastreuse qu'ils sont capables d'exercer. Écrivant au pape saint Damase, très-versé lui-même dans les lettres latines, il lui cite le texte de saint Paul : *N'habitez pas dans le temple des idoles*, puis il s'écrie : « N'entendez-vous pas le grand Paul qui vous dit en d'autres termes : Ne lisez ni les philosophes, ni les orateurs, ni les poëtes païens ; ne vous reposez pas dans l'étude de leurs ouvrages? Ne nous rassurons pas, sur ce que nous ne croyons point aux choses que nous lisons. C'est un crime de boire en même temps au calice de Jésus-Christ et au calice des démons [1]. » En d'autres termes, le paganisme et le christianisme sont incompatibles : l'un est le sensualisme, l'autre le spiritualisme; l'un prêche tout ce que l'autre condamne : il ne peut rien y avoir de commun entre Jésus-Christ et Bélial [2].

« J'ai voulu faire moi-même, dit-il ailleurs, cette dangereuse expérience, et voici les fruits amers que j'en ai recueillis. Depuis plusieurs années, j'avais

[1] Epist. ad Damas. *De duobus filiis.*
[2] Id. ad. Eustoch. *De custodiend. virginit.*, opp. t. IV, Ep. XVIII, p. 42.

quitté la maison paternelle, je m'étais privé de la société de mes parents, de ma sœur et de mes amis; et ce qui est plus difficile, j'avais renoncé à l'usage des aliments délicats; tout cela en vue de gagner le ciel. Ayant l'intention de me rendre à Jérusalem pour combattre les combats du Seigneur, je ne pouvais me passer de la bibliothèque que je m'étais composée à Rome avec un soin extrême et une peine infinie. Ainsi, malheureux que je suis, je me privais de tout, je jeûnais pour lire Cicéron. Après les fréquentes veilles de mes nuits, après des larmes abondantes versées au souvenir de mes fautes passées, je prenais Plaute dans mes mains. Si quelquefois, revenant à moi-même, j'essayais de lire les Prophètes, leur style inculte me faisait horreur; et parce que mes yeux malades ne voyaient pas la lumière, je croyais que ce n'était pas la faute de mes yeux, mais du soleil.

» Pendant que j'étais ainsi le jouet de l'antique serpent, je fus tout à coup ravi en esprit et traîné au tribunal du souverain Juge. Tel était l'éclat de la lumière qui jaillissait de sa personne, ainsi que des anges dont il était environné, que je restai prosterné contre terre sans oser lever les yeux. Interrogé sur ma condition, je répondis que j'étais chrétien. Tu mens, répliqua le Juge; tu es cicéronien, et non pas chrétien; car là où est ton trésor, là est aussi ton cœur. A ces mots, je me tus, et le Juge ordonna

de me frapper, et les coups que je recevais m'étaient moins cruels que les remords dont ma conscience était déchirée. Je me rappelai cette parole du prophète : *Qui pourra vous louer dans l'enfer?* Cependant je commençai à crier et à dire en sanglotant : Seigneur, ayez pitié de moi. Enfin ceux qui environnaient le tribunal se jetèrent aux pieds du Juge et lui demandèrent grâce pour ma jeunesse, et délai pour faire pénitence de ma faute, lui disant que je me soumettais au supplice si jamais je retournais à la lecture des auteurs païens. Moi-même, dans cette extrémité, je faisais encore de plus grandes promesses; je jurai, en invoquant le nom de Dieu, que si jamais il m'arrivait de conserver des livres païens, je voulais être regardé comme un apostat.

» Ce serment à peine prononcé, je suis relâché, je reviens à moi-même. Au grand étonnement de ceux qui m'entouraient, j'ouvre les yeux tellement inondés de larmes, que cela seul suffisait pour prouver aux incrédules la violence de la douleur que j'avais endurée. Ce ne fut point un sommeil ou un vain songe, comme ceux qu'on éprouve quelquefois. J'en prends à témoin ce tribunal devant lequel j'étais étendu; j'en prends à témoin la redoutable sentence qui me glaça de frayeur, Aussi jamais il ne m'arrivera de m'exposer à subir une pareille question, dans laquelle j'ai eu les épaules meurtries par des coups dont j'ai ressenti longtemps la dou-

leur, et après laquelle j'ai étudié les saintes Ecritures avec autant d'ardeur que j'en avais mis à étudier auparavant les ouvrages profanes [1]. » Le saint docteur fut fidèle à son serment. Non-seulement il ne lui arriva plus de lire aucun auteur païen, mais il craignit encore d'en citer les passages qui lui revenaient naturellement à la mémoire. A ceux qui lui disaient ce qu'on répète aujourd'hui, que, sans la connaissance de ces auteurs, on ne saurait bien parler ni bien écrire, il répondait : Ce que vous admirez, je le méprise, et je le méprise, parce que j'ai goûté la folie de Jésus-Christ, et la folie de Jésus-Christ, sachez-le bien, est plus sage que toute la sagesse humaine [2].

[1] Nec vero sopor ille fuerat, aut vana somnia, quibus sæpe deludimur. Testis est tribunal illud, ante quod jacui; testis judicium triste, quod timui : ita mihi nunquam contingat in talem incidere quæstionem, liventes habuisse scapulas, plagas sensisse post somnum, et tanto dehinc studio divina legisse, quanto non ante mortalia legeram. Ad Eustoch., *De custod. virginit.*, ep. XVIII, opp. t. IV, p. 43. —Si quando cogimur litterarum sæcularium recordari, et aliqua ex his dicere; non nostræ sit voluntatis, sed ut ita dicam gravissimæ necessitatis. *Prolegom. In Daniel.*, et ad Pammach.

[2] Id., ib.

CHAPITRE IX.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Entendons maintenant saint Augustin. Aucun Père de l'Église n'a mis autant de force et de persévérance à combattre le déplorable usage des classiques païens que cet admirable docteur, dont le cœur aussi beau que le génie voulait à tout prix préserver l'enfance d'un danger dans lequel lui-même avait misérablement trouvé sa perte. Il commence par indiquer le motif pour lequel ses parents lui faisaient étudier les auteurs païens; c'est exactement le même qu'on met en avant aujourd'hui. « On me disait, écrit-il, c'est là qu'on apprend le beau langage; c'est là qu'on puise l'éloquence si nécessaire pour persuader et pour exposer victorieusement sa pensée[1].» Or il montre par un exemple non-seulement la frivolité, mais encore le danger d'un pareil motif. « Eh quoi! dit-il, ne connaîtrions-nous pas ces mots, *pluie d'or*, *giron*, *fard*, si Térence ne nous parlait d'un jeune débauché se proposant Jupiter lui-même pour

[1] Conf., lib. V.

modèle d'une infamie? Non, ce n'est pas en apprenant cette turpitude que nous apprenons ces mots, mais par ces mots on apprend à commettre avec plus d'assurance cette turpitude [1]. »

Ensuite, plein de douleur et d'indignation, il s'écrie : « Malheur à toi, torrent de la coutume! Qui arrêtera tes ravages? Quand seras-tu desséché? Jusqu'à quand entraîneras-tu les fils d'Ève dans cette mer immense, formidable, que traversent à peine les mieux équipés? N'est-ce pas cette belle science de la fable qui nous montre un Jupiter tonnant et adultère? C'est une fiction! s'écrient tous les maîtres. Fiction tant qu'il vous plaira; mais cette fiction fait que les crimes ne sont plus des crimes, et qu'en commettant de pareilles infamies on a l'air d'imiter, non des hommes pervers, mais les dieux immortels.

» Et cependant, ô fleuve infernal! c'est par l'appât des récompenses qu'on embarque les enfants des hommes sur le courant de tes flots, afin de leur faire apprendre ces choses! Je n'accuse point les mots qui sont des vases précieux et innocents, mais bien le vin de l'erreur et du vice que nous y présentaient des maîtres ivres; et si nous ne buvions, on nous fouettait sans qu'il nous fût permis d'en appeler à un juge sobre...; et parce que j'apprenais ces

[1] Id., ib.

choses avec plaisir, on m'appelait un enfant de grande espérance[1]. »

Virgile lui-même, le plus chaste des poëtes latins, fit de profondes blessures à son âme. « J'ai appris, dit-il, en l'étudiant, bien des mots utiles que j'aurais aussi bien appris en lisant des choses moins vaines; mais, de plus, j'ai appris les aventures de je ne sais quel Énée, et j'oubliais mes propres erreurs. J'ai appris à pleurer Didon, qui s'était tuée pour avoir trop aimé; et moi-même, trouvant la mort en lisant ces coupables folies, je n'avais pour moi aucune larme dans les yeux. Quel déplorable endurcissement! Si on voulait me priver de cette lecture, je pleurais de n'avoir rien à pleurer; et c'est une pareille démence qu'on appelle les belles-lettres[2]! »

Et vous, maîtres, professeurs, régents, qui, encore aujourd'hui, faites une affaire capitale de l'étude de ce que vous appelez la belle latinité; qui ne craignez pas d'en proposer comme modèles Horace, Catulle, Térence, bien plus dangereux que Virgile; qui traitez de barbare tout ce qui ne porte pas le cachet de leur langage, écoutez comment saint Augustin juge votre conduite : « On me faisait regarder comme une affaire capitale, à laquelle on me forçait de m'appliquer par l'espoir des récompenses

[1] Id., lib. I, c. 16.

[2] Talis dementia honestiores et uberiores litteræ putantur. Id., ib., c. 13.

ou par la crainte des châtiments, d'apprendre les paroles pleines de douleur et de colère de Junon, impuissante à empêcher Énée d'aborder en Italie. On nous obligeait à dire en prose quelques-unes des choses que le poëte avait dites en vers; et le plus applaudi était celui qui avait le mieux joué la colère et la douleur de cette déesse imaginaire. Voyez, Seigneur, mon Dieu, voyez quelle importance les enfants des hommes attachent à des syllabes et à des lettres, et ils oublient vos préceptes! C'est au point qu'ils blâment plus volontiers celui qui aura manqué une aspiration en prononçant un mot que celui qui n'aura pas craint d'enfreindre votre loi. Est-il étonnant que toutes ces vanités m'aient éloigné de vous, ô mon Dieu! puisqu'on ne cessait de proposer à mon imitation des hommes qu'on ne manquait pas de couvrir de ridicule, si, en rapportant leurs actions, irrépréhensibles d'ailleurs, ils avaient le malheur de faire un barbarisme ou un solécisme; tandis qu'ils étaient comblés de louanges dès qu'ils avaient le talent de raconter leurs infamies dans un langage correct et élégant[1]? »

Quels furent pour le jeune Augustin les fruits de

1 Quid autem mirum quod in vanitates ita ferebar, et a te, Deus meus, ibam foras, quando mihi proponebantur homines, qui aliqua facta sua non mala, si cum barbarismo aut solœcismo enuntiarent, reprehensi confundebantur; si autem libidines suas integris et rite consequentibus verbis copiose ornateque narrarent, gloriosi laudabantur. Id., ib., c. 18.

cette éducation païenne, si parfaitement semblable à la nôtre? Ce qu'ils devaient être, ce qu'ils seront toujours : la prédominance du sensualisme, l'affaiblissement du spiritualisme; en d'autres termes, l'immoralité précoce et le dégoût des choses de Dieu. « Quand je fus plus avancé en âge, dit-il lui-même, je me proposai de lire les Écritures, afin de savoir ce qu'il en était. Mais je n'étais pas capable d'en pénétrer le sens; mon orgueil refusait de se soumettre à leurs leçons. Le style, les pensées, tout me paraissait indigne d'être comparé à la majesté de Cicéron. L'enflure de mon esprit ne pouvait supporter leur langage; mon œil ne pénétrait point la profondeur de leurs pensées. La sagesse qui s'y fait entendre est celle qui se plaît avec les enfants; et je refusais d'être enfant, et, enivré de moi-même, je me croyais quelque chose de grand[1]. »

Ne l'oublions pas, l'histoire d'Augustin est plus ou moins l'histoire de tous les jeunes gens; l'histoire de son cœur est l'histoire du cœur humain. Faut-il donc s'étonner d'entendre ce grand homme élever sa voix puissante et crier à tous les siècles : « Instruire les enfants avec des livres païens n'est pas seulement leur apprendre des inutilités, c'est les enlever à Dieu et les sacrifier au démon. Que sont toutes ces choses, sinon du vent et de la fumée? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de cultiver l'es-

[1] Id., lib. III, c. 5.

prit et de former à l'éloquence? Vos louanges, Seigneur, si éloquemment chantées dans les Écritures, auraient élevé, fixé mon faible cœur et l'auraient empêché de devenir la proie des oiseaux impurs. Ah! il y a plus d'une manière de sacrifier l'homme aux démons... Est-ce donc ainsi qu'il convient d'élever la jeunesse? Sont-ce là les modèles qu'il faut lui présenter? En agissant ainsi, ce ne sont ni des oiseaux, ni des animaux, ni même le sang humain que vous offrez; mais ce qui est bien plus abominable, c'est l'innocence de la jeunesse que vous immolez sur les autels de Satan [1]. »

Puis, tout à coup, en voyant la triste condition de l'enfance, qu'on ravit si cruellement à Dieu, il se prend à pleurer et il s'écrie: « Vous voyez cela, Seigneur, et vous vous taisez, ô vous qui êtes plein de longanimité, de miséricorde et de vérité. Mais vous tairez-vous toujours? Ne retirerez-vous pas de ce puits de l'abîme des âmes qui sont faites pour vous et qui ont soif de votre amour [2]? »

Ajoutons qu'un des plus amers regrets de ce grand saint fut d'avoir lui-même enseigné la rhétorique en suivant la méthode païenne, et d'avoir ainsi corrompu en le matérialisant le cœur de ses élèves.

Pour éviter les répétitions, je ne reviendrai pas

[1] Id.; et *epist. ad Nectarium.*
[2] Id., ib.

sur les autorités du moyen âge. Nous avons vu que durant cette époque la proscription solennelle des classiques païens était une loi générale et fidèlement observée. Je citerai seulement la lettre de saint Grégoire-le-Grand à Didier, évêque de Vienne en Dauphiné. Oubliant la défense faite par l'immortel pontife à tous les évêques d'enseigner aux jeunes gens la littérature païenne, Didier avait enfreint cet ordre qu'on regardait avec raison comme très-important. Grégoire, l'ayant appris, lui écrit en ces termes :

« Il nous est revenu, ce que nous ne pouvons nous rappeler sans rougir, que votre fraternité enseigne la grammaire à quelques-uns. Une pareille chose nous a causé tant de douleur et excité dans notre âme un si profond dégoût, que les bonnes nouvelles que nous avions reçues de vous se sont changées en gémissement et en douleur ; car les louanges de Jupiter ne sauraient se trouver dans la même bouche avec celles de Jésus-Christ. Considérez quel crime, quelle monstruosité de trouver dans des évêques *ce qui ne convient même pas à un laïque religieux*. Or, quoique notre très-cher fils, le prêtre Candide, soit venu ici depuis qu'on nous a annoncé cette nouvelle, et qu'ayant été soigneusement interrogé il ait nié le fait ; qu'il ait même cherché à vous excuser, nous continuons cependant d'être inquiet ; et plus il est horrible de raconter

de pareilles choses d'un prêtre, et plus nous tenons à savoir d'une science certaine si elles sont vraies ou non. Si donc il nous est démontré que ce qu'on nous a rapporté est faux et que vous ne perdez pas le temps à vous occuper de bagatelles et de lettres profanes, nous rendrons grâces à Dieu qui n'a pas permis que votre cœur fût souillé par les louanges blasphématoires d'hommes indignes de ce nom[1]. »

Dans cette lettre si forte, est-ce l'enseignement des auteurs païens aux adolescents, tel qu'il est indiqué par les Pères de l'Église, qui est condamné? Nullement, puisque saint Grégoire lui-même l'approuve ailleurs et qu'il était pratiqué, comme nous avons vu, dans les écoles du moyen âge[2]. Ce qui est condamné, c'est l'enseignement de la littérature païenne donné par un évêque et donné à des enfants; ce qui est inexcusable, ajoute le pontife, même dans un laïque sincèrement religieux, c'est-à-dire qui comprend et la sainteté du chrétien et l'influence désastreuse des études païennes sur des âmes inexpérimentées.

A cette longue chaîne traditionnelle ajoutons un dernier et brillant anneau. Vers le milieu du seizième

[1] Unde si post hæc evidenter ea quæ ad nos perlata sunt falsa esse claruerint, nec vos nugis et sæcularibus litteris studere constiterit, Deo nostro gratias agimus, qui cor vestrum maculari blasphemis nefandorum laudibus non permisit. *Epist.*, lib. XI, ep. 54, opp. t. III, p. 1171, edit. noviss.

[2] Comment. in I. Reg., c. III, n. 30.

siècle, au moment où le paganisme ressuscité dans l'éducation envahissait l'Europe, un de ces hommes supérieurs, comme l'illustre Compagnie de Jésus n'a cessé d'en produire, le P. Possevin, tremblant pour l'avenir, faisait entendre ces énergiques paroles : « Un ancien a dit : L'éducation n'est pas peu, elle est tout ; elle est l'homme, la société, la religion. Et il a dit cela dans un livre où il révèle aux nations le secret de leur grandeur et de leur ruine[1]. En effet, nous voyons que les Juifs, bien qu'habitant au milieu de Rome, bien qu'étant par leur dispersion même la preuve vivante de l'accomplissement des prophéties et des menaces de Notre-Seigneur contre Jérusalem et la synagogue ; bien qu'ils aient chaque jour sous les yeux les arcs de triomphe de Titus et de Vespasien, monuments éternels de leur ruine ; bien qu'ils soient convaincus par toutes sortes de preuves de l'abolition de leur loi, ne se convertissent pas. Pourquoi? parce que dès l'enfance ils ont reçu avec le lait le venin de l'erreur. Nous voyons la même chose chez les Turcs, les Tartares, les hérétiques et les schismatiques grecs, qui tous restent obstinés dans leur superstition et dans leurs croyances insoutenables. Pourquoi encore? parce que l'éducation leur a pour ainsi dire rivé dans la tête les fausses opinions de leurs pères.

[1] Non parum sed totum est, qua quisque disciplina imbuatur a puero. Arist. *Politic.*

» Quelle pensez-vous donc que soit la cause formidable qui précipite aujourd'hui les hommes dans le gouffre du sensualisme, de l'injustice, du blasphème, de l'impiété, de l'athéisme? C'est, n'en doutez pas, que dès l'enfance on leur a enseigné toutes choses, excepté la religion; c'est que dans les colléges, pépinières des États, on leur a fait lire et étudier tout, excepté les auteurs chrétiens. Si on y parle de religion, cet enseignement se mêle avec l'enseignement impur du paganisme, véritable perte de l'âme. A quoi peut servir, je vous demande, de verser dans un vaste tonneau un verre de vin pur, délicieux, bien dépouillé, et d'y verser en même temps des torrents de vinaigre et de vin gâté? En d'autres termes, que signifie un peu de catéchisme par semaine avec l'enseignement quotidien des impuretés et des impiétés païennes? Voilà pourtant ce que l'on fait dans notre siècle d'un bout de l'Europe à l'autre!

» Voulez-vous sauver votre république? Portez sans délai la cognée à la racine du mal; bannissez de vos écoles les auteurs païens, qui, sous le vain prétexte d'enseigner à vos enfants la belle langue latine, leur apprennent la langue de l'enfer. Les voyez-vous! à peine sortis de l'enfance ils se livrent à l'étude de la médecine ou du droit, ou au commerce, et ils oublient bientôt le peu de latin qu'ils ont appris. Mais ce qu'ils n'oublient pas, ce sont les

faits, les maximes impures qu'ils ont lus dans les auteurs profanes et qu'ils ont appris par cœur. Ces souvenirs leur restent tellement gravés dans la mémoire, que toute leur vie ils aiment mieux lire, dire, entendre des choses vaines et déshonnêtes que des choses utiles et honnêtes : semblables à des estomacs malades, ils rejettent sur-le-champ les salutaires enseignements de la parole de Dieu et les sermons et les exhortations religieuses qu'on vient plus tard leur adresser[1]. »

L'éloquent écrivain demande ensuite ce qu'il faut substituer aux auteurs païens, et il répond qu'il faut en revenir à l'antique usage des classiques chrétiens, usage pratiqué dans les universités et les écoles du moyen âge ; usage approuvé, commandé par Dieu lui-même, par les Pères, par les conciles et par mille autres raisons[2]; usage qui consiste à mettre entre les mains de l'enfance les Actes des martyrs, les Vies des saints, l'Écriture et les Pères; après quoi, sous la direction de maîtres éclairés et chrétiens, elle pourra non-seulement sans danger, mais encore avec profit, étudier les auteurs profanes et juger sainement de leurs doctrines en les compa-

[1] *Ragionamento del modo di conservare lo stato e la libertà, ai Lucchesi.*

[2] Il modo che con la pratica di molte università e provincie Dio a mostrato per se stesso, pe' padri antichi, pe' concilj e per mille altri argomenti. Id.

rant aux doctrines chrétiennes dont ils auront été nourris.

Pour rendre pratiques ces salutaires conseils et opposer une digue quelconque au torrent du mal, un confrère du P. Possevin, le vénérable Canisius, fit imprimer les lettres de saint Jérôme, à l'usage des classes. Il faut le dire, cette collection, adoptée dans un très-grand nombre de gymnases et de colléges, tant en Allemagne que dans le reste de l'Europe, retarda le mouvement envahissant du paganisme.

Que dirai-je encore? l'Église elle-même fit entendre sa grande voix et défendit expressément de mettre entre les mains des *enfants* les livres païens[1]. A cette nuée de témoins, il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres. Ceux qui viennent de déposer semblent suffire pour me donner droit de demander s'il est dans l'histoire un fait mieux établi que la réprobation quinze fois séculaire du paganisme dans l'éducation; s'il n'y a ni présomption, ni imprudence à ne tenir aucun compte des avertissements solennels de la sagesse, du génie, de l'expérience et de la vertu; si aux yeux des Pères de l'Église et des pontifes le paganisme classique n'est qu'une simple forme, une forme innocente, une forme qui n'a aucune influence fâcheuse sur la jeunesse et par la jeunesse

[1] Antiqui vero libri ab Ethnicis conscripti, propter sermonis elegantiam et proprietatem permittuntur : *Nulla tamen ratione pueris prælegendi erunt.* Reg. Indic., jussu conc. Trid. édit., reg. VII.

sur la littérature, sur les arts, sur la philosophie, sur les sciences, sur la religion, sur la famille, sur la société; en un mot sur la marche générale des choses humaines?

CHAPITRE X.

TÉMOIGNAGE DES FAITS. — INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LA LITTÉRATURE.

Du témoignage des hommes, passons au témoignage des faits. Or, avec plus d'éloquence encore, s'il est possible, que les hommes, les faits déposent en ma faveur. Le paganisme, dans l'éducation, est destructeur de la littérature, des arts, de la philosophie, des sciences, de la religion, de la famille, de la société : voilà ce qu'ils disent, voilà ce qu'ils prouvent. Destructeur de la littérature; cette proposition, surtout, je m'y attends, sera traitée de paradoxe. En effet, il est convenu de répéter dans le monde savant que l'étude des modèles païens, reprise au milieu du quinzième siècle, a été la résurrection de la littérature en Europe. Entendons-nous, examinons et reprenons l'histoire de la renaissance ébauchée précédemment.

Depuis la chute originelle, deux puissances opposées se disputent l'empire de l'humanité, comme le cœur de chaque individu : le sensualisme et le spiritualisme, ou, pour parler la langue énergique de l'Écriture, la chair et l'esprit, le vieil homme et l'homme

nouveau. Pendant trois mille ans, le monde vécut sous la domination de la chair, et le monde eut une langue, une littérature, une poésie, expression fidèle du principe dans lequel il s'était transformé, pour lequel seul il vivait, qu'il poursuivait partout, qu'il aimait en tout, qu'il adorait avec passion sous toutes les formes. Devenu chair, le monde parlait le langage de la chair et de ses trois grandes concupiscences : orgueil, cupidité, volupté. Essentiellement sensualiste, sa littérature et sa poésie revêtirent forcément, suivant l'inspiration souveraine de la chair et de ses trois puissances, des formes dures, hautaines, froides, hypocrites, mais le plus souvent élégantes et voluptueuses, soit pour cacher la honte du fond, soit pour donner des attraits nouveaux à l'idole, aux pieds de laquelle tous les cœurs désiraient secrètement de se voir enchaînés.

Cependant un jour vint où la domination de la chair fut détruite, et l'homme, délivré de sa tyrannie, vécut heureux sous l'empire de l'esprit. Le christianisme opéra cette révolution bénie, ou, pour mieux dire, il fut cette révolution même. Roi du monde pendant mille ans, il eut nécessairement une langue, une littérature, une poésie expression fidèle de sa pensée. Or, la pensée chrétienne est l'antipode de la pensée païenne. L'une est essentiellement spiritualiste, l'autre sensualiste. En outre, par cela même qu'elle est divine, la pensée chrétienne est la plus riche, la plus

simple et la plus sublime, la plus élevée et la plus profonde, la plus chaste, la plus belle, en un mot, à tous les points de vue. La littérature chrétienne participe forcément à toutes ces solides et brillantes qualités. Tour à tour, comme la pensée qu'elle rendait sensible, riche, spiritualiste, simple, sublime, vraie, douce, chaste, sérieuse, sobre d'ornements, elle était le prédicateur incessant du spiritualisme, comme la littérature païenne avait été l'organe vivant du sensualisme. Un trait essentiel surtout la distingue : tandis que la littérature païenne est le culte de la forme qui s'étale partout avec luxe et abondance pour déguiser l'ignominie et la pauvreté du fond; dans la littérature chrétienne, la forme s'efface le plus possible, afin de laisser paraître dans son éclat la majestueuse beauté du fond.

Le monde a donc connu deux littératures, parce qu'il a été inspiré par deux pensées : la littérature païenne, expression de la pensée païenne, et la littérature chrétienne, expression de la pensée chrétienne. Nier ce fait, c'est ne pas même comprendre le sens des termes qu'on emploie. Pendant la longue période qui s'était écoulée depuis la prédication de l'Évangile jusque vers la fin du quinzième siècle, l'Europe avait acquis une manière de juger et de sentir conforme à l'ensemble des causes qui avaient agi sur elle. « Si, dans les développements progressifs de la pensée et de l'imagination, écrit un homme non

suspect, elle fût restée livrée à ses seuls éléments de culture, si nulle influence étrangère n'en eût modifié l'action, *on aurait vu naître* partout sur son sol une littérature vraiment nationale, comme celle des anciens, et où se seraient retrouvés, sans addition et sans mélange, tous les traits de sa civilisation [1]. »

Au lieu de dire qu'on *aurait vu naître* cette littérature, l'auteur aurait dû dire qu'elle *était née*. En effet, les Pères de l'Église avaient revêtu la pensée chrétienne dans ses manifestations diverses, de sa véritable forme. Successeur de tant de génies, saint Grégoire-le-Grand l'avait fixée. Formés à son école, saint Anselme, Bède-le-Vénérable, Lanfranc de Cantorbéry, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Antonin de Padoue, saint Bernardin de Sienne, saint Antonin de Florence et une foule d'autres avaient popularisé, en Italie, en France, en Angleterre, par toute l'Europe, la forme parfaite de la pensée chrétienne dans les lettres, dans l'éloquence, dans la philosophie, dans la théologie, dans l'histoire.

Pour parler de la littérature dans un sens plus restreint : le Dante avait chanté, Pétrarque avait écrit. La France elle-même n'était pas restée en arrière de si beaux exemples. « Les poésies de ses trouvères, ses anciens fabliaux, ses anciens romans de chevalerie y composaient, dès avant le quinzième siècle,

[1] Essai sur la littér. rom., p. 35.

une littérature basée sur des traditions populaires, sur la peinture des usages nationaux... Si, corrigeant ses imperfections sans changer son principe, la France fût restée fidèle à ces premiers essais de son talent littéraire, elle jouirait aujourd'hui des avantages trop peu sentis d'une littérature née et perfectionnée sur le sol de la patrie. Malheureusement il n'en fut point ainsi. On étudia, on commenta sans relâche les ouvrages de la Grèce et de Rome... On adopta leurs principes, on se pénétra de leur esprit. On traita de gothiques et de surannés le petit nombre d'écrits qu'avait produits une inspiration puisée dans les sources nationales. Enfin, une grande révolution s'opéra dans les idées. La France y prit part plus peut-être qu'aucune contrée de l'Occide [1]. »

Voyons ce que la littérature y a gagné, tant pour la forme que pour le fond. Non contents d'avoir infecté l'Allemagne, et par elle la moitié de l'Europe de leurs hérésies philosophiques et théologiques, les Grecs fugitifs de Constantinople infectèrent de leur hérésie littéraire la patrie de la littérature et des arts, l'Italie, et, par elle, les autres nations latines. A leur voix, on vit l'Europe chrétienne, l'Europe littéraire, s'abdiquant elle-même, prendre pour modèles exclusifs les païens d'Athènes et de Rome ; emprisonner dans les formes étudiées de leur langage, froid comme la cendre de leurs tombeaux, sa parole si naïve, si

[1] Id., 75.

forte, si libre, si vive; à l'inspiration du surnaturalisme chrétien préférer la fausse inspiration du naturalisme païen; en un mot, se faire, autant qu'il fut en elle, grecque et romaine dans sa composition et païenne dans son langage. Peu à peu le riche fonds de nobles idées, de généreux sentiments, produit exclusif de la foi, alla en diminuant, tandis que le culte de la forme, avec son luxe, ses tournures recherchées, ses atours et son élégance affectée, devint le grand objet *de l'art littéraire*. On ne s'apercevait pas que la pensée moderne, affublée d'une forme païenne, n'était pas moins ridicule qu'un Français du seizième siècle, vêtu de la toge romaine ou coiffé du bonnet phrygien.

On ne s'en tint pas à la résurrection de la forme païenne; bientôt une *voix chrétienne,* la voix du législateur du Parnasse, osa dire au monde : Porte tes regards vers l'Olympe, là sont tes dieux; les seuls dont le nom puisse embellir tes ouvrages, les seuls dont les mystères et l'intervention conviennent aux œuvres du génie. L'histoire *nationale* n'est qu'un fonds stérile et prosaïque; l'*Évangile* est trop austère : ses redoutables mystères tueraient l'enthousiasme :

La fable offre à l'esprit mille agréments divers;
Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
. . . .
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles;

L'Évangile à nos yeux n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

. . . .

Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant
Qui de tant de héros va choisir Childebrand[1] !

Ainsi fut tranché le fil qui rattachait notre culture poétique à la culture poétique de nos pères. Nous devînmes infidèles à leur esprit pour nous livrer sans réserve à un esprit étranger que nous entendions mal, qui n'avait aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, avec nos mœurs, avec notre histoire. L'Olympe, avec ses idoles, remplaça le ciel des chrétiens... La *muse* des modernes, soumise à cette transfusion, reçut dans ses veines un sang étranger qui ne put jamais s'assimiler entièrement à sa vie... Le monde de la poésie devint un tout autre monde que le monde vulgaire; on n'y entendit parler que de Troie et de Thèbes, de Rome et des dieux étrangers.

« Notre nature propre et originaire combat toujours sourdement cette vie artificielle qu'on nous a forcés de revêtir. Nous ne sommes plus d'un seul jet : l'unité de notre existence est troublée, et nous ressemblons au monstre d'Horace. Et qui voudrait y regarder de près trouverait peut-être qu'à la longue c'est de là qu'est né ce *refroidissement des âmes pour la religion, pour la simplicité et la sainteté de l'Évan-*

[1] Art poét., ch. III.

gile; pour tout ce qui est *vraiment grand*, *noble et humain*, dont le gigantesque, l'ampoulé et le maniéré ont pris la place; non pas que ces défauts aient en aucune manière appartenu aux anciens, mais parce qu'ils appartiennent à la fausse route que nous avons prise en voulant devenir autre chose que ce à quoi nous destinait la sage nature dans le monde moderne et chrétien[1]. »

« Les écrivains d'un grand peuple, ajoute le judicieux éditeur de Bouterweck, doivent être les rivaux et non les singes des grands modèles étrangers dont ils tâchent de s'approprier les beautés. Si les créateurs des littératures modernes n'avaient pas trop perdu de vue ce principe, elles se rattacheraient d'avantage aux mœurs, aux sentiments, aux institutions de nos aïeux, à nos usages, à notre religion; et nous n'aurions pas des *littératures hybrides ou décolorées*, tantôt composées d'éléments hétérogènes et péchant par la base de leur institution, tantôt formées sur un type étranger à nos idées et à notre manière d'être; n'offrant, en un mot, qu'une *littérature grecque en caractères occidentaux*, un *mauvais calque de littérature des anciens*[2]. »

En cessant d'être indigène, c'est-à-dire religieuse et nationale, notre littérature n'a pas seulement

[1] Lettre de M. Charles de Villers à M. Millin sur un recueil d'anciennes poésies allemandes, dans le Mag. pitt., 1810, t. V.

[2] Essai sur la littér. espagn., p. 40.

perdu sa forme naturelle, elle a perdu sa popularité. « La poésie française, étant devenue, sous l'influence du paganisme, la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple[1]. »

« Au lieu de mettre au service du génie chrétien, ajoute un écrivain célèbre, les progrès de l'antiquité dans l'étude du beau, nous avons mis le génie chrétien à la remorque de la littérature et de l'esthétique païennes. Qu'en est-il résulté? Une littérature neutre, servile, qui a exercé la plus triste influence sur les talents et sur les mœurs. Elle a dégradé le talent en le ravalant au rôle de copiste. Elle a perverti les mœurs, parce qu'au lieu de s'appliquer à cultiver et embellir les mœurs chrétiennes, elle s'est faite l'interprète et l'admiratrice des idées puériles et des mœurs dissolues de l'antiquité.

» Qu'en est-il encore résulté? L'affadissement de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, qui ne vivent que des inspirations de la pensée religieuse et nationale. Aussi voyons-nous les artistes éminents sortir de la triste carrière ouverte à l'époque dite de la renaissance, et que l'on appellera bientôt le siècle de la dégradation. Obligés de reprendre nos études et de revenir aux traditions de l'école du moyen âge,

[1] Madame de Staël, *De l'Allemagne*, t. I, p. 259.

notre adoration pour l'art antique nous a attardés de trois siècles.

» Nos essais de restauration païenne dans l'ordre politique ont été encore plus désastreux. L'idée romaine, de créer des nations de soldats régnant sur les autres par le droit de l'épée, n'a enfanté que des guerres sanglantes. Elle est décidément morte, avec son dernier représentant, à Sainte-Hélène. L'idée grecque, de faire des nations de législateurs et de fonctionnaires, a produit le mépris des lois, du pouvoir, et nous a rendus ingouvernables. L'idée économiste anglaise, de nous transformer en automates producteurs, consommateurs et commerçants, occupés à remplir notre ventre des produits de notre industrie, ou à les étaler sur tous les marchés du globe, a ravivé les antipathies nationales et n'a fait que développer, en Angleterre et dans les pays qui ont voulu l'imiter, la lèpre hideuse et dévorante du paupérisme.

» En somme, nos éducateurs modernes n'ont rien négligé pour nous faire rétrograder de vingt siècles et obliger les peuples chrétiens à reprendre les misérables allures d'une misérable antiquité [1]. »

[1] M. Martinet, *De l'Éducation de l'Homme.*

CHAPITRE XI.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

L'altération de sa forme, la perte de ses charmes et de sa popularité, n'est que le moindre tort fait à la littérature moderne par le paganisme classique : il l'a viciée profondément dans son esprit. De spiritualiste qu'elle était, il l'a rendue sensualiste : Écoutons l'histoire. Il est vrai, au quatorzième siècle, Boccace avait relevé l'étendard souillé du paganisme. S'étant nourri *lui-même* des auteurs anciens, surtout d'Homère et de Ménandre, il avait appris à leur école à vivre en païen. La corruption puisée dans ses lectures, il la répandit à flots dans ses ouvrages. Mais telle était alors l'influence générale de l'esprit chrétien que Boccace, touché de repentir, brûla lui-même publiquement son *Décaméreon* et ses autres ouvrages licencieux. Les germes funestes qu'il avait semés, à peine connus en deçà des monts, ne devinrent un arbre et ne portèrent des fruits de mort qu'à l'arrivée des Grecs à Florence.

Jean Argyropulus, André Lascaris, Isidore Gaza, chefs de l'émigration, accueillis et comblés d'hon-

neurs par les Médicis, obtinrent la permission d'enseigner publiquement. Ils en profitèrent non-seulement pour expliquer, pour commenter, pour exalter la littérature païenne, mais encore pour passionner tous les esprits en sa faveur. Argyropulus, devenu précepteur des enfants de Côme de Médicis, les rendit fanatiques des lettres grecques; Gaza traduisit en grec les principaux ouvrages des anciens auteurs latins, et en latin les auteurs grecs; Lascaris, envoyé plusieurs fois en Grèce, rapporta les manuscrits des orateurs, des philosophes et des poëtes; si bien que, grâce aux efforts combinés de ces trois personnages, l'amour des païens dépassa les bornes de l'admiration, et devint une espèce de culte.

Élevés à leur école, Marcile Ficin restaura la philosophie païenne, Politien, la littérature. Sous la direction d'Andronic de Thessalonique, ce dernier, initié à tous les secrets des lettres païennes, n'estima et n'enseigna pendant tout le cours de sa vie que le pur paganisme. Avant l'âge de quinze ans, il chanta dans un poëme latin, les jeux qu'à l'instar des païens les Médicis donnèrent à Florence; il traduisit en latin les historiens grecs; il célébra en vers lyriques les louanges d'Horace, dont il fit presque un dieu; il composa des épigrammes parfaitement païennes et pour le fond et pour la forme; il écrivit en vers italiens des chansons lubriques et

des tragédies dans le goût païen, qui furent imprimées à Florence avec un luxe extrême.

Non content de corrompre ses contemporains, Politien transmit à la postérité le poison de son enseignement. Il fonda une école, où s'empressa d'accourir toute la jeunesse distinguée de la Toscane et de l'Italie. De cette école sortit entre autres Machiavel, qui, épris comme ses condisciples, d'amour et d'admiration pour les païens, composa, en réminiscence de Lucien et d'Apulée, l'*Ane d'or*, poëme obscène, prélude de comédies plus obscènes que celles de Plaute et de Térence. Entre toutes se distingue, sous ce rapport, celle qui a pour titre *la Mandragore:* pièce infâme, qui contribua puissamment à la corruption des mœurs. De l'étude des poëtes, Machiavel passa à l'étude des historiens païens, et surtout de Tite-Live. Préférant leurs principes politiques et leurs doctrines sociales à ceux de l'Évangile, il composa son fameux livre *du Prince*, justement appelé le code de l'hypocrisie, de la fraude et de l'impiété, parce qu'il ébranle tous les fondements de la bonne foi, de la vertu, de la justice et de la religion parmi les hommes.

Politien forma encore Pierre Bembo et Jean Della Casa, tous deux hellénistes et latinistes païens fort habiles, mais tous deux, fidèles imitateurs de leurs modèles, parfaitement corrompus dans leurs mœurs, et non moins corrupteurs dans leurs ouvrages. L'un

et l'autre pleurèrent leurs égarements; mais il n'en est pas moins vrai qu'il leur avait suffi, ainsi qu'à leurs condisciples, d'avoir bu à la source du paganisme pour devenir la honte de leur patrie et le fléau des mœurs publiques [1]. Tels sont quelques-uns des fruits que porta dès la fin du quinzième siècle le paganisme renaissant.

Pendant qu'il envahissait Florence, il s'étendait de proche en proche, au commencement du seizième siècle, dans toutes les parties de l'Europe : Rome elle-même ressentit sa désastreuse influence. Là, sous l'inspiration de Pomponius Léta, un trop grand nombre d'esprits se laissèrent prendre à la fièvre dont lui-même était dévoré. Tel était son enthousiasme qu'il ne voulait lire que les auteurs profanes; qu'il célébrait dévotement la fête de la fondation de Rome, et qu'il en vint jusqu'à dresser des autels à Romulus. La conséquence de cet amour passionné du paganisme fut ce qu'elle devait être, ce qu'elle sera toujours, le mépris pour la religion chrétienne. Pomponius disait qu'elle n'était bonne que pour des barbares; les Écritures et les ouvrages des Pères n'obtenaient de lui que des sarcasmes : enfin sa vie privée était digne de ses modèles. L'impiété et l'athéisme en devinrent le caractère, de telle sorte

[1] Voir leurs articles dans Tiraboschi ou dans le Dictionnaire biographique.

qu'il se fit mettre en prison. Heureusement il en sortit pour aller faire une mort chrétienne à l'hôpital.

Cependant la fièvre qu'il avait allumée s'était communiquée à la jeunesse. Dès minuit elle assiégeait la porte de son école pour assister aux leçons qui ne commençaient qu'au point du jour. Comme Pomponius avait rendu un culte à Romulus, on vit des hommes animés du même esprit établir des fêtes en l'honneur de Platon, et ériger des sanctuaires à Catulle. Il fut un moment où plus de cent quatre-vingts poëtes faisaient retentir les échos de Rome chrétienne des accords de leur luth païen! Ralenti pendant quelque temps par les efforts d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, d'Adrien VI, le mouvement païen reprit son cours avec plus de rapidité. Déjà il avait gagné la France, où Muret, devenu, sans maître, le disciple fanatique d'Anacréon, d'Horace, de Catulle et de Térence, avait réalisé dans ses mœurs les enseignements de ses auteurs de prédilection : à Paris, à Toulouse, en Italie, à Venise même il promena le scandale et vint enfin s'arrêter à Rome. Là, il se repentit du mal immense qu'il avait fait; mais, loin de diminuer, son amour de la littérature païenne ne fit que s'accroître. La preuve en est dans ses *Juvenilia Carmina;* dans ses notes sur Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Salluste, Aristote, Xénophon : ouvrage de sa vie entière.

Maîtresse des idées par l'éducation, la réaction

païenne devait nécessairement pénétrer dans les mœurs publiques. L'ancienne Rome avait eu des poëtes avant d'avoir des théâtres : mais les premiers amenèrent les seconds. Il en fut de même à l'époque de la renaissance. Les théâtres, que tous les Pères de l'Église, tous les conciles, tous les souverains pontifes, avaient, d'une voix unanime, bannis des villes chrétiennes, reparurent à Florence d'abord, et ensuite dans le reste de l'Europe. Il y eut partout des théâtres *permanents;* et, ce qui ne s'était pas vu depuis quinze siècles, les nations chrétiennes vinrent occuper en foule les degrés de ces théâtres, des amphithéâtres, puis des cirques, des hippodromes, applaudissant avec une fureur païenne à des spectacles entièrement païens. Ce qu'elles firent, elles le font encore, et Dieu sait avec quel profit pour les mœurs publiques! Ainsi, dans le principe, on joua sur les scènes d'Italie les comédies grecques d'Aristophane et de Ménandre et les comédies latines de Térence, les unes et les autres dans leur crudité native. Ensuite, pour que le peuple et les femmes peu versés dans la connaissance du latin pussent prendre part aux plaisirs de la représentation, Machiavel, l'Arioste, plus tard Métastase, Casti, et une foule d'autres disciples des païens, composèrent en langue vulgaire des pièces, où respirent le sensualisme et l'obscénité de leurs modèles.

Bientôt les académies, les palais des nobles, les

maisons des simples particuliers retentirent des vers des poëtes païens. On n'eut plus de goût que pour les livres de l'antiquité : seuls il devinrent l'objet d'une étude ardente. Sur le bureau du savant, sur la table de l'écolier, sur la chaire du professeur et sur le meuble doré de la grande dame, Virgile avait pris la place de l'Écriture, Cicéron remplaçait saint Paul et saint Augustin ; Horace, David ; Plaute, Aristophane et Catulle, les Actes des martyrs et les Vies des saints.

Un mouvement analogue se manifesta dans le reste de l'Europe et surtout en France. Nos plus grands poëtes, Corneille et Racine, replacèrent sur la scène et présentèrent à l'admiration de la société les principales pièces du théâtre païen, ou des sujets pris dans le paganisme. Les Horaces et les Curiaces, César, Britannicus, Iphigénie, que sais-je? Tout le monde païen, terrestre et olympique, vint étaler aux regards d'un peuple chrétien des sentiments, des idées, des affections en dehors de la nature et de nos mœurs, et complétement opposés aux enseignements de notre religion. Quoi de plus *sensualiste* que certaines pièces qu'il est inutile de nommer, et qui firent verser des larmes de repentir à leurs auteurs eux-mêmes? Quoi de plus forcé, de plus farouche, de plus antisocial et de plus antichrétien que ces sentiments exprimés dans d'autres pièces, non moins applaudies :

Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même...
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous...
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien,
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère.

Quel homme, à plus forte raison, quel chrétien, ne répondra pas avec les Curiaces :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain !

Pendant le dix-huitième siècle, le théâtre continua d'exploiter le paganisme. Quand la mine fut épuisée ou que le talent fit défaut, on composa des tragédies, des comédies, des vaudevilles, des drames, des mélodrames qui n'eurent plus du paganisme que ce qui en est le fond, le sensualisme. Bientôt la forme elle-même fut négligée, afin de mieux laisser voir la hideuse nudité de la passion. De chute en chute, le théâtre, la littérature, la poésie, sont arrivés aux dégoûtantes productions de Parny, de Pigault-Lebrun, de Victor Hugo, de Scribe, de Soulié, d'Eugène Sue et des feuilletonistes ; ils en sont là !

De cette union de toutes les forces intellectuelles pour ressusciter en Europe le paganisme littéraire, et pour le faire apparaître aux yeux de la jeunesse et de la société resplendissant de tous les genres de beauté, il résulta naturellement que les Pères de l'Église, dont le moyen âge s'était si glorieusement

occupé, restèrent ensevelis dans les cartulaires poudreux des bibliothèques. C'est à peine si, durant cette époque, on voit traduire quelques discours, quelques traités de ces grands hommes, dont les ouvrages, répandus en langue vulgaire, auraient si puissamment contribué à réveiller la foi et à protéger les mœurs. Au contraire, Cicéron a pour traducteur Manuce; Tite-Live, Nardi; Virgile, Caro; Ovide, Anguillare; ainsi des autres dans tout le reste de l'Europe.

L'imprimerie elle-même dans les États les plus catholiques, l'imprimerie nouvellement inventée, ne donne que les lettres de saint Jérôme et quelques autres ouvrages chrétiens, qu'elle semble éditer à regret, tandis qu'elle laisse aux presses d'Amsterdam, de Genève et de Bâle, dirigées par Erasme et par les protestants, le soin de publier ou plutôt de corrompre[1] les grands monuments de l'antiquité chrétienne, les œuvres des saints Pères. Ainsi le premier livre grec imprimé en Italie est la grammaire grecque de Constantin Lascaris, et le Pindare *in quarto* est le premier ouvrage qui parut à Rome, édité aux frais du fameux banquier Chigi. On voit Alde Manuce, le prince des typographes italiens, laissant de côté presque tous les ouvrages chrétiens, consacrer son talent et sa vie à reproduire les auteurs païens, surtout

[1] Il s'agit surtout des préfaces, des dissertations et des notes.

Virgile, Lucien, Horace, Juvénal, Lucain, Cicéron, Démosthène, Homère, Sophocle. Ne dirait-on pas que l'art typographique n'avait été donné aux hommes que pour propager le règne du paganisme, ou plutôt ne semble-t-il pas que l'imprimerie préludait dès sa naissance à ce qu'elle ferait de nos jours?

Cependant l'invasion païenne continuait sa marche. Les modèles de l'antiquité n'étaient plus proposés seulement à l'admiration comme le type du beau et la règle exclusive du goût : on les donnait pour les régulateurs des mœurs, comme si l'Évangile eût disparu. Je ne parle pas de l'enseignement classique, dans lequel on s'en servait pour former l'esprit et le cœur de la jeunesse; j'arrive à une preuve plus directe : Erasme la fournit. Ce prince des lettrés de son siècle, dont le goût donnait le ton à l'Europe entière, Erasme dit avec un sérieux dans lequel la folie et l'impiété le disputent au ridicule : « Ai-je fait quelque progrès en vieillissant? je l'ignore. Ce que je sais, c'est que jamais Cicéron ne m'a plu autant qu'il me plaît dans ma vieillesse. Non-seulement sa *divine* éloquence, mais encore sa *sainteté* inspirent mon âme et me rendent meilleur que je ne suis. C'est pour cela que je n'hésite pas à exhorter la jeunesse, à consacrer ses belles années, je ne dis pas à lire et à relire ses ouvrages, mais à les apprendre par cœur. Pour moi, déjà sur le déclin de mes jours, *je suis heureux et fier de rentrer en grâce avec mon*

Cicéron, et de renouveler avec lui une ancienne amitié trop longtemps interrompue [1]. »

Il suffit de cette seule déclaration pour montrer à quel degré le fanatisme païen s'était emparé des esprits. Certes, dans tout autre temps, un *chrétien*, un *prêtre*, un *religieux*, Erasme était tout cela, eût rougi de dire qu'il était devenu meilleur à la lecture, non de l'Évangile, mais de Cicéron; qu'au moment de la mort il était heureux et fier de rentrer en grâce, non avec Dieu, mais avec Cicéron; il eût rougi d'écrire de pareilles folies à des prêtres, à des prélats romains élevés en dignité, si les mêmes folies n'avaient eu des partisans dans tous les États comme dans toutes les conditions.

Pour que la jeunesse elle-même, suivant le précepte d'Érasme, pût devenir plus vertueuse en lisant, non l'Écriture ou les ouvrages des Pères, mais les maîtres du paganisme, on composa ce qu'on appelle les classiques *moraux*. Comme chef-d'œuvre du genre, je citerai le *Selectæ e profanis*, où l'on

[1] An ætatis progressu profecerim nescio. Certe nunquam mihi magis placuit Cicero quam nunc placet *seni;* qui non tantum ob divinam quamdam orationis vim, verum etiam ob pectoris eruditi *sanctimoniam* profecto meum *afflavit* animum meque mihi reddidit meliorem. Itaque non dubitem hortari juventutem ut *in his libris* evolvendis atque etiam addiscendis bonas horas collocent. Me vero etiamsi *pene vergente ætate*, nec *pudebit*, nec *pigebit cum meo Cicerone* redire in gratiam pristinamque familiaritatem nimium multis annis intermissam renovare. *Prœm. in XXII Tuscul.*

présente les païens comme des modèles achevés des quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la force, la tempérance. Or, ces modèles ne se confessaient pas, ne communiaient pas, n'allaient pas à la messe, n'étaient pas chrétiens. Donc le christianisme, avec ses obligations gênantes pour les passions, n'est pas nécessaire pour être vertueux : telle est aux yeux de l'enfant la conséquence inévitable d'un pareil enseignement. Qu'il en soit ainsi et que cette conséquence soit devenue un axiome dans la pratique de la vie, jamais la preuve n'en fut plus frappante qu'aujourd'hui. Quelle est la philosophie dominante de l'époque? N'est-ce pas l'éclectisme, le rationalisme? Cette philosophie ne prétend-elle pas que la religion n'est qu'un piédestal, une lisière, un échaffaudage qui doit tomber bientôt? N'enseigne-t-elle pas à l'heure qu'il est, que le monde a vu une foule d'hommes célèbres par la vertu et que la *philosophie* seule a formés : Pythagore, Antisthène, Socrate, Platon, les stoïciens, Caton, Condorcet, Destutt de Tracy, Cabanis, etc.? Et tout le monde, depuis le monde qui habite les salons, jusqu'à celui qui habite les chaumières, ne répète-t-il pas en chœur : On peut être vertueux sans religion[1]? Me sera-t-il permis de dire, en passant, que, sans s'en douter, Fénelon conduit à la même conséquence, en donnant à Télémaque tous les sen-

[1] Cours de M. Saisset, 1850.

timents et toutes les vertus que le christianisme seul peut inspirer [1] ? Le même principe nous a valu une nuée d'autres ouvrages, ceux de Berquin en particulier, où l'on apprend aux enfants l'art d'être vertueux sans religion ; où les sentiments naturels, les avantages humains tiennent lieu des sacrements, des préceptes, des promesses et des menaces de la foi.

S'il fallait d'autres preuves de ce désastreux envahissement du paganisme, j'ajouterais que les lettrés poussèrent le culte pour l'antiquité païenne jusqu'au point de ne plus nommer même les choses religieuses que par des noms païens et de ne pas craindre de souiller la sainteté du christianisme par les fables ridicules de la mythologie. Bembo, dans ses lettres, fait dire à Léon X qu'il est devenu souverain pontife *par les décrets des dieux immortels : se deorum immortalium decretis factum esse pontificem.* Ailleurs, il appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ un *héros, heroem,* et la sainte Vierge, la déesse de Lorette, *deam Lauretanam;* la foi, *la persuasion, persuasionem;* l'excommunication, l'interdiction de l'eau et du feu, *interdictionum aquae et ignis.* Pour lui et pour ses pareils, pas un seul mot n'était latin s'il ne se trouvait dans Cicéron. C'est le témoignage que leur rend Jean Lami, partisan de la même opinion [2].

[1] Et le chevalier de Ramsay l'en loue avec enthousiasme! Œuv. de Fénel., t. VIII, p. 17.

[2] Puritas latinitatis nihil aliud est quam incorrupta, secundum romanam (ethnicam) consuetudinem dicendi et scribendi ratio.

D'autres appellent l'auguste Marie l'espoir des Dieux, *spes Deorum;* le ciel, l'Olympe, *Olympum;* l'enfer, l'Érèbe, *Erebum;* les âmes des justes, *manes pios;* les prêtres, les flamines, *flamines;* les évêques, archiflamines, *archiflamines;* les grandes solennités religieuses, *lectisternia;* le sacré collége, le sénat du Latium, *Latii senatus;* la tiare, *Romula infula.* Au lieu de dire avec tous les chrétiens, s'il plaît à Dieu, ils disent s'il plaît aux dieux, *si diis placet.* La hiérarchie ecclésiastique est l'ouvrage des Dieux, *vario quos ordine Divûm mancipat;* la messe, le culte sacré des Dieux, *sacra Deûm;* l'eau bénite, l'eau lustrale, *lustralibus undis,* et les statues des saints, les simulacres des Dieux, *simulacra sancta Deorum.* Rien ne serait plus facile que de trouver dans les ouvrages purement littéraires une foule d'autres exemples de ce pédantisme non moins dangereux que ridicule.

J'ajouterais, ce qui devient plus grave, que l'éloquence sacrée, dédaignant l'Écriture et les Pères, source féconde de ses chastes ornements, emprunta presque toutes ses couleurs, ses exemples, ses témoignages à l'histoire païenne, quelquefois même à la mythologie. Les livres ascétiques subirent la même influence. Presque chaque page offrit en grec et en latin, comme modèles de vertu ou garants de la vérité, les faits, les paroles, les grands hommes du paganisme.

J'ajouterais que la poésie ne traita plus de sujets même chrétiens que dans le style, le mètre et avec les ornements païens : quelques exemples entre mille. Sannazar et Vida sont les deux littérateurs les plus distingués de cette époque, qui entreprirent de chanter les mystères de la religion. Or, le premier, dans son poëme *de Partu Virginis*, fait un mélange ridicule, s'il n'était indécent, des plus augustes vérités de la foi et des inepties de la fable.

Tout y est rempli de dieux et de déesses, de dryades et de néréides.

Le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne s'y trouve pas une seule fois.

Pour chanter la sainte Vierge et Notre-Seigneur, le vainqueur de l'idolâtrie, Sannazar commence par invoquer les Muses : *O Musæ... quandoquidem genus è cœlo deducitis.* Cela ne suffisant pas, il implore la sainte Vierge, qu'il appelle la ferme espérance des hommes et des Dieux, *spes fida hominum, spes fida Deorum, alma Parens;* et dont il fait une Déesse et la reine des Dieux : *Diva more, reginamque Deûm de more salutat.* Le Père éternel annonce l'intention de replacer les hommes dans le séjour des Dieux, *Divûm potius revocentur ad oras.* L'ange Gabriel trouve la sainte Vierge lisant, selon sa coutume, non Isaïe, non les psaumes, mais les sibylles, *atque illi veteres de more sibyllæ in manibus;* il la salue du nom de Déesse et lui dit de ne rien craindre, *exue,*

Dia, metus animo. La nouvelle de l'incarnation parvient aux enfers ; alors les âmes des justes, les âmes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob tressaillent d'allégresse. Pourquoi ? Parce qu'elles vont quitter les bords ténébreux de l'Achéron, et cesser d'entendre les aboiements de Cerbère, *quo tristia linquant Tartara, et evectis fugiant Acheronta tenebris, immanemque ululatum Tergimini canis.*

Ce qui suit passe toute imagination. Le poëte personnifie le Jourdain, et lui fait annoncer le mystère de l'incarnation, le baptême de Notre-Seigneur et ses miracles. Mais par qui ?... Par Protée ! *Cœruleus Proteus... hoc effudit carmine voces : Adveniet tibi, Jordanes, properantibus annis, adveniet, mi crede, inquit.*

Le second, non moins grand mécanicien de vers, ne pense, ne parle que par Virgile, qu'il savait par cœur. Evêque instruit, irréprochable, Vida fut un des hommes placés dans les conditions les plus favorables pour résister à l'entraînement de son siècle. A ce titre, il mérite une étude spéciale : l'influence du paganisme sur lui nous donne la mesure, *a minima*, de ce qu'elle a été sur les âmes moins robustes. Or, le savant, le grave, le digne évêque de Crémone nous reste comme une preuve vivante que la renaissance, répudiant l'héritage littéraire des siècles de foi, ne permettait plus d'écrire sur aucun sujet, grave ou frivole, religieux ou profane, sans

employer le langage du paganisme, sans faire intervenir ses hommes et ses dieux.

Sa *Poétique,* écrite en centons virgiliens, ne parle que de Phébus, des muses, du Parnasse, de Minerve. Plus souvent peut-être que dans aucun auteur païen, on y trouve les noms des dieux et des choses du paganisme. Dans son fanatisme, Vida en vient jusqu'à faire de Virgile une espèce *de Dieu* pour *l'éloquence* et pour *la sainteté : Verba Deo similis; nil mortale sonas. Salve, sanctissime vates;* un dieu qu'il *honore;* un dieu auquel il promet, *pour toujours*, des *couronnes*, de l'*encens,* des *autels* et un *culte sacré;* un dieu enfin que le poëte *doit invoquer. Te colimus : tibi serta damus, tibi thura, tibi aras, et tibi rite sacrum semper dicemus honorem. Nos aspice, præsens, pectoribusque tuos castis infunde calores, adveniens pater, atque animis tete insere nostris* [1].

Le même prélat compose gravement un poëme sur le *jeu d'échecs.* Gardez-vous de croire que les joueurs soient de simples mortels : des rois, des empereurs, des personnages historiques de l'Orient et de l'Occident. La partie est engagée entre Apollon et Mercure : elle se joue aux noces de l'Océan avec la Terre. Jupiter est le juge du combat; les spectateurs sont Vénus, Mars et Vulcain. La lutte s'accomplit au milieu des tricheries des immortels, et finit

[1] Lib. III.

à l'avantage des soldats noirs, qui triomphent sous l'inspiration de Mercure ! !

Après s'être exercé sur des sujets littéraires, Vida traite des sujets chrétiens. Son ouvrage le plus important est la *Christiade*. Calque de l'Énéide, avec discours interminables, voilà ce qu'est ce poëme, quant à l'ordonnance générale. C'est saint Joseph, puis saint Jean, qui racontent à Pilate, au moment de la Passion, toute l'histoire de Notre-Seigneur. Je passe sur l'anachronisme; d'autres verront s'il est permis de passer sur le manque de naturel et d'à-propos qui se trouve dans des discours sans fin, adressés à un juge pressé d'en finir et préoccupé de l'émeute qui gronde dans la rue en demandant la mort de la victime. Je viens à la forme toute païenne donnée à un sujet qui la comporte si peu.

Dieu le Père se révèle dans tous les noms donnés à Jupiter : c'est le père des immortels, le puissant maître de la tempête, du tonnerre et de la pluie, le monarque de l'Olympe : *superûm sator*, *superûm pater nimbipotens*, *altisonans*, *imbripotens*, *regnator Olympi*. Notre-Seigneur est constamment un héros : le héros reprend Pierre de ce qu'il veut l'empêcher de mourir, *increpuit dictis quem talibus heros;* le héros marche environné de ses compagnons, *multis comitantibus heros... instat;* le héros, immobile au tombeau de Lazare, prie son père, *immobilis heros orabat;* le héros, entré dans le temple, voit les profa-

nateurs, *heros ingressus vidit;* le héros, arrivé au Jardin des Olives, se trouve accablé de pénibles pensées, *curis confectus tristibus heros;* le héros est sans frayeur à la vue des Juifs qui viennent le prendre, *his nil trepidus compellans vocibus heros;* le héros prononce des paroles qui convertissent saint Pierre, *tum monitus verborum, heros quæ extrema canebat, ingemuit;* le héros meurt insulté par le mauvais larron, *ipse etiam verbis morientem heroa superbis stingebat.*

Ce n'est pas seulement de sa plume épiscopale que Vida laisse tomber à chaque instant ce nom de héros pour désigner l'homme-Dieu; il place ce nom profane sur les lèvres de saint Jean. Racontant à Pilate les actions du divin Maître, le disciple bien-aimé lui dit: « Le héros, traversant une campagne, fit sécher un figuier stérile, *heros qui hac forte tenebat;* le héros, levant les mains au ciel, délivre un possédé, *heros palmas in cœlum sustulit ambas;* le héros s'était retiré au désert, *se clam subduxerat heros cœtibus;* le héros, attaqué par le démon, révèle sa divinité, élude tous les artifices de l'ennemi : tel qu'un coursier, libre de ses rênes, s'élance dans la plaine et se joue des poursuites des serviteurs attachés sur ses pas : *Se protinus heros ipse Deum claro confessus numine coram irrita furta dolosque exibat semper apertos. Qualis, ubi excussis per plana evasit habenis, liber equus ludit famulos hinc inde sequentes.* C'est saint Jean l'évangéliste qui dit toutes ces choses!

Il en dit bien d'autres. Pour les apprendre, il commence par être transporté dans le séjour des Dieux : *penetralia Divûm mente subit.* Revenu sur la terre et racontant à Pilate le miracle de la multiplication des pains, il dit que le peuple, dont son maître était suivi dans le désert, se trouvait privé depuis trois jours des bienfaits de Cérès : *eos tertia namque muneris expertes Cereris lux acta videbat.* Enfin il accuse les Euménides d'avoir attisé la haine des Juifs contre lui : *Eumenides... circumeunt... agitantque furentes.* Jusqu'au seizième siècle on ne s'était pas douté que dans ses extases saint Jean eût appris la mythologie; mais de quoi se doutaient les siècles barbares?

Cependant le disciple bien-aimé n'a pas tout dit. Le poëte va nous désigner par leurs noms, par leurs formes, tous les esprits de ténèbres qui ont poussé les Juifs au déicide : le premier, c'est le roi de l'Érèbe; viennent ensuite les gorgones, puis les sphinx, suivis des centaures, des hydres, des chimères. A l'arrière-garde marchent les scylles et les sales harpies : *Arbiter ipse Erebi... gorgonas hi, sphingasque obsceno corpore reddunt; centaurosque, hydrasque illi, ignivomasque chimæras; centum alii scyllas, ac fœdificas harpyas.* Voilà qui est toujours bon à savoir. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que la Madeleine doit attribuer ses fautes à Vénus et aux furies descendues dans son âme à la suite de l'in-

fâme déesse : *Sensibus illapsa est Veneris malesuada cupido, quæ mentem immutans furiis subjecit iniquis.* Une de ces furies avait sept têtes; c'est elle qui tourmentait la malheureuse, celle que Notre-Seigneur chassa et qu'il désigne par son nom mythologique : *Hæc Deus, hæc, inquit, capitum fœdissima septem, correptam miseræ mentem vexabat Erinnys.*

Ce qui suit est bien autrement sérieux. La foi nous enseigne que c'est Dieu qui a confié à saint Joseph la garde de la sainte Vierge en la lui donnant pour épouse. Vida nous dit que c'est la volonté des immortels, *ei olim alma Parens fuerat superûm concredita jussis.* Voulez-vous savoir ce qu'est la sainte Vierge elle-même? c'est une nymphe : *Regia progenies, nymphæ dignate superbo conjugio*, la plus belle des nymphes : *nympharum pulcherrima;* c'est quelque chose de plus, c'est une déesse : *sub pedibusque deæ lumen dare candida luna.* C'est au nom des dieux que saint Joachim ordonne à sa fille de se marier, *jussa docens superûm.* C'est sainte Anne, devenue semblable à une bacchante, en proie à un délire sacré et poussant des hurlements, qui lui désigne son époux : *In medio Anna parens, subito correpta furore, plena Deo tota, visu venerabile, in æde bacchatur, tollitque ingentem cœlo ululatum.*

La poésie de la Renaissance, méprisant la simplicité de l'Evangile, se garde bien de dire que Notre-Seigneur changea l'eau en vin aux noces de Cana;

il faut que le récit des miracles soit émaillé de quelques beautés païennes, et l'eau devient le jus de Bacchus : *fontis aquam latices Bacchi convertit in atros*; c'est encore la coupe de Bacchus qu'on présente à Notre-Seigneur sur la croix : *corrupti pocula Bacchi inficiunt felle.* Le pain azyme, le pain de l'Eucharistie, est appelé Cérès sans mélange : *sinceram Cererem.*

Enfin, soit entraînement poétique, soit impuissance à rendre avec la langue latine païenne les mystères du christianisme, soit enfin désir fanatique de rappeler partout la forme virgilienne, Vida se permet de raconter en ces termes l'institution de la sainte Eucharistie : « Déjà le héros prend le pain sans levain à la hâte préparé, le rompt et le partage entre tous ; puis, il remplit une coupe de vin et d'eau *fraîche*, bénit le mélange divin qu'elle contient, et la présente *écumante* à ses *compagnons* en disant : C'est la vraie image de notre corps, la vraie image de notre sang, que, victime dévouée à mon père, je répandrai seul pour tous les hommes :

Jamque heros puras fruges properataque liba
Accipiens, frangensque manu, partitur in omnes :
Inde mero implevit pateram lympnaque recenti,
Et laticis mixti dium sacravit honorem
Spumantemque dedit sociis : mox talia fatur :
Corporis hæc nostri, hæc vera cruoris imago,
Unus pro cunctis quem fundam sacra parenti
Hostia. . . . .

(Lib. II., v. 651.)

Je ne veux pas accuser Vida d'hérésie; je suppose que son vers a un sens orthodoxe, mais j'avoue ne pas savoir comment prouver que ces mots : *vera imago corporis,* signifient ceci est mon corps. Tout ce que je sais, c'est que saint Thomas parle bien autrement, et l'on peut affirmer qu'il n'aurait jamais parlé de la sorte. On ne serait pas en peine de trouver dans les expressions païennes de Vida, bien d'autres *inexactitudes théologiques :* tant est vrai ce que nous verrons plus loin, que l'usage de la langue païenne, impuissante à exprimer les vérités chrétiennes, est très-propre à frayer la voie à l'hérésie.

Ajoutons qu'après avoir, suivant la mode de l'époque, donné un coup de pied à toute la littérature des siècles de foi, le digne évêque finit par se repentir [1]. Tourmenté de remords pour avoir employé une partie de sa vie à des ouvrages profanes, il désavoue toutes les erreurs qui auraient pu lui échapper et demande pardon d'avoir consacré aux lettres profanes un temps qu'il devait à Dieu [2].

Tels sont Sannazar et Vida, les deux princes de la poésie de la Renaissance. L'un et l'autre, chrétiens par leur sujet, sont parfaitement païens par les rai-

[1] Medycum clarissima familia, cujus liberalitati et industriæ hæc ætas literas ac bonas artes, *quæ plane extinctæ erant*, excitatas atque reviviscentes debet, etc., etc. Notand. *in fin. Christiad.*

[2] Opp. vers. fin.

sonnements, l'ordonnance, les moyens, les maximes, le mètre, le style, l'élocution ; et tous les deux ont fait une énorme dépense d'esprit et d'imagination pour composer de très-élégantes fadaises. D'ailleurs, le mal ne fut pas grand ; car tel est l'ennui qu'inspirent leurs ouvrages qu'on ne peut les lire jusqu'au bout.

Néanmoins leur exemple devint funeste. Une foule de prétendus poëtes se mirent à l'œuvre, aussi bien en France qu'en Italie, pour refaire les hymnes de l'Église. Aux yeux de ces Vandales d'un nouveau genre, les hymnes sacrées, qui, à quelque exception près, sont des chefs-d'œuvre de poésie chrétienne, dignes des profondes études et de toute l'admiration des hommes de goût, n'étaient bonnes qu'à être jetées au rebut, comme des choses barbares. On les vit donc substituer aux chants sacrés, écrits dans le style de saint Ambroise, de saint Grégoire, d'Innocent III, de saint Bonaventure et de saint Thomas, de nouvelles pièces élaborées dans le style et suivant le mètre d'Horace. Ici encore Vida, précurseur de Santeuil et de Coffin, poussé par un zèle beaucoup plus grammatical qu'épiscopal, composa, pour les fêtes de Notre-Seigneur et des saints qui se célèbrent dans le cours de l'année, des hymnes qui sont de véritables odes d'Horace, moins l'inspiration poétique. A part le choix des mots et la mesure, on n'y trouve rien de grand, rien de saint, rien de pieux ;

et, en les lisant, le cœur se refroidit bien plus qu'il ne s'échauffe pour les choses célestes.

Enfin, ce qui est déplorable, on vit des séculiers, qui jusqu'alors avaient employé leurs talents à écrire en faveur de la religion; des ecclésiastiques, des religieux, des évêques même, oubliant et la dignité de leur caractère et les devoirs de leur charge, consacrer à l'envi leurs talents et leurs veilles à expliquer, à commenter, à annoter les auteurs païens; dépenser des trésors d'érudition pour faire valoir, comme s'il eût été question de l'Écriture sainte, chacune de leur parole; pour justifier une variante dans une épigramme de Martial, dans une comédie de Térence ou d'Aristophane; pour célébrer les richesses d'une période de Cicéron, ou pour faire ressortir les infinies beautés du *Quadrupedante putrem* de Virgile et du *procumbit humi bos*. Ce qui est plus déplorable encore, on les vit donner un exemple, malheureusement trop bien suivi depuis leur époque; on les vit traduire *dans leur intégrité* les ouvrages les plus licencieux du paganisme, et employer beaucoup plus de temps à chanter dans des poésies fugitives ou de longue haleine Jupiter, Vénus, Mars, Minerve, Apollon, Diane et surtout Cupidon, qu'à défendre la religion et la société, les croyances et les mœurs chrétiennes, alors si violemment attaquées.

Mais un mal plus grand peut-être que ceux que je viens de signaler fut le discrédit dans lequel ils

jetèrent la langue et la littérature chrétiennes. C'est alors, grâce à eux, que, d'une voix unanime, elles furent appelées barbares et regardées comme telles. Pas un de ces hommes qui ne proclamât comme un axiome, que le génie, l'éloquence, la poésie, l'histoire, la philosophie, n'habitèrent jamais d'autres lieux que le Forum ou le Pirée; pas un qui ne dît, avec Scaliger, qu'il aimerait mieux avoir composé l'ode d'Horace : *Quem tu, Melpomene, semel*, que d'être roi de France. Quelques-uns même en vinrent à un excès de mépris pour la langue, la poésie et l'éloquence chrétiennes, et de fanatisme pour la langue, la poésie et l'éloquence païennes, qui dépasse toutes les limites connues du ridicule. Je citerai entre autres ce savant religieux, cet excellent père Maffei, qui, comme nous l'apprend un de ses confrères, demanda sérieusement au souverain pontife la permission de dire son bréviaire en grec, de peur de se gâter la langue en lisant le latin de la Vulgate et du Bréviaire romain [1]. Si un homme d'une piété éminente, si un

[1] Pour être impartial, nous devons dire que l'abbé Serassi, auteur d'une Vie du P. Maffei, nie ce fait, d'ailleurs fort probable : « L'autore, dit Tiraboschi, descrive ancora le religiose virtù di cui fù adorno, e la somma attenzione con cui egli esaminava scrupolosamente ogni parola ed ogni sillaba; benche egli creda una favola cio che alcuni raccontano, cio è ch' egli per isfuggire il pericolo dimbeversi del poco elegante stile del Breviario romano, avesse dal pontifice (Greg. XIII) ottenuto le facoltà di recitarlo in greco. Stor. della letterat. ital, t. VII, lib. III, part. 3, p. 1014.

religieux exemplaire a pu en venir là, qu'on juge des sentiments de tant d'autres qui n'avaient ni la même science ni la même piété !

De cette rapide ébauche, il résulte clairement que, sous l'influence du paganisme classique, la littérature moderne a perdu son véritable caractère, le caractère chrétien et national; qu'au lieu d'être originale et indépendante, elle est devenue imitatrice servile; au lieu d'être un produit du sol, elle n'est qu'une production factice sans saveur et sans force, comme ces fruits exotiques qu'on élève dans nos serres; qu'au lieu d'être l'organe du spiritualisme, elle est trop souvent l'apôtre dégradé du sensualisme. Cessera-t-elle enfin ce rôle indigne? Dépouillera-t-elle la toge antique, sortira-t-elle du monde des ombres et des fables pour entrer dans celui des réalités et de la foi? Dieu le sait. Ce que nous savons, c'est que tout s'est écroulé autour de son trône; ce trône seul ne peut rester debout parmi tant de ruines. Il faut que le monde périsse, ou il faut que ce trône s'écroule à son tour, et que sur ses débris s'élève le trône d'une littérature nouvelle, expression vraie de la société rendue à elle-même, c'est-à-dire redevenue catholique.

CHAPITRE XII.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LE LANGAGE.

S'il est incontestable que le paganisme introduit dans l'éducation de la jeunesse a profondément modifié la pensée, et, en quelque sorte, l'*être* des peuples modernes, il est également incontestable que la forme de la pensée, c'est-à-dire la parole et l'art, doit porter des traces non moins profondes de cette influence. A ce que nous avons dit de la poésie et de la littérature ajoutons un mot sur le langage ordinaire, qui reçoit plus directement l'influence de la littérature ou de la langue savante. Nous parlerons ensuite de l'art.

Chacun sait que le style, c'est l'homme; que la langue d'un peuple n'est que la forme extérieure de sa pensée, de ses goûts, de sa manière de juger et de sentir. Si ce peuple est chrétien, sa langue sera chrétienne; si ce peuple est profondément chrétien, sa langue sera profondément chrétienne. Au contraire, si ce peuple est païen, sa langue sera païenne; s'il est profondément païen, sa langue sera profondément païenne. C'est ici un thermomètre infaillible

pour apprécier la nature de l'idée qui domine chez un peuple, aussi bien que chez un homme.

Or, nous avons vu que, depuis trois siècles, le paganisme, c'est-à-dire le naturalisme et le sensualisme, arrivant incessamment par la grande route de l'éducation à la racine même de la société, a pénétré profondément les peuples de l'Europe. Que leur langage doive en porter l'incontestable cachet, énoncer une pareille proposition, c'est la démontrer : toutefois, établissons-la par des faits. Au moyen âge, la langue des nations de l'Europe est entièrement calquée sur la langue religieuse : elle en est pour ainsi dire parfumée. Le spiritualisme et le surnaturalisme se retrouvent partout; les mots chrétiens, les noms sacrés sortent naturellement de toutes les lèvres : la séve chrétienne anime la parole, comme elle vivifie la pensée. La première, tour à tour grave, simple, noble, vive, abondante, naturelle, affectueuse et toujours vraie, communique toutes ces qualités à la seconde. Rien n'est plus facile à constater. Il suffit pour cela d'ouvrir les capitulaires de nos rois et les chartes des anciens temps, de consulter nos historiens, tels que Joinville, Froissard ou d'Avila; de parcourir les discours des chanceliers de nos universités, les mercuriales de nos présidents de parlement, et autres pièces publiques ou officielles.

Arrive le paganisme classique : aussitôt la langue change de caractère. Elle commence par perdre son

abondance et sa simplicité. Fénelon lui-même n'a pu s'empêcher d'en faire la remarque. « Notre langue, dit-il, manque d'un grand nombre de mots et de phrases : il me semble même qu'on l'a *gênée et appauvrie depuis environ cent ans* en voulant la purifier. Il est vrai qu'elle était encore un peu informe et trop *verbeuse*. Mais le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués et dans les plus sérieux : il avait je ne sais quoi de *court*, de *naïf*, de *hardi*, de *vif* et de *passionné*[1]. » Ensuite, la séve chrétienne diminue ; le surnaturel devient plus rare ; les anciennes formules qui l'exprimaient si bien ou disparaissent entièrement, ou sont notablement altérées. S'il en reste encore des vestiges, c'est dans la langue du peuple qu'il faut les chercher : la langue des lettrés en est dépourvue. Pour elle, les mots chrétiens semblent surannés. Elle ne les prononce plus que rarement et comme à regret.

Ainsi, le nom adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se trouve pas une seule fois écrit en toutes lettres dans les discours du pays légal depuis plus de soixante ans. Tandis que l'homme du monde se fait gloire de citer Horace et Virgile, jamais il ne lui arrive de citer une maxime de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Les noms des philosophes

[1] *Lettre sur l'éloquence.*

païens lui viennent naturellement sur les lèvres, ceux des apôtres ou des prophètes jamais ou presque jamais. S'il veut faire l'éloge d'une vertu, il ne dit pas une vertu chrétienne, mais une *vertu antique;* s'il veut présenter le type d'un grand caractère, il ne dit pas un caractère chrétien, il dit un *caractère antique.* Partout où il peut, il substitue des mots païens ou profanes, des mots d'une signification purement *naturelle*, aux mots chrétiens, aux mots d'une signification *surnaturelle.* Pour Dieu, il dit *Divinité*, *Etre suprême*, *Nature;* pour religion, *culte;* pour foi, *convictions* ou *opinions religieuses;* pour charité, *philanthropie, humanité;* pour aumône, *assistance.* Sur le bord de la tombe, le *requiescat in pace* catholique fait place à la formule païenne : *Que la terre te soit légère.*

Il serait facile de citer une foule d'autres substitutions, témoignage manifeste de l'altération de la pensée chrétienne. Je ne parle pas d'un très-grand nombre de mots ou de formules de la langue religieuse qui ne sortent jamais des lèvres de certains hommes, qui ne se trouvent jamais dans certains écrits, dans certaines histoires, dans certains ouvrages sur le sciences physiques ou politiques, si ce n'est avec accompagnement de mépris et de blasphème. Cela est si vrai, que vous pouvez converser longtemps avec un homme lettré, n'importe sur quel sujet, sans reconnaître à son langage s'il est juif, protes-

tant ou sectateur de Bouddha. Il en est de même de la plupart des publications modernes: le cachet catholique en est tellement effacé, qu'on peut presque toujours demander si l'auteur a une religion et si l'ouvrage vient de Paris, de Genève ou de Constantinople.

Or, c'est là tout ensemble un ridicule, une honte et un scandale; mais c'est le fruit légitime du paganisme classique. C'est un ridicule; car il y a contraste choquant entre des mots païens et des âmes baptisées; c'est une honte, car il y a symptôme de l'affaiblissement ou de la perte totale de la foi; c'est un scandale, car les nations ne pouvant plus, ni à notre langage, ni à nos mœurs publiques, distinguer ce que nous sommes en fait de religion, ne savent quel rang nous assigner parmi les peuples. Ce ridicule, cette honte, ce scandale, devinrent dans le calendrier républicain le langage officiel de la nation qui, nourrie de paganisme, c'est-à-dire de sensualisme et de naturalisme, trouvait parfaitement logique de se conformer à ses modèles aussi bien dans son langage que dans ses institutions et dans ses mœurs. Prompte justice, il est vrai, fut faite de cet essai prématuré. Néanmoins, si nous voulons savoir à quelle profondeur le paganisme a pénétré l'esprit public, avec quelle force il s'est ancré dans nos idées, et quel immense chemin il nous a fait faire, il suffit d'un simple rapprochement dont la

haute signification ne saurait être contestée. Outre l'intérêt moral qu'il présente, ce rapprochement offre un intérêt de curiosité d'autant plus vif, qu'à ma connaissance il n'a jamais été fait.

Je le trouve dans le *nom des vaisseaux*, à trois siècles de distance. Je choisis ce point de comparaison, parce que les éléments en sont certains; parce que les deux faits comparés sont une manifestation authentique de la pensée dominante aux deux époques; enfin, parce que le fait contemporain est tellement accepté, qu'on ne pourrait entreprendre d'y rien changer sans produire un immense étonnement et sans susciter une explosion de réclamations et de sarcasmes.

Donc, en 1571, les navires des grandes puissances maritimes de l'Europe se trouvaient réunis dans le golfe de Lépante, où ils devaient remporter la célèbre victoire qui anéantit dans les flots la puissance envahissante de l'islamisme. Voici le nom des 204 galères qui prirent part au combat :

AVANT-GARDE.

La Sainte-Madeleine de Venise.
Le Soleil de Venise.
La Patronne de Sicile.
La Capitane de Sicile.
La Capitane de Gênes.
Le Saint-Jean de Sicile.
La Sainte-Catherine de Venise.
La Notre-Dame de Venise.

AILE GAUCHE.

La Capitane de Venise.
La Capitane de Venise.
La Fortune de Venise.
Le Sagittaire.
Les Deux Dauphins.
Les Trois Mains.
Le Lion et le Phénix.
Le Saint-Nicolas.
La Victoire.
La Lomelline.
La Reine.
La Madone.
Le Cheval-Marin.
Les Deux Lions.
Le Lion.
La Croix.
La Sainte-Vierge,
Le Lion de Candie.
Le Christ.
L'Ange.

CORPS DE BATAILLE.

La Capitane de Lomellini.
La Patronne de Lomellini.
La Capitane de Bendinella.
La Patronne de Gênes.
La Toscane.
L'Homme-Marin.
La Notre-Dame de Venise.
Le Saint-Jérôme.
Le Saint-Jean.
Le Saint-Alexandre.
La Capitane des Mers.
La Croix.
Le Montgibel.
La Donzelle.
La Tempérance.
L'Aventure.
Le Roccaful.
La Victoire.
La Pyramide.
Le Christ.
Le Saint-François.
La Paix.
La Perle.
La Roue.
La Pyramide.
La Palme.
La Capitane de Gil d'Andreada.
La Grenade.
La Capitane de Gênes.

AILE DROITE.

La Capitane de Sicile
La Capitane de Nicolas Doria.
La Force.
La Reine de Candie.
Le Nain.
Le Christ Ressuscité.
L'Homme Armé.
L'Aigle.
La Palme.
L'Ange.
La Dame.
La Nef.
La Notre-Dame de Candie.
Le Christ.
Le Saint-Victor.
La Patronne de Grimaldi.
Les Patrons des Mers.
La Marguerite de Savoie.
La Diane de Gênes.

AILE GAUCHE.

La Pyramide.
La Dame.
Le Christ Ressuscité.
Le Christ Ressuscité de Venise.
Le Christ de Corfou.
Le Christ Ressuscité de Cania.
Le Christ de Venise.
La Galère.
Le Christ de Candie.
Le Christ Ressuscité.
La Roue.
La Sainte-Euphémie.
La Marquise.
La Fortune.
Le Brave.
Le Cheval-Marin.
Le Christ.
Le Bras.
La Notre-Dame.
Le Christ Ressuscité.
La Notre-Dame de Venise.
La Trinité.
La Flamme.
Le Saint-Jean.
L'Envie.
Le Brave.
Le Saint-Jacques.
Le Saint-Nicolas.
Le Christ Ressuscité.
L'Ange.
La Sainte-Dorothée.
La Capitane de Venise.

CORPS DE BATAILLE.

La Capitane de Venise.
La Patronne Royale, montée par Sébastien Veniero, commandant les forces vénitiennes.
La Royale.
La Capitane du grand commandeur de Castille, montée par Don Juan d'Autriche, commandant en chef.
La Capitane du Pape, montée par Marc-Antoine Colonna, commandant les forces pontificales.
La Capitane de Savoie.
Le Griffon.
Le Saint-Théodore.
La Mendoza.
La Montagne.
Le Saint-Jean-Baptiste.
La Victoire.
La Pisane.
Le Figuier.
Le Christ.
Le Saint-Jean.
La Florence.
Le Saint-Georges.
La Patronne de Naples.
La Lune.
Le Passereau.
Le Lion.
Le Saint-Jérôme.
La Capitane de Grimaldo.
La Patronne de David Impériale.
Le Saint-Christophe.
La Judith.
L'Armelino.
La Demi-Lune.
La Doria.
La Religion de Saint-Pierre.
La Religion de Saint-Jean.
La Capitane de Malte.

AILE DROITE.

La Cigogne.
La Lune.
La Fortune.
L'Espérance.
La Furie.
La Patronne de Lomellini.
La Negrona.
La Bâtarde de Negroni.
Le Feu.
L'Aigle.
Le Saint-Christophe.
Le Christ.
L'Espérance.
Le Roi Attila.
Le Saint-Joseph.
Le Gusman.
La Déterminée.
La Sicile.
La Patronne de Nicolas Doria.
L'Aigle.
Le Saint-Tryphon.
La Tour.
La Sainte-Marie.
Le Saint-Jean.
La Patronne de Negroni.
La Capitane de Negroni.
Le Monarque.
La Donzelle.
La Capitane d'André Doria.

ARRIÈRE-GARDE.

Le Saint-Jean.
La Bacane.
La Lionne.
La Constance.
La Marquise.
La Sainte-Barbe.
Le Saint-André.
La Sainte-Catherine.
Le Saint-Barthélemy.
Le Saint-Ange.
La Terrestre.
Le Christ.
Les Deux Mains.
La Capitane de Naples.
La Colonne.
La Madeleine.
La Dame.
Le Monde.
L'Espérance.
Le Saint-Pierre.
Le Saint-Georges.
Le Saint-Michel.
La Sibylle.
La Grue.
La Capitane de Vasquez.
La Souveraine.
L'Occasion.
La Patronne du Pape.
La Sirène.

Ainsi en 1571, bien que le paganisme classique fût dans toute sa ferveur, on ne trouve encore dans une flotte de 204 navires, que *deux* noms païens, ceux de Diane et de Sirène, tandis qu'elle nous offre *soixante-huit* noms de saints ou de saintes.

Voici maintenant le second terme de la comparaison. Le tableau général de la marine française, publié en 1846, présente 371 bâtiments de toute

grandeur. De ces 371 vaisseaux, pas *un seul* ne porte un nom de saint[1], tandis que *quatre-vingt-cinq* ont des noms païens, et tout ce qu'il y a de plus païen. Écoutez:

L'Annibal.
L'Hercule.
L'Hector.
L'Algésiras.
Le Jupiter.
Le Neptune.
Le Nestor.
Le Scipion.
Le Trident.
Le Triton.
L'Andromaque.
La Didon.
L'Iphigénie.
La Sémiramis.
L'Uranie.
La Minerve.
L'Andromède.
L'Atalante.
La Calypso.
La Néréide.
La Sirène.
La Vénus.
L'Alceste.
La Cléopâtre.
La Danaé.
La Némésis.
La Pandore.
La Zénobie.
L'Armide.
L'Erigone.
La Médée.
La Thétis.
L'Héliopolis.
La Pénélope.
La Pomone.
La Psyché.
L'Alcmène.
L'Ariane.
L'Artémise.
La Galatée.
L'Aréthuse.
La Cybèle.
La Danaïde.
La Naïade.
La Cornélie.
L'Actéon.
L'Adonis.
L'Alcibiade.
Le Camille.
Le Griffon.
Le Méléagre.
L'Oreste.
Le Pylade.
Le Mercure.
L'Euryale.
L'Alcyone.
L'Argus.
L'Encelade.
La Baucis.
La Belle-Hélène.
Le Myrmidon.
L'Egérie.
La Proserpine.
Le Bucéphale.
Le Cyclope.
Le Vulcain.
L'Asmodée.
Le Platon.
Le Socrate.
L'Archimède.
Le Caton.
Le Pluton.
Le Titan.
L'Achéron.
Le Cerbère.
La Chimère.
Le Cocyte.
Le Phaéton.
Le Solon.
Le Styx.
Le Tartare.
Le Ténare.
L'Anacréon.
L'Alecton.
L'Erèbe.

Ce rapprochement prouve certainement quelque chose, attendu que le langage, et surtout le langage officiel, est l'expression des idées dominantes chez un peuple, comme le thermomètre est l'indicateur

[1] Il faut excepter le *Santi-Petri* qui n'est pas d'origine française.

fidèle des degrés de la température. Mais, si on veut savoir tout ce qu'il prouve, il faut se rappeler non-seulement que ces noms païens ont été imposés à nos vaisseaux par des *lettrés*, mais encore qu'ils ne sont désavoués par personne; il faut se rappeler, en outre, que, dans tout le reste, le langage a suivi le même mouvement; si bien que la nomenclature païenne de la marine n'est pas un fait isolé, mais simplement un point de vue d'un fait universel. Cela posé, pour mesurer avec une exactitude sinon mathématique, du moins approximative, le chemin que le paganisme a fait en Europe depuis trois siècles, il suffit, ce semble, des règles de proportion suivantes :

Au seizième siècle, le paganisme était à la société comme *deux* est à *deux cent quatre ;*

Trois cents ans plus tard, aujourd'hui, le paganisme est à la société comme *quatre-vingt-cinq* est à *trois cent soixante et un.*

Quoi qu'il en soit de la valeur absolue de ce calcul, il n'en reste pas moins que, pour nommer les plus magnifiques ouvrages de son génie, de ce génie qu'il reçut de Dieu et pour la gloire de Dieu; que, pour placer ses navires sous la protection d'en haut; que, pour inspirer à ses marins perdus au milieu de l'Océan, éloignés de la patrie, exposés à de formidables dangers, de consolantes et salutaires pensées, le royaume très-chrétien n'a pas su pro-

noncer une seule fois le nom d'un saint, n'a pas su élever une seule fois ses regards vers le ciel ! En revanche il a su parcourir tous les pays païens, rappeler tous les noms païens, évoquer tous les dieux célestes, terrestres et infernaux pour baptiser ses navires et leur confier ses navigateurs ! C'est Florence, la reine de la peinture, plaçant chaque salon de sa galerie sous le vocable d'une divinité païenne. Partout le même langage; donc partout la même idée.

CHAPITRE XIII.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LES ARTS.

L'influence païenne que nous venons de constater sur le langage a dû nécessairement se faire sentir aux arts, nouvelle manifestation de la pensée. Or, il y a un art chrétien, comme il y a une littérature chrétienne. Né le premier jour où le christianisme célébra ses augustes mystères, soit dans le cénacle de Jérusalem, soit dans les catacombes de Rome, il a laissé partout des traces de son existence. Développé avec le temps, il avait, longtemps avant le quinzième siècle, acquis un haut degré de perfection. Le moyen âge avait vu le mouvement artistique le plus prodigieux dont l'histoire d'aucun peuple fasse mention.

Au commencement du onzième siècle, le monde chrétien à peu près tout entier, mais principalement l'Italie et les Gaules, saisi tout à coup d'un enthousiasme divin, se mit à renouveler ses anciennes basiliques, bien que la plupart fussent dans un état convenable de richesse et de conservation. Une rivalité sublime s'établit entre les peuples à

qui élèverait les plus magnifiques monuments. Les flottes des Pisans, des Génois et des Vénitiens sillonnaient toutes les mers, visitaient toutes les îles pour en apporter l'albâtre, le porphyre et les marbres les plus rares. Jamais les Romains ne firent couler, pour bâtir leurs gigantesques édifices, leurs routes, leurs aqueducs, leurs naumachies, leurs cirques et leurs amphithéâtres, des fleuves d'or aussi abondants que ceux que nos religieux ancêtres firent couler pour édifier leurs cathédrales et pour les orner. On eût dit que le monde lui-même, secouant ses anciens vêtements, s'empressait de se couvrir, comme d'un manteau de gloire, d'églises, de basiliques étincelantes d'azur, d'or et de pourpre [1]. Le même mouvement continua pendant les trois siècles suivants.

A la fin de cette glorieuse période, l'Europe apparaît aux regards éblouis, resplendissante de chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de mosaïque, de peinture, de ciselure que nous pouvons bien admirer, mais que nous n'égalerons jamais. En effet,

[1] Infra millesimum tertio jam fere imminente anno contigit in universo pene terrarum orbe, præcipue tamen in Italia et in Galliis, innovari ecclesiarum basilicas, licet pleræque decenter locatæ minime indiguissent, æmulabatur tamen unaquæque gens christicolarum adversus alteram quo decentior foret. Erat enim instar, ac si mundus ipse excutiendo semet, rejecta vetustate, passim candidam ecclesiarum vestem indueret. Glaber. apud Murator., *Antiquit. Ital.*, t. IV, p. 828.

pendant que le génie de la foi, personnifié en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, dans une foule de *grands hommes inconnus*, lançait dans les airs ces cathédrales aux proportions gigantesques et parfaitement harmonieuses, il animait de son souffle divin le sculpteur qui découpait en dentelle les myriades d'aiguilles dont la pointe élancée semblait porter la prière jusqu'au ciel, puis faisait jaillir de la pierre et du marbre ces peuples entiers de statues qui, pour instruire le pèlerin de la vie, lui remettaient sous les yeux les augustes, les formidables réalités du monde futur, les combats et les triomphes de ceux qui l'avaient précédé dans le pèlerinage du temps à l'éternité.

Conduit par la main immortelle de Cimabue, de Pisano, de Giotto et de bien d'autres, le pinceau catholique écrivait sur les murailles des basiliques, quelquefois sur les parois des plus humbles chapelles, la merveilleuse épopée du christianisme et élevait l'art à une perfection désespérante. Le mosaïste émaillait comme un parterre le pavé et la voûte du temple de fleurs immortelles et de dessins aux mille couleurs; le ciseleur gravait sur les vases sacrés ou les mystères de l'homme-Dieu, ou la vie des saints, ou les emblèmes des vertus; le verrier, l'orfévre, le brodeur rivalisaient de zèle et de succès, en sorte que c'est à peine si on rencontrait une humble église, un pauvre monastère qui ne renfer-

mât quelque précieux objet d'art. En un mot, grâce au christianisme, agissant alors dans la plénitude de sa puissance, l'Europe fut un véritable musée, mais un musée chaste, moral, où l'art, devenu ce qu'il doit être, un sacerdoce, avait traduit en chefs-d'œuvre de tout genre le principe spiritualiste qui l'inspirait.

On en était là lorsque le paganisme classique fit invasion en Europe. Or, il est dans la nature des choses que les arts reçoivent l'impulsion de la littérature et marchent dans sa voie. Devenue païenne, la littérature communiqua donc aux arts une direction païenne. La peinture fut la première à prêter son concours à cette heureuse restauration du paganisme au sein des nations chrétiennes. A cette époque, pour la première fois, le pinceau du peintre, que la religion avait consacré presque exclusivement à écrire les choses saintes, fut prostitué à reproduire les divinités et les faits mythologiques sur la toile, sur les murs et jusque sur les lambris des palais. Des demeures des grands on vit disparaître les tableaux religieux pour faire place aux infamies de la fable.

Pour avoir une idée de la licence et de l'impudente obscénité des peintures faites à cette époque, il suffit de dire que les dieux et les déesses de l'Olympe, dans un état de nudité complète, et dans les attitudes les plus lubriques, *ornent* les galeries des maisons princières, tellement que les yeux les moins

chastes ne peuvent les regarder sans que le front rougisse. C'est pour cela sans doute que l'accès de ces galeries n'est pas permis à tout le monde, mais seulement aux personnes d'une classe élevée et seulement les jours de réception : apparemment que ces jours-là, et pour de telles personnes, ces tableaux n'ont rien qui puisse blesser la pudeur!

Ce ne fut point assez de remplir les maisons de Vénus, de Nymphes, de prostituées; la licence de l'art, devenu païen, en vint jusqu'à souiller la sainteté des temples du vrai Dieu. L'antiquité chrétienne avait constamment vêtu de robes et de draperies élégantes les anges, représentés dans l'attitude d'une pudeur toute céleste; dans ce siècle on les déshabilla complétement, et on les présenta aux yeux des fidèles sous la forme de génies païens. On alla encore plus loin en peignant les saints et les vertus. Des hommes et des femmes à moitié nus, tels furent les saints, les saintes, les vertus qu'on offrit à la vénération des chrétiens.

Entre des milliers d'exemples, je n'en citerai qu'un, c'est le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Dans ce tableau, où la chair domine bien plus que l'esprit, où la nudité des membres efface l'idée chrétienne, on admire l'habileté du peintre, la vigueur de son pinceau, la puissance de son génie, mais le sentiment chrétien ne s'y trouve presque pas, et la piété encore moins. Comment, par exemple, se faire

à l'idée que le juge suprême des vivants et des morts aura l'air irrité d'un simple mortel, l'attitude convulsive de Jupiter lançant la foudre ou de Neptune gourmandant les flots? Dans ce manque de vérité perce l'influence du mythe olympique sur le génie de l'artiste chrétien.

Raphaël lui-même fut entraîné par le torrent. Le talent admirable qu'il avait reçu du ciel pour prêcher le spiritualisme chrétien, il le prostitua trop souvent au sensualisme païen. D'abord il ne rougit pas de reproduire, je ne sais combien de fois, la plus infâme des déesses; puis de souiller ses tableaux religieux, même les plus estimés, des figures de courtisanes. Il en est de même du Titien, de Jules Romain et de tous les autres peintres disciples de la renaissance. Pour juger d'un seul coup d'œil la désastreuse influence du paganisme sur la peinture, il suffit de visiter la galerie du palais Pitti à Florence. Ici, commença le sensualisme païen; ici, pour consacrer en quelque sorte les souvenirs de son berceau, il réunit la plupart des œuvres capitales dues à son inspiration. On y voit des yeux, on y touche des mains cette vérité, que la renaissance fut dans la peinture ce qu'elle fut dans la littérature : le culte de la forme et l'apostolat du sensualisme.

Ce temple de la peinture se divise en quinze *chapelles* ou salons. *Aucun* n'a reçu une dénomination chrétienne; *trois* ont des noms insignifiants : salons

della Stuffa, des *Enfants*, des *Poccetti*. Les *douze* autres portent le nom d'une divinité païenne ou d'un demi-dieu : salon de *Vénus*, salon d'*Apollon*, salon de *Mars*, salon de *Jupiter*, salon de *Saturne*, salon de l'*Iliade*, salon de l'*Éducation de Jupiter*, salon d'*Ulysse retournant à Ithaque*, salon de *Prométhée*, salon de la *Justice*, salon de *Flore*, salon de la *Musique*. Dans la crainte qu'on ne se méprenne sur la pensée qui a présidé à ces arrangements et à ces dénominations, ces derniers salons sont les plus magnifiques; le salon de Vénus est le *premier*. Chaque divinité tutélaire est peinte à la voûte de son salon avec ses *chastes attributs* ou dans l'accomplissement de quelques faits mythologiques, tous plus propres les uns que les autres à inspirer de célestes pensées. Au-dessous, sur les quatre parois du sanctuaire, vous voyez briller les tableaux des grands maîtres de la renaissance. On dirait des *ex-voto* qui témoignent de la reconnaissance des artistes pour le dieu ou la déesse à l'inspiration desquels ils semblent se déclarer redevables des œuvres de leur pinceau.

J'ose défier de trouver une traduction plus littérale de la pensée artistique au seizième siècle, que tout ce spectacle si parfaitement païen; un témoignage plus irrécusable de l'alliance adultère de la peinture et du paganisme accomplie à cette époque. La galerie de Florence ne dit-elle pas au jeune artiste, obligé de la visiter comme l'apprenti est obligé

de faire son tour de France : « Lève les yeux à la voûte de mes salons ; voilà les dieux de la peinture, voilà ceux qui ont inspiré les chefs-d'œuvre qui brillent à leurs pieds. Tu n'as que faire de chercher dans le ciel des chrétiens des inspirations et des modèles : l'Olympe te suffit, la route t'est frayée par les traces lumineuses des grands maîtres ; travaille, imite, espère. »

Et que doit-il imiter ? Ce qu'il a sous les yeux ? Et qu'a-t-il sous les yeux ? Des tableaux qui se divisent en deux grandes classes : les sujets profanes et les sujets religieux.

Les premiers sont traités par les maîtres avec une *perfection* qui rappelle certaines fresques de Pompéi : on voit qu'ils ont été écrits de verve. Il est telle figure devant laquelle le chirurgien peut faire un cours d'anatomie. La douceur, la force, l'éclat, les plus délicates nuances de la carnation ; les fibres, les nerfs, les muscles, les moindres tendons ; le jeu complexe des organes, leur dilatation ou leur contraction, suivant l'impression *naturelle* du plaisir ou de la douleur : rien n'y manque. A toutes ces qualités se joignent la régularité des proportions, l'irréprochable naturel des poses, la beauté ravissante du coloris ; la forme matérielle et la sensation physique se trouvent rendues avec une perfection désespérante.

Quant aux sujets *religieux*, on devine ce qu'ils

peuvent être : le peintre les a faits à son image, comme lui-même s'était fait à l'image des modèles païens et profanes. La forme matérielle ne laisse rien ou presque rien à désirer. Vous avez de beaux hommes et de belles femmes, des Grâces, des Nymphes, des déesses; mais des saints et des saintes peu ou point. Vous découvrez, même involontairement, dans les saints, les saintes, les martyrs, les anges, un air de famille avec Apollon, Jupiter, les Muses, les héros et les héroïnes de l'antiquité qui vous rend palpable l'inspiration païenne. On cherche le ciel, on ne trouve que l'Olympe : l'*œil* admire; mais le *cœur* ne prie pas. Tout un ordre de sentiments, d'idées, d'images, déposé en nous par la religion et qui compose le fonds de notre être *surnaturel*, reste sans traduction. Le peintre ne nous comprend pas; son idiome n'est pas le nôtre : il parle *chair* et nous parlons *esprit*.

Être muette pour le spiritualisme est le premier malheur de la peinture, élève de la renaissance; comme le premier reproche qu'on doit lui faire, c'est d'être devenue le plus dangereux apôtre du sensualisme. Elle en mérite un autre beaucoup plus grave. Avant son divorce, elle ne peignait pas le nu. Cela pour deux raisons : la première, parce que la religion chrétienne, essentiellement spiritualiste et morale, le défend. Or, la peinture, fille docile de sa chaste mère, se prenait elle-même au sérieux, et se regar-

dait comme un sacerdoce destiné à traduire un ordre d'idées, de sentiments et de beautés supérieur aux sens. La seconde, conséquence de la première, parce que la peinture du nu n'était aucunement nécessaire à la perfection de l'art catholique. On cherchait exclusivement à rendre la beauté *spirituelle*, la seule dont la vue élève au-dessus des sens. Or, cette beauté se réfléchit uniquement dans les yeux et dans les traits du visage. De là, l'incomparable pureté des figures et le type vraiment divin qui distinguent les ouvrages des grands maîtres antérieurs à la renaissance. On voit que cette partie absorbait leurs soins et leur talent. Tout le reste, regardé comme accessoire, est traité avec une certaine négligence devenue le sujet éternel de reproches poussés jusqu'à l'injustice.

Cette dignité, cette sainte mission de l'art fut méconnue par les artistes nouveaux. Formés à l'école du paganisme, ils n'ont vu habituellement que la beauté matérielle, et, pour la faire ressortir, ils ont peint le nu, et ils l'ont peint, les malheureux! avec une abondance et une effronterie qui fait baisser les yeux à la vertu, et qui couvrira toujours de rougeur le front le moins pudique. Est-ce là un progrès? est-ce là le légitime usage de l'art? n'en est-ce pas la profanation? Dieu a-t-il donné à l'homme le génie pour corrompre plus habilement?

Sous l'influence du paganisme, la peinture cesse

donc, sauf toutefois d'honorables exceptions, d'être la langue du spiritualisme pour devenir la langue du sensualisme. Pour le fond elle a perdu infiniment plus qu'elle n'a gagné à la révolution du quinzième siècle. Quant à la forme, pourrait-on prouver qu'en demeurant catholique l'art n'eût pas atteint cette correction de dessin, cette régularité de traits, cette perfection de pose, de draperies et autres accessoires que la renaissance se glorifie de lui avoir données, et que l'expérience lui eût données sans elle? Celui qui peut plus peut moins. L'art catholique s'était élevé jusqu'à la beauté idéale et surnaturelle : un peu de pratique lui eût donné le secret de la beauté sensible, dont les modèles sont palpables. On peut citer en preuve les chefs-d'œuvre de Giotto, du B. Angelico, de Gaddi et de beaucoup d'autres. La chapelle des Espagnols, à Rome, possède plusieurs figures anciennes aussi belles de style et d'expression que celles de Raphaël, et les pensées sont plus profondes, les conceptions plus vastes. La madone de sainte Marie *in Cosmedin; Notre-Seigneur,* à l'église des saints Côme et Damien sur le Forum, sont admirables de tout point : telle est la majesté des figures que Michel-Ange, Raphaël et tous les peintres qui les ont suivis n'ont jamais pu l'atteindre.

CHAPITRE XIV.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Bien que la peinture se soit trop souvent prêtée, dès le commencement de la renaissance, à seconder le sensualisme païen, il faut reconnaître qu'elle ne s'éloignait de la religion qu'à regret. L'école fondée par Fra Bartolomeo et par le B. Angelico lutta longtemps contre l'invasion, et obtint de magnifiques succès. On n'en peut pas dire autant de la sculpture.

A peine le culte du paganisme fut-il inauguré, que les sculpteurs et leurs patrons se laissèrent emporter à un fanatisme, et presque à un délire incroyable pour les modèles antiques. D'abord, on n'épargna ni dépenses, ni travaux, pour découvrir les statues des divinités de l'Olympe et des grands hommes de l'antiquité : les fouilles furent couronnées de succès. Tandis que les siècles chrétiens réservaient leur enthousiasme pour la découverte de quelque martyr célèbre et leur or pour élever des temples aux héros de la foi, on vit, ô temps! ô mœurs! l'enthousiasme, réservé uniquement pour les dieux de la fable, se manifester par des fêtes et des réjouissances publi-

ques, et l'or chrétien consacré à bâtir des palais somptueux pour loger les divinités et les hommes du paganisme. Trouvait-on une statue de Vénus, de Jupiter, d'un Satyre, que dis-je, une statue! un fragment de statue, un bras, un pied, un torse, une main, un nez : aussitôt vous auriez vu les académies s'assembler, et avec un sérieux extrême ordonner des investigations. Des commentaires paraissaient de toutes parts, et les villes entières, parcourues dans tous les sens par les amateurs, passaient de l'agitation à l'allégresse, comme si la découverte de ces objets avait assuré le salut de la république. Ensuite ces statues des dieux et des hommes du paganisme, les inscriptions, les vases, les urnes, les tombes et les monuments de tout genre, s'en allaient peupler non-seulement les musées (ce qui était permis, et jusqu'à un certain point digne d'éloges), mais les palais et les maisons.

Par ce qui se passait à Rome même, qu'on juge de ce qui se faisait ailleurs. Un jour on annonce que des ouvriers viennent de trouver dans les environs de *Sept-Salles* un groupe en marbre d'un ciseau grec admirable. A cette nouvelle, les artistes et les savants accourent aux jardins de Titus. Ils ont reconnu le *Laocoon*, tel que Pline l'a décrit : l'enthousiasme est à son comble. Le soir toutes les cloches des églises sonnent pour annoncer l'heureuse découverte. Les poëtes ne dorment pas la nuit; ils

préparent, pour saluer le retour du chef-d'œuvre antique à la lumière, des sonnets, des hymnes, des canzoni : le lendemain, Rome entière est en fête. La statue, ornée de fleurs et de verdure, traverse la ville au son de la musique; les dames sont aux fenêtres, applaudissant des mains; les prêtres rangés en haie se découvrent à la vue du chef-d'œuvre; tout le peuple est dans les rues, accompagnant de ses chants joyeux le Laocoon, qui fit son entrée triomphale au Capitole.

La statue placée sur son piédestal, Jules II se retire dans ses appartements, et alors commence une fête nouvelle où le cardinal Sadolet, la tête couronnée de lierre, chante l'heureux événement dans une ode que tous les humanistes savent par cœur[1]. Le soir Sadolet trouva dans sa chambre un beau manuscrit de Platon : c'était un présent du pape. Quant à Félix de Frédis, qui avait découvert la précieuse statue, le souverain pontife lui donna une partie des revenus de la gabelle de la porte de Saint-Jean-de-Latran et le nomma notaire apostolique[2]. Est-il besoin d'ajouter que les partisans fanatiques de la renaissance abusèrent de la manière la plus étrange de ces encouragements pontificaux?

En effet, dans la crainte que le peuple ne fût privé de la vue des chastes objets dont les fouilles

[1] Ecce alto terræ e tumulo, etc.

[2] Audin, *Vie de Luther;* Winkelmann, *Hist. de l'art.*

amenaient la découverte, on les exposa dans les carrefours et sur les places publiques; on les mit aux façades des palais et des maisons, là où la piété des anciens chrétiens plaçait le signe auguste de la croix et les images des saints. Mais, d'une part, ces débris de la superstition païenne ne laissaient pas que d'être fort chers et le petit nombre pouvait se les procurer; d'autre part, pas un *honnête homme*, pas une famille aisée qui ne voulût en avoir.

Aussi, comme on avait traduit en langue vulgaire, dans l'intérêt du peuple, les ouvrages les plus obscènes de l'antiquité, les sculpteurs *chrétiens* reproduisirent à l'envi les anciennes statues de tous les dieux et de toutes les déesses de l'Olympe, les uns en marbre et en bronze, les autres en terre cuite, en plâtre et en pierre. Les graveurs les multiplièrent à l'infini, et souvent même ajoutèrent à l'obscénité du modèle. Par ce moyen, toutes les infamies mythologiques devinrent si communes que tout chrétien, si pauvre qu'il fût, se vit en état de se procurer, au lieu des portraits de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, la gravure ou la statue de Jupiter, de Vénus, de Cupidon, de Diane et des autres.

C'est alors que le sensualisme, découlant à pleins bords du ciseau du sculpteur, du burin du graveur comme du pinceau du peintre, inonda de ses flots impurs toute l'Europe chrétienne. Des palais, où ils avaient pris la place du Sauveur, de Marie, des

martyrs et des saints, Jupiter, Junon, Apollon, Vénus, les Grâces, les Nymphes, les Satyres, les dieux et les demi-dieux descendirent en triomphe sur les places des cités, ornèrent les fontaines, peuplèrent les promenades publiques, et embellirent les parcs et les jardins des villas, donnant à tous, et à toute heure, les plus éloquentes leçons de lubricité. L'enfant lui-même trouva dans le foyer domestique, ou du moins n'en put sortir sans rencontrer des images qui, en flétrissant sa jeune imagination, inclinaient son cœur vers la terre et les sens : moins heureux que l'enfant du moyen âge qui, dans la demeure paternelle, comme dans les rues des cités ou sur le bord des chemins, était sûr de rencontrer les saintes images, les naïves statues de Jésus et de sa mère ou des antiques patrons de l'Europe catholique. On comprend combien cette continuelle vision du monde supérieur, en prêchant le spiritualisme le plus élevé, ennoblissait le cœur et encourageait la vertu.

Toutefois, il ne suffisait pas au sensualisme païen d'avoir souillé les lieux et les édifices profanes, il osa pénétrer jusque dans les temples du vrai Dieu. Les tombeaux, que jusqu'à cette époque la piété des anciens artistes avait embellis de figures, d'emblèmes et d'ornements chrétiens, commencèrent à être édifiés dans le goût païen. Des statues indécentes y représentèrent les vertus chrétiennes. Dans le principe le scandale fut poussé si loin, qu'au lieu

d'honorer la mémoire des morts, les figures étaient beaucoup plus propres à exciter les passions des vivants, et qu'on fut obligé plus tard de les couvrir d'un vêtement de bronze. Ensuite on fit disparaître des mausolées tous les emblèmes chrétiens, pour les remplacer par des emblèmes ou païens ou profanes. De telle sorte que si ce n'était le temple dans lequel ils sont placés, bien moins pour l'embellir que pour le souiller, rien dans ces monuments ne pourrait faire reconnaître des tombeaux chrétiens.

D'autrefois, ce qui n'est pas moins sacrilége quoique plus ridicule, on fit un mélange bizarre du christianisme et du paganisme. La *Religion* et le *Temps*, l'*Espérance* et l'*Amour*, accolés ensemble, chacun avec ses attributs chrétiens ou mythologiques, firent des mausolées, un je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Entre des milliers d'exemples, je citerai le tombeau du Dauphin, placé au milieu du chœur de la métropole de Sens. Mais qu'il y ait mélange ou non sur les tombeaux comme aux retables des autels ou ailleurs, toutes les figures sont exécutées d'après le type païen. Les Génies deviennent les Anges; Diane, la sainte Vierge; Endymion ou Apollon, Notre-Seigneur et les saints; César et Neptune, Moïse; les philosophes, saint Joseph et les prophètes.

Disons toutefois, pour être juste, que la sculpture, comme la peinture, conserva quelque chose de

chrétien, même après l'invasion générale du paganisme; mais l'architecture, rien du tout. Dès le commencement du seizième siècle, elle s'éloigna complétement du type chrétien. A partir de cette époque, l'opinion publique déclara que non-seulement les palais, les maisons, les théâtres et tous les édifices profanes, mais encore les églises, devaient être construits dans le style grec et romain. Ce qui était diamétralement contraire à l'usage constant de l'Église. Il est vrai, lorsque les chrétiens d'autrefois n'avaient ni les ressources ni le temps nécessaires pour bâtir une église, ils se servaient, pour adorer le vrai Dieu, des temples des fausses divinités après les avoir purifiés et dépouillés de tous les vestiges de l'idolâtrie. Mais quand il leur fut donné de construire à neuf des églises, jamais un architecte chrétien ne prit pour modèle un temple païen. Aussi, de l'inspection des monuments chrétiens qui nous restent ressort ce fait incontestable, que *depuis l'origine de l'Église jusqu'au seizième siècle, aucune église neuve n'a été bâtie dans le style païen.*

Qu'on ne l'attribue ni au manque d'argent, ni au défaut de modèles. D'une part, les Césars furent à peine chrétiens qu'ils n'épargnèrent aucune dépense pour donner à la religion des temples magnifiques; d'autre part, les plus célèbres temples païens de la Grèce et de l'Italie subsistaient encore dans toute leur intégrité. Mais les architectes chrétiens les dé-

daignèrent avec raison; car ils trouvaient le style païen impropre au culte et contraire au génie catholique. Sous le nom d'architecture byzantine, il s'établit donc une nouvelle manière de bâtir les églises. De Constantinople, où elle avait pris naissance, elle passa en Occident. Modifiée par l'étude approfondie des rapports de l'art et de la foi, aidée surtout des conseils des évêques, qui examinaient avec soin le plan des nouveaux édifices, qui souvent le donnaient eux-mêmes, cette architecture parvint, sous le nom d'architecture gothique, au plus haut degré de perfection. On lui doit ces immenses, ces magnifiques, ces étonnantes cathédrales de France, d'Angleterre et d'Allemagne, où l'élégance, la grâce, la richesse, la brillante variété des formes se réunissent à la majesté de l'ensemble, et font resplendir dans tout l'éclat de sa gloire le génie de la foi qui les inspira.

Mais lorsqu'à la fin du quinzième siècle on eut commencé à répéter que les ouvrages des païens étaient le type du beau en tout genre, non-seulement dans les lettres, mais aussi dans les arts; qu'ils devaient être les seuls modèles dignes de l'artiste et du littérateur, l'architecture chrétienne, consacrée par l'usage de quinze siècles, illustrée par d'innombrables chefs-d'œuvre, fut aussitôt traitée de barbare et bannie des villes chrétiennes. Pour qu'il ne restât pas vestige de ses ouvrages, on vit les architectes, ou plutôt les Vandales de cette époque insensée, transpor-

tés de l'aveugle fureur qui avait poussé les barbares du cinquième et du sixième siècle à renverser les temples obscènes du paganisme, s'efforcer de détruire les pieux, les vénérables sanctuaires des âges chrétiens.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que la très-antique et très-vénérable basilique de Saint-Pierre au Vatican, incomparable monument non-seulement de la religion de l'Europe entière, de la piété des fidèles, de la munificence des papes et des rois; mais encore, au jugement même du Bramante, véritable musée et chef-d'œuvre unique de l'art chrétien, fut impitoyablement renversée de fond en comble pour faire place à l'édifice gréco-romain que la renaissance lui a substitué. Ni les cris, ni les colères de ce grand artiste ne purent arrêter le marteau démolisseur.

Le même vandalisme étendit partout ses ravages. Qui comptera les anciennes églises, les chapelles, les tours, les tombeaux ou complétement détruits, ou ensevelis dans les entrailles de la terre, ou défigurés par d'indignes mutilations, ou par des additions plus indignes encore, afin que l'Europe entière ne comptât plus aucun édifice, ancien ou moderne, qui ne fût dans le style grec et marqué au coin du paganisme? Bien plus, dans le moyen âge, l'archictecture civile elle-même avait pris un caractère religieux et produit de superbes édifices, comme

on peut encore le voir à Venise en particulier et dans quelques villes de France, de Belgique et d'Angleterre. Or, le seizième siècle entreprit de renouveler ou de restaurer même les églises dans le style païen. Le fanatisme arriva à un tel degré, que sans la vive opposition de l'autorité ecclésiastique, les anciens monuments chrétiens qui avaient échappé à la fureur des barbares seraient tombés sous les coups des chrétiens eux-mêmes.

Cette opposition qui, on doit l'avouer, ne dura pas toujours, fût loin de sauver tous nos édifices. « Pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, l'engouement pour un style d'architecture récemment adopté était tel, que le système de restauration appliqué à nos anciens édifices religieux fut pour eux un malheur, non-seulement au point de vue de l'art, mais encore sous le rapport de leur solidité. Ils furent traités en dépit du principe de leur construction; on leur reprochait de n'être point en harmonie avec ce que l'on regardait alors comme le beau en architecture, et on les torturait pour les soumettre au goût du jour [1]. »

Faut-il s'étonner de tant d'actes de vandalisme qui nous font aujourd'hui gémir? Faut-il même s'étonner que le divorce de l'architecture avec la reli-

[1] Rapport présenté à M. le ministre des cultes sur la situation des édifices religieux; par M. de Contencin, direct. de l'adm. des cultes. Janvier 1851.

gion se soit maintenu jusqu'à nos jours avec une sorte de bonne foi et au milieu d'un concert de louanges qui seront un des plus grands étonnements de l'avenir? Faut-il enfin s'étonner de l'aberration dans laquelle il a entraîné l'esprit public, quand on entend les hommes les plus distingués par l'intelligence et le bon goût, avancer comme un double axiome que l'architecture païenne est le type du *beau*, et l'architecture chrétienne le type du *laid?*

Après avoir cité un éloge pompeux du nouveau temple de saint Pierre au Vatican : *où la curiosité la plus avide et la plus intelligente trouve de quoi se satisfaire ; où les artistes en tout genre les plus critiques et les plus habiles viennent admirer et s'instruire* : Feller termine ainsi son article sur Jules II : « Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture ; et de son temps les beaux-arts commencèrent à sortir *des décombres de la barbarie gothique.* »

Voilà bien une autre autorité. Parlant de l'architecture chrétienne, Fénelon s'exprime en ces termes. « Les inventeurs de l'architecture qu'on nomme *gothique*, et qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent sans doute avoir surpassé les architectes grecs. Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage ; les pièces nécessaires pour le soutenir ou le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions : tout est simple, tout

est mesuré, tout est borné à l'usage : on n'y voit ni hardiesse, ni caprice qui impose aux yeux; les proportions sont si justes que rien ne paraît fort grand, quoique tout le soit; tout est borné à contenter la vraie raison. Au contraire, l'architecture gothique élève, sur des piliers très-minces, une voûte immense qui monte jusqu'aux nues; on croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des siècles; tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes; la pierre semble découpée comme du carton; tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leur vain raffinement, la simplicité grecque? Changez seulement les noms, mettez les poëtes et les orateurs en la place des architectes : Lucain devait naturellement croire qu'il était plus grand que Virgile; Sénèque le tragique pouvait s'imaginer qu'il brillait bien plus que Sophocle; le Tasse a pu espérer de laisser derrière lui Virgile et Homère. Ces auteurs se seraient trompés en pensant ainsi[1]. »

Vous l'entendez; tout ce que l'art chrétien a jamais produit de plus parfait n'est qu'une œuvre de mauvais goût, qui ne peut soutenir la comparaison avec les ouvrages du paganisme. Architectes et poëtes chrétiens ne sont près des païens que ce que

[1] Lettre sur l'éloq., *à la fin*.

Lucain est près de Virgile, Sénèque près de Sophocle !

Résumant tout ce qui précède et appliquant à l'architecture et à la sculpture les réflexions que nous avons faites sur la peinture, nous disons que, tout examiné de sang-froid et sans passion, la renaissance ne fut autre chose que la résurrection du paganisme dans l'art aussi bien que dans les lettres, et la destruction du christianisme dans l'art aussi bien que dans les lettres; la revanche du sensualisme païen vaincu jadis par le spiritualisme chrétien ; un immense pas rétrograde et non un immense progrès; une source d'erreurs et de honte pour l'Europe et non un principe de lumière et de gloire. Tels sont les grands avantages que nous avons recueillis, que nous recueillons encore du paganisme classique. Il en est d'autres que nous allons faire connaître dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XV.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LA PHILOSOPHIE.

Pendant que le paganisme classique se formule dans l'ordre artistique par le naturalisme et le sensualisme, il se fait sentir dans l'ordre purement intellectuel par une influence peut-être plus funeste, quoique moins palpable. Nulle part il n'a fait plus de ravages que dans la philosophie. J'appelle philosophie cette recherche ardente de la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur le monde, sur l'ensemble des êtres, leur nature et les rapports qui les unissent. Pour explorer cet immense domaine, la raison, on le conçoit, a besoin ici plus qu'ailleurs d'un point de départ certain, d'une boussole parfaitement sûre et d'une pierre de touche infaillible qui l'aide à distinguer le vrai du faux. Sous l'empire du christianisme, toutes ces conditions de succès étaient mises à sa disposition.

Fille docile de la foi, la raison commençait par écouter les leçons de sa mère. Puis, prenant pour point de départ les vérités qu'elle avait apprises à cette infaillible école, elle en recherchait les rapports cachés, elle en montrait la richesse et la variété, elle

en faisait des applications fécondes en utiles résultats. Avait-elle des doutes? elle consultait sa mère en comparant les découvertes qu'elle avait faites aux enseignements qu'elle avait reçus, et toujours, enfant bien née, elle faisait tourner ses succès à la gloire de la religion. En d'autres termes, et pour parler le langage du plus grand philosophe que le monde ait connu : dans le système scientifique créé par le christianisme et si bien compris du moyen âge, les sciences ressemblaient à une famille parfaitement ordonnée. La théologie était la mère, toutes les sciences étaient ses filles; la mère donnait les ordres, imprimait la direction; les filles travaillaient, chacune dans sa sphère, pour le bien commun. Le but suprême de tous les efforts était la glorification et le service de leur reine, qui mettait en œuvre, pour le bien physique et moral de l'homme, les résultats obtenus par chaque science et par la philosophie elle-même, sa fille aînée [1].

De la certitude du point de départ, de la direction infaillible dans l'investigation, de la convergence

[1] Theologia imperat omnibus aliis scientiis tanquam *principalis*, et utitur in *obsequium* sui omnibus aliis scientiis, quasi *usualis*... ita ut, cum finis *totius philosophiæ* sit intra *finem theologiæ*, et ordinatus ad ipsum, *theologia debeat omnibus aliis scientiis imperare, et uti iis quæ in eis traduntur*. D. Th. *in lib.* 1 *Sentent. prolog.* — Non accipit sua principia ab aliis scientiis, sed immediate à Deo per revelationem. Et ideò non accipit ab aliis scientiis tanquam à superioribus, sed utitur eis tanquam inferioribus, et ancillis. Id. S. Theol., p. 1, q. 1, art. V.

universelle de toutes les sciences vers le même but étaient venus et cette exemption de toute erreur grave, et cette lucidité dans les définitions, et cette richesse dans les aperçus, et cette fécondité dans les applications, et ce caractère d'unité et d'universalité dans la science, et cette profonde entente de la vérité, et ces magnifiques *spéculations* qui, se réunissant dans les ouvrages de saint Augustin, de saint Anselme, d'Albert-le-Grand, d'Alexandre d'Alès, de saint Bonaventure, de saint Thomas, comme dans un vaste miroir, illuminaient de leurs immortelles splendeurs toutes les questions les plus abstraites de l'ordre religieux, politique, civil, domestique et même matériel.

Oui, splendeurs immortelles, parce que les mille systèmes philosophiques nés depuis trois siècles, loin d'en obscurcir l'éclat, n'ont fait que le rendre plus vif; immortelles, parce que c'est encore là qu'il faut aller chercher la solution de tous les problèmes qui tourmentent le monde. « Héritière de la philosophie des Pères de l'Eglise, la philosophie du moyen âge, dit M. Mœller, s'appuyant sur des croyances inébranlables, resta toujours la même quant aux principes; et elle gagna ainsi, par des travaux séculaires, une grandeur et une étendue qui n'a jamais été égalée par aucune autre philosophie [1]. »

[1] Mœller, *État de la phil. moder. en Allemagne*, p. 4.

Mais les choses changèrent complétement avec la renaissance. A cette époque, mille voix s'élevèrent de tous les points de l'Europe pour proclamer les systèmes philosophiques de la Grèce, le vrai type de la philosophie, le modèle de la discussion libre et le vaste champ dans lequel la raison devait s'engager si elle voulait arriver à la découverte de la vérité. La première chose à faire dans ce but était de persuader à la raison de chercher en elle-même son point d'appui et de cesser de prendre l'enseignement de l'Église pour base de ses investigations philosophiques. Comme on lui avait persuadé de rompre avec son passé littéraire et artistique, en le lui représentant comme le type de l'ignorance et de la barbarie : mille avocats soutinrent que la philosophie catholique du moyen âge était la compression de l'esprit humain et le type de la servilité.

Et pourquoi, je vous prie? Parce qu'elle prenait pour son point de départ, pour sa boussole et sa pierre de touche les vérités indémontrables de la foi. Dites donc que la géométrie, la chimie, toutes les sciences, de quelque nature qu'elles soient, sont la compression de l'intelligence, puisque toutes sans exception partent d'axiomes ou de principes indémontrés et indémontrables.

Vous prétendez que l'Église gênait la liberté de la pensée et que les dogmes imposés par elle à la raison entravaient le libre mouvement des esprits. Pour

prouver que ces griefs portés contre la philosophie catholique sont fondés, vous devriez avant tout démontrer que les dogmes de l'Église ne sont pas des vérités qui, comme telles, forment les bases de toute vraie philosophie. En effet, si nos dogmes sont des vérités, où est la raison d'admettre que la philosophie qui cherche la vérité puisse se trouver gênée en acceptant une vérité quelconque? Or, jusqu'ici, personne n'a pu prouver que les dogmes catholiques ne sont pas des vérités. On les ignore, on les repousse; mais il est au-dessus des forces humaines de démontrer que la foi de l'Église soit une erreur.

On pouvait aller plus loin et demander aux avocats du paganisme renaissant, aux panégyristes de la prétendue émancipation intellectuelle, si une philosophie qui accepte pour point de départ les vérités de la foi catholique est plus restreinte, moins libre que celle qui prend pour seule et unique base la raison humaine? Il est évident pour tout homme raisonnable qu'une idée, quelle qu'elle soit, ne saurait limiter l'exercice de la raison qu'en tant qu'elle est elle-même limitée. Si donc les dogmes catholiques n'étaient pas supérieurs à l'entendement humain, le reproche des apôtres de la philosophie indépendante eût été fondé. Mais les vérités religieuses ont un sens si profond, si inépuisable, qu'aucun esprit créé n'est capable de les embrasser dans toute leur étendue et d'en donner une explication com-

plète. Ainsi, les révélations divines, au lieu de borner les facultés de la raison humaine, lui présentent sans cesse de nouveaux points de vue et donnent toujours un nouvel aliment à la pensée [1].

Ces observations si simples, qui suffisaient pour réduire à néant les prétentions des nouveaux venus, ou ne furent pas faites, ou ne furent pas écoutées. De toutes parts on courut à l'école des philosophes païens. Pour y entrer, il fallait souscrire à cette maxime d'Épicure, que *la vraie philosophie ne pouvait naître que chez les Grecs, parce que partout ailleurs la tradition régnait*, et on y souscrivit. La tradition catholique, l'enseignement de l'Église furent rejetés comme des entraves, et la suffisance de la raison solennellement proclamée.

Ce principe préparait la conséquence finale qui a été tirée de nos jours. « Concluons. Le christianisme a perdu son ancien empire sur les âmes; la foi s'en est retirée. Abandonné de l'esprit public, convaincu d'infériorité par la raison moderne, hostile au principe de nos institutions et de nos lois, il ne peut plus, il ne doit pas présider à l'éducation nationale. Il ne le peut plus, car ses leçons ne sont plus écoutées; il ne le doit pas, car le but de la première éducation est de former des citoyens, exercés dès l'enfance à l'intelligence, à l'amour et à la pratique des lois du pays.....

[1] Voyez Mœller, *ib.*, p. 4.

» Le christianisme n'est plus. Il nous faut une religion; qui la fera? Ma réponse est prévue: c'est la raison qui a vaincu le christianisme en le dépassant; c'est à elle de remplacer ce qu'elle a détruit [1]. »

Bientôt les deux grands systèmes philosophiques de l'antiquité, celui de Platon et d'Aristote, c'est-à-dire l'idéalisme et l'empirisme, réunirent sous leurs bannières opposées tous les professeurs de philosophie et leurs élèves. Sous la bannière de Platon se rangea l'Italie, dirigée par les Médicis de Florence, Marcile Ficin, André Porta et autres personnages distingués. Aristote rallia à son drapeau d'abord l'Angleterre, puis l'Allemagne et la France. Commencées à la renaissance du paganisme, ces deux lignes philosophiques, parallèles et opposées se prolongent jusqu'à nos jours.

Chose remarquable! Les prétentions superbes et l'impuissance absolue, les tâtonnements éternels, les fluctuations, les contradictions, les erreurs monstrueuses, les applications formidables de cette philosophie païenne, dans l'Europe moderne, sont exactement les mêmes qu'au sein de l'antique Grèce. Aujourd'hui comme autrefois, elle peut écrire sur la porte de ses écoles : *C'est ici l'officine de toutes les absurdités* [2]. Enivrée d'elle-même, elle tombe

[1] *Liberté de penser*, janvier 1851.

[2] Nihil tam absurdi quod non dicatur ab aliquo philosopho. *Cicer*.

d'un extrême à l'extrême opposé, sans pouvoir jamais tenir ce juste milieu où se trouve la vérité. Du matérialisme elle va à l'idéalisme, du panthéisme au scepticisme, pour aboutir aujourd'hui, comme autrefois, à l'abîme sans fond du rationalisme universel et à la ruine de la société.

Avec Thalès de Milet, son premier organe dans l'antiquité et fondateur de l'*école ionique,* elle proclame l'eau et l'humide, c'est-à-dire la matière, principe de toutes choses. L'*école italique* et Pythagore, son fondateur, lui donnent un démenti et essaient de faire dominer le spiritualisme. Cinquante ans après paraît l'*école éléate*, dont les principaux organes, Xénophon de Colophon, Parménide et Mélissus, professent le panthéisme idéaliste et sur plusieurs points arrivent jusqu'au scepticisme. Avec l'*école atomistique* fondée par Leucippe, le matérialisme remonte sur le trône. De la contradiction des systèmes et des ravages toujours croissants du doute, qui en sont la conséquence inévitable, naît l'*école sophistique*. Tour à tour champions du pour et du contre, ses disciples se font un jeu et une industrie de soutenir et de combattre les propositions les plus contradictoires. Encore quelques années, et la société grecque, déjà si caduque, s'abîmera sous leurs coups.

Socrate arrive et entreprend d'opposer une digue au torrent du doute. Il prend pour objet la philoso-

phie morale; il forme quelques disciples dont le plus célèbre est Platon. Père de l'*école académique*, Platon déploie toutes les ressources de son génie pour rendre le sceptre au spiritualisme. Aristote, son disciple, le lui arrache et fait régner l'empirisme, qui, légué aux péripatéticiens, ne tarde pas à se rapprocher du matérialisme. Épicure l'y fait entrer à pleines voiles. Disciple des successeurs d'Aristote, il tire la dernière conséquence pratique de la philosophie du maître de Stagyre. Son système, c'est l'immoralité : le plaisir est le souverain bien de l'homme. Fondateur de l'*école stoïque*, Zénon vient s'opposer à l'épicuréisme. Le corps est tout, disait Épicure; le corps n'est rien, répondait Zénon; le plaisir est l'unique bien, continuait Epicure; la douleur même la plus vive n'est pas un mal, répliquait Zénon.

Après des chutes plus ou moins nombreuses, après des résistances plus ou moins impuissantes, arrive, vers la fin du second siècle, Sextus Empiricus. Rapporteur impitoyable de toutes les querelles et de toutes les absurdités philosophiques, il tire la conclusion finale de ces débats de mille ans. Le premier mot qui tombe de sa plume est, *contradiction*; le dernier, *scepticisme*. Tel est le terme honteux auquel aboutit la philosophie païenne. Pendant la longue période de son existence, quel progrès a-t-elle réalisé? quelle vérité a-t-elle découverte? quelle

vertu a-t-elle fait pratiquer? quelle société a-t-elle rendue meilleure et plus durable? Un homme non suspect va répondre : « L'histoire de la philosophie, dit M. Ancillon, ne présente qu'un véritable chaos. Les notions, les principes, les systèmes s'y succèdent, se combattent et s'effacent les uns et les autres, sans qu'on sache le point de départ et le but de tous ces mouvements, et le véritable objet de ces constructions aussi hardies que peu solides. »

Si elle fut impuissante pour le bien, qui dira sa puissance pour le mal? « Les grandes erreurs de l'esprit étaient à peu près inconnues dans le monde avant la philosophie grecque. C'est elle qui les fit naître, ou qui, au moins, les développa, en affaiblissant le respect pour les traditions et en substituant le principe de l'examen particulier au principe de foi [1]. » Les sophistes préparèrent la voie aux barbares.

[1] *Essai sur l'indiff.*, t. III, p. 58.

CHAPITRE XVI.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Ressuscitée au milieu du quinzième siècle, la philosophie païenne donne une seconde fois le spectacle de son impuissance pour découvrir la vérité et de sa toute-puissance pour engendrer l'erreur. Ce n'est point ici une accusation banale que nous répétons, pour la répéter, après mille autres ; c'est une incontestable vérité qu'il ne faut pas cesser de redire. Le paganisme philosophique nous tue. Sans parler des erreurs monstrueuses sur Dieu, sur l'homme, sur le monde, dont il a souillé l'histoire de l'Europe depuis trois siècles, le rationalisme actuel, le rationalisme dissolvant qui menace la société d'un retour prochain à la barbarie, n'en est que le dernier mot.

En effet, la tradition catholique rejetée comme une entrave, et l'infaillibilité de la raison posée en axiome, le moyen que le rationalisme dans toutes ses formidables applications à la religion, à la société, à la famille, à la propriété ne devienne pas un article

de foi, s'il prend fantaisie à la philosophie de le proclamer? Or, nous l'avons vu, la suffisance absolue de la raison fut réellement quoique tacitement établie en principe dès le premier jour de la renaissance. Toutes les investigations philosophiques eurent lieu sous son influence occulte. Bientôt le masque fut jeté, et, par Luther, la raison proclamée souveraine en matière de religion. Descartes étendit son empire et formula nettement l'universalité de ses droits [1].

Écoutons ses admirateurs et ses fidèles organes : « Esprit indépendant, novateur hardi, génie d'une singulière puissance, Descartes aimait trop à se faire lui-même ses idées, à se confier à son sentiment intime, pour ne pas reconnaître l'autorité de la raison individuelle, et le droit qu'elle a d'examiner et de juger *toute espèce de doctrine*. C'est la gloire de Descartes d'avoir proclamé et pratiqué ces principes, et d'être l'auteur de cette réforme intellectuelle qui a porté son fruit au dix-septième et au dix-huitième siècle, et qui, *aujourd'hui plus que jamais, exerce son influence dans le monde philosophique. Aujourd'hui, en effet, grâce à Descartes, nous sommes tous protestants en philosophie; comme nous sommes, grâce à*

[1] Rome condamna la logique de Descartes en 1643. Le protestantisme lui-même l'anathématisa au synode de Dordrecht en 1656, tant le doute cartésien menaçait le peu de croyance qui restait dans la réforme !

Luther, tous philosophes en religion... Nous ne voulons croire qu'à l'évidence de la vérité [1]. »

Voyons maintenant à l'œuvre la philosophie redevenue païenne : avec Platon elle professe le spiritualisme pur, et ne tarde pas à tomber avec Spinosa dans le panthéisme idéaliste. A l'école d'Aristote elle se passionne pour l'empirisme : et Bacon de Vérulam enseigne que la matière est la cause des causes, elle-même sans cause ; Locke trouve dans la sensation l'unique source des idées ; Condillac invente l'homme statue ; Maillet arrive à l'homme carpe, et le baron d'Holbach, résumant dans le fameux *Système de la nature*, le principe et les conséquences de cette école, nous donne comme le manuel de la raison et de la conduite, l'assemblage monstrueux de toutes les absurdités et de toutes les turpitudes du matérialisme et de l'athéisme tant ancien que moderne. Hobbes, Hartley, Barclay, Priestley, Helvétius, Lamétrie, toutes les sommités philosophiques de l'Angleterre, de la France et de l'Europe, applaudirent au courage de leur confrère qui disait tout haut, ce qu'ils pensaient tout bas. La société elle-même, devenue incrédule et matérialiste à l'école des modernes païens, répondit en chœur comme la société antique nourrie des mêmes doctrines : La vérité est une chimère ; le plaisir est l'unique loi, l'unique devoir.

[1] *Globe*, n° 147.

Les anciens sophistes avaient ouvert le chemin aux barbares, leurs modernes disciples livrèrent la société aux démolisseurs de 93 : *La pensée des sages avait préparé la révolution, le bras du peuple l'exécuta.* Tant prônée depuis trois siècles, enseignée avec tant de soin à la jeunesse, expliquée avec tant de fatigues par les fortes têtes de l'Europe, la philosophie païenne était désormais jugée. Mais, il faut le dire, malgré cette épouvantable expérience, la raison humaine ne fut pas guérie. Son divorce avec la foi, l'amour passionné de sa prétendue émancipation avaient laissé subsister en elle le germe du mal.

Sur les débris encore fumants de l'ordre social, elle vint afficher les mêmes prétentions à la direction intellectuelle du genre humain. Ici encore, comme dans l'antiquité, son dernier mot fut le doute universel et l'épicuréisme. Cabanis osa dire à cette société couverte de sang et de souillures : « Les nerfs sont le principe de la pensée, la cause de l'idée; l'effet est nécessairement de même nature que la cause; donc la pensée, donc l'idée est matérielle; donc l'homme n'est qu'une machine, sans autre différence entre lui et son chien que la grandeur de l'angle facial. » Système abject auquel Destutt de Tracy prêta le secours de son aride idéologie. Si Cabanis fut le physiologiste et Destutt de Tracy le métaphysicien du matérialisme au dix-neuvième

siècle, Volney en fut le moraliste. « *Se conserver* et pour cela tout tenter et tout faire, voilà, suivant Volney, la grande loi de la nature humaine. Dès lors, qu'est-ce que le bien? qu'est-ce que le mal? La réponse est aisée : Le bien est tout ce qui tend à conserver, à perfectionner l'homme, c'est-à-dire l'organisme; le mal tout ce qui tend à le détériorer et à le détruire. Le plus grand bien est la vie, le plus grand mal est la mort : rien au-dessus du bonheur physique, rien de pis que la souffrance du corps : le bien suprême est la santé [1]. »

Charité, dévouement, foi, espérance, sacrifice de l'intérêt personnel au bien public sont les vertus des sots au profit des fripons. Le meurtre est un devoir, toutes les fois qu'il est utile. Moi, c'est-à-dire mon corps, et puis rien, voilà toute la religion; il n'y a que les imbéciles qui puissent en avoir une autre. Telle est la philosophie de Volney. Or, quand on songe que de pareilles maximes ont été répandues pendant quinze ans avec une effroyable profusion, quand on songe qu'elles ont pénétré dans toutes les classes de la société, que les grâces et la simplicité du style ont fait du *catéchisme* de Volney le livre des salons et des chaumières : faut-il s'étonner du caractère profondément épicurien de notre époque?

[1] Hist. de la philosoph. au dix-neuvième siècle, t. II, p. 119.

Dans ce système, évidemment Dieu n'est rien, l'âme n'est rien : tout est matière. Cependant notre philosophie païenne entreprit une réaction spiritualiste contre le moderne Épicure, comme elle l'avait fait jadis contre l'ancien. MM. Royer-Collard, Cousin, Jouffroy, le *Globe,* se donnèrent la mission de restaurer le spiritualisme. Mais, privée de base et de boussole, leur philosophie est tombée dans le panthéisme et l'éclectisme, sans détrôner le sensualisme de Volney. Le panthéisme est en toutes lettres dans les ouvrages de M. Cousin. Quant à l'éclectisme, ce n'est autre chose, sous un nom différent, que le scepticisme et le rationalisme absolu. Un de ses plus fervents apôtres, Jouffroy, est mort dans les angoisses d'un doute affreux. Toutes les générations actuelles qui en sont nourries sont profondément incroyantes : voilà pour le scepticisme. Que l'éclectisme soit aussi le rationalisme à sa plus haute puissance, en voici la preuve.

La pensée avouée hautement, enseignée clairement par ses organes, est que la vérité complète, la vérité telle qu'elle doit être connue pour satisfaire à tous les besoins de la raison, est encore à trouver : nul système philosophique, nulle religion, pas même le christianisme, qui en soit l'expression adéquate. De là, pour eux, la nécessité d'une recherche universelle dans tous les systèmes et dans toutes les religions, afin d'y prendre ce qui est vrai, et de toutes

ces vérités éparses former un symbole complet. Mais quelle sera leur pierre de touche pour distinguer la vérité de l'erreur? La raison de chaque individu, ou d'un seul individu, reconnu pour maître infaillible? Dans l'un et l'autre cas, vous déifiez la raison et vous créez le plus vaste rationalisme qu'on ait jamais vu. Ils en conviennent : « car, disent-ils, c'est à la raison individuelle qu'appartient le droit d'examiner et de juger toute espèce de doctrine [1]. »

Du moins, savent-ils quelles doctrines nouvelles ils substitueront aux anciennes? Pas encore, ils les cherchent. Leur réponse mérite d'être connue : « Ces doctrines qui doivent présider à notre vie *morale*, *religieuse*, *politique*, *littéraire*, c'est à nous de *les faire ;* car nos pères ne nous en ont légué que de *stériles et d'usées*... Il faut donc en *forger* de nouvelles. Cette *nécessité* de notre époque est comprise ou plutôt sentie de tous les esprits [2]. »

On le voit, jamais le rationalisme n'afficha des prétentions plus fières ; jamais la raison, émancipée de la tutelle de la foi, par la philosophie païenne, ne se montra plus stupidement orgueilleuse ; jamais le monde ne fut plus près de nouvelles et d'épouvantables catastrophes, inévitables châtiments de la révolte poussée jusqu'à l'imitation de Satan. Ce qu'il y a de plus effrayant, ce qui montre jusqu'à

[1] *Globe*, n° 147.
[2] *Ib.*, n. 56.

quelle profondeur le paganisme philosophique est entré dans les esprits, c'est que les sages du siècle souscrivent sans façon à ces prétentions hautaines. Ils appellent la *raison* une *révélation permanente de Dieu*, dont il ne faut sacrifier *les droits à aucun respect* [1]. Ils croient se montrer fort généreux et bien mériter des catholiques en permettant à la religion de traiter d'égale à égale avec la raison, de partager avec elle l'empire de l'homme, donnant à l'une la souveraineté de l'esprit, à l'autre la direction du cœur. « La religion et la philosophie sont *deux sœurs immortelles*, qui ne peuvent pas périr. *La religion et la philosophie sont nées le même jour*, le jour où Dieu a mis *la religion dans le cœur* de l'homme et *la philosophie dans son esprit*; il faut qu'elles vivent *ensemble, immortelles, à côté l'une de l'autre*, qu'elles ne se séparent pas, et que dans les temps d'épreuve elles cherchent à se rapprocher plutôt qu'à se détruire [2]. »

Mais déjà les logiciens du paganisme nient cette prétendue égalité de la religion et de la raison, ils disent crument que la religion n'est qu'un principe d'obscurantisme et de corruption, que la raison seule est souveraine. « Je prouverai, écrivait naguère un disciple de M. Cousin [3], que le *catéchisme abêtit l'en-*

1 Discours de M. de Lamartine, nov. 1843.

2 M. Thiers, Discours sur l'instr. publiq., 18 janv. 1850.

3 M. Jacques, dans la *Liberté de penser*.

fance; je prouverai ensuite qu'il *la corrompt*... il fallait que la raison s'établît enfin souveraine dans son domaine. Cela arrive au dix-septième siècle; Descartes proclame l'affranchissement définitif de la pensée, et, dans le respect qu'il exprime encore pour l'Église et la théologie, il est aisé de démêler un peu d'ironie et beaucoup de prudence... Est-il besoin de rappeler ici Voltaire et Rousseau; est-il besoin d'ajouter que leurs doctrines, inspirées par l'esprit du siècle, se sont emparées de la société française assez fortement pour se réaliser, en quelque sorte, dans l'ordre des faits politiques, s'y substituant avec violence à l'esprit du passé par la grande révolution de 89? Ainsi la raison, qui n'était encore qu'affranchie, est désormais *souveraine*. Son tour est venu d'organiser la société et de gouverner l'État. Même divinisées par le peuple, la raison et la liberté remplacent les dieux déchus du christianisme sur les autels d'où les passions populaires ont précipité ceux-ci. La Convention décrète, *au nom de la raison*, l'existence de l'Être suprême; il n'y a plus d'autre culte, d'autre religion que la religion de la raison et le culte de la liberté. Voilà l'histoire. »

Oui, voilà l'histoire de la philosophie moderne sous l'influence du paganisme classique, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe.

J'aurais pu montrer cette philosophie enfantant partout et surtout en Allemagne les mêmes erreurs,

préparant les mêmes crimes, amenant les mêmes calamités qu'en France [1]. Il suffira de dire qu'elle y est arrivée non-seulement en plein paganisme, mais jusqu'à ces régions voisines de l'enfer où la raison, profondément pervertie, ne sait plus que blasphémer Dieu et invoquer le néant. Pour justifier notre assertion, qu'on nous permette de citer les opinions actuelles de ses représentants les plus accrédités, avec l'appréciation de leurs disciples.

« Il y a quatre choses, disait Goethe, que je déteste également : le tabac et les cloches, les punaises et le christianisme. » Cet épouvantable blasphème est, selon la *Liberté de penser,* « l'expression la plus naïve de la répugnance invincible que le *Jupiter Olympien* des temps modernes éprouvait pour l'esthétique chrétienne. C'est par instinct que Goethe haïssait la révolution morale qui a substitué la Vierge pâle et maladive à la Vénus antique, et à la perfection idéale du corps humain représenté par les dieux de la Grèce, la maigre image d'un crucifié tiraillé par quatre clous. On n'est plus surpris après cela de le voir *placer devant son lit,* exposé au soleil levant, *la tête colossale de Jupiter, afin qu'il puisse à son réveil lui adresser sa prière du matin.* Inaccessible à la crainte et aux larmes, Jupiter était vraiment le dieu de ce *grand homme.*

[1] On peut consulter l'*État de la phil. moderne en Allemagne*, par Mœller.

» Hegel ne s'est pas prononcé moins décidément pour la supériorité de l'idéal religieux des Hellènes et contre l'intrusion des éléments syriens ou galiléens. La légende du Christ lui semble conçue dans le même système que la biographie alexandrine de Pythagore ; elle se passe dans le *domaine de la réalité la plus vulgaire*, et point dans un monde poétique ; c'est un mélange de simplicité mesquine, de chimères pâles, comme on en rencontre chez les gens fantasques qui n'ont pas une belle et forte imagination. L'Ancien et le Nouveau Testament n'ont, à ses yeux, aucune valeur esthétique.

» C'est la même thèse qui a tant de fois excité la verve *spirituelle* et la fantaisie humoriste de Henri Heine; mais M. Louis Feuerbach, chef de la jeune école allemande, est peut-être l'expression la plus complète et la plus développée de cette antipathie contre le christianisme, et si le dix-neuvième siècle devait voir la fin du monde, ce serait *certainement lui qu'il faudrait appeler l'Antechrist.* »

Peu s'en faut qu'il ne définisse le christianisme une perversion de la nature humaine... « Il n'y a que des ignorants ou des esprits superficiels qui puissent adresser à l'antiquité le reproche de matérialisme. L'antiquité représente la nature et le fini ; faussés que nous sommes par nos idées supernatulistes et notre soif d'infini, cet art si délimité, cette

morale si simple, ce système de vie si bien arrêté de toutes parts nous semblent un réalisme borné. Castor et Pollux, Diane et Minerve sont pour nous froids et sans idéal, parce qu'ils représentent la nature saine et normale. Mais le spiritualisme chrétien est, au fond, bien plus matériel.... Toutes les idées fausses qui sont dans le monde en *fait de morale et d'esthétique sont venues du christianisme.* La Grèce, avec un tact divin, avait saisi en toute chose la parfaite mesure, fugitive et insaisissable nuance que l'on entrevoit par instinct, mais où l'on ne peut se maintenir..... »

« Ce n'est pas seulement le supernaturalisme qui tombe sous la critique de la nouvelle école allemande : M. Feuerbach et tous les philosophes de cette école reconnaissent sans hésiter que le théisme, la religion naturelle, tout rationalisme qui admet quelque chose de transcendant, doit être mis sur le même pied que le supernaturalisme. Croire à Dieu et à l'immortalité de l'âme est à ses yeux tout aussi superstitieux que de croire à la Trinité et aux miracles. La critique du ciel n'est plus que la critique de la terre ; la théologie devient l'anthropologie. « La science qu'un homme a de son Dieu n'est qu'un autre nom pour désigner la science qu'il a de lui-même, la conscience qu'il a de son moi. » Toute considération du monde supérieur, tout regard jeté par l'homme au delà de lui-même et du réel, tout sentiment religieux, sous quel-

que forme qu'il se manifeste, n'est qu'une illusion [1].

Pour couronner cet effroyable système d'impiété, Feuerbach termine sa *Thanathalogie* en déclarant qu'il aime mieux *se plonger dans le néant,* que de rencontrer dans la sphère des ombres Socrate, saint Augustin et tant d'autres héros. Puis, comme conclusion finale de toute sa philosophie, il invite ses adeptes *à adorer la mort!*

Il serait facile de multiplier les citations. Celles qui précèdent sont plus que suffisantes pour montrer les excès inouïs, l'influence désastreuse et toujours actuelle du paganisme philosophique, ainsi que l'indispensable nécessité de revenir sans délai à la philosophie chrétienne, si nous voulons prévenir un nouveau et peut-être un dernier cataclysme.

[1] *Liberté de penser*, 20 novembre 1850.

CHAPITRE XVII.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LES SCIENCES.

Incertitudes, ténèbres, matérialisme, erreurs monstrueuses, chaos intellectuel; voilà ce que la philosophie moderne a gagné en se faisant l'élève du paganisme, malgré la défense si positive des Pères de l'Église et la réserve si éloquente des siècles de foi. Or, la philosophie est par excellence la culture de l'idée, et l'idée gouverne le monde. La philosophie exerce donc une influence inévitable sur la science en général, sur les arts, sur la littérature, sur toutes les manifestations de la pensée. En devenant païenne, elle a dû imprimer à toutes ces choses ses différents caractères. Des faits constants, universels, rendent palpable la vérité de cette induction, incontestable *à priori*. Commençons par l'histoire.

Le premier caractère de la philosophie moderne, fille de la philosophie païenne, c'est l'incertitude. Les innombrables systèmes qu'elle a enfantés, qu'elle enfante encore chaque jour, en sont la preuve. Ce caractère, elle l'a communiqué à l'histoire. L'his-

toire est la science des faits, de leurs causes, de leurs rapports, de leur but particulier et de leur tendance vers un but général et suprême. Or, les faits de l'histoire sont dus à une double cause: l'action de Dieu et la liberté de l'homme, comme ils sont coordonnés à un double but: la gloire de Dieu et le salut de l'homme.

De là dans l'histoire un double élément : l'élément divin et l'élément humain. La connaissance de ce double élément et de son action combinée dans les faits qui remplissent les annales du monde, est la philosophie ou l'œil de l'histoire. Il est évident que toute cette philosophie dépend de l'idée qui sert de point de départ. Art monotone d'enregistrer des dates et des noms propres, voilà l'histoire si cette idée n'existe pas; mensonge, rêverie, si cette idée est fausse; ravissante étude, source des plus précieux enseignements, si cette idée est vraie.

Mais cette idée révélatrice, qui peut la communiquer à l'homme? Nul autre que celui qui peut révéler l'humanité à elle-même, son origine, ses devoirs, ses destinées. C'est dire assez qu'il n'appartient qu'à Dieu et à la religion de nous donner la vraie philosophie de l'histoire. Or, en devenant païenne, l'histoire cessa de chercher sa boussole dans la religion: elle aurait rougi, comme la philosophie elle-même, de demander des lumières à celle qu'on ne cessait de représenter comme la mère

de l'ignorance et la reine de la barbarie. Que dis-je! non-seulement l'histoire quitta brusquement l'école de la foi, mais encore elle s'ôta la possibilité d'y rentrer, en déclamant sur tous les tons et à tout propos contre l'Église. C'est au point, suivant la juste remarque du comte de Maistre, que *depuis la renaissance l'histoire est une conspiration permanente contre la vérité.*

Dès lors, plus de philosophie de l'histoire; chaque historien s'est arrogé le droit d'écrire sous l'inspiration de ses opinions, de ses préjugés, de ses antipathies ou de ses sympathies personnelles. De là, cette confusion vraiment *philosophique* dans l'appréciation des faits les plus vulgaires; de là, ces réhabilitations scandaleuses des plus grands criminels; de là enfin, ces condamnations plus scandaleuses encore des plus grands hommes et des plus belles actions. Dépouillée de sa majesté, l'histoire n'a été trop souvent qu'un cadre pour mettre en relief un système préconçu ou une thèse en faveur d'un intérêt de secte et de parti. Dans le simple exposé des faits, elle se montre le fidèle écho du paganisme. Elle nous parle sérieusement de l'état de nature; elle nous raconte qu'il fut un temps où les hommes vivaient épars dans les forêts, où ils se nourrissaient de glands, où ils n'avaient d'autre langue qu'un petit nombre de signes pour indiquer les premiers besoins de la vie matérielle. La belle idée que cela

nous donne de la dignité humaine et de la bonté de Dieu! L'excellent moyen de confirmer la foi à la vérité du récit mosaïque, base même de l'histoire!

Ce n'est pas assez de détruire; sur ces données absurdes on fonde des systèmes souverainement hostiles à la religion et à l'ordre social. On soutient, par exemple, que Dieu ne s'est pas révélé à l'homme; que la religion, la société sont l'ouvrage de l'homme et du temps. Non-seulement cette philosophie de l'histoire copie le paganisme, mais, enfant bien née, elle prend la défense de son père. Elle prétend que les chrétiens ont calomnié Néron, Dèce, Dioclétien et les autres persécuteurs; elle accuse les victimes des crimes des bourreaux; elle met à la charge du christianisme, qu'elle appelle fanatisme, une grande partie des excès dont il eut à souffrir; elle accuse les souverains pontifes, ceux-là même qui sauvèrent l'Europe de la barbarie, d'ambition et de cruauté. Sur beaucoup de points, l'Église ne mérite ni la confiance, ni le respect, ni la reconnaissance des nations: telle est la conclusion de cet enseignement philosophique de l'histoire.

Au caractère d'incertitude et de pyrrhonisme universel se joint le matérialisme. Ces magnifiques aperçus du génie catholique qu'on trouve dans les Pères de l'Église, notamment dans saint Augustin, ces vues d'ensemble qui enchaînant les événements les uns aux autres, expliquent toute une époque,

ont disparu de l'histoire avec l'esprit qui les inspira. Depuis la renaissance, nul, excepté Bossuet, ne s'est élevé ou n'a su se maintenir aux causes supérieures des événements, à ce modérateur suprême qui tient en ses mains les rênes de tous les empires, qui les élève ou qui les abaisse à son gré, et qui conduit le monde pendant que l'homme s'agite. Tite-Live, Salluste, Tacite, Xénophon, Hérodote sont devenus, et pour l'esprit et pour la lettre, des modèles obligés. De là, mutisme absolu sur l'action de la Providence dans les événements de ce monde.

L'élément divin systématiquement écarté, l'histoire a reparu sous la plume des auteurs *chrétiens* ce qu'elle fut sous la plume des païens, une lettre morte. Les annales du genre humain, ouvertes à tous les yeux, ont cessé de donner à l'homme la connaissance de Dieu et de lui-même, l'intelligence de sa mission et de sa condition sur la terre. Quels ont été les résultats de ce retour au paganisme? Pour l'histoire, la dégradation; pour l'homme, le matérialisme et le fatalisme.

Les autres sciences n'ont pas été plus heureuses. Hostilité contre la religion et matérialisme, tels sont les caractères qu'elles ont revêtus, les avantages qu'elles ont acquis en devenant païennes. Il serait superflu de vérifier par de longs détails ce fait évident: contentons-nous de quelques remarques générales.

D'abord, qui d'entre nous n'a pas entendu le bruit des sarcasmes lancés depuis trois siècles contre la religion et le moyen âge par toutes les bouches *savantes* de l'Europe? Ces sarcasmes, entremêlés de sophismes, ne forment-ils pas, dans l'*Encyclopédie* et dans la plupart des ouvrages modernes, comme une immense montagne élevée contre le ciel par les modernes Titans? Aujourd'hui encore n'est-ce pas du haut de cette montagne que parlent le plus grand nombre des savants et des maîtres de la jeunesse? N'est-ce pas de là que descend incessamment cette haine cordiale des lettrés contre le catholicisme ou le mépris plus insultant que la haine? N'est-ce pas de là que vient l'opinion encore si accréditée que la foi ne peut se trouver dans les esprits qu'en raison inverse des lumières; la prétention superbe de ne jamais demander à la religion la solution d'aucun problème; l'affectation soutenue de ne jamais prononcer son nom dans l'exposé des théories scientifiques?

A cette hostilité païenne que la science a-t-elle gagné? Privé de la foi qui seule peut lui révéler les secrets du monde moral, l'esprit humain s'est trouvé inhabile à toutes les sciences d'un ordre supérieur : à la science de ses rapports avec Dieu; à la science de ses rapports avec ses semblables, aussi bien dans l'ordre civil que dans l'ordre domestique. Qui ne rougirait en voyant l'ignorance funeste où

l'Europe est tombée à l'égard de toutes les connaissances vraiment dignes de l'homme? Quelle solution sérieusement acceptable sait-elle donner depuis trois siècles à tous les grands problèmes, d'où dépend la paix des nations et le solide progrès du genre humain? N'est-ce pas pitié de voir les questions les plus simples de religion, de liberté religieuse, civile, domestique, de patriotisme chrétien, élémentaires dans les siècles de foi, passer *nos sommités intellectuelles* et mettre en défaut les capacités de nos modernes Lycurgues?

Le discrédit des sciences les plus nobles et les plus nécessaires, voilà le premier fruit du paganisme classique. La profanation de ces mêmes sciences en est un second. Autrefois, telle était la puissance de l'esprit chrétien, qu'il spiritualisait en quelque sorte les sciences matérielles en les faisant tourner à l'avancement de la religion. Nous l'avons vu en parlant des célèbres écoles d'Angleterre et d'Irlande; nous le voyons encore dans l'ordre hiérarchique indiqué par saint Thomas et suivi généralement en Europe avant la renaissance. Aujourd'hui telle est la puissance de l'esprit païen, qu'il fait servir même les sciences morales à l'affermissement du matérialisme et à la propagation de son règne.

Par exemple, quoi de plus moral dans son essence et dans son but que la science de gouverner les nations? Eh bien! regardez ce qui se passe en Europe

depuis trois siècles. La législation n'a-t-elle pas dépouillé son caractère religieux ? La science du droit n'a-t-elle pas entièrement cessé d'appuyer ses bases sur le droit primordial, la volonté suprême de Dieu, manifestée dans l'Écriture et dans les décisions de l'Église? Quel rapport y a-t-il entre les chartes modernes et les capitulaires de nos anciens rois ou les constitutions des empereurs chrétiens? La politique n'est-elle pas réduite à l'art de matérialiser les peuples? Ne l'entendez-vous pas, de concert avec sa modèrne compagne, la science économique, proclamer qu'un peuple n'a rien à désirer dès qu'il peut dormir tranquille, qu'il a du pain à manger, du vin à boire, un lit pour se reposer, des théâtres pour se divertir, des chemins de fer pour se transporter, des mécaniques pour se vêtir à bon marché et du gaz pour s'éclairer?

N'est-ce pas à lui procurer ces avantages que tendent exclusivement ses efforts et ses calculs? Si elle enseigne la morale aux populations, n'est-ce pas encore dans l'intérêt de l'ordre matériel et de la tranquillité de ses jouissances? Elle peut s'applaudir de ses succès : sous l'influence de cette politique toute païenne, les peuples chrétiens en sont venus à croire qu'en effet l'homme ne vit que de pain ; que toute science qui ne se traduit pas en jouissances matérielles est une chimère ; que tout enseignement

qui ne rapporte pas honneur et profit est une déception; que le bonheur est tout entier ici-bas. Et ils ne savent plus demander que cela, travailler que pour cela, se battre que pour cela!

CHAPITRE XVIII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Parlerai-je des sciences physiques et naturelles? C'est ici surtout que se fait sentir, dans toute son étendue, la funeste influence du paganisme classique. L'univers est un magnifique miroir où se réfléchissent sous mille traits divers les perfections de Dieu qui échappent à l'œil humain. Le firmament avec ses innombrables soleils, la terre avec ses richesses infinies sont deux prédicateurs éloquents dont la langue, intelligible à tous les peuples, annonce incessamment la gloire du Créateur. Au front des cieux, comme à la surface du grain de sable, Dieu a gravé en caractères étincelants la preuve de son existence, de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Voilà pourquoi, promenant un regard scrutateur sur la création tout entière qu'il venait de tirer du néant, le suprême ouvrier dit que *toutes choses étaient bonnes*. Voilà pourquoi les sages de l'Orient disaient : *L'univers est une lyre dont Dieu est le musicien.*

Qui osera nier que le vrai but des sciences phy-

siques soit de rechercher dans la nature ce que l'œil divin y a vu; que leur gloire soit de le trouver, et le progrès de l'homme de s'en servir comme d'un degré pour s'élever à la connaissance plus parfaite et à l'amour plus fidèle du Créateur, son bonheur et sa fin? Ou, pour parler comme la théosophie indienne : qui osera nier que la félicité de l'homme soit d'être initié aux secrets divins de cette mystérieuse harmonie? car l'homme aussi n'est-il pas, dans un sens, le dieu et par là le musicien de l'univers? Ne faut-il pas, dès lors, que les cordes harmonieuses de cette lyre, montée par le Créateur lui-même, frémissent sous sa main savante?

Chercher le monde spirituel dans le monde matériel, tel est le but principal qu'il faut poursuivre en lisant le grand livre de la nature; y découvrir des moyens de guérison et de bien-être matériel n'est que le second. L'ordre providentiel consiste à harmoniser ce double but; le désordre consiste à oublier le premier pour ne s'occuper que du second : c'est le matérialisme, c'est la profanation de la science; car c'est l'asservissement de la nature à l'iniquité et la dégradation de l'intelligence.

Dociles à la voix du Créateur lui-même, ainsi comprirent l'étude de la nature et les prophètes, et les Pères de l'Église, et les siècles de foi. Rien n'est comparable aux sublimes leçons de Job et d'Isaïe, aux traités immortels de saint Basile, de saint Am-

broise, de saint Grégoire de Nysse, de saint Chrysostome et de saint Augustin sur l'ouvrage des six jours. Outre le but supérieur de la science, qu'ils ont magnifiquement atteint, ils ont donné aux plus difficiles problèmes des solutions que la science moderne est bien obligée d'admettre sous peine de déraisonner perpétuellement. Ainsi l'ont comprise dans les temps modernes quelques génies assez forts pour résister à l'entraînement du matérialisme païen.

« *La plus grande utilité*, disent-ils, qu'on puisse retirer de l'étude de la nature est de s'exciter à la piété. Il n'existe pas de sujet de réflexion plus désirable que les phénomènes de la nature, lorsqu'on les rapporte à un auteur intelligent... C'est voir l'univers comme un temple où nous sommes en adoration permanente. Au lieu de ne penser à Dieu que rarement, comme cela arrive à ceux qui n'ont pas cette habitude, il nous devient en quelque sorte impossible de ne pas lier l'idée de Dieu avec tous les objets qui frappent nos regards. Il n'existe pas un seul corps organisé qui, dans les moyens qu'il a de se conserver et de se reproduire, ne démontre le soin particulier que le Créateur lui a accordé sous ces rapports. C'est donc une même intelligence qui a tout ordonné; c'est la même intelligence qui s'intéresse à tous les êtres créés. C'est sous les lois de cet être que nous vivons; notre existence, notre

bonheur sont en ses mains, et tout ce que nous avons à espérer doit venir de lui. Dans l'immense tableau que nous offre la nature, nous voyons que rien n'a été négligé, et que le même degré d'attention et de soin a été accordé aux plus petits objets. Comment pourrait-il nous venir à l'esprit que nous serons jamais oubliés ou négligés nous-mêmes [1] ? »

De son côté, en traitant d'une science particulière dont le paganisme moderne a longtemps et cruellement abusé, Cuvier a su indiquer le but auquel il fallait la ramener. Il établit que la géologie démontre que les annales de la terre s'accordent avec les annales des peuples et confirment merveilleusement le récit de Moïse. « C'est, dit-il, un des résultats à la fois les mieux prouvés et les *moins attendus* de cette science, résultat d'autant *plus précieux* qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile. Je pense donc avec MM. Deluc et Dolomieu que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter bien au delà de cinq à six mille ans ; que cette révolution a enfoui et fait disparaître le pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer et en a formé les pays aujourd'hui

[1] Linné, *Essais*, etc.

habités ; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris leur marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, recueilli des faits naturels et combiné des systèmes scientifiques [1]. »

Faire servir la nature à la gloire de son auteur et au bien spirituel de l'homme, sans exclure aucun des résultats matériels de l'investigation, tel est l'ordre, telle est, sous l'inspiration du christianisme, la magnifique mission de la science. Qui dira le rôle honteux auquel l'a condamnée le paganisme moderne? Il est écrit que les Philistins, après s'être emparés de Samson, lui coupèrent les cheveux, lui crevèrent les yeux et le condamnèrent à tourner devant eux une meule de moulin pour les divertir, jusqu'au jour où le fort d'Israël les ensevelit sous les ruines de leur temple, transformé en théâtre.

Voilà ce que le paganisme a fait des sciences physiques. Il s'en est emparé; il les a dépouillées de la force et de la lumière mises en elles pour rendre témoignage au Créateur; il les a torturées de toutes manières pour leur arracher des blasphèmes; il leur a défendu de jamais prononcer le nom de Dieu. A sa place il a mis sur leurs lèvres le mot de nature :

[1] *Disc. sur les rév.*, etc.

la nature a fait tout ce que nous voyons; la nature a placé l'instinct chez ses créatures; la nature impose l'immobilité à quelques-unes de ses créatures : la nature partout, la nature toujours, sans jamais dire *ce que c'est que cette femme.* Après avoir dégradé les créatures, il les a contraintes, par de longs et persévérants efforts, à lui révéler leurs secrets, à lui ouvrir leurs entrailles; et il s'est servi des uns et il a exploré les autres pour se procurer de grossières jouissances; et il s'en est enivré, et il en a enivré la société tout entière, qui chancelle sur ses bases en attendant qu'elle trouve un tombeau dans cette orgie sans nom, où l'athéisme forcé de la création se joint à l'incrédulité des esprits et au sensualisme des cœurs.

Dégrader la nature, la condamner au mutisme religieux et ramener le monde moderne au sybaritisme du siècle de Tibère, voilà ce que le paganisme classique a fait des sciences physiques. Est-ce tout? Pas encore. Au lieu de leur laisser pour s'exprimer des mots chrétiens et intelligibles, il leur a composé un inintelligible jargon qui n'est d'aucun pays, mais qui a l'avantage de porter le double cachet du paganisme grec et du paganisme latin. Comment ne pas protester, au nom du bon sens et du bon goût, comme au nom de la science elle-même, contre la terminologie barbare introduite par la renaissance dans notre langue scientifique! Nous

le ferons par l'organe d'un homme non suspect. « Sans doute une science ne saurait se borner aux termes vulgaires ; elle est forcée d'en avoir de particuliers. Les mots ont besoin d'être définis, c'est-à-dire simplement expliqués par d'autres termes plus vulgaires et plus simples, et la seule règle de ces définitions, c'est de n'y introduire aucun terme qui ait besoin lui-même d'être expliqué, c'est-à-dire qui ne soit clair de lui-même ou déjà expliqué auparavant.

» Les termes scientifiques n'étant inventés que par la nécessité, il est clair que l'on ne doit pas au hasard charger une science de termes particuliers. Il serait donc à souhaiter qu'on abolît ces termes *scientifiques*, et pour ainsi dire *barbares*, qui ne servent qu'à en imposer; qu'en géométrie, par exemple, on dît simplement *proposition* au lieu de *théorème*, *conséquence* au lieu de *corollaire*, *remarque* au lieu de *scholie*, et ainsi des autres. La plupart des mots de nos sciences sont tirés des langues savantes où ils étaient intelligibles au peuple même, parce qu'ils n'étaient souvent que des termes vulgaires ou dérivés de ces termes. Pourquoi ne pas leur conserver cet avantage? Les mots nouveaux, inutiles, bizarres ou tirés de trop loin sont presque aussi ridicules en matière de science qu'en matière de goût. On ne saurait rendre la langue de chaque science trop simple, et pour ainsi dire trop populaire; non-

seulement c'est un moyen d'en faciliter l'étude, c'est encore ôter un prétexte de la décrier au peuple, qui s'imagine ou qui voudrait se persuader que la langue particulière d'une science en fait tout le mérite, que c'est une espèce de rempart inventé pour en défendre les approches [1]. »

Peut-être le peuple ne s'est-il pas toujours trompé. Quoi qu'il en soit, tant que les sciences parleront français en grec et en latin, ou plutôt un idiome barbare, mélange bizarre de deux langues mortes, jamais elles ne deviendront populaires. La plus gracieuse de toutes, la botanique, restera étouffée sous le poids de son inintelligible nomenclature. C'est un nouveau bienfait dont elles sont redevables à notre admiration fanatique pour les païens.

Il en est un autre. En devenant païenne, la science est devenue toute matérielle, ou, comme on dit, toute positive. Sa gloire a consisté à étudier la matière, rien que la matière; elle a multiplié les observations et les expériences, elle a accumulé des faits nombreux. Je le répète, c'est là sa gloire; elle n'en revendique pas d'autre. Mais les faits seuls sont-ils la science? Nullement : pas plus que le corps sans l'âme n'est l'homme, pas plus que les matériaux entassés pêle-mêle ou répandus çà et là sur le sol ne sont un édifice; pas plus que des couleurs, si riches qu'elles soient, jetées sans ordre sur

[1] D'Alembert, *Encyclop.*, art. *Éléments.*

la toile, ne sont un tableau. Ce qui manque à la science actuelle, c'est la vie; c'est une pensée féconde qui l'anime, qui en harmonise, en coordonne toutes les parties, et cela manque à la science, parce que la foi manque à la raison. En un mot, tant que la science, devenue païenne avec la renaissance, ne sera pas redevenue franchement chrétienne, elle ne sera qu'un aveugle qui parcourt sans guide des régions inconnues, un ignoble manœuvre condamné à arracher péniblement du sein de la terre les pierres du bâtiment que sa main n'édifiera pas : le génie qui crée est fils de la foi.

De cette absence de la foi résultent encore et l'impuissance absolue de s'élever à aucune vue d'ensemble, et l'*étroitesse*, l'individualisme en quelque sorte, qui marque de son triste cachet tous les travaux actuels de l'intelligence. Les divisions, les sous-divisions, véritable épidémie de la science, ont envahi toutes les parties des connaissances humaines. De là vient que les hommes les plus distingués sont conduits à cet aveu remarquable, que les sciences les plus en honneur aujourd'hui n'ont pas fait un pas depuis Aristote. « La physiologie comparée, dit M. Bourdon, est demeurée telle, à peu près, que nous la trouvons dans les immortels ouvrages d'Aristote, sans accroissement, sans lumières nouvelles. A force de distinguer toutes choses jusqu'à des degrés presque infinis, *les généralités qui font les sciences ont*

été presque généralement négligées. Excepté trois ou quatre naturalistes, dont les ouvrages font la gloire des sciences modernes, la plupart de ceux qui se sont occupés de l'histoire de la nature en ont fait une science remplie de puérilités [1]. » Buffon tient le même langage : « L'histoire des animaux d'Aristote, dit-il, est peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre... Il paraît par son ouvrage qu'il les connaissait peut-être mieux et sous des vues plus générales qu'on ne les connaît aujourd'hui [2]. » A ces témoignages il serait facile d'en ajouter bien d'autres.

Les progrès dans les sciences physiques, tel est cependant le beau côté de l'histoire de la raison devenue incroyante en devenant païenne. A Dieu ne plaise que nous lui contestions aucun des succès réels dont elle se glorifie; mais ces succès mêmes, nous le disons hardiment, ont été funestes au véritable progrès de l'esprit humain, c'est-à-dire à sa marche progressive vers la vérité : la vérité, c'est Dieu, et ils l'ont éloigné de Dieu.

Non-seulement ils l'ont incliné vers la matière en la lui présentant comme la source unique de ses jouissances et de sa gloire, mais encore en exagérant à ses yeux l'importance des sciences naturelles et de toutes celles qui s'y rapportent. A voir les innom-

[1] *Principes de physiol. comp.*, p. 45.
[2] *Manière d'étudier l'hist. natur.*, t. I, p. 43, 44.

brables ouvrages de science, physique, naturelle, géologique, mathématique, publiés depuis un siècle surtout; à voir les voyages entrepris sur terre et sur mer, les dépenses prodigieuses faites par les particuliers et par les gouvernements; à voir les honneurs accordés aux hommes qui ont réalisé quelque *progrès*, les éloges donnés à ces sciences et la place qu'elles occupent dans l'enseignement, ne dirait-on pas que l'homme n'est créé que pour connaître les propriétés de la matière, que cette connaissance est la première de toutes les connaissances, par sa dignité, par son utilité, par sa certitude?

Ici perce l'esprit qui anime, peut-être à leur insu, les continuateurs de la renaissance. Ils ont décoré du titre exclusif de *sciences exactes* les mathématiques, introduction aux sciences physiques, et ils ont dit : « Des faits simples, bien vus et bien avoués, voilà le point de départ nécessaire de toute science. Semez des géomètres, et de cette semence féconde, il naîtra partout des philosophes[1]. » De fait, le moyen n'est pas mal trouvé. Quand vous aurez réussi à persuader qu'il n'y a d'exact, c'est-à-dire de vrai, que ce qui peut se toucher de la main, se voir de l'œil, se prouver par A plus B, il est évident que vous n'aurez plus que des impies et des sceptiques. Toutes les vérités qui ne seront pas susceptibles de ce genre de preuve, ne s'élevant plus, à vos yeux,

[1] *Encycl.*, art. *Éléments* et *Géométrie*.

au-dessus de la vraisemblance ou de la probabilité, cesseront d'être pour l'homme *éclairé* des points de croyance et des règles obligatoires de conduite. Créer le matérialisme en morale, le pyrrhonisme en religion, en histoire, en philosophie, voilà le dernier mot des sciences naturelles devenues païennes. Si c'est là un progrès, hommage à la renaissance.

CHAPITRE XIX.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LA RELIGION.

Quand l'ennemi veut s'emparer d'une place forte, il commence par prendre une position favorable et par détruire les ouvrages avancés qui protégent le cœur de la forteresse. Telle est la tactique suivie par le paganisme, désireux de prendre sa revanche sur le christianisme. Établi sur le terrain le plus favorable, l'éducation, nous l'avons vu battre en brèche la littérature, les arts, la philosophie, les sciences ; puis, sous prétexte de régénération, les animer de son esprit, les enrôler sous ses drapeaux, et marcher avec eux sur le christianisme lui-même, qui est le cœur de la place et le vrai point de mire de toutes ses attaques. Constater sur ce point les progrès de l'ennemi et montrer aux plus aveugles que le paganisme classique tend à la ruine entière du christianisme, tel est le grave sujet qui va nous occuper. Or, le paganisme classique ruine le christianisme parce qu'il le condamne à l'oubli, au mépris, à l'altération.

L'oubli. Prenons les choses comme elles sont.

Sorti d'une famille où, généralement parlant, il ne reçoit aujourd'hui qu'une instruction chrétienne fort superficielle, l'enfant arrive dans un établissement d'instruction publique : il y est pour sept ou huit ans. Si ce n'est le premier, du moins le second livre latin ou grec qu'on lui met entre les mains, c'est un livre païen; le troisième est un livre païen; le quatrième est un livre païen; toujours des livres païens, jusqu'à la fin de ses études.

Son occupation de tous les jours, de toutes les heures est de les lire, de les traduire, de les apprendre de mémoire, et d'apprendre en même temps tous les faits du paganisme, depuis les actions des dieux jusqu'à celles des guerriers, des orateurs, des philosophes de Rome et d'Athènes. Dans les classes, il n'entend retentir que les noms des Romains et des Carthaginois. Pour l'identifier plus complétement avec ses modèles, on divise la classe en deux camps, et il est Romain ou Carthaginois, Scipion ou Annibal. Les explications du professeur ne lui fournissent jamais ou presque jamais de notions chrétiennes. Il vit au milieu du paganisme, son horizon ne s'étend que par circonstance au delà des limites de la Grèce et de l'Italie. Le Mont Sacré, le Palatin, Sparte, Thèbes, Marathon, les Thermopyles, la tribune aux harangues, le Capitole, l'Aréopage, le Forum, sont les seuls lieux qu'habite sa pensée, son imagination, sa mémoire.

Mais dans les colléges comme dans les petits séminaires, dans les maisons tenues par des séculiers comme dans les maisons tenues par des religieux et des ecclésiastiques, n'y a-t-il pas des aumôniers et des maîtres qui enseignent la religion?

Je le sais, la religion figure comme toute autre science dans les programmes d'étude. Je sais que chaque collége a un aumônier chargé de dire la messe et de faire le catéchisme; je sais que cet aumônier dit la messe deux fois la semaine, et qu'autant de fois, peut-être plus souvent, il fait un catéchisme plus ou moins raisonné, plus ou moins philosophique. Avec cet appareil qu'on fait sonner bien haut, la religion est-elle enseignée, est-elle sauvée de l'indifférence et de l'oubli? Nullement. Avant d'en donner la raison, j'ai hâte de dire que ce n'est pas la faute des hommes, mais le vice du système.

Saturé de déisme pour ne rien dire de plus, le système actuel d'enseignement ne voit dans la religion qu'une science à part, circonscrite dans une sphère déterminée; et non point, comme cela doit être, et comme cela ne sera jamais avec des classiques païens, une science universelle, la science des sciences qui, se retrouvant chaque jour, à chaque heure, dans tous les livres que l'enfant étudie, doit en sortir naturellement, comme l'arome s'exhale de la fleur. En effet, ce n'est pas seulement d'un

livre, mais de tous les livres; non pas seulement de la bouche d'un maître, mais de tous les maîtres que la religion doit sortir, tantôt pour raconter un des faits de son histoire, une vertu de ses grands hommes, une maxime de l'Évangile; tantôt pour former le cœur de l'enfant, corriger une erreur de sa jeune intelligence, développer le germe naissant d'une noble disposition; tantôt pour lui révéler la cause cachée d'une révolution ou d'un événement important; et toujours pour lui montrer qu'elle est la source unique du beau, du bien, du vrai, l'âme, l'œil, la règle, le parfum de toutes les sciences qu'elle vivifie, qu'elle ennoblit, qu'elle coordonne, qu'elle explique et qu'elle conduit au but final de toutes choses : la gloire de Dieu et le salut de l'homme.

Voilà ce qui doit être, et voilà ce qui n'est pas. Peut-on, dès lors, méconnaître le vice radical qui condamne, et qui condamnera toujours la religion à l'oubli dans notre système païen d'éducation? Le catéchisme de l'aumônier n'y changera rien. Ses instructions seront des leçons qu'on écoutera comme d'autres leçons, peut-être avec un peu moins d'attention et un peu plus de répugnance. Aux yeux de l'enfant la religion continuera d'être une science abstraite, isolée de ses autres études, et qu'on est libre d'apprendre ou d'oublier, sans autre conséquence que le mérite d'être plus instruit ou le démérite de

l'être moins. Cela veut dire qu'il connaîtra la religion à peu près comme l'anglais ou l'allemand, dont on lui donne chaque semaine une ou deux leçons, sans être, au bout de cinq ans d'étude, en état de lire un ouvrage, et moins encore de soutenir une conversation en anglais ou en allemand. La preuve palpable de ce que j'avance, c'est que les générations universitaires et les classes de la société qu'elles alimentent, connaissent beaucoup moins la religion, et en raisonnent beaucoup plus mal que les femmes et les classes populaires.

En tout cas, jamais l'enseignement religieux de quelques heures par semaine, en concurrence avec un enseignement païen de chaque jour et de chaque heure du jour, ne sera capable de former des générations solidement religieuses. Que sont quelques gouttes de vin pur, s'écrie le père Possevin, pour adoucir un tonneau de vinaigre[1] ? Outre l'expérience de l'Europe depuis trois siècles, j'en appelle, sur la valeur d'un tel enseignement, au jugement d'un homme dont l'opinion n'est pas suspecte. « Ne nous y trompons pas, dit M. Kératry, ce n'est point la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un ecclésiastique,

[1] Quanto vi pare che quadri che in una botte sincera s'infonda un bicchier di vino dolce, puro, defecato, cioè un poco di catechismo la settimana, e ad un tempo vi si versino dentro i barili interi d'aceto, di liquore di muffa ed ogni altra sorte di vino putrido? cioè ogni giorno i Terenzj e l'altre impietà! Tale è oggi il costume del mondo. *Ragion*, p. 2.

quelque respectable qu'on le suppose, qui inculquera aux enfants un esprit religieux de quelque durée. *Celui-ci ne s'acquiert que par la continuité d'un enseignement où la loi divine se trouve comme infusée. Les études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en ressentir.* Que serait-ce si le dogme devenait jamais un objet de doute? Il faut à la jeunesse des vérités incontestées en matière de religion; pour elle toute foi controversée est bientôt une foi morte. »

Ces observations sur l'enseignement de la religion dans les établissements séculiers s'appliquent, je le dis à regret, avec quelques restrictions pourtant, aux maisons tenues par des religieux ou des ecclésiastiques, et dans lesquelles règne le paganisme classique. Ici encore, la religion ne sort naturellement, directement comme le parfum de la fleur, ni des livres, ni des devoirs, ni des études habituelles de l'enfant, ni des explications du professeur. L'en faire jaillir quelquefois, indirectement, péniblement, et pour ainsi dire par voie de contraste et d'antithèse, voilà tout ce que peut un maître pieux et habile. De là résulte ce renversement fatal, que le paganisme compose le festin dont le christianisme n'est que le dessert. De là résulte encore une connaissance plus ou moins avancée du paganisme, et une ignorance beaucoup plus grande qu'on ne le croit du christianisme.

Tout en rendant pleine justice au zèle et à la vertu

de nos maîtres, nous ne pouvons ici nous empêcher de protester avec énergie contre le système d'enseignement païen qui forma notre enfance, et de déplorer l'ignorance en matière de religion qui en fut la conséquence obligée. Au sortir du collége nous savions par cœur les noms, l'histoire, les attributs, les aventures des dieux et des déesses de la fable; nous connaissions les Danaïdes et les Parques, Ixion et sa roue, Tantale et son supplice, les oies du Capitole et les poulets de Claudius. Sans broncher, nous aurions pu faire la biographie de Minos, d'Éaque et de Rhadamanthe, de Codrus et de Tarquin, d'Épaminondas, de Scipion et d'Annibal, de Cicéron et de Démosthène, sans compter celle d'Alexandre et de César, d'Ovide, de Salluste, de Virgile et d'Homère. Lycurgue, Socrate, Platon, les Flamines, les Jeux du Cirque et de l'amphithéâtre, les sacrifices, les fêtes, les comices du peuple-roi nous étaient connus. En un mot, nous possédions tout le savoir désirable dans d'honnêtes jeunes gens de Rome et d'Athènes, rejetons des Brutus ou des Gracques, candidats des gloires du forum, adorateurs ou prêtres futurs de Jupiter et de Saturne.

Mais si par malheur on nous eût transportés sur le terrain du christianisme, et qu'on nous eût priés de dire le nom des douze apôtres, le nombre de leurs épîtres; si on nous eût interrogés sur nos saints et nos martyrs, sur nos héros et nos gloires,

les Chrysostome, les Augustin, les Athanase, les Ambroise, les rois de l'éloquence et de la philosophie chrétienne, les pères du monde moderne, nos maîtres dans la science de la vie; si on nous eût demandé à nous, leurs enfants, les enfants de l'Église et des martyrs, quelle fut l'époque de leur naissance, quels combats ils eurent à soutenir, quels ouvrages ils composèrent, quelles actions leur méritèrent l'admiration des siècles et le culte de l'univers, on nous eût parlé une langue inconnue. La rougeur de notre front et l'humiliante immobilité de nos lèvres, en excitant la pitié de l'homme sensé, eussent mis à nu le contre-sens monstrueux de nos études classiques. Telle est notre histoire, et peut-être celle de bien d'autres.

Dira-t-on que cette ignorance déplorable en matière de religion sera dissipée plus tard? Vraiment! combien connaissez-vous de jeunes gens, d'hommes d'un âge mûr, dans les différentes conditions de la vie qui, depuis la sortie du collége, aient consacré sérieusement *vingt-quatre heures* à l'étude de la religion? Combien, au contraire, n'en pourrait-on pas citer qui, loin de développer leurs connaissances religieuses, ont perdu, perdu depuis longtemps, les notions les plus élémentaires du Catéchisme! Le paganisme classique condamne donc fatalement l'immense majorité des hommes *instruits* à une ignorance éternelle en matière de religion.

CHAPITRE XX.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Le mépris. Condamner la religion à l'oubli en la laissant ignorer à la jeunesse, tel est le premier effet du paganisme dans l'éducation. Il en produit un second beaucoup plus grave : il voue la religion au mépris.

N'oublions pas ce que nous avons dit, que la religion est la science universelle, l'alpha et l'oméga de toutes choses. A elle s'appliquent littéralement les paroles de saint Thomas en parlant de la théologie : « La science de la religion, dit-il, commande à toutes les autres sciences, parce qu'elle est la plus élevée de toutes : elle les fait toutes travailler sous ses ordres, les tient toutes à son service, parce qu'elle est chargée de les mettre en œuvre ; tellement que la fin, le but, l'objet de toute science étant renfermés dans la fin de la religion et coordonnés par rapport à cette fin, la science de la religion doit dominer toutes les autres sciences et mettre en œuvre tous leurs enseignements. [1] »

[1] Theologia imperat omnibus aliis scientiis tanquam *principalis*, etc., etc.

Il s'ensuit que la religion ne peut avoir dans la pensée, dans l'étude, dans l'estime, dans l'admiration d'aucun homme, ni supérieur ni rival; que ses inspirations, ses enseignements, ses faits, ses combats, ses triomphes, ses hommes, ses gloires, ses chefs-d'œuvre sont au-dessus de toute comparaison. Seul, un rôle princier lui convient : tout autre la dégrade. Elle est reine ou elle n'est rien : *aut nihil, aut Cæsar*. Or, mettre le paganisme et le christianisme littéraire, artistique, historique, scientifique, philosophique sur la même ligne, c'est leur faire partager l'empire des idées et les placer au même degré dans l'estime de la jeunesse. Mettre le paganisme littéraire, artistique, historique, scientifique, philosophique au-dessus du christianisme, c'est lui donner le sceptre des idées et le placer au rang d'honneur dans l'estime de la jeunesse : c'est dégrader le christianisme, c'est l'annihiler, autant qu'il peut l'être, pour les générations naissantes dont les premières impressions constituent l'être moral jusqu'à la mort.

Ces principes posés, entrez avec moi dans la première classe venue du premier collége de l'Europe, depuis le seizième siècle jusqu'à ce jour. Quel que soit son costume, le professeur, du haut de sa chaire, parle ainsi à ses jeunes auditeurs : « Mes amis, il y eut dans l'antiquité deux pays privilégiés, où le génie de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de

la philosophie, de l'architecture, de la sculpture, de tous les arts et de toutes les sciences fixa longtemps et exclusivement son séjour. Dans ces pays naquirent les plus grands hommes que le monde ait connus. Rome et Athènes furent la patrie des héros les plus célèbres; la Grèce et l'Italie, le double théâtre des faits les plus mémorables et les plus dignes de votre étude : ici hommes et choses, tout est merveilleux.

» Pour vous citer seulement quelques noms : Homère, Sophocle, Pindare, Xénophon, Thucydide, Ésope, Démosthène, Socrate, Platon, Aristote, Épaminondas, Alexandre, Virgile, Horace, Tite-Live, Ovide, Suétone, Salluste, Cicéron, Sénèque, Pline, Scipion, Fabius, Marius, César, Pompée, Auguste et une foule d'autres sont les rois du génie, de la science, de la valeur et de la gloire. Devant eux pâlissent tous les autres hommes qui les ont précédés ou qui les ont suivis. Voici leurs ouvrages et leurs actes : vous aurez le bonheur d'étudier les uns; vous vous ferez un devoir d'imiter les autres. Apprenez à penser, à sentir, à parler comme eux, si vous voulez bien penser, bien sentir et bien parler. Je dois seulement vous prévenir que ces grands hommes n'étaient pas chrétiens; mais ceci n'ôte rien ni à leurs chefs-d'œuvre, ni à leurs belles actions. »

Et les enfants ébahis croient sur la parole du maître, admirent sur la parole du maître, et, toujours

sur la parole du maître, commencent incontinent à dédaigner tout ce qui dans la littérature, dans la poésie, dans la philosophie, dans l'histoire, dans les sciences et dans les arts n'est pas d'origine païenne. Telle est, moins un grand nombre de louanges hyperboliques, la manière dont le paganisme dans l'éducation est appliqué à l'âme impressionnable de l'enfance. Et cette application enthousiaste se répète chaque jour, pendant sept ans! Et ces sept ans sont ceux où se forme l'homme pour la vie! Quel peut être, relativement à la religion, le résultat d'un pareil système? Écoutons la réponse d'un savant évêque :

« Nous ne jugeons et surtout nous ne condamnons personne; nous gémissons sur les égarements de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que, si nous avions vécu un siècle plus tôt, nous eussions malheureusement partagé toujours nous-même ceux que nous déplorons ici. Mais nous voulons, messieurs, vous faire remarquer ce qui s'est passé alors, hélas! et ce qui se passe encore presque partout.

» Pendant près de trois cents ans on a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société : « Formez votre goût par l'é-» tude des bons modèles; or, les bons modèles grecs » et latins sont exclusivement les auteurs païens de » Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux doc-» teurs et à tous les écrivains de l'Église, leur style

» est défectueux et leur goût altéré : il faut donc » bien se garder de se former à leur école. » Voilà ce qu'on a dit et surtout ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature.

» De là, messieurs, qu'est-il arrivé? Ce qui devait arriver nécessairement : c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions.

» En effet, n'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les sept sages de la Grèce presque autant que devant les quatre évangélistes ; à s'extasier sur les pensées d'un Marc-Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints; enfin à vanter les vertus de Sparte et de Rome au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes ?

» Croit-on, messieurs, que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesurément l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la révélation, qui est l'œuvre de Dieu

par excellence, on préparait les voies au règne de ce rationalisme effronté qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même [1] ? »

Si cette réponse vous paraît insuffisante, j'en appelle à vous-même. Je suppose qu'aux jours de la primitive Église, les païens, n'écoutant qu'un prétendu zèle pour la littérature, la science et les arts, eussent pris nos livres chrétiens pour base de l'instruction de leurs enfants ; qu'ils eussent payé des milliers de maîtres habiles, afin d'exciter chaque jour pendant sept ans leur enthousiasme pour nos apôtres, nos martyrs, nos orateurs, nos historiens, nos artistes, nos philosophes, leur disant sur tous les tons qu'ils sont les rois de l'éloquence et du génie, que rien dans le paganisme ne peut leur être comparé, que nos institutions et nos lois sont le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'équité : l'homme du plus vulgaire bon sens n'aurait-il pas dit, et dit avec raison, que les païens avaient perdu l'esprit; qu'ils démolissaient de leurs propres mains leurs temples et leurs autels; que l'esprit chrétien pénétrerait nécessairement la littérature, la philosophie, les sciences, les arts, les mœurs, les croyances, la société tout entière; que, admirateurs exclusifs des hommes et des choses du christianisme, leurs enfants mépriseraient infailliblement les hommes et les choses du paganisme;

[1] Lettre de Mgr l'Évêque de Langres aux supérieur et directeurs de son petit séminaire.

qu'ils embrasseraient tôt ou tard la religion du génie, et abandonneraient sans retour celle qui n'avait produit que des médiocrités?

Si plus tard les païens eussent gémi, s'ils se fussent étonnés du mépris de leurs enfants pour le culte paternel et de leur penchant au christianisme, quel nom auriez-vous donné à leurs plaintes et à leur étonnement? Eh bien! voilà notre histoire. Depuis trois siècles le paganisme est dans l'éducation, et vous vous étonnez qu'il soit dans les idées et dans les mœurs! Vous gémissez aujourd'hui plus amèrement que jamais de voir la religion abandonnée, méprisée, et avec elle de voir disparaître la dernière digue au torrent qui menace de tout emporter, la dernière colonne de la liberté humaine, la dernière borne de vos champs, le dernier verrou de vos coffres-forts. Si vos plaintes sont sincères, aidez-nous à changer de système : qui repousse l'effet doit faire disparaître la cause.

Le mépris de la religion, conséquence inévitable du paganisme classique, n'attend pas les années de l'âge mûr pour se produire. On le voit se manifester dans le collége même par l'absence totale de piété, par le dégoût profond des devoirs du christianisme et de l'instruction religieuse, par l'incrédulité et par la corruption : double lèpre qui dévore jusqu'au vif les générations nourries du lait païen. Il se manifeste surtout dans les dispositions des maîtres et des élèves

à l'égard de l'homme en qui la religion se personnifie. A leurs yeux l'aumônier, quelles que soient d'ailleurs ses vertus et ses talents, n'est plus l'homme nécessaire, l'homme dont les leçons doivent exciter le plus d'ardeur, la parole commander le plus de respect et obtenir le plus d'amour. C'est un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans la langue de l'admiration, moins encore dans la langue du cœur, parce que l'idée elle-même dont il est le représentant n'a qu'une place très-secondaire dans l'estime, et aucune dans l'affection du monde qui l'entoure. Pour les uns, l'aumônier est un mercenaire qui instruit à tant par jour; pour les autres, c'est un *professeur de religion*, un *officier de morale* qui en donne des leçons à des heures réglées, et qui essaie de produire dans les âmes non la foi aux vérités saintes, mais je ne sais quelle conviction sèche et stérile, à peu près comme celle que produit un professeur d'algèbre en démontrant des problèmes.

L'altération. Le paganisme classique n'a pas seulement pour effet de condamner la religion à l'oubli et au mépris. Son influence est plus désastreuse encore, il l'altère profondément.

Qu'est-ce que le christianisme? C'est la religion de l'esprit, la religion de l'éternité. Crainte, mépris, détachement des richesses, des honneurs, des plaisirs de la terre; abnégation de soi-même, mortification de la chair, dans le but de rendre à l'âme son

légitime empire : voilà ce que prêche le christianisme depuis la crèche jusqu'au Calvaire, depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis la première page de l'Évangile jusqu'à la dernière. Bienheureux les humbles, bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent; malheur aux riches, aux puissants, aux heureux de ce monde : telles sont ses maximes.

Qu'est-ce encore que le christianisme? C'est une religion surnaturelle qui rejette comme insuffisants tous les motifs humains, toutes les intentions purement naturelles, et par conséquent toutes les vertus qui ne sont pas inspirées par des vues puisées dans l'ordre de la grâce. Ne faites pas vos bonnes œuvres, vos belles actions devant les hommes pour en être remarqués, autrement vous ne recevrez aucune récompense de votre Père qui est dans le ciel. Demeurez unis par la charité à votre divin médiateur, comme la branche de la vigne est unie au cep qui la nourrit et la soutient, autrement vos mérites seront nuls; vous serez des arbres stériles, des serviteurs inutiles qui serez jetés pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures. La pureté d'intention et la grâce sanctifiante, voilà pour le christianisme les deux conditions indispensables des vraies vertus : sans elles, il n'en connaît, il n'en rémunère aucune.

Qu'est-ce enfin que le christianisme? C'est la religion de la charité, par conséquent de la liberté et

de l'égalité véritable entre tous les hommes; c'est la religion du dévouement affectueux du riche au pauvre et du pauvre au riche; c'est le respect religieux de l'homme pour l'homme, et surtout pour l'être faible, pour l'enfant, la femme, le pauvre, le malade, le prisonnier, le serviteur. Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres, non pas seulement de bouche et en paroles, mais en vérité et par des œuvres réelles. Tel est l'esprit du christianisme.

Et maintenant qu'est-ce que le paganisme? Le paganisme est l'antipode du christianisme. C'est la religion des sens, la religion du temps; c'est l'adoration de la matière. Amour des richesses, amour des honneurs, amour des plaisirs. Bienheureux les riches, bienheureux les puissants, bienheureux ceux qui nagent au sein des jouissances : voilà ce qu'il chante, ce qu'il aime, ce qu'il préconise par l'exemple de ses hommes et de ses dieux, par la voix de ses historiens, de ses poëtes, de ses orateurs, de ses artistes, de tous ceux qu'on donne pour modèles à nos enfants.

Qu'est-ce encore que le paganisme? C'est le naturalisme en fait de vertu. Des vertus inspirées par des vues humaines, par le désir de se faire un nom, par l'humeur, par le caractère, par le tempérament; des vertus sans la grâce sanctifiante qui seule peut

les rendre utiles à la fin éternelle de l'homme; des vertus de parade, dont on a soin de se dédommager en secret. De là des historiens, des orateurs, des moralistes, des Salluste, des Sénèque, des Cicéron, qui parlent éloquemment de la tempérance; qui déclament contre l'ambition et l'immoralité et qui dans le secret de leur conduite ne cessent d'outrager la pudeur, la tempérance et toutes les vertus.

Qu'est-ce enfin que le paganisme? C'est la religion de la haine universelle, la religion de l'esclavage et du mépris profond pour l'humanité : mépris de l'homme pour l'homme et surtout pour l'être faible, qu'elle foule aux pieds ou dont elle fait l'instrument des plus brutales jouissances; pour l'enfant, qu'elle laisse tuer, vendre, exposer; pour la femme, dont elle consacre le honteux esclavage; pour le pauvre, qu'elle poursuit de son mépris et qu'elle appelle un animal immonde; pour le malade, qu'elle abandonne, sur son lit de douleur, aux soins imaginaires d'Esculape; pour le prisonnier, qu'elle égorge; pour l'esclave, dont elle fait moins de cas que du chien qui amuse son maître ou de la bête de somme qui transporte ses fardeaux. Voilà le paganisme dans ses maximes, dans son esprit, dans ses actes.

En deux mots, le christianisme est la glorification de l'esprit; le paganisme la glorification de la chair; spiritualisme d'une part, sensualisme de l'autre : voilà le fond opposé des deux religions.

Or, c'est le paganisme qui instruit nos enfants. Son enseignement est d'autant plus efficace qu'il parle sur tous les tons, qu'il revêt toutes les formes, qu'il s'insinue de lui-même; car il s'exhale naturellement, comme le parfum de la fleur, de chaque livre, de chaque page, de chaque phrase, que l'enfant est obligé d'admirer, de lire, d'étudier, de comprendre, de traduire, d'apprendre par cœur, en un mot, de changer en sa propre substance, et cela chaque jour, et à chaque heure du jour pendant sept ans!

Sous une pareille influence que peut devenir l'esprit chrétien? Hélas! il s'altère, il s'affaiblit, il s'éteint. L'ordre surnaturel a disparu, le naturalisme seul reste. L'homme devient ce que l'éducation le fait; il devient chair, il devient païen. Regardez plutôt; est-ce que le sensualisme et l'égoïsme ne débordent pas sur l'Europe? est-ce qu'ils ne pénètrent pas plus ou moins toutes les âmes, tous les arts, toutes les sciences, toutes les vies, depuis celle qui commence jusqu'à celle qui finit? Écoutons un homme qui ne sera pas suspect.

« C'est une ingrate besogne que l'éducation de la jeunesse bourgeoise. Terrain usé, aride, stérile, où ne germent plus que les conseils de l'intérêt. Je les connais, ces enfants de la bourgeoisie; la jeunesse est sur leur visage, elle n'est pas dans leur cœur. Ils spéculent dès le collége. Ce qu'ils y cherchent le moins, c'est le beau et le vrai; ils sont peu sensibles

au charme des lettres et à la lumière des sciences. Leur ambition prochaine se concentre toute dans l'obtention d'un grade universitaire, qui leur ouvrira ce qu'on est convenu d'appeler une *carrière;* leur ambition la plus lointaine ne vise pas au delà d'une étude de notaire ou d'avoué, d'un diplôme d'avocat ou de médecin, d'une épaulette ou d'un habit brodé; et sous ces formes diverses, ce que tous aperçoivent et souhaitent, c'est le bien-être matériel; c'est une bonne table, de beaux vêtements, un bon lit et le reste à l'avenant. Leur vertu dominante est la vertu des vieillards, la prudence. La gloire est, pour eux, une vaine fumée, que les niais seuls poursuivent; le mérite est un luxe qui ne vaut pas les efforts qu'il coûte; bien sot qui y sacrifierait un plaisir.

» S'occupent-ils, par hasard, des affaires politiques, ils sont conservateurs sous la monarchie et réactionnaires sous la République. Ils appartiennent au grand parti de l'ordre; ils estiment que la religion est nécessaire pour le peuple, quoique déjà ils ne croient plus à rien; ils défendent la famille en général, sauf à affliger la leur par leur paresse, et à la ruiner plus tard par leurs prodigalités; ils défendent aussi et, surtout, ils aiment la propriété, mais sans le travail. Il y a à cela des exceptions, je le sais; elles n'excitent d'ordinaire autour d'elles que la risée. Dans la plus haute école de l'Université, à l'École normale, l'enseignement de la philo-

sophie était, il y a quinze ans, l'objet de toutes les ambitions; dédaigné aujourd'hui, il se recrute difficilement et mal. D'où vient cela? On le choisissait autrefois comme aussi sûr et plus lucratif qu'un autre; le voilà périlleux et persécuté; on s'en éloigne. Eh! mes jeunes camarades, c'est justement par là qu'il devrait attirer vos préférences [1]. »

La peinture est frappante de ressemblance.

Sortez du collége, entrez dans la société. Où trouverez-vous aujourd'hui l'esprit chrétien de sacrifice et de dévouement? Où est le mépris solennel et soutenu des richesses, des honneurs et des plaisirs? A quelle époque les trois grandes concupiscences régnèrent-elles plus despotiquement, plus universellement sur le monde? Est-ce que l'or n'est pas le dieu de ce siècle? Est-ce que le plaisir n'est pas l'unique paradis qu'on ambitionne? Est-ce que le dogme païen du bonheur ici-bas, du bonheur par la richesse n'est pas devenu la base des théories sauvages qui prennent aujourd'hui une si redoutable faveur? Que dirai-je encore? Le monde actuel n'est-il pas rempli d'orateurs, d'écrivains, d'hommes de toutes les classes lettrés, qui, à l'exemple de leurs modèles classiques, parlent éloquemment de la vertu, à laquelle leur conduite souillée témoigne qu'ils ne croient pas? Enfin, pour dernier trait de ressemblance, n'arrivons-nous pas à voir une société tout

[1] M. Jacques, professeur de philosophie à Paris.

entière s'élever autour de nous, et proclamer comme le faisaient les païens, qu'il suffit d'être honnête homme, et qu'on peut être vertueux sans le christianisme?

Cherchez maintenant depuis quelle époque a commencé en Europe cet abaissement effrayant de l'esprit chrétien? Souvenez-vous que tout vient de l'éducation; et, j'en suis certain, vous indiquerez, les yeux fermés, l'époque de la renaissance du paganisme classique.

Qu'on ne dise pas, pour atténuer la puissance accusatrice de ce fait, que les classiques païens furent corrigés et expurgés; qu'on ne dise pas non plus, pour s'opposer à la réforme que nous demandons, qu'on pourra les corriger encore et les expurger avec plus de soin: vaines prétentions! Les corrections, les *expurgations*, les suppressions ont ôté ou elles ôteront tout au plus les immoralités grossières, les erreurs palpables[1]; mais elles ne changeront rien à l'esprit

[1] Il paraît qu'il en reste encore de nature à effaroucher même les hommes de notre époque. Un mois ne s'est pas écoulé depuis qu'on lisait dans les journaux les détails suivants : « Le *Messager de l'Assemblée* cite un morceau d'Euripide, que nous nous abstenons de reproduire, et ajoute :

» Voilà ce qu'on explique en rhétorique, et ce qu'on expliquera mot à mot; en scrutant, en faisant ressortir le sens de chaque mot. Apparemment cela était bon pour les Grecs, puisqu'ils adoraient Euripide; puisqu'il suffisait aux Athéniens, vaincus en Sicile, de réciter un seul de ses vers pour se racheter de la mort; mais cela convient-il à notre temps et à notre pays?

» L'*Assemblée nationale* citait récemment des discours du *Con-*

païen, qui respire nécessairement, inévitablement dans les ouvrages païens. Voilà pourtant où est le danger. Voilà ce que tous les Pères de l'Église, tout le moyen âge, avaient parfaitement compris.

Quand les Jérôme, les Augustin, les Grégoire, proscrivaient si énergiquement le paganisme classique, quand ils en signalaient si éloquemment l'immense danger, croyez-vous sérieusement qu'ils fussent inspirés par la crainte de voir le monde chrétien retourner au culte de Jupiter, de Vénus ou de Mercure? Non, les dieux de l'Olympe étaient tombés de leurs autels pour ne plus y remonter. Le paganisme dans sa forme matérielle était mort, bien mort; mais il vivait dans son esprit; et cet esprit se conservait dans les livres païens; et ces livres païens, mis entre les mains de l'enfance, sont tout-puissants pour l'infuser au cœur des générations chrétiennes, et par

ciones qui sont un véritable apprentissage de l'émeute. Nous nous faisons fort de montrer dans les éditions classiques, et en dépit de tous les *Communiqués* du monde, des exemples de tous les genres d'immoralité, c'est-à-dire l'enseignement sérieux de l'adultère, du vol, du suicide, de l'impiété, etc.

» Autrefois on disait : *Græcum est : non legitur :* C'est du grec, cela ne se lit pas. Aujourd'hui il semble qu'on dise : *Græcum est : non reprehenditur :* C'est absurde, c'est infâme, mais c'est du grec ?

» On assure qu'une commission est chargée, au ministère de l'instruction publique, de reviser les livres des lycées. Cette commission-là n'est pas inutile.

» 24 mars 1851. »

elles dans la société. Là était le danger; là, il est encore ; là, il sera toujours.

Qu'on y prenne garde; un moment viendra, s'il n'est déjà venu, où il sera impossible de le conjurer. « De la question du paganisme ou du christianisme dans l'éducation dépend le salut du monde[1]. » Voilà ce que proclamait en face de l'Europe un des voyants du seizième siècle. Il y a quinze ans un des hommes les plus remarquables par la hauteur de l'intelligence et par la sûreté du coup d'œil nous écrivait : « Encore trente ans de paganisme dans l'éducation, et c'en est fait de la religion en Europe. »

[1] ...Punto unde dipenda la salute dell' universo. P. Possev. *Ragion.*, etc.

CHAPITRE XXI.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LA FAMILLE.

Le respect de l'autorité paternelle, l'indissolubilité du mariage, le droit du père sur ses enfants; telles sont les bases de la famille chrétienne. Or, comme la société politique, la société domestique vit par le respect des lois qui la constituent. De là, pendant quinze siècles, la vénération profonde des peuples chrétiens pour les enseignements de leurs pères, pour leurs coutumes et leurs usages; de là, le soin religieux de transmettre aux enfants, comme la portion la plus précieuse de leur héritage, le culte sacré des aïeux. Ainsi ont fait toutes les familles historiques; ainsi ont fait tous les grands peuples qui brillent dans les annales du monde.

Cette loi de conservation est tellement naturelle et, si j'ose le dire, tellement élémentaire, que les nations païennes la connurent parfaitement et l'accomplirent avec une fidélité merveilleuse. Rome, qu'on aime tant à citer, en appelait toujours aux coutumes et aux mœurs primitives. Les maximes de ses pères for-

maient autant de maximes sacrées, et la vénération dont elle entourait les noms de ses fondateurs alla jusqu'à l'apothéose. Dans ce respect profond et universel, le lien de famille trouva sa conservation. A son tour le lien de famille, maintenant toujours Rome semblable à elle-même, devint le principe de sa force, le secret de sa durée et la base de sa puissance souveraine.

Qu'est-ce maintenant que le paganisme classique? C'est la plus grande école de mépris pour l'autorité paternelle qui ait jamais existé. En exposant la manière dont le paganisme est appliqué à l'âme de l'enfance, j'ai à dessein usé d'une grande réserve. Pour n'être point taxé d'exagération, j'ai mieux aimé rester en deçà de la vérité que de la montrer tout entière : le moment est venu de parler sans réticence. Les éloges donnés au paganisme sont la face de la médaille : les injures, les calomnies, les dérisions prodigués à nos aïeux en forment le revers. Voici en réalité comment les choses se passent.

Après avoir élevé jusqu'aux nues les hommes, les institutions, les sociétés païennes, on tombe sur nos pauvres aïeux, sur leurs usages, sur leurs institutions, sur tout ce qu'ils ont dit, sur tout ce qu'ils ont fait, au point de faire rougir leurs enfants d'une pareille descendance. Rien n'est épargné : les premiers chrétiens sont des fanatiques et des idiots; les siècles qu'ils ont préparés sont des siècles de barbarie; le

moyen âge est l'âge de fer du genre humain, l'époque d'une léthargie universelle. La foi de nos ancêtres s'appelle abrutissement; leurs pratiques religieuses, superstition; leurs vertus, fanatisme; leurs papes, des ambitieux; leurs rois, des tyrans; leurs princes, des voleurs; leurs seigneurs, des brigands; leurs lois, le code de la cruauté et de la sottise; leur histoire, légende; leur enseignement, puérilité; leur littérature, barbarie; leur science, ignorance; leur art, gothisme; leur état social, esclavage et misère. En un mot, depuis plus de trois siècles, on nous représente nos ancêtres comme des brigands, vivant de rapine et adonnés à tous les vices; comme des sauvages qui savaient à peine marcher sur leurs pieds; comme des crétins dont la *foi simple et naïve* était capable d'admettre que les ânes volaient comme les hirondelles.

Puis, reprenant la trompette épique, on chante les bienfaits de la renaissance; on convie les jeunes générations à bénir le ciel de les avoir fait naître au sein des lumières et de la liberté. Après quoi on les replonge heureuses et reconnaissantes dans cette antiquité païenne *qui est*, dit encore aujourd'hui M. Thiers, *ce qu'il y a de plus beau au monde*; dans *cet asile calme, paisible et sain, destiné à les conserver fraîches et pures*[1]; dans ce monde

[1] Rapport sur la loi d'instruct. secondaire, 1844.

merveilleux auquel le monde moderne doit son réveil[1].

Au milieu de ces diatribes de tout genre renouvelées à tout propos, si quelquefois la force de la vérité arrache pour un homme ou pour une chose du moyen âge une parole flatteuse: par la manière dont il est donné, l'éloge même devient un nouvel outrage. Entre mille, je n'en citerai qu'un exemple. « On a fait, écrit d'Arnaud, une observation assez singulière : c'est en quelque sorte *du milieu des ténèbres* que se sont élevés ces grands spectacles dignes

[1] L'histoire du moyen âge, dit l'abbé Millot, est l'opprobre de la raison humaine. *Histoire de France*, 3e *époq.* — Unitariorum (socinianorum) in Anglia historiam haud facile est ab initio investigare. Constat tamen mentem humanam, ex somno, quo per tenebras tot sæculorum sepulta fuerat, subito experrectam, studia sua huic veritati cito intendisse. *Unitarior. brevis exposit. Lond.*, 1822. — Quale spettacolo più curioso per questi tempi illuminati, urbani, operosi, il vedere da quai tenebre, da qual fierezza, da quale ignavia noi siam pervenuti sin qui, e il vedere per qual modo sieno state *sgombrate tante tenebre*, *e vinta tanta salvatichezza*... Un pensier nasce in mente dal considerare l'*infinita distanza*, che tra gli antichi tempi e i nostri si vede, il qual pensiero io non posso lasciare senza qualche riflessione, che della storia è propria più che nol sono i fatti degli antichi da mille dubietà e menzogne sempre inviluppati... Per quanto nel vero sia questo studio umiliante, al vedersi ogni gente ad un vivere pervenuta più ragionevole per mezzo ad *infinite brutalità*, e divenuti alquanto umani dopo essere stati *peggio che fiere gli uomini tutti,* qual vantaggio non è, qual diletto riconoscere i mezzi e le cause onde ebbero origine i nuovi costumi! Bettinelli, *Risorgimento d'Italia negli studj*. 1775. *Introduz.*, p. XXXIII et XXXVII. — On pourrait composer des volumes entiers de citations pareilles.

de fixer la curiosité et la réflexion. Les temps les plus *enfoncés dans l'ignorance et dans la barbarie* ont produit, si on peut le dire, des traits de lumière que ne nous ont point offerts ces siècles célèbres, placés sous nos yeux comme autant de brillantes époques des heureuses révolutions de l'esprit humain..... Quels exemples sublimes de valeur, de générosité, de grandeur d'âme, des sacrifices les plus surnaturels présentent les divers âges de la chevalerie! »

De peur qu'on ne se méprenne sur le sens de sa pensée et que le trait n'arrive pas à son adresse, l'auteur prend soin de s'expliquer lui-même en disant dans une note : « Du milieu des ténèbres, etc. Assurément on peut appeler les onzième, douzième, treizième, quatorzième siècles la *lie des siècles;* et c'est dans ces jours de la *barbarie la plus grossière* qu'ont éclaté tant de belles actions qui font encore la gloire de la nation française [1]. »

Ainsi se fait l'éducation de la jeunesse. Et c'est vous, pères de famille, qui encouragez un pareil système; c'est vous qui applaudissez aux maîtres qui, chaque jour pendant sept ans, outragent votre autorité dans celle de vos ancêtres; c'est vous qui les payez pour apprendre à vos enfants ce qu'on vous apprit à vous-mêmes : le mépris de tout ce qu'ils doivent le plus respecter! Quand tout ce que l'en-

[1] *Délassements de l'homme sensible* ou *Anecdotes diverses*, t. I, part. II, p. 249. Art. *Esprit de la chevalerie.*

seignement classique raconte de nos aïeux serait vrai, est-ce le fait d'enfants bien nés de dévoiler l'ignominie de leurs pères ? Où avez-vous vu que le péché de Cham porte bonheur ? Mais que dire, que penser si les accusations adressées à nos ancêtres sont la plupart d'odieuses calomnies ou des reproches que nous méritons comme eux, sans compter les reproches bien autrement graves que nous méritons et qu'ils ne méritèrent jamais ?

Je ne veux pas entreprendre ici l'apologie du moyen âge. Mais quand je le vois chaque jour livrer à tous les genres de mépris ; quand la première leçon donnée à la jeunesse de l'Europe entière est de lui apprendre à rougir de ses aïeux, afin d'exalter, par un contraste mensonger, et les siècles païens et les siècles modernes, fiers enfants des siècles païens, la vérité ne peut rester captive. Nos pères valaient mieux que nous, et tout ce qui nous reste de bon, nous leur en sommes redevables. Hommes comme nous, ils eurent des défauts ; en sommes-nous exempts ? Nous accusons leur crédulité : le pyrrhonisme, l'athéisme qui nous dévore est-il une vertu ? Nous flétrissons la rudesse de leurs mœurs, la cruauté de leurs lois : les scélératesses, les impiétés, les horreurs qui souillent l'histoire moderne sont-elles dignes des anthropophages ou des peuples civilisés ?

Nous appelons fanatisme, exagération leurs vertus chevaleresques, leurs dévouements sublimes : quel

nom mérite notre égoïsme? Ils bâtissaient des églises et des couvents : nous bâtissons des théâtres et des prisons. Avaient-ils commis quelque crime, ils en demandaient publiquement pardon à Dieu et aux hommes : nous nous en faisons gloire. Menacés ou atteints des fléaux du ciel, ils s'humiliaient : nous blasphémons. De leur temps, lorsqu'on éprouvait quelque grand chagrin, on priait : aujourd'hui on se tue. Nous parlons de leur ignorance : où sont nos lumières? Est-ce dans ces temps de ténèbres ou dans nos siècles éclairés que se trouvent les notions les plus justes du droit, de l'autorité, de la propriété, du bien et du mal?

Nous vantons la beauté de nos langues modernes : ils les ont créées. Nous avons découvert la vapeur et l'électricité : ils ont découvert la boussole, l'imprimerie et inventé la poudre. Nous avons produit des montagnes de livres : ils ont produit l'*Imitation*. Nous chantons nos gloires dans la guerre, dans les sciences et dans les arts : étaient-ils aussi barbares que nous nous plaisons à le dire, les siècles qui produisirent dans la guerre Charlemagne, Duguesclin, Godefroy de Bouillon; dans les sciences politiques, Alcuin, saint Grégoire VII, saint Louis et Suger; dans la théologie, saint Bonaventure et saint Thomas; dans l'éloquence, saint Bernard, saint Antoine de Padoue, saint Vincent Ferrier; dans la philosophie, saint Anselme; dans la poésie et la littérature, Dante et Pétrarque;

dans les sciences physiques, Gerbert et Roger Bacon? Étaient-ils des sauvages, fils et frères de sauvages ceux qui lancèrent dans les nues les flèches de nos cathédrales, qui en découpèrent si délicatement toutes les parties, qui en peuplèrent les clochetons et les galeries d'un peuple de statues, qui écrivirent l'histoire du temps et de l'éternité en caractères d'or, de pourpre et d'azur aux murailles et aux vitraux de leurs magnifiques édifices?

Mais, dit-on, ils ne jouissaient pas de la liberté de la pensée. Ce que je sais, c'est que nous en avons le dévergondage. Ils vivaient dans l'oppresssion; nous sommes ingouvernables. Ils étaient vêtus de bure; nous portons du calicot. Ils se nourrissaient de pain noir; nous mangeons des pommes de terre. Ils vivaient dans leurs familles comme des renards dans leurs tanières; nous vivons dans l'atelier et nous n'avons plus de famille.

Il serait facile de prolonger ce parallèle; ce qui précède suffit, ce semble, pour nous rendre un peu plus modestes, et pour nous montrer l'injustice des mépris superbes dont on nous apprend à couvrir et la personne et les œuvres de nos aïeux. Du reste, il ne faut pas s'y tromper : ce mépris, ces outrages s'adressent à une autorité plus haute. Ennemi né du christianisme, le paganisme classique ne se montre si dédaigneux et si hostile pour le moyen âge que parce que le moyen âge fut l'âge de la

foi. Il fut l'œuvre de l'Église, dont l'esprit pénétra profondément les institutions, les mœurs, les usages, les sciences, les arts, le langage de cette époque. Or, en la décrivant, c'est l'Église qu'on prétend décrier; en l'accusant de superstition, d'ignorance et de barbarie, c'est sur l'Église qu'on fait retomber toutes ces accusations. Tel est le dernier mot de la guerre stupide et acharnée que les trois derniers siècles font au moyen âge. Voilà ce qu'auraient dû comprendre tant d'hommes, bien intentionnés d'ailleurs, qui se firent les admirateurs fanatiques du paganisme littéraire et les contempteurs passionnés de notre grande époque de foi.

Les novateurs du seizième siècle ne s'y trompèrent pas. Personne ne répéta plus souvent et plus haut que les siècles où l'Église catholique avait exercé sur l'Europe une puissance souveraine, étaient les siècles de la plus grossière ignorance, de la superstition la plus honteuse, de la dégradation la plus profonde : la conséquence était facile à tirer. De là il n'y avait qu'un pas jusqu'à dire que si la nuit avait régné sur le monde, c'est que le soleil avait subi une éclipse ; que l'Église avait perdu une partie de la vérité primitive ; qu'il fallait dégager sa doctrine de l'alliage impur qui s'y était mêlé ; qu'il fallait rejeter toutes les traditions et en revenir à la pure parole de Dieu : ce pas fut franchi.

A la suite des apôtres du paganisme classique on

voit arriver Luther, Calvin, Théodore de Bèze; après les hérésiarques et les novateurs viennent Bayle, d'Argens, Bolinbroke, Diderot, Rousseau, Voltaire avec toute l'armée philosophique. Tous vont puiser leurs armes contre la religion, dans le même arsenal où les hérétiques du seizième siècle avaient puisé les leurs, non plus pour attaquer quelques vérités seulement, mais pour battre en brèche l'édifice entier du christianisme. Dogmes, mystères, préceptes, autorité, pratiques, sont proclamés d'une voix unanime le produit de l'ignorance et de la stupidité des siècles barbares. Dès lors, dans leur admiration comme dans celle de leurs disciples, une seule chose restait debout, le paganisme. En effet, nous verrons bientôt les hommes de 93 entreprendre de régénérer le monde avec les idées de Sparte, d'Athènes et de Rome.

CHAPITRE XXII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Exalter les païens et mépriser nos pères dans la foi, tel est depuis trois siècles le fonds obligé de l'éducation publique en Europe. N'est-ce pas là, dites-moi, la violation la plus sacrilége qu'on ait jamais vue de la loi conservatrice de la famille : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement?* Mais ce n'est pas tout. Le christianisme avait donné pour base à la famille l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal, ainsi que les droits sacrés du père sur son enfant. Pendant quinze siècles, l'Europe avait vécu de ce principe sacré auquel les nations chrétiennes doivent leur moralité et leur force. Rien ne fut plus éloigné de leur esprit que la pensée du divorce et de la polygamie; rien n'est plus rare que d'en trouver des exemples dans l'histoire; rien n'est flétri avec plus d'indignation; rien n'inspire une horreur plus générale et plus profonde. D'autre part, rien n'est plus fidèlement respecté que les droits de l'autorité paternelle.

Or, comment se fait-il que, dès le commencement

du seizième siècle, la polygamie et le divorce reparaissent, autorisés par les chefs de la réforme? Comment se fait-il qu'ils aient eu jusqu'à nos jours une suite non interrompue d'apologistes, parmi les lettrés des trois derniers siècles, en Allemagne, en Angleterre et en France? Comment se fait-il qu'après quelques protestations, le divorce soit aujourd'hui passé à l'état de loi dans la moitié de l'Europe? Comment se fait-il que les droits du père sur son enfant soient aujourd'hui méconnus et foulés aux pieds? Où les sociétés modernes ont-elles puisé des idées si étrangères à toutes les idées chrétiennes? Comment expliquer la facilité déplorable avec laquelle ces idées ont passé dans les lois et dans les mœurs publiques?

Eh, mon Dieu! ce triste mystère s'explique de lui-même. En proposant à l'admiration des générations naissantes le paganisme antique, on a familiarisé l'Europe avec les idées et les institutions de ses modèles et de ses maîtres. Or, tous les maîtres et les modèles de la jeunesse, ceux qu'on s'est plu à lui recommander comme les philosophes les plus divins, comme les législateurs les plus sages, sont les champions et les instituteurs de la polygamie et du divorce : ils les justifient par de *bonnes* raisons, les poëtes en chantent les bienfaits et les passions applaudissent.

Le législateur de la république de Sparte dont on nous fit tant admirer l'austère vertu, Lycurgue, rend

le mariage obligatoire pour tous, oblige l'époux à ravir celle qu'il veut épouser; et, par une conséquence de son principe suprême que la famille n'est établie que pour donner des citoyens robustes à l'État, il autorise la promiscuité[1]. Toujours conséquent avec lui-même, il porte des peines sévères contre les célibataires, et frappe d'un déshonneur public la plus sainte chose du monde, la virginité. « Une note d'infamie était établie contre ceux qui ne voulaient pas se marier. Il ne leur était pas permis de se trouver aux lieux de passe-temps publics. Qui plus est, les officiers de la ville les contraignaient d'environner tout nus, au cœur de l'hiver, la place publique; et, en cheminant, il fallait qu'ils chantassent une chanson faite contre eux; enfin, quand ils devenaient vieux, on ne leur portait pas de respect, on ne leur rendait pas les honneurs réservés aux autres vieillards[2]. »

Voici bien autre chose. Posant en principe le communisme le plus absolu, Lycurgue déclare que les enfants appartiennent à l'État avant d'appartenir à leurs parents. Ce n'est plus pour la famille que les mariages ont lieu, c'est pour l'État, et le pouvoir paternel, atteint dans ce qu'il a de plus sacré, est confisqué au profit de l'État. En conséquence, l'enfant, ce bien sacré de la famille, est impitoyablement ravi

[1] Vie de Lycurgue, traduct. d'Amyot, p. 31.
[2] Id., ib., p. 30.

aux embrassements maternels par le propriétaire de la famille, c'est-à-dire par l'État, instruit dans les écoles de l'État, élevé suivant les caprices de l'État ou condamné à périr si dès son entrée dans la vie il n'offre pas dans sa constitution les gages d'utilité physique dont l'État se montre exclusivement jaloux. « Au demeurant, continue Plutarque, depuis que l'enfant était né, le père n'en était plus le maître pour le pouvoir faire nourrir à sa volonté, mais il le portait lui-même en un certain lieu destiné à cela, qui s'appelait Lesché. Là, les plus anciens de sa lignée étant assis visitaient l'enfant. S'ils le trouvaient beau, bien formé de tous les membres et robuste, ils ordonnaient qu'il fût nourri ; mais s'il leur semblait laid, contrefait, fluet, ils l'envoyaient jeter dans une fondrière qu'on appelait vulgairement les Apothètes... A sept ans, les enfants qui n'avaient pas succombé à l'épreuve de la loi étaient définitivement enlevés à leur famille : l'État lui-même se chargeait de les élever [1]. »

« Or, ajoute Plutarque, l'oracle avait déclaré Lycurgue le *bien-aimé des dieux*, et *plutôt un dieu qu'un homme*. Il fit voir qu'un homme parfait n'est pas un être imaginaire, comme quelques-uns l'ont pensé, puisqu'il montra au monde une *nation de philosophes*. Les *lois de Lycurgue sont très-propres à former les hommes à la pratique de la vertu* et à main-

[1] Id., ib.

tenir une affection mutuelle entre les citoyens[1]. Le grave historien les préfère à celle de tous les autres États de la Grèce; et il a soin de nous apprendre que ceux qui écrivirent avec quelque succès sur les lois et sur la politique, comme Platon, Diogène, Zénon et d'autres, prirent pour modèle Lycurgue, auquel Aristote donne de magnifiques louanges, en le proclamant digne des sacrifices que les Lacédémoniens lui offraient comme à un dieu[2].

En effet, les principes de Lycurgue forment, à quelques modifications près, la constitution de la famille païenne, chez les Grecs et chez les Romains. Ainsi, dans Lycurgue parlant sur la famille, c'est tout le paganisme classique que nous entendons. Or, depuis trois siècles, la jeunesse de l'Europe passe sept ans à son école, en admiration pour les oracles du maître. Qu'en est-il résulté? Deux choses inévitables : la première, c'est que les philosophes, les législateurs, les lettrés modernes, fidèles à leurs impressions de collége, ont à l'envi vanté dans leurs ouvrages les principes constitutifs de la famille lacédémonienne; la seconde, c'est qu'on n'a rien négligé pour appliquer à la famille chrétienne les principes de la famille païenne.

Admirateur passionné de Lycurgue, qu'il ne craint pas même d'approuver dans un point de l'immoralité

[1] Id. ib.
[2] Id., ib. vers la fin.

la plus révoltante, Montesquieu le loue d'un seul mot en disant que *cet homme immortel sut faire pratiquer la vertu par des moyens qui lui semblaient contraires*[1]. Bolinbrocke, Potter, Helvétius, Collins, Tindal, Rousseau, tous les encyclopédistes parlent comme l'oracle de la législation, tous préconisent les uns après les autres les idées de Lycurgue et en demandent l'application pour le bonheur du genre humain. Rien n'est plus instructif que de les entendre.

Lycurgue ne reconnaît pas le caractère religieux du mariage, ils nient le sacrement qui l'ennoblit en le sanctifiant.

Lycurgue n'admet pas l'indissolubilité du lien conjugal, ils ont exalté les bienfaits du divorce et l'ont fait passer dans la législation.

Lycurgue autorise le concubinage, ils ont soutenu qu'il n'a rien de répréhensible pourvu qu'il soit durable.

Lycurgue justifie la promiscuité, ils avancent que la polygamie n'est qu'une affaire de calcul.

Lycurgue flétrit le célibat et la virginité, ils les décrient et les tournent en dérision [2].

Lycurgue nie l'autorité paternelle, ils la nient plus complétement s'il est possible. « Aucun homme, disent-ils, n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. Si la nature a établi quelque

[1] Esprit des lois, t. I, liv. IV, c. 6.

[2] Voyez notre ouvrage sur la famille, t. II, p. 417 et suiv.

autorité, c'est la puissance paternelle; mais la puissance paternelle a ses bornes, et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Les droits de l'homme sur son semblable ne peuvent être fondés que sur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'espérer; sans cela le pouvoir qu'il exerce sur lui serait une violence, une usurpation, une tyrannie manifeste. Ce n'est que sur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime est fondée. *Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre; mais nous l'accordons volontairement* à celui de qui nous espérons le bien-être... *L'autorité qu'un père exerce sur sa famille n'est fondée que sur les avantages qu'il est censé lui procurer*[1]. »

Ce n'est pas assez. Pendant que les philosophes et les légistes, élèves du paganisme, travaillaient à le ramener dans la famille, les poëtes et les romanciers, formés à la même école, chantaient sur tous les tons et dans toutes les langues les bienfaits de cette législation nouvelle. Plus intelligible, plus agréable et par cela même plus dangereuse que celle des métaphysiciens, leur voix n'a pas cessé de retentir. Que sont, dites-moi, quant au fond, ces innombrables pièces de théâtre, ou traduites des païens, ou animées de leur esprit, dont l'Europe est inondée depuis

[1] Encyclop. *Autorité politique;* Emile, t. IV; Système de la nature, t. I, p. 340, etc., etc.

la prétendue renaissance : comédies, tragédies, drames, mélodrames, vaudevilles, poésies légères, chansons de table, que sais-je ! sinon une prédication incessante du sensualisme, du divorce et de l'adultère, du mépris du mariage et de l'autorité paternelle ; une attaque ouverte ou déguisée contre la pudeur, la continence, la virginité même et la piété filiale ; la glorification et l'excitation perpétuelle de la passion la plus fougueuse et la plus destructive de la société domestique ?

A ce spectacle si parfaitement inconnu des siècles de foi, tout homme capable de lier l'effet à la cause dira : L'enseignement païen a planté l'arbre du sensualisme païen au cœur des jeunes générations ; les jeunes générations ont transmis ce qu'elles ont reçu, et ces belles doctrines sont les fleurs naturelles de l'arbre si bien cultivé ; mais elles n'en sont que les fleurs. En voici les fruits ; ils forment la seconde conséquence inévitable de l'éducation moderne.

Disciples des philosophes et des légistes païens, admirateurs des écrivains sensualistes, les régénérateurs de l'Europe, à la fin du dernier siècle, regardent comme un devoir de conscience et de logique d'appliquer à la famille les idées païennes. Parvenus au pouvoir, ils se mettent à l'œuvre ; ils ôtent au mariage tout caractère religieux, décrètent le divorce, décernent des récompenses publiques aux filles mères, abolissent tous les vœux, chassent de

leurs couvents tous les religieux et toutes les religieuses, affaiblissent autant qu'ils peuvent, dans leur Code, l'autorité paternelle; et, par l'organe de Rabaut-Saint-Étienne, ils renouvellent, mot pour mot, le principe de Lycurgue, que l'enfant appartient à l'Etat avant d'appartenir à sa famille.

En conséquence, comme le législateur de Sparte faisait examiner le nouveau-né, qui n'était jugé digne de la vie naturelle que dans le cas où il offrait des garanties suffisantes aux examinateurs de l'État, les modernes Lycurgues ont établi que l'enfant ne serait digne de la vie publique que dans le cas où il porterait l'effigie de l'État. Tel est l'envahissement du paganisme dans nos mœurs, que cette mesure sauvage n'a rencontré qu'une opposition impuissante; qu'elle survit à toutes les révolutions; qu'elle compte même de nombreux admirateurs; qu'elle s'est, enfin, glissée, sans blessure et sans avarie, dans la nouvelle loi sur l'enseignement.

Il n'est pas inutile de le montrer. Je laisse parler un homme qui a parfaitement rempli cette tâche : « M. Thiers, dit-il, M. Barthélemy Saint-Hilaire et autres partisans de la loi pensent que l'atmosphère romaine est excellente pour former le cœur et l'esprit de la jeunesse, soit. Qu'ils y plongent leurs enfants, je les laisse libres; mais qu'ils me laissent libre aussi d'en éloigner les miens, comme d'un air pestiféré. Messieurs les réglementaires, ce qui vous paraît

sublime me semble odieux, ce qui satisfait votre conscience alarme la mienne. Vous êtes très-convaincus qu'au point de vue social et moral le beau idéal est dans le passé. « Osons le dire à un siècle orgueilleux de lui-même, disait M. Thiers, *l'antiquité est ce qu'il y a de plus beau au monde.* » Pour moi, j'ai le bonheur de ne pas partager cette opinion désolante. Vous croyez que nos opinions, nos idées, nos mœurs doivent, autant que possible, être jetées dans le moule antique; j'ai beau étudier l'ordre social de Sparte et de Rome, je n'y vois que violences, injustices, impostures, guerres perpétuelles, esclavage, turpitude, fausse politique, fausse morale, fausse religion. Ce que vous admirez, je l'abhorre. Mais enfin, gardez votre jugement et laissez-moi le mien.

» En vertu de votre loi, trois sources d'enseignement vont s'ouvrir : celui de l'État, celui du clergé, celui des instituteurs prétendus libres. Ce que je demande, c'est que ceux-ci soient libres, en effet, de tenter, dans la carrière, des voies nouvelles et fécondes. Que l'université enseigne ce qu'elle chérit, le grec et le latin; que le clergé enseigne ce qu'il sait, le grec et le latin. Que l'une et l'autre fassent des platoniciens et des tribuns; mais qu'ils ne nous empêchent pas de former, par d'autres procédés, des hommes pour notre pays et pour notre siècle. Car, si cette liberté nous est interdite, quelle amère

dérision n'est-ce pas que de venir nous dire à chaque instant : *Vous êtes libres!*

» Dans la séance du 23 février, M. Thiers est venu dire pour la quatrième fois : — Je répéterai éternellement ce que j'ai dit : La liberté que donne la loi que nous avons rédigée, c'est la liberté selon la Constitution. Je vous mets au défi de prouver autre chose. Prouvez-moi que ce n'est pas la liberté; pour moi, je soutiens qu'il n'y en a pas d'autre possible. Autrefois on ne pouvait pas enseigner sans la permission du gouvernement. Nous avons supprimé l'autorisation préalable : tout le monde pourra enseigner. Autrefois on disait : Enseignez telles choses ; n'enseignez pas telles autres. Aujourd'hui nous disons : Enseignez tout ce que vous voudrez enseigner. — Voyons à quoi se réduit cette liberté que vous dites si entière.

» En vertu de votre loi, je fonde un collége... Comme père, je paye l'éducation de mes enfants, sans que nul me vienne en aide. Comme contribuable, je paye l'éducation des enfants des autres; car je ne puis refuser l'impôt qui soudoie les lycéés. Suis-je libre? Non, non; dites que vous faites de la *solidarité,* au sens socialiste, mais n'ayez pas la prétention de faire de la liberté.

» Et ce n'est là que le très-petit côté de la question : voici qui est plus grave. Je donne la préférence à l'enseignement libre, parce que votre

enseignement officiel, auquel vous me forcez de concourir sans en profiter, me semble communiste et païen; ma conscience répugne à ce que mes fils s'imprègnent des idées spartiates et romaines qui, à mes yeux du moins, ne sont que la violence et le brigandage glorifiés. En conséquence, je me soumets à payer la pension pour mes fils et l'impôt pour les fils des autres. Mais qu'est-ce que je trouve? je trouve que *votre enseignement mythologique et guerrier a été indirectement imposé à mon collége libre, par l'ingénieux mécanisme de vos grades*, et que je dois courber ma conscience à vos vues sous peine de faire de mes enfants des parias dans la société. Vous m'avez dit quatre fois que j'étais libre; vous me le diriez cent fois, que cent fois je vous répondrais : Je ne le suis pas [1]. »

Voilà où nous en sommes ! Et cela après trente ans d'efforts inouïs pour briser le despotisme spartiate de l'État; et cela sous l'empire d'une loi saluée comme une loi de liberté. Réunissez ce dernier trait à tous ceux que nous avons signalés dans ce chapitre, et, si vous pouvez, niez l'influence actuelle, profonde du paganisme classique sur la famille.

[1] Baccalaur. et socialisme, par M. F. Bastiat, représentant, etc., p. 59 et suiv.

CHAPITRE XXIII.

INFLUENCE DU PAGANISME CLASSIQUE SUR LA SOCIÉTÉ.

Le christianisme est la loi de la charité universelle. Il apprend deux choses : respecter et se dévouer. Vainqueur du monde et maître de l'éducation pendant mille ans, il avait pénétré de son esprit les nations de l'Europe, en nourrissant de sa séve vivifiante les jeunes générations : et, autant que le permet la faiblesse humaine, il avait fait la société à son image. De là, pendant toute la durée du moyen âge, l'absence presque absolue de guerre générale entre les peuples chrétiens ; de là, les guerres intestines plus restreintes et moins cruelles que dans l'antiquité ; de là, un patriotisme catholique qui, faisant de la religion la patrie commune, considérait tous les chrétiens de l'univers comme des frères pour lesquels on avait de l'or à donner et du sang à verser, quel que fût le climat sous lequel ils souffrissent ; de là, l'esprit chevaleresque, qui mettait à la disposition de l'être faible la puissance désintéressée du noble et du fort.

De là, le pouvoir souverain, contenu dans de justes limites par l'autorité supérieure de la religion, donnant pendant cette période plus d'exemples de sainteté sur le trône, c'est-à-dire de dévouement héroïque aux intérêts des peuples, qu'on n'en vit durant toutes les autres époques de l'histoire; de là, des libertés communales et provinciales incomparablement plus grandes que tout ce qu'on avait connu avant, que tout ce qu'on a vu depuis; de là, enfin, la liberté absolue de l'Église, mère et gardienne de toutes les autres; de l'Église, qu'on ne songeait point à regarder comme une étrangère ou une rivale, mais qu'on aimait, qu'on respectait et qu'on secondait de toute manière dans son action sociale.

Aujourd'hui nous avons la contre-partie de ce tableau.

Le signe caractéristique de l'Europe, depuis trois siècles, c'est la haine. « Haine de Dieu : on voudrait abolir non-seulement sa religion, mais jusqu'à son nom; haine des prêtres, qu'on calomnie, qu'on insulte, qu'on opprime dans l'exercice de leurs fonctions, et que déjà certains hommes proscrivent en espérance; haine des rois, des nobles, des institutions établies; haine de toute autorité; haine des lois qui conservent la paix en réprimant les passions; haine des magistrats qui défendent les lois; haine dans l'État, dans la famille; haine universelle

qui se manifeste par la rébellion, par le meurtre et par un désir ardent de destruction [1]. »

Dans l'ordre purement politique, voici les principales manifestations de cette haine, inconnue des siècles de foi :

La guerre extérieure et intestine presque continuelle ;

Un amour féroce de la liberté ;

Un patriotisme sauvage ;

Un despotisme brutal passant tour à tour des mains de la multitude aux mains d'un seul ;

Un servilisme abject ;

Une tendance marquée au communisme et à la ruine.

Qui a produit, qui entretient cet état anomal? D'où sont venues ces idées si contraires aux idées chrétiennes? Comment ont-elles fait irruption dans la société? Pourquoi, bannies de l'Europe pendant mille ans, l'ont-elles envahie depuis trois siècles? Remontons à la source de toutes choses, interrogeons l'éducation. Elle nous répondra : « C'est moi qui fais l'homme et la société. Depuis trois siècles je suis païenne ; au lieu d'apprendre à aimer, j'apprends à haïr ; j'ai fait l'homme à mon image ; l'homme a transmis ce qu'il a reçu, et la société est devenue païenne, et la haine a régné. »

En effet, la loi de haine était la loi du monde

[1] *Essai sur l'indiff.*, t. II, préf., p. XIX et XX.

païen, et les grands signes qui annoncent sa présence dans l'Europe moderne sont littéralement les mêmes qui la manifestaient au sein des sociétés antiques de la Grèce et de l'Italie.

La guerre extérieure et intestine presque continuelle : voilà le fond de l'histoire de toutes les républiques classiques. Or, depuis trois siècles, quel tableau présente-t-on chaque jour, pendant sept ans, à l'étude et à l'admiration de la jeunesse de l'Europe? La guerre. A part quelques détails insignifiants de mœurs et d'organisation intérieure, que nous apprend-on à connaître de Rome, d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, de Carthage, du Péloponèse, de la Macédoine, de la Perse, des Espagnes, des Gaules et de la Germanie? La guerre. Les Étrusques, les Volsques, les Èques, les Véiens, les Samnites et une foule d'autres peuples ne nous sont connus que par la guerre. Non-seulement les hommes, mais les dieux, nous présentent le même spectacle. Avec les turpitudes des immortels, que nous montre l'Olympe? La guerre. Expression vivante de la loi de haine qui régissait le monde païen, la guerre, la guerre au ciel et sur la terre : tel est l'élément dans lequel nous avons grandi.

Pas un champ de bataille sur lequel on ne nous ait promenés, depuis Marathon jusqu'à la Trébie, depuis Arbelle jusqu'à Pharsale; pas un carnage qu'on n'ait mis sous nos yeux; pas un sac de ville auquel

nous n'ayons assisté; pas d'armées ennemies entre lesquelles nous n'ayons pris parti; pas de grand capitaine dont nous n'ayons lu la vie, dont on ne nous ait appris les exploits, dont on ne nous ait redit les discours, dont on ne nous ait expliqué les plans et les stratagèmes; en un mot, pas une fibre guerrière dans notre cœur d'enfant qu'on n'ait remuée, remuée souvent, remuée longtemps, remuée profondément.

Or, qu'étaient dans leurs causes et dans leurs effets toutes ces guerres dont l'histoire nourrit notre jeune âme? C'était la haine universelle, fille de l'égoïsme, se satisfaisant par l'exercice du droit brutal du plus fort : l'injustice et le brigandage. Pourtant, on nous passionnait pour toutes ces œuvres; nous étions tenus d'admirer ceux qui en furent les héros; nos livres et nos maîtres leur donnaient les noms de grands, d'illustres, d'immortels. On avait soin de nous les montrer, au retour de leurs expéditions, chantés par les poëtes, honorés par le sénat, l'aréopage et les archontes, couverts des applaudissements du peuple, et sur des chars d'or ou d'ivoire montant au Capitole.

Ces hommes et ces faits qu'on proposait à notre admiration, on les a proposés depuis la renaissance à l'admiration non-seulement des enfants du peuple, mais encore des enfants des nobles et des rois. Appelé à faire l'éducation des successeurs de saint Louis,

Amyot, évêque d'Auxerre et traducteur de Plutarque, ne connaît pas après l'Écriture sainte, dont il était encore d'usage de conseiller la lecture, de modèles plus accomplis pour un prince que les grands hommes d'Athènes, de Sparte et de Rome.

Il écrit en ces termes à son royal élève, en lui dédiant sa traduction : « Ayant eu ce grand heur que d'être mis auprès de vous dès votre première enfance, que vous n'aviez guère que quatre ans, pour vous acheminer à la connoissance de Dieu et des lettres, je me mis à penser quels autheurs anciens seroient plus idoines et plus propres à votre estat, pour vous proposer à lire quand vous seriez venu en aage d'y pouvoir prendre quelque goust; et pour ce qu'il me sembla qu'après les sainctes lettres, *la plus belle et la plus digne lecture que l'on sçauroit présenter à un jeune prince, estoient les Vies de Plutarque*, je me mis à revoir ce que j'en avais commencé à traduire en nostre langue par le commandement du feu grand roy François, mon premier bienfaiteur, et parachevay l'œuvre entier. Et en ayant été la traduction assez bien reçue, mesmement en droit, vous qui depuis que l'aage et l'usage vous eurent apporté la suffisance de lire et quelque jugement naturel, *ne vouliez lire en autre livre*, cela me donna dès lors envie de mettre aussi en votre langue ses autres œuvres morales et philosophiques [1]. »

[1] Epistre au Roi Très-Chrestien Charles IX[e] de ce nom. Edit. 1582.

Voilà qui est entendu : l'histoire de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, de saint Louis et de tant d'autres saints rois ou empereurs, était moins propre à former l'esprit et le cœur d'un prince chrétien que les vies de Thésée, de Romulus, de Lycurgue, de Solon, de Périclès, de Marius, de Sylla, de César, de Thrasybule et de Brutus ! Bientôt les *sainctes lettres* disparaissent de l'éducation ; elles n'ont plus d'accès dans les colléges ; et cent ans après Amyot, Fénelon compose à l'usage de l'héritier du Royaume Très-Chrétien, un évangile dont *Télémaque* est le disciple, *Mentor* l'interprète, Minerve l'*inspirateur*, et le paganisme le plus pur *le fond et la forme*.

C'est dans le même but qu'au lieu d'écrire la vie et les maximes de nos grands hommes et de nos grands saints, pour former l'esprit et le cœur du duc de Bourgogne, le vénérable archevêque de Cambrai croit devoir consacrer son génie et son temps à analyser, à traduire l'Odyssée, à faire un abrégé de la vie des philosophes anciens avec leurs maximes : Thalès, Solon, Pittacus, Bias, Périandre, Chilon, Cléobule, Épiménide, Anacharsis, Pythagore, Héraclite, Anaxagoras, Démocrite, Empédocle, Socrate, Platon, Antisthène, Aristippe, Aristote, Xénocrate, Diogène, Cratès, Pyrrhon, Bion, Épicure, Zénon.

Enfin, de nos jours, on proclame en face de l'Eu-

rope, que l'antiquité est *tout ce qu'il y a de plus beau au monde*.

C'est au milieu de ce concert d'éloges donnés au paganisme, à ses faux grands hommes, à ses fausses gloires, à ses fausses vertus; c'est au bruit retentissant de ses guerres et de ses batailles, au spectacle continuel de ses violences et de ses injustices, que depuis trois siècles on forme la jeunesse de l'Europe. C'est à une pareille école qu'on prétend lui faire puiser les sentiments de justice, de douceur, de modestie, de subordination, d'indulgence, d'abnégation, d'humilité, de charité qui sont l'esprit même de l'Évangile et les conditions vitales des sociétés chrétiennes !

Mais quoi ! si l'on voulait former des hommes injustes, hautains, orgueilleux, insubordonnés, et, dans l'occasion, des ravageurs de provinces, pourrait-on s'y prendre autrement? N'est-ce pas ainsi que furent préparés les héros trop fameux de cette guerre de trente ans qui couvrit les trois quarts de l'Europe de sang et de ruines; guerre païenne, où il se commit plus d'horreurs et plus d'infamies que le monde n'en avait vu depuis dix siècles; guerre sauvage, qui détruisit plus de monuments et de chefs-d'œuvre de tout genre que n'en avaient détruit les hordes barbares? N'est-ce pas de la même école que sont sortis les chefs de nos armées révolutionnaires, les farouches proconsuls qui ont pro-

mené la dévastation de Paris à Naples, de Lisbonne à Moscou, et qui, comme les héros de l'antiquité, sont revenus rapportant dans leurs fourgons non-seulement l'or et l'argent, mais les richesses artistiques de tous les peuples vaincus? N'est-ce pas leur conduite qu'ils se faisaient gloire d'imiter et leurs noms qu'ils invoquaient?

Cependant la guerre extérieure n'est qu'une partie du spectacle offert à la jeunesse par le paganisme classique; les luttes intestines complètent le tableau. Qu'avons-nous vu dans l'histoire intérieure de Sparte, d'Athènes, de Rome surtout qu'on s'étudie à nous faire mieux connaître? L'antagonisme constant des classes inférieures et des classes supérieures de la société; l'horreur des rois, désignés sous le nom de tyrans; la haine invétérée des plébéiens contre les patriciens et des patriciens contre les plébéiens; les orages au forum, les retraites au mont Sacré, les lois agraires, l'intervention des tribuns et la popularité des conspirateurs; des dissensions toujours renaissantes, des factions toujours prêtes à en venir aux mains, le sang des citoyens inondant les rues et les places des cités et l'ostracisme bannissant tour à tour les vainqueurs de la veille, vaincus du lendemain.

Beaux exemples, sublimes préceptes, précieuses semences à déposer dans l'âme de la jeunesse française! Et sous le nom de Tarquin nous détestions

la royauté; on nous passionnait tour à tour pour le peuple et pour la noblesse, pour les Gracques et pour Drusus, pour Marius et pour Scylla, pour Pompée et pour César. Et presque tous nous prenions parti pour le peuple et ses tribuns, et nous sentions naître en nous la haine du pouvoir et la jalousie de la supériorité de noblesse ou de fortune.

Ajoutez à cela un patriotisme sauvage qui ne respecte ni le droit naturel, ni le droit des gens, ni les liens les plus sacrés de la nature. C'est Scévola qui se brûle la main pour avoir manqué d'assassiner Porsenna; c'est Brutus qui tue ses enfants soupçonnés de complot contre la patrie; c'est un second Brutus qui poignarde César, son bienfaiteur, et d'autres encore qu'on exalte comme les types du patriotisme, comme les adorateurs sublimes de la liberté.

« Qu'est-ce encore que ce patriotisme, le beau côté du monde antique? La haine de l'étranger; détruire toute civilisation, étouffer tout progrès, promener sur le monde la torche et l'épée, enchaîner des femmes, des enfants, des vieillards aux chars de triomphe, c'était là la gloire, c'était là la vertu. C'est à ces atrocités qu'étaient réservés le marbre des statuaires et le chant des poëtes. Combien de fois nos jeunes cœurs n'ont-ils pas palpité d'admiration, hélas! et d'émulation à ce spectacle! C'est ainsi que nos professeurs, prêtres vénérables,

pleins de soins et de charité, nous préparaient à la vie chrétienne[1] ! »

Et ces temps, on les appelle les temps modèles, les temps de l'héroïsme et de la grandeur d'âme; et cette antiquité païenne, où s'accomplissaient de pareils actes, « la plus belle chose du monde, l'asile calme, paisible et sain, destiné à conserver la jeunesse fraîche et pure[2]. » Telle est l'atmosphère dans laquelle respire depuis trois siècles la jeunesse de l'Europe.

Enfin, l'arbre a donné ses fruits. On avait cru qu'on pouvait impunément livrer au paganisme notre éducation, notre littérature, nos théâtres, comme si la logique du temps ne tirait pas toujours, avec une inflexible rigueur, les conséquences pratiques des théories déposées au cœur des générations naissantes. Aujourd'hui le bandeau fatal est tombé: la révolution française fut la traduction sanglante de nos idées de collége. Elle s'explique, sans doute, par des causes étrangères à l'enseignement classique. Mais est-il permis de douter que cet enseignement n'y ait mêlé une foule d'idées fausses, de sentiments brutaux, d'utopies subversives, d'expérimentations fatales? Qu'on lise les discours prononcés à l'Assemblée législative et à la Convention : ce ne sont que prosopopées, invocations, apostrophes à Fabri-

[1] Baccalaur. et social., p. 16.
[2] M. Thiers, Rapport, etc., 1844.

cius, à Caton, aux deux Brutus, aux Gracques, à Catilina. Va-t-on commettre une atrocité, on trouve toujours pour la glorifier l'exemple d'un Romain.

« Ce que l'éducation a mis dans l'esprit passe dans les actes. Il est convenu que Sparte et Rome sont des modèles: donc il faut les imiter ou les parodier. L'un veut instituer les jeux Olympiques, l'autre les lois agraires et un troisième le brouet noir des esclaves.
« Que voulait Robespierre? Élever les âmes à la hau-
» teur des vertus républicaines des peuples anti-
» ques [1]. Que voulait Saint-Just? Nous offrir le
» bonheur de Sparte et d'Athènes, et que tous les
» citoyens portassent sous leur habit le couteau de
» Brutus [2]. Que voulait le sanguinaire Carrier? Que
» toute la jeunesse envisage désormais le brasier de
» Scévola, la mort de Cicéron et l'épée de Caton.
» Que voulait Rabaut Saint-Étienne? Que suivant
» les préceptes des Crétois et des Spartiates, l'Etat
» s'empare de l'homme dès le berceau et même
» avant la naissance [3]. Que voulait la section des
» Quinze-Vingts? Qu'on consacre une église à la Li-
» berté, et qu'on fasse ériger un autel sur lequel
» brûlera un feu perpétuel entretenu par de jeunes
» vestales [4]. Que voulait la Convention tout entière?

[1] 3 nivôse an III.
[2] 23 nivôse an III.
[3] 16 décembre 1792.
[4] 19 mars 1794.

» Que nos communes ne renferment désormais que
» des Brutus et des Publicola[1]. »

Non-seulement le paganisme respire tout entier dans les discours, dans les maximes et dans les actes privés; il passe dans les lois, dans les mœurs publiques et dans les noms. Le droit du plus fort, hideuse loi du monde antique, devient l'unique règle des législateurs. Le sang innocent rougit l'échafaud et se mêle par torrents aux ondes de nos rivières; la spoliation est à l'ordre du jour dans toute la France.

Dans les fêtes publiques revient la mythologie tout entière : les Génies, le Temps, la Vieillesse, les Saisons, les chars traînés par les bœufs aux cornes dorées; sur les places, dans les rues reparaissent les bacchantes échevelées. La plus infâme des *déesses* païennes remonte sur les autels; elle a ses prêtres et ses adorateurs; le *Panthéon* reçoit les *citoyens* jugés dignes de l'*apothéose*. Nous avons la *république*, le *peuple roi*, des *lycées*, des *athénées*, des *prytanées*, des *gymnases*, des *hippodromes*, des *cirques olympiques*, des *comices*, des *municipalités*, des *préfets*, des *consuls*, un *dictateur*, un *tribunat*, un *sénat*, un *empereur*, des *décrets*, des *sénatus-consultes*; l'*aigle* conduit nos *légions* à la victoire, et pour que rien ne manque à cette atroce et burlesque parodie, on nous oblige à nous coiffer du *bonnet phrygien*. Les mœurs deviennent farouches, le tu-

[1] Baccalauréat et socialisme, p. 48 et 58.

toiement rentre dans le langage; le serment de haine à la royauté est renouvelé des Romains; partout on invoque leurs mânes; Brutus a des imitateurs. Les Français du dix-huitième siècle se font gloire de porter les noms de Caton, de Scévola, de Manlius, d'Anacharsis, de Dracon, de Simonide, de Socrate, de Gracchus, d'Anaxagore.

Comment de pareilles folies, pour ne pas dire de pareilles atrocités, purent-elles se produire avec un si étrange succès? Charles Nodier va répondre. Après avoir dépeint les scènes horribles de la révolution et le dévergondage des assemblées populaires, il ajoute: « Ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous étions tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation anomale et *anormale* préparait assidûment depuis l'enfance à toutes ces aberrations d'une politique sans base. Il n'y avait pas grand effort à passer de nos études de collége aux débats du *forum* et à la guerre des esclaves. Notre admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des Panathénées : on ne nous avait jamais parlé que de cela.

» Les plus anciens d'entre nous rapportaient qu'à la veille des nouveaux événements, le prix de composition de rhétorique s'était débattu entre deux plaidoyers, à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus l'ancien et de Brutus le jeune. Je

ne sais qui l'emporta aux yeux des juges, de celui qui avait tué son père ou de celui qui avait tué ses enfants; mais le lauréat fut encouragé par l'intendant, caressé par le premier président et couronné par l'archevêque. Le lendemain on parla d'une révolution et on s'en étonna, comme si on n'avait pas dû savoir qu'elle était faite dans l'éducation du peuple.

» Si la mode de ces *suasoires* pédantesques venait à se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'anéantissement de nos vieilles doctrines monarchiques et religieuses, j'avoue que je serais passablement embarrassé sur le choix; mais je ne dissimulerais pas que Tite-Live et Tacite y ont eu bonne part. C'est un témoignage que la philosophie du dix-huitième siècle ne peut s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne et à l'Université[1]. »

[1] Souvenirs, t. I, 88.

CHAPITRE XXIV.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Nous venons de voir le paganisme ancien reproduit trait pour trait dans l'Europe moderne par la guerre extérieure et intestine presque continuelle, par un amour féroce de la liberté, par un patriotisme sauvage, si parfaitement imité des Grecs et des Romains qu'on ne sait quelle différence trouver entre les nouveaux et les anciens Brutus, entre le langage, les projets, les actes, les mœurs des uns et des autres. Complétons ce tableau qu'on ne saurait trop étudier.

Quelle autre leçon le paganisme classique donne-t-il à la jeunesse? Ignorant la véritable notion du pouvoir, il lui montre le despotisme comme l'unique loi des sociétés, et ce despotisme brutal passant tour à tour des mains de la multitude aux mains d'un seul. Telle est l'idée avec laquelle, depuis trois siècles, on familiarise l'enfance. Il le lui montre non comme une chose divine dont l'origine n'est pas sur la terre, non comme un dépôt divin dont le dépositaire doit rendre compte à Dieu, non comme une

charge qui exige le sacrifice continuel du supérieur à l'inférieur; mais comme une chose d'origine humaine, comme un dépôt humain dont le dépositaire doit compte à l'homme seul; non comme une charge, mais comme un bénéfice qui vaut gloire, honneurs, plaisirs à celui qui le possède. En un mot, il fausse complétement la notion du pouvoir, qui, n'étant plus qu'un mandat humain ou une conquête de la force, finit toujours par le despotisme d'un seul ou de la multitude.

De là, dans toutes les républiques classiques, des assemblées populaires, sans cesse renouvelées pour transmettre le pouvoir, pour en déterminer les limites, pour en juger les comptables; des tribuns factieux pour contre-balancer leur autorité, un sénat jaloux pour en surveiller l'exercice. Puis des froissements et des tiraillements perpétuels; puis des conspirations pour enlever le pouvoir ou des complots pour assassiner les tyrans; puis des éloges également absolus aux assassins et aux tyrans, à Brutus et à César, à Cicéron et aux triumvirs; puis enfin la république toujours ballottée finissant inévitablement par tomber dans des accès de licence effrénée, et de là dans un servilisme abject. Tel est le nouveau trait du tableau avec lequel, depuis trois siècles, on familiarise l'enfance, en ayant soin de lui répéter, ici comme ailleurs, l'éternel refrain que M. Thiers redit encore de nos jours, et qui, à l'heure même où je trace ces

lignes, retentit dans tous les colléges de l'Europe : *L'antiquité est tout ce qu'il y a de beau au monde.*

Mais ici encore jugeons l'arbre à ses fruits. Quels sont les résultats politiques d'une pareille éducation? D'une part, l'altération complète de la vraie notion du pouvoir; d'autre part, la glorification et la pratique de ces théories subversives.

Altération de la vraie notion du pouvoir. Les siècles chrétiens répétaient avec saint Paul que tout pouvoir vient de Dieu. Or, allez dire aujourd'hui à l'Europe, élève du paganisme, que tout pouvoir vient de Dieu, et relève de Jésus-Christ, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; allez combattre le dogme païen de la souveraineté du peuple : vous verrez s'il est une seule nation qui vous comprenne, vous verrez combien il en est parmi les sages qui répondent autrement que par un sourire de pitié. Lisez les discours solennels, les discours en quelque sorte nationaux, discours de trône, discours des orateurs parlementaires, voyez si vous n'y trouvez pas à chaque page le nom de la *nation*, le nom du *peuple*, le nom du *pays*, invoqué dans toute l'Europe comme la suprême raison du droit et du devoir. Pourquoi la répétition si fréquente de ce nom, substitué au nom de Dieu, sinon parce que l'autorité qu'il exprime est toute-puissante, seule puissante, seule regardée comme la source du pouvoir dans le monde politique actuel?

20

Glorification et pratique des théories subversives du paganisme. Lisez les jurisconsultes, les légistes, les philosophes de l'Europe moderne, tous nourris de la belle antiquité païenne, qu'y trouverez-vous? Ils vous racontent que « la société est un contrat;
» *que* pour être légitime le gouvernement doit être
» fondé sur le consentement libre des sujets, que
» sans cela il n'est que violence, usurpation, brigan-
» dage[1]; *que* tout pouvoir vient du peuple; *que* le
» peuple est la seule puissance qui n'ait pas besoin
» d'avoir raison pour légitimer ses actes[2]; *qu*'en-
» seigner que les princes tiennent leur pouvoir de
» Dieu est une maxime imaginée par le clergé, qui
» ne met les rois au-dessus du peuple que pour com-
» mander aux rois mêmes, au nom de la Divinité; ce
» n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation
» entière sous les pieds d'un seul homme[3]; *que* le
» magistrat suprême n'est que le premier commis de
» la nation[4]; *que* dans les siècles de barbarie on a
» pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par
» une épidémie de fanatisme, et fixer avec des sons
» vides de sens des troupeaux qui ne marchaient
» qu'au son des trompettes; mais lorsqu'un État s'est

[1] Rousseau, *Emil.*, t. IV, p. 349; Encyclop., *Autorité politique;* Système de la nature, t. I, c. 9 et 16.

[2] Rousseau, ib.

[3] Raynal, *Hist. des établiss.*, etc., I, XVI, p. 130.

[4] Helvétius, *De l'homme,* t. II, note 4, p. 596.

» policé, est-ce alors qu'il va encore chercher dans » les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur les fon- » dements de l'autorité légitime[1]? *que* le peuple est » le seul souverain; *qu*'il a le droit de juger les rois; » *que* leur mandat vient de sa volonté; quand ils le » violent, leur mandat est brisé; *que* l'insurrection » est le plus saint des devoirs[2]. »

Et le peuple s'est insurgé d'un bout de l'Europe à l'autre, et il a jugé les *tyrans*, et il joue avec les couronnes comme un enfant avec des hochets; et nous avons vu en moins d'un demi-siècle *cinquante-deux* trônes voler en éclats et leurs débris sanglants traînés dans la boue des carrefours par le peuple souverain; et il y a eu des chants de triomphe pour les assassins des rois, comme il y en eut jadis pour Scévola, pour Brutus, pour Macro et pour Stéphanus; et la société toujours divisée par la haine, toujours ballottée entre les partis, passe alternativement de la tyrannie la plus dure au servilisme le plus abject; les plus fiers Brutus de 93 deviennent les plus plats valets du soldat heureux qui a doré leurs coutures; aujourd'hui même, malgré ses superbes prétentions à la liberté et à l'égalité, elle se soumettra sans mot dire au Tibère qui voudra lui mettre le pied sur la gorge. En attendant qu'elle obéisse au sabre

[1] Raynal. Id., ib.

[2] Déclarat. et discours de tous les orateurs révolut. de 93 et de 1848 inclusivement.

d'un prétorien, elle obéit à la plume d'un commis, comme une machine à la force aveugle qui la fait mouvoir.

Voilà ce que nous sommes depuis trois siècles, et voilà ce que nous devions être. Revenu au paganisme par son éducation, le monde a dû forcément rentrer dans les conditions sociales du paganisme : antagonisme, anarchie, despotisme, servilisme, instabilité, révolutions. Réfléchissez et concluez.

Reste à mettre en évidence un dernier fruit de l'arbre païen.

« Le véritable progrès, dit l'illustre publiciste espagnol Donoso Cortès, consiste à soumettre l'élément humain qui corrompt la liberté à l'élément divin qui la purifie. La société a suivi une voie différente en donnant pour mort l'empire de la foi; et, en proclamant l'empire de la raison et de la volonté de l'homme, elle a rendu absolu, universel et nécessaire le mal, qui était relatif, exceptionnel et contingent. Cette période de rapide rétrogradation a commencé en Europe avec la restauration du paganisme littéraire, qui a amené successivement les restaurations du paganisme philosophique, du paganisme religieux, et du paganisme politique. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations, la restauration du paganisme socialiste[1]. »

[1] Lettre à M. de Montalembert, 4 juin 1849.

Eh, oui! le socialisme qui nous menace est un fruit du paganisme classique. Il est enseigné par les auteurs dont on apprend aux générations de l'Europe à regarder les paroles comme des oracles, les théories sociales comme tout ce qu'il y a de plus parfait, de plus beau au monde.

Le socialisme attaque dans leurs bases la famille et la propriété, et tend à réaliser, par l'anéantissement de la liberté individuelle au profit de l'État, le plus vaste, le plus honteux, le plus effroyable despotisme qui ait jamais pesé sur le monde.

Or, le paganisme qu'on nous apprend à admirer enseigne et pratique le socialisme dans la famille. « Législateurs de peuples guerriers, Lycurgue et Platon comprennent que la famille peut affaiblir le dévouement militaire. Nous le sentons nous-mêmes, puisque nous interdisons le mariage à nos soldats. Cependant il ne faut pas que la population s'arrête. Comment résoudre le problème? Comment firent Platon en théorie et Lycurgue en pratique? Par la promiscuité. Platon, Lycurgue, voilà pourtant les noms qu'on nous habitue à ne prononcer qu'avec idolâtrie [1]. »

Rome elle-même, digne élève de la Grèce, consacra le concubinage et le divorce [2]. Il y a plus; dans la famille antique le socialisme absorbe la li-

[1] Baccalaur. et social., p. 14.
[2] Voy. Hist. de la famille, t. I, c. 9 et 10.

berté de la femme et de l'enfant au profit du père, comme l'État lui-même absorbe à son profit la liberté du père.

En effet, Lycurgue établit en principe que l'enfant appartient non à son père, mais à l'État, et nous avons vu avec quelle rigueur barbare cette loi socialiste était accomplie. Nous avons vu encore que ces théories païennes sur la famille et sur l'enfant sont devenues la base des institutions de l'Europe moderne par le divorce, par la conscription et par le monopole de l'enseignement. Si elles ne sont pas reproduites à la lettre, rendons grâce au christianisme, dont la secrète influence nous empêche d'être aussi mauvais que nos principes.

Pour ce qui est de la propriété, je défie qu'on en trouve dans toute l'antiquité une définition passable[1]. La véritable base de la propriété c'est la volonté du propriétaire universel de toutes choses : c'est cette parole de Dieu : *Tu ne voleras point*, *Non furtum facies*. L'antiquité ou avait oublié ou avait dédaigné cette base, et au lieu de fonder le droit de posséder

[1] L'antiquité était incapable d'en donner une. Alors l'homme n'étant pas sérieusement responsable devant Dieu, ne pouvait être réellement inviolable devant les hommes. « En effet, l'homme n'est inviolable que parce qu'il a une responsabilité absolue devant Dieu. La propriété, fruit de l'homme, n'est inviolable que de l'inviolabilité de l'homme. Dès qu'il n'est plus responsable devant Dieu, il perd son inviolabilité sur la terre; sa propriété n'est pas plus inviolable que celle du loup. Qu'il la défende, s'il peut; mais la propriété n'est plus légitime. »

sur l'autorité de Dieu, elle l'avait fondé sur l'autorité de l'homme, c'est-à-dire sur l'autorité de la loi. Mais si la loi humaine crée la propriété, la loi humaine peut la détruire : c'est tout le principe du socialisme moderne.

Quant à la suprématie absolue de l'État et l'absorption de la liberté individuelle dans la volonté d'un chef, que ce chef s'appelle l'aréopage, les archontes, le sénat, Auguste ou Tibère, ce principe fut pratiqué dans toute l'antiquité classique avec une rigueur qui ne sera surpassée que par le socialisme qu'on nous prépare. L'enfant y était esclave, la femme y était esclave, les trois quarts du genre humain étaient esclaves. Cet ordre de choses n'était que l'application des enseignements de la philosophie. Son plus célèbre représentant, Platon, dégageant successivement tous les éléments du multiple, arrive à l'unité absolue, sommet de sa dialectique. Circonscrite dans le domaine des idées abstraites, cette théorie n'est pas plus dangereuse qu'une autre ; mais appliquée au gouvernement des choses humaines, elle renferme le vice irrémédiable d'annihiler l'individu en le sacrifiant tout entier à l'ensemble. Platon, toujours logicien, et les yeux fixés sur son unité absolue, a, de fait, proclamé dans sa république, la communauté des biens, la communauté des femmes, la direction du citoyen par l'État, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Telles sont les institutions qu'on nous apprend à admirer. Et vous voulez qu'il ne se trouve pas des hommes jaloux de devenir des Minos, des Lycurgue, des Solon, des Numa, des Platon, des fabricants de constitutions et de républiques renouvelées des Grecs et des Romains !

« Vous exagérez, me dira-t-on ; il n'est pas possible que notre jeunesse studieuse puise dans la belle antiquité des opinions et des sentiments si déplorables. Et que voulez-vous qu'elle y puise que ce qui y est ? Faites un effort de mémoire et rappelez-vous dans quelle disposition d'esprit vous êtes entré dans le monde... Pour moi, quand je vois la société actuelle jeter les jeunes gens, par dizaine de mille, dans le moule des Brutus et des Gracques, pour les lancer ensuite, incapables de tout travail utile, dans la presse et dans la rue, je m'étonne qu'elle résiste à cette épreuve. Car l'enseignement classique n'a pas seulement l'imprudence de nous plonger dans la vie grecque-romaine, il nous y plonge en nous habituant à nous passionner pour elle, à la considérer comme le beau idéal de l'humanité, type sublime, trop haut placé pour les âmes modernes, mais que nous devons nous efforcer d'imiter sans jamais prétendre à l'atteindre [1]. »

L'enseignement classique a raison : jamais nous n'atteindrons au système social du paganisme. Ou

[1] Baccalaur. et social., p. 20.

nous tomberons beaucoup plus bas, ou nous resterons beaucoup au-dessus. « La révolution chrétienne est un fait accompli dont il faut subir les conséquences. Vous feriez revivre tous les génies politiques, militaires, poétiques, philosophiques, artistiques de l'ancien monde, qu'ils seraient impuissants à reconstruire les sociétés dont ils furent la gloire. Sortez un peu du cercle puéril de vos idées de collége pour tenir compte des réalités. Ne voyez-vous pas que le banquet social, auquel l'Europe d'autrefois admettait à peine dix millions de maîtres, servis par deux cents millions d'esclaves, est beaucoup trop étroit pour les deux cent cinquante millions de maîtres, dont pas un n'hésiterait à dégaîner contre celui qui lui dirait : Sois mon esclave?

» Que cet esprit de fraternité, d'égalité, de liberté, qui agite les peuples chrétiens soit chose regrettable pour les admirateurs des sociétés antiques, à la bonne heure; mais c'est un fait vivant.

» Or, voici une des conséquences de ce fait : l'espace qui pouvait suffire à la vie de dix millions de citoyens formés par les législateurs de la Grèce et du Latium, serait insuffisant pour un nombre égal d'hommes élevés par l'Evangile; comment suffirait-il donc à deux cent cinquante millions de chrétiens!

» Nous avons des populations vingt fois plus nombreuses et incomparablement plus exaltées dans leurs idées et leurs prétentions que les populations

libres de l'antiquité. Vouloir que ces masses de géants se meuvent en bon ordre ou restent immobiles dans la salle de manége où prirent leurs ébats et finirent par s'étouffer les fils de Cécrops, de Lycurgue, de Romulus et de Numa, c'est vouloir l'impossible; c'est provoquer des désastres.

» Tel a été cependant le but de nos systèmes modernes d'éducation, si toutefois il est permis d'appeler systèmes l'amalgame inintelligent des éléments les plus disparates[1]. »

[1] M. Martinet, *de l'Éducation de l'homme.*

CHAPITRE XXV.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Continuons d'expliquer le fait particulier qui nous occupe en ce moment, le fait qui, sur le seuil de l'avenir, se dresse comme un géant, devant le monde épouvanté : le communisme et le socialisme. Comment voulez-vous que la jeunesse studieuse n'en puise pas les principes dans notre éducation païenne, puisqu'il y est tout entier, et que les hommes les plus distingués n'ont pas su s'en défendre? Je le dis à regret et tout en excusant les intentions : « La longue fréquentation des anciens n'a-t-elle pas fait un *communiste* de Fénelon, de cet homme que l'Europe moderne regarde avec raison comme le plus beau type de la perfection morale! Lisez son Télémaque, ce livre qu'on se hâte de mettre entre les mains de l'enfance; vous y verrez Fénelon empruntant les traits de la Sagesse elle-même pour instruire les législateurs. Et sur quel plan organise-t-il sa société modèle? D'un côté, le législateur pense, invente, agit; de l'autre, la société, impassible, inerte, se laisse

faire. Le mobile moral, le principe d'action est ainsi arraché à tous les hommes pour être l'attribut d'un seul. Précurseurs de nos modernes organisateurs les plus hardis, Fénelon décide de l'alimentation, du logement, du vêtement, des jeux, des occupations de tous les Salentins. Il dit ce qu'il leur sera permis de boire et de manger, sur quel plan leurs maisons devront être bâties, combien elles auront de chambres, comment elles seront meublées [1]. »

« Mentor, dit-il, établit des magistrats à qui les marchands rendaient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses et de leurs entreprises... D'ailleurs, la liberté du commerce était entière... Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes. Réglez les conditions par la naissance, disait-il au roi... Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc... celles du second rang, de bleu... les troisièmes, de vert... les quatrièmes, d'un jaune aurore... les cinquièmes d'un rouge pâle ou rose... les sixièmes, d'un gris de lin... et les septièmes, qui seront les dernières du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc. Voilà les habits de ces conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront vêtus de gris brun; on ne souffrira jamais aucun changement, ni

[1] Baccalaur. et social., p. 24.

pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits[1].

» Il règle de même la nourriture des citoyens et des esclaves; il donne des modèles d'une architecture simple et gracieuse. Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un péristyle, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. »

Ne reconnaît-on pas là une imagination enflammée par la lecture de Platon et l'exemple de Lycurgue, s'amusant à faire des expériences sur des hommes comme sur de la vile matière[2]? Où trouvera-t-on décrite en termes plus séduisants l'omnipotence de l'État, son droit de réglementation universelle, sa personnalité unique, rêvée par nos socialistes actuels? N'y a-t-il pas lieu de se demander si ce qu'on vient de lire est une page de Télémaque ou un chapitre de l'Icarie de M. Cabet?

« Il est un autre homme, presque l'égal de Fénelon par l'intelligence et par le cœur, et qui, plus que

[1] Dans l'Éducation des filles, Fénelon va jusqu'à laisser entrevoir le désir que les femmes modernes s'habillent comme les femmes de l'ancienne Grèce. « Je voudrais faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière et des draperies pleines et flottantes à longs plis sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont le *goût exquis de l'antiquité.* »

[2] Ib., pag. 26.

Fénelon, s'est occupé d'éducation, c'est Rollin. Eh bien! à quel degré d'infirmité intellectuelle et morale la longue fréquentation de l'antiquité n'avait-elle pas réduit ce bon homme Rollin! On ne peut lire ses livres sans se sentir saisi de tristesse et de pitié. On ne sait s'il est chrétien ou païen, tant il se montre impartial entre Dieu et les dieux. Les miracles de la Bible et les légendes des temps héroïques trouvent en lui la même crédulité. Sur sa physionomie placide, on voit toujours errer l'ombre des passions guerrières; il ne parle que de javelots, d'épées et de catapultes; c'est pour lui, un des problèmes sociaux les plus intéressants de savoir si la phalange macédonienne valait mieux que la légion romaine. Il exalte les Romains pour ne s'être adonnés qu'aux sciences qui ont pour objet la domination, l'éloquence, la politique, la guerre. Tout son encens est pour Mars et Bellone, à peine s'il en détourne quelques grains pour le Christ... L'intervention du législateur en toutes choses lui paraît si indispensable, qu'il félicite très-sérieusement les Grecs de ce qu'un homme nommé Peslage soit venu leur enseigner à manger du gland. Avant, dit-il, ils broutaient l'herbe comme les bêtes [1]. »

Après quelques réserves à l'égard des lois de Lycurgue, Rollin admet sans difficulté le principe communiste de ce législateur, à savoir: que la *loi crée la*

[1] Ib., p. 28.

propriété. « Le vol, dit-il, était permis à Sparte ; il était sévèrement puni chez les Scythes. La raison de cette différence est sensible; c'est que *la loi*, *qui seule décide de la propriété et de l'usage des biens*, n'avait rien accordé chez les Scythes à un particulier sur le bien d'un autre, et que la loi, chez les Lacédémoniens, avait fait tout le contraire. » Si la loi est la raison d'être de la propriété, pourquoi, demande Proudhon, ne serait-elle pas aussi bien la raison d'être du vol ? Que répondre à cette question?

Après Rollin vient Montesquieu, dont chaque phrase eut si longtemps le privilége de faire autorité, et dont les écrits exercèrent sur l'esprit de la société une influence décisive. Or, Montesquieu, digne élève du paganisme, ne cesse d'admirer et de proposer à l'admiration de ses lecteurs les institutions de l'antiquité les plus communistes et les plus barbares.

« Les anciens Grecs, dit-il, pénétrés de la nécessité que les peuples qui vivaient sous un gouvernement populaire fussent *élevés à la vertu*, firent pour l'inspirer des institutions singulières..... Les lois de Crète étaient l'original de celles de Lacédémone, et celles de Platon en étaient la correction. Je prie qu'on fasse un peu d'attention à l'*étendue de génie* qu'il fallait à ces législateurs pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus, ils montreraient à l'univers *leur*

sagesse. Lycurgue, mêlant le larcin avec l'*esprit de justice*, le plus dur esclavage avec l'*extrême liberté*, les sentiments les plus atroces avec la *plus grande modération*, donna de la stabilité à sa ville. Il sembla lui ôter toutes les ressources, les arts, le commerce, l'argent, les murailles; on y a de l'ambition *sans espérance* d'être mieux; *on y a les sentiments naturels, et on n'y est ni enfant, ni mari, ni père.* C'est par ces chemins que Sparte *est menée à la grandeur et à la gloire;* mais avec une telle infaillibilité de ses institutions, qu'on n'obtenait rien contre elle en gagnant des batailles, si on ne parvenait à lui ôter sa police[1]. »

Plus loin, exaltant l'esprit d'ambition qui, à l'exemple des Grecs et des Romains, pousse aujourd'hui la jeunesse de l'Europe entière au mépris des professions humbles, mais utiles, et produit le déclassement universel, formidable auxiliaire du socialisme, il s'exprime ainsi : « Il faut se mettre dans l'esprit que, dans les villes grecques, surtout dans celles qui avaient pour principal objet la guerre, tous les travaux et toutes les professions qui pouvaient conduire à gagner de l'argent étaient regardées comme *indignes d'un homme libre.* « La plupart des arts, dit Xénophon, corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent à s'asseoir à l'ombre ou près du feu : *on n'a de temps ni pour ses*

[1] Esprit des lois, liv. IV, c. 8.

amis ni pour la république. » Ce ne fut que *dans la corruption* de quelques démocraties que les artisans parvinrent à *être citoyens.* C'est ce qu'Aristote nous apprend; et il soutient qu'une bonne république ne leur donnera jamais le droit de cité[1]. » Étonnez-vous si aujourd'hui tout le monde veut être *citoyen;* si les livres des philosophes et les discours des révolutionnaires sont remplis de déclamations contre les arts; si le peuple-roi en brisa si stupidement les chefs-d'œuvre!

« L'agriculture, continue Montesquieu, était encore une profession *servile*, et ordinairement c'était *quelque peuple vaincu* qui l'exerçait : les Ilotes chez les Lacédémoniens, les Périéciens chez les Crétois, les Pénestes chez les Thessaliens; d'autres peuples esclaves dans d'autres républiques. Enfin, tout le commerce était *infâme* chez les Grecs. *Il aurait fallu qu'un citoyen eût rendu des services à un esclave*, à un locataire, à un étranger : cette *idée choquait l'esprit de la liberté grecque.* Aussi Platon veut-il, dans ses lois, qu'on punisse un citoyen qui ferait le commerce. On était donc *fort embarrassé* dans les républiques grecques : on ne voulait pas que les citoyens travaillassent au commerce, à l'agriculture ni aux arts; on ne voulait pas non plus qu'ils fussent oisifs. Ils trouvaient une occupation dans les exercices qui dépendent de la gymnastique et dans ceux qui

[1] Id., ib., liv. V.

avaient du rapport à la guerre : l'institution ne leur en donnait pas d'autres [1]. »

Voici qui est encore plus directement communiste : « Il ne suffit pas, ajoute le digne nourrisson de la belle antiquité païenne, que, dans une bonne démocratie, les *portions de terre soient égales ;* il faut *qu'elles soient petites,* comme chez les Romains... Comme l'égalité des fortunes entretient la frugalité, la frugalité maintient l'égalité des fortunes. Ces choses, quoique différentes, sont telles, qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre [2]. »

Plus loin, il trouve admirable une institution qui fera sourire MM. Cabet et Considerant. « Les Samnites, dit-il, avaient une coutume qui, dans une petite république, et surtout dans la situation où était la leur, devait produire d'*admirables effets.* On assemblait tous les jeunes gens, et on les jugeait. Celui qui était déclaré *le meilleur* de tous prenait pour sa femme la fille qu'il voulait ; celui qui avait les suffrages après lui choisissait encore et ainsi de suite... Il serait difficile d'imaginer une récompense plus noble, plus grande, moins à charge à un petit État, plus capable d'agir sur l'un et l'autre sexe. Les Samnites descendaient des Lacédémoniens ; et Platon, dont les institutions ne sont que la *perfection* des lois de Lycurgue, donna à peu près une pa-

[1] Id., ib.
[2] Ib., c. 6.

reille loi [1]. » Montesquieu aurait dû nous dire quels étaient les effets admirables de ces mariages, imposés par la loi. Tout ce que j'en sais, et cela n'est point admirable, c'est que la liberté d'une des parties n'était comptée pour rien. Quand donc les apôtres de la liberté seront-ils d'accord avec eux-mêmes?

A mesure que le temps marche, les fruits de l'arbre païen arrivent à leur maturité. Après Montesquieu vient Rousseau. Plus que tout autre, son esprit a inspiré la révolution française. « Ses ouvrages, dit Louis Blanc, étaient sur la table du comité de salut public. Ses paradoxes, que son siècle prit pour des hardiesses littéraires, devaient bientôt retentir dans les assemblées de la nation sous la forme de vérités dogmatiques et tranchantes comme l'épée. Son style rappelait le langage véhément et pathétique d'un *fils de Cornélie*. Païen par le langage, Rousseau l'était aussi par les idées; il dit lui-même que la lecture de Plutarque l'a fait ce qu'il est. Puis, rendant hommage à Sparte, sa mère nourricière, il s'écrie : « Oublierai-je que ce fut dans le sein de la Grèce qu'on vit élever cette cité aussi célèbre par son *heureuse ignorance* que par la *sagesse* de ses lois, cette république *de demi-dieux plutôt que d'hommes*, tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité? O Sparte! opprobre éternel

[1] Ib., liv. VIII, c. 16.

d'une vaine doctrine! Tandis que les vices, conduits par les beaux-arts, s'introduisaient dans Athènes; tandis qu'un tyran y rassemblait avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassais de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savants[1] ! »

Après avoir, par ces déclamations, rempli d'idées spartiates l'esprit public et préparé l'atroce vandalisme de la révolution française, il continue de s'inspirer lui-même de la belle antiquité pour saper toutes les bases de la société : « Je me supposerai, dit-il, dans le lycée d'Athènes, répétant les leçons de *mes maîtres*, ayant les Platon et les Xénocrate pour juges, et le genre humain pour auditeur. Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se contentèrent de coudre leurs habits de peaux avec des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs... tant qu'ils ne s'occupèrent que des ouvrages *qu'un seul* pouvait faire, ils vécurent libres, sains et heureux. Dès l'instant qu'un homme eut besoin *du secours d'un autre;* dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, *l'égalité disparut*, *la propriété* s'introduisit, le travail devint nécessaire. La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention

[1] Discours sur le rétabliss. des sciences et des arts.

produisit cette grande révolution. Pour le poëte, c'est l'or et l'argent; pour le philosophe, *c'est le fer et le blé* qui ont civilisé les hommes et *perdu le genre humain*[1]. »

Sortir de l'état social pour rentrer au plus vite dans l'état de nature; méconnaître tous les rapports de supériorité, de respect, d'affection, de propriété, que le pacte social, produit de la corruption, a établis entre les hommes; proclamer le droit inaliénable et illimité de chaque individu à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre : tels sont, suivant Rousseau, les devoirs *naturels* de l'homme. S'il fût mort quelques années plus tard, il aurait vu de ses yeux ces devoirs littéralement accomplis par ses disciples; et Lycurgue, Platon, Xénocrate, ses dignes maîtres, tressaillir d'avoir trouvé un interprète si fidèlement écouté.

En effet, Rousseau avait dit : « La propriété est de convention et d'*institution humaine*, au lieu que la liberté est un *don de la nature.* » Et Mirabeau continue : « La propriété est une création sociale. Les lois ne protégent pas, ne maintiennent pas seulement la propriété, *elles la font naître.* » Dans son fameux discours sur la suppression des dîmes, et dans lequel M. Thiers, le défenseur de la propriété, trouve des traits décisifs de *raison* et d'*ironie*, le fougueux orateur s'exprime ainsi :

[1] Discours sur l'inégal. des conditions.

« La dîme est le subside avec lequel la nation » salarie les *officiers de morale et d'instruction.* »

L'inconvenance de ces expressions excita des murmures à la droite de l'Assemblée, et alors l'éloquent marquis de s'écrier :

« Il serait temps que l'on abjurât les préjugés » d'ignorance orgueilleuse qui font dédaigner les » mots *salaires* et *salariés*. Je ne connais que trois » manières d'exister dans la société : il faut y être » *mendiant, voleur* ou *salarié*. Le propriétaire n'est » lui-même que le *premier des salariés*. Ce que nous » appelons vulgairement la propriété n'est autre » chose que le prix que lui paye la société pour les » distributions qu'il est chargé de faire aux autres » individus par ses consommations et ses dépenses : » les propriétaires sont les *agents*, les *économes* du » corps social. »

Robespierre ajoute : « En définissant la liberté, ce premier besoin de l'homme, *le plus sacré des droits qu'il tient de la nature*, nous avons dit avec raison qu'elle a pour limite le droit d'autrui. Pourquoi n'avez-vous pas appliqué ce principe à la propriété, *qui est une institution sociale*, comme si les lois de la nature étaient moins inviolables que les *conventions* des hommes?... La propriété est le droit qu'a chaque citoyen de jouir et de disposer des biens qui lui sont garantis *par la loi*. »

Il suit de là que le législateur peut mettre à

l'exercice du droit de propriété, puisqu'il le crée, les conditions qu'il lui plaît. Aussi Robespierre se hâte de déduire de sa définition le *droit au travail*, le *droit à l'assistance* et l'*impôt progressif*. « La société, dit-il, est *obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres*, soit en *leur procurant du travail*, soit en *assurant des moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler*. Les secours nécessaires à l'indigence sont une dette du riche envers le pauvre. *Il appartient à la loi de determiner la manière dont cette dette doit être acquittée*. Les citoyens dont le revenu n'excède pas ce qui est nécessaire à leur subsistance sont dispensés de contribuer aux dépenses publiques. Les autres doivent les supporter *progressivement*, selon l'étendue de leur fortune. »

Plus explicite encore, Brutus Saint-Just proclame le *travail* une *infamie*, et le communisme l'unique moyen de *donner des mœurs* aux Français : « Un métier, dit-il avec Lycurgue, sied mal au véritable citoyen. La main de l'homme n'est faite que pour la terre et pour les armes. Le jour où je me serai convaincu qu'il est impossible *de donner* aux Français des mœurs douces, sensibles et inexorables pour la tyrannie et l'injustice, je me poignarderai. S'il y avait des mœurs, tout irait bien; il faut des institutions pour les épurer. Pour réformer les mœurs, il faut commencer par *contenter le besoin et l'intérêt. Il faut donner quelques terres à tout le monde*. Les en-

fants sont vêtus de toile en toute saison. Ils couchent sur des nattes et dorment huit heures. Ils sont nourris en commun et ne vivent que de racines, de fruits, de légumes, de pain et d'eau. Ils ne peuvent goûter de chair qu'après l'âge de seize ans. Les hommes âgés de vingt-cinq ans seront tenus de déclarer tous les ans, dans le temple, les noms de leurs amis. Celui qui abandonne son ami sans raison suffisante sera banni. »

Terminons ces citations, qu'il serait facile de multiplier. Qu'on me permette seulement de les couronner par l'anecdote suivante. Lorsqu'il fut question de donner à la France la Constitution de l'an III, un des membres de la commission chargée de préparer le travail, Hérault de Séchelles, ne trouva rien de mieux que de prendre pour modèle les *Lois de Minos*. En conséquence, il s'empressa d'écrire à un de ses amis, l'auteur d'*Anacharsis*, conservateur de la bibliothèque nationale, pour le prier de lui envoyer sans délai le code du législateur crétois! Qu'on essaie de nier maintenant la puissance des souvenirs de collége et l'influence sociale de la belle antiquité!

C'est à dessein que je me suis arrêté longtemps sur la filiation du socialisme. D'une part, il constitue le plus formidable ennemi de l'Europe actuelle; d'autre part, attaquant directement l'intérêt matériel, il est de nature à faire mieux comprendre que

toutes les autres considérations le danger du paganisme classique, dont il est l'irrécusable progéniture. « Telle est donc, en deux mots, la marche imprimée à la révolution par le conventionalisme gréco-latin. Platon a marqué l'idéal. Prêtres et laïques, aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, se mettent à célébrer cette merveille. Vient l'heure de l'action : Mirabeau descend le premier degré, Robespierre le second, Saint-Just le troisième, Antonelle le quatrième, et Babeuf, plus logique que tous ses prédécesseurs, se dresse au dernier, au communisme absolu, au platonisme pur. Je devrais citer ici ses écrits; je me bornerai à dire, car ceci est caractéristique, qu'il les signait *Caïus Gracchus*[1]. »

Pour atténuer l'influence du paganisme classique, on dit : Les classes inférieures ne connaissent ni Lycurgue ni Platon, et cependant elles sont aujourd'hui socialistes. Je laisserai à notre grand admirateur des païens, M. Thiers, l'honneur de répondre : « L'enseignement secondaire, dit-il, apprend aux enfants des classes éclairées les langues anciennes... ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend aux enfants en leur apprenant le grec et le latin, *ce sont de nobles et sublimes choses*[2], c'est l'histoire de

[1] Baccalaur. et social., p. 55.

[2] La spoliation, la guerre, l'esclavage, le divorce, le matérialisme et le communisme!

l'humanité sous des images simples, grandes, *ineffaçables*... L'instruction secondaire forme ce qu'on appelle les classes éclairées d'une nation. Or, si les classes éclairées ne sont pas la nation tout entière, *elles la caractérisent*. Leurs vices, leurs qualités, leurs penchants bons et mauvais sont bientôt ceux de la nation tout entière, *elles font le peuple lui-même par la contagion de leurs idées et de leurs sentiments*. (Très-bien.) L'antiquité, osons le dire à un siècle orgueilleux de lui-même, l'antiquité est ce qu'il y a de plus beau au monde. Laissons, messieurs, laissons l'enfance dans l'antiquité comme dans un asile calme, paisible et sain, destiné à la conserver fraîche et pure [1]. »

Oui, messieurs, continuez d'envoyer l'enfance dans la *belle* antiquité, où l'*esclavage* est la base du système social; où la *haine* réciproque des castes est le sentiment universel; où le *divorce* est consacré par la loi; où le *socialisme* est enseigné par la philosophie, vanté par l'éloquence, chanté par la poésie : continuez de lui donner pour modèle le *calme* de l'ancienne Rome, la *paix* de l'ancienne Rome, la *sainteté* de l'ancienne Rome, et comptez qu'elle vous reviendra *fraîche* et *pure*.

[1] Rapport, etc., 1844.

CHAPITRE XXVI.

NÉCESSITÉ DES CLASSIQUES CHRÉTIENS. — RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

Si dans leur enchaînement logique les déductions qui précèdent sont inattaquables, elles sont loin, bien loin d'être complètes dans leur développement. Néanmoins, si imparfait qu'il puisse être, le tableau que nous venons d'esquisser paraît suffisant pour montrer, à tout homme qui veut voir, les effets désastreux du paganisme dans l'éducation. Grâce à lui, la société en Europe se trouve amenée sur le bord d'un abîme béant dont nul ne saurait sonder la profondeur. Ici plusieurs choses vous étonnent et vous effraient. A la vue de ce ver rongeur que les sociétés modernes nourrissent depuis si longtemps dans leur sein, à la vue des caresses mêmes qu'elles lui prodiguent, on se demande d'où peut venir un si étrange aveuglement? Il faut, comme nous l'avons fait, en chercher la cause dans les terribles mystères de la nature humaine.

L'introduction du paganisme dans l'éducation fut une réaction puissante de la chair contre l'esprit,

une revanche longtemps méditée du vieil homme enchaîné par le christianisme dominateur de l'Europe, contre l'homme nouveau dont l'empire avait été cruellement ébranlé pendant la trop longue durée du grand schisme d'Occident. Telle fut la cause fondamentale de la rentrée triomphante du paganisme au sein des nations modernes : la forme littéraire et artistique ne fut qu'un prétexte. Un fait palpable en est la preuve. Ce fait trop peu remarqué, le voici : la renaissance, propagée d'abord avec enthousiasme par tous les ennemis de l'Église, consiste essentiellement en deux choses : le dénigrement universel des œuvres du christianisme ; l'admiration également universelle des œuvres du paganisme ; le mépris profond des siècles que le christianisme a inspirés ; le culte fanatique des siècles où le paganisme a régné.

A l'étonnement succède l'inquiétude. Nous venons de signaler le mal ; il est si profond, si invétéré qu'on se demande s'il reste encore quelque chance de le guérir. En admettant cette chance favorable, la société voudra-t-elle du remède? La réponse est malheureusement douteuse. Le remède est évidemment l'emploi des classiques chrétiens. Or, à ce nom, j'entends, une portion de la société lettrée crier à l'absurde, au fanatisme, à la barbarie. Malgré le progrès des idées, depuis seize ans, une grêle de sarcasmes et d'injures attendent, de la part des

dieux Termes, et le remède et le malencontreux médecin qui ose le proposer. Après les mépris viennent les impossibilités.

En vérité, cette explosion ne nous étonne pas ; elle nous encourage en nous prouvant que nous avons mis le doigt sur la plaie : le paganisme est toujours semblable à lui-même. Lorsque, sous les Césars, il vit apparaître le christianisme qui se préparait à lui disputer l'empire du monde, il faisait retentir les échos de ses académies et de ses amphithéâtres du cri sanguinaire : *Les chrétiens aux lions !* Maître aujourd'hui des sociétés modernes, il fait entendre en termes différents le même cri de mort contre le christianisme qui vient revendiquer le domaine de l'éducation ; car l'éducation c'est l'empire, puisque l'éducation c'est l'homme.

On ne réfute ni les injures ni les sarcasmes : on se contente de plaindre celui qui se les permet, et on s'efforce de s'élever assez haut pour n'en être pas atteint. Mais à la suite des outrages viennent les impossibilités et la liste en est longue. Formulées non-seulement par les ennemis déclarés du christianisme, mais encore par des hommes qui lui sont sincèrement dévoués, elles demandent un examen sérieux et impartial. Or, ces impossibilités, réduites par l'analyse à leur plus simple expression, se bornent à trois.

On dit en premier lieu que *le remède serait pire que le mal, attendu que bannir de l'éducation les*

grands modèles de l'antiquité païenne, serait ramener le monde à la barbarie littéraire d'où la renaissance l'a tiré.

On dit en second lieu que *le remède est impossible, attendu que le baccalauréat exige la connaissance des auteurs profanes*, et que la plupart des parents voudront que leurs enfants soient bacheliers, afin d'être quelque chose dans la société, au risque même de n'être pas chrétiens.

On dit en troisième lieu que *le remède, fût-il applicable, serait inefficace, attendu qu'avec des classiques chrétiens le professeur peut toujours, quand il le voudra, faire des élèves païens.*

Examinons en détail chacune de ces objections.

Substituer des classiques chrétiens aux classiques païens serait, dites-vous, un remède pire que le mal. Et pourtant le mal est grand, bien grand, à peu près aussi grand qu'il puisse être, à moins qu'il ne soit la mort. Autour de nous tout est ébranlement, tout est ruine : de la tête au pieds la société n'est qu'une plaie. Les médecins appelés à la guérir se déclarent impuissants : beaucoup la croient à l'agonie, et attendent d'un jour à l'autre qu'elle succombe dans les convulsions d'une lutte suprême. Voilà le mal ; et vous dites que le remède proposé est encore pire ! Pourquoi, je vous prie ? Parce qu'à tout prendre, répondez-vous, il vaut mieux pour une société périr au milieu des lumières d'une glo-

rieuse civilisation que de retomber dans la barbarie, qui est aussi une mort, et pour une nation la plus honteuse de toutes les morts. Eh bien! bannir de l'éducation les grands modèles de l'antiquité serait infailliblement ramener le monde à la barbarie d'où la renaissance l'a tiré. Telle est dans toute sa force la première raison qu'on oppose au retour des classiques chrétiens.

Nous avons le malheur de croire tout le contraire : nous soutenons que les classiques chrétiens ne reconduiront pas le monde à la barbarie, pas plus à la barbarie littéraire qu'à la barbarie morale; nous soutenons que la barbarie dont on prétend que la renaissance a tiré l'Europe n'est qu'une chimère, et que la restauration des lettres et des arts est antérieure à l'introduction du paganisme dans l'éducation.

Il est vrai, on rencontre encore aujourd'hui une foule de personnes, bien intentionnées d'ailleurs, qui répètent comme un axiome que les siècles antérieurs à la renaissance furent des siècles barbares : barbares dans leurs mœurs, barbares dans leurs lois, barbares dans leurs institutions civiles et politiques, plus barbares encore dans leur littérature et dans leurs arts. Ces personnes comprennent sans doute ce qu'elles disent. Pour moi, qui ne le comprends pas du tout, je demande la permission d'expliquer mot à mot leur terrible proposition.

Les ténèbres de la barbarie suivent les ténèbres

de l'erreur dont elles sont le produit, et les premières sont toujours en raison directe des secondes. Les lumières de la civilisation, au contraire, règnent là où règnent les lumières de la vérité. La vérité c'est le christianisme. Pour savoir si le moyen âge est l'âge de la barbarie, il suffit donc de savoir si le christianisme était inconnu du moyen âge; s'il n'était nullement appliqué à la société, ou même s'il était moins connu, moins appliqué qu'il ne l'est aujourd'hui. J'attends votre réponse?...

En l'attendant, je vous demanderai pourquoi les classiques chrétiens reconduiraient l'Europe à la barbarie? Ils nous feraient perdre, dites-vous, la connaissance de notre langue maternelle, attendu qu'on ne peut bien savoir aucune langue de l'Europe sans savoir le latin duquel toutes nos langues modernes sont tirées. Une multitude d'hommes et surtout de femmes qui ne savent pas le latin trouveront votre proposition assez peu flatteuse; dans le fait elle est trop absolue pour être vraie. Prenons-la cependant dans toute son étendue; mais entendons-nous. Il y a deux langues latines, vous le savez; et s'il le faut, dans un instant, je vous le prouverai. Or, vous ne sauriez ignorer que c'est de la langue latine chrétienne, et nullement de la langue latine païenne, que nos langues vulgaires sont sorties. Prenez patience, et sur ce point votre conviction sera bientôt faite.

Vous ajoutez que les classiques chrétiens nous reconduiraient à la barbarie parce que la langue latine du siècle d'Auguste, la langue grecque du siècle de Périclès cessant d'être connues, nous nous fermerions l'accès à toute érudition solide. Encore un peu, et vous verrez que les classiques chrétiens ne feront point oublier les langues païennes, au contraire. Pour le moment, je dois vous faire convenir que ces langues ne sont pas des moyens d'érudition aussi nécessaires que vous semblez le croire. Quels sont, dites-moi, les trésors de la science du droit public et privé des nations de l'Europe, du droit civil et du droit canonique, de la théologie, de notre histoire, de la philosophie, de la médecine, de la géologie, des sciences naturelles et des mathématiques, sinon les ouvrages écrits dans la langue latine chrétienne ou dans les langues modernes? Que saurez-vous de tout cela quand vous aurez lu les auteurs du siècle d'Auguste et de Périclès ?

Vous insistez en disant que les classiques chrétiens nous feraient perdre le goût du beau que nous devons à la renaissance. Je vous réponds que le goût du beau naît de la connaissance du vrai. Il faut donc me prouver que la connaissance du vrai était moins parfaite avant la renaissance qu'elle ne l'a été depuis. Nommez donc les vérités que la renaissance nous a fait mieux connaître. Montrez en quel genre elle a développé le sentiment du beau. Croyez-moi,

ne rétrogradons pas de soixante ans. Le reproche de barbarie prononcé tant de fois contre les siècles chrétiens n'est plus accepté de tous. On reconnaît aujourd'hui, et on prouve qu'il y a *du beau et beaucoup* dans l'ordre moral, dans l'ordre scientifique, dans l'ordre social, dans l'ordre artistique antérieurement à l'invasion du paganisme classique. Depuis un quart de siècle surtout, une foule de préventions séculaires sont tombées : il en tombe encore chaque jour.

Reste, je l'avoue, un point sur lequel les préjugés demeurent à peu près entiers : je veux parler de la littérature antérieure à la renaissance. Comme ce point est le principal motif, ou, pour mieux dire, le prétexte le plus ordinaire qu'on met en avant pour maintenir le paganisme dans l'éducation, il demande un examen particulier.

Ce qu'on a dit longtemps de l'architecture catholique, qu'elle était le type du mauvais goût et de la barbarie; qu'elle n'était pas plus digne d'être comparée à l'architecture grecque et romaine que Lucain à Virgile, ou Sénèque le tragique à Sophocle : on le dit encore aujourd'hui de la littérature des siècles chrétiens. Elle continue d'être l'objet d'un superbe dédain; on va jusqu'à rougir de la trouver sur les lèvres de l'Église, et il ne vient point encore à la pensée de certains esprits qu'on puisse être assez dépourvu de bon goût pour oser la mettre en paral-

lèle avec la littérature des siècles païens. En un mot, Fénelon, le P. Maffei, Scaliger et une foule d'autres ont laissé de nombreux héritiers de leur admiration exclusive pour la littérature païenne et de leur profonde pitié pour le christianisme littéraire [1].

Parmi des milliers d'exemples, j'en choisis un seul qui résume parfaitement les dispositions des esprits. Voici ce que publie, en 1850, un homme d'une intelligence élevée, d'une instruction solide, d'un caractère vénérable : « L'Hymnaire du Bréviaire parisien, on ne saurait trop l'admirer : c'est l'idiome latin dans toute la pureté du siècle d'Auguste; c'est le genre lyrique dans toute sa beauté, dans toute sa pompe, dans tout son éclat; ce sont les figures les plus justes, les plus énergiques, les plus délicates; les mouvements de l'âme les plus naturels, les plus touchants, les plus sublimes, les plus pieux. En un mot, c'est la chose la plus digne de la vérité descendue du ciel. La décence du culte public demandait cette réforme, telle qu'elle a été faite, surtout dans le siècle où nous vivons; où il importe si fort que le lettré indifférent ou impie, que l'enfant du collége ne trouvent rien à mépriser

[1] Dans sa Lettre sur l'éloquence, Fénelon, l'excellent Fénelon ne craint pas de dire que, de son temps, l'Europe ne *faisait que de sortir de la barbarie*, p. 399. On sait que sa Lettre sur l'éloquence est un panégyrique pompeux de l'éloquence, de la poésie, de la tragédie, de la comédie, de l'épopée païennes, présentées comme type exclusif du beau.

dans le langage liturgique, qu'on lui met sur les lèvres. »

Voilà bien la langue et la poésie chrétiennes antérieures à la renaissance, traitées comme on traitait naguère l'architecture gothique. Malgré la sévérité de ce jugement, ou plutôt à cause de cette sévérité, le respectable auteur des lignes qu'on vient de lire nous permettra de discuter la question et d'en appeler à lui-même de sa propre sentence.

Gardien fidèle de l'une de nos plus magnifiques cathédrales, il est, nous le savons, l'admirateur éclairé de l'art catholique. A ce titre, il regarderait justement comme un ignorant et un vandale l'homme qui viendrait lui dire : La substitution de l'architecture grecque et romaine à l'architecture gothique *est une réforme que demandait la décence du culte public;* le style artistique du siècle d'Auguste et de Périclès est *la chose la plus digne de la vérité descendue du ciel.* Eh bien! il nous permettra d'établir 1° que la qualification de barbare ne saurait pas plus être appliquée à la littérature chrétienne qu'à l'art chrétien, c'est-à-dire *que le lettré indifférent ou impie*, *que l'enfant du collége n'a rien à mépriser dans le langage liturgique qu'on lui met sur les lèvres;* 2° Que l'idiome latin n'a pas retrouvé toute sa pureté dans la renaissance du paganisme classique, mais qu'il l'a perdue et qu'il finit par s'y perdre lui-même tout entier.

D'abord, le simple bon sens repousse à priori

l'argumentation des partisans de la renaissance. Avant aucune discussion, il oblige tout homme réfléchi à dire avec l'illustre évêque de Langres : « Nous étions encore sur les bancs du collége que déjà nous nous demandions comment il se pouvait faire que l'esprit de mensonge eût seul reçu le privilége des grâces du langage; et lorsque ensuite nous fûmes chargé nous-même d'enseigner aux autres cet art de bien dire, qui, considéré dans sa source première, est une émanation merveilleuse du Verbe de Dieu, nous nous refusions à croire que ce Verbe fait chair, qui avait bien voulu donner ce talent en partage à ses ennemis, comme il le fait souvent pour tous les autres dons de la nature, l'eût cependant refusé à cette Église qu'il s'est acquise par son sang, et qu'il s'est unie au point que, selon l'étonnante expression de saint Jean, il en fait son épouse...

» Voilà quelles étaient nos pensées à une époque de notre vie où, sous l'empire de préventions conçues dès notre bas âge, nous ne pouvions pas encore apprécier les trésors littéraires de l'Église, que d'ailleurs nous connaissions à peine.

» Mais à mesure que, nous élevant au-dessus de nos propres convictions, nous avons examiné avec une impartialité calme et consciencieuse les écrits de nos docteurs et de nos pères dans la foi, notre étonnement a changé d'objet. Nous nous sommes demandé, non plus comment l'Église de Dieu n'a-

vait pas eu les hautes qualités du langage tout aussi bien que les églises de Satan, car nous avions sous les yeux et sous la main la preuve manifeste du contraire; mais comment il était arrivé qu'au sein même du christianisme on eût délaissé, dédaigné, méconnu, et, du côté de l'éducation, tout à fait oublié les nombreux et incontestables chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne, pour n'étudier, n'admirer, et, humainement parlant, n'adorer que les œuvres littéraires du paganisme.

» Certainement ces dernières ont bien aussi leur mérite supérieur, et, comme nous l'avons dit, le talent de parler et d'écrire est un don de la nature que laisse en commun à tous les enfants des hommes Celui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, qui répand sa pluie fécondante sur la terre des pécheurs comme sur celle des justes. Mais ce que nous ne pouvons admettre, et ce que cependant on a longtemps laissé croire, c'est que ce don précieux soit le privilége de l'erreur. Nous savons, pour la consolation de notre foi, et nous proclamons aujourd'hui pour l'acquit de notre conscience, qu'il n'en est pas ainsi [1]. »

Avant tout examen, nous sommes donc en droit de repousser la qualification de barbare appliquée à la littérature chrétienne; car il est absurde, pour ne

[1] *Lettre à MM. les sup. et profess. de son petit séminaire.*

rien dire de plus, d'admettre que les grâces du langage soient le privilége exclusif de l'erreur.

Mais allons plus loin, et établissons une distinction fondamentale, toujours oubliée par les partisans du paganisme littéraire : cette distinction fait crouler tous leurs sophismes. Le latin a été parlé par deux sociétés entièrement opposées dans leur manière de juger et de sentir : la société païenne et la société chrétienne. Comme il y a, de l'aveu de tous, une philosophie païenne et une philosophie chrétienne, une architecture païenne et une architecture chrétienne, une peinture païenne et une peinture chrétienne, une sculpture païenne et une sculpture chrétienne, une orfévrerie païenne et une orfévrerie chrétienne : de même, il y a une éloquence païenne et une éloquence chrétienne, une poésie païenne et une poésie chrétienne, une langue latine païenne et une langue latine chrétienne.

Ces deux langues ont chacune sa perfection relative et ses caractères distinctifs. Sous le pinceau ou le ciseau des grands maîtres de la Grèce et de l'Italie, l'art païen rend bien, très-bien, l'idée païenne, le sentiment païen; de même dans la bouche de Cicéron et de Tite-Live, ou sous la plume de Virgile et d'Horace, la langue latine païenne rend bien, très-bien l'idée païenne et le sentiment païen. Comme la société dont elle est la fidèle expression, cette langue est, surtout au siècle d'Auguste, très-polie, très-élé-

gante et très-froide; quelquefois majestueuse et le plus ordinairement impérieuse et hautaine. L'onction lui manque, parce que la charité manque à la société. Organe exclusif de passions et d'intérêts purement naturels, elle est profondément sensualiste. Tout cet ordre d'idées, de vertus, de sentiments, de relations, né du christianisme, reste chez elle sans traduction. Ainsi, naturalisme pur, sensualisme, égoïsme et pauvreté dans le fond, variété, élégance, sécheresse dans la forme, inversion et rigueur dans la contexture: tels sont les principaux caractères qui la distinguent.

Expression d'une société toute différente, la langue latine chrétienne offre des caractères diamétralement opposés. Spiritualisme pur, richesse intarissable dans le fond; simplicité, douceur, onction, flexibilité, clarté dans la forme; ordre logique surtout dans la contexture : voilà quelques-unes de ses qualités. On voit que ces deux langues diffèrent autant l'une de l'autre que les deux sociétés elles-mêmes dont elles sont l'expression [1].

[1] Latina *christianæ* Ecclesiæ lingua a lingua latina *ethnicorum*, quam *classicam* vocant, toto cœlo discrepat. Latinitas enim *ethnica*, *transposititius* ille sermo est, totusque in verborum sono, elegantia atque delectu positus, quem Augusti Cæsaris seculo potissimum romani scriptores adhibuerunt. Latinitas *christiana* vero, est sermo ille, ordine, claritate et rerum præcipue sententiarumque gravitate longe præstantissimus, quem Ecclesiæ latinæ Patres, data opera, confinxerunt, ut eo christianæ religionis mysteria, dog-

On voit encore qu'il n'est ni moins impossible, ni moins absurde de vouloir faire de la langue latine païenne le truchement du christianisme, que de vouloir faire de la langue latine chrétienne l'organe du paganisme. Au point de vue de l'art, c'est bâtir une cathédrale gothique pour honorer Jupiter, ou se servir des temples de Pestum pour faire des processions.

Voilà pourquoi les Pères de l'Église, hommes de bon sens et de génie, s'emparant des mots de l'idiome latin, en composèrent une langue latine nouvelle propre à rendre parfaitement les idées, les sentiments, les usages chrétiens : de même que les architectes, les sculpteurs, les peintres, les orfévres chrétiens, reconnaissant dans l'art païen certains principes et certaines règles primitives, les adoptèrent en les modifiant sous l'inspiration de la foi, de manière à en former les éléments d'un art exclusivement catholique. Ce n'est donc point par ignorance de la langue latine païenne que la langue latine chrétienne fut créée.

Qui oserait dire qu'il ignorait la langue et la littérature païennes, saint Cyprien, par exemple, qui avant sa conversion enseigna longtemps à Carthage et d'une manière si brillante l'éloquence païenne; ou saint Jérôme, si passionné pour Cicéron et pour Plaute

mata, leges, ritus commode atque perlucide enuntiari et exponi possunt. *De oper. SS. Eccl. PP. in litterar. instit. adhib.*, p. 49.

qu'il ne fallut rien moins qu'une punition divine pour le guérir de sa passion; ou saint Augustin qui avant d'être disciple de l'Évangile, le fut si longtemps de Cicéron, de Virgile et de Térence, et qui professa pendant de longues années la rhétorique mondaine à Rome et à Milan? Certes, s'ils l'avaient voulu, personne mieux que ces hommes immortels n'aurait écrit et parlé la langue latine du siècle d'Auguste. S'ils ne l'ont pas fait, ce n'est pas parce qu'ils ne l'ont pas pu, mais parce qu'ils ne l'ont pas voulu; et il ne l'ont pas voulu parce qu'ils ont compris qu'il fallait une langue nouvelle à une société nouvelle. Nous avons là-dessus le témoignage irrécusable de saint Augustin lui-même [1].

[1] In populo *gravi*, de quo dictum est Deo : *In populo gravi laudabo te*, ps. 34, nec illa suavitas delectabilis est, qua non quidem iniqua dicuntur, sed *exigua* et *fragilia bona spumeo verborum ambitu* ornantur, quali nec magna atque stabilia decenter et graviter ornarentur. Est tale aliquid in epistola beatissimi Cypriani, quod ideo puto vel accidisse, vel consulto factum esse, *ut sciretur a posteris* quam linguam doctrinæ christianæ sanitas ab ista redundantia revocaverit, et ad *eloquentiam graviorem modestioremque* restrinxerit; qualis in ejus consequentibus litteris secure amatur, religiose appetitur, sed difficillime impletur. Ait ergo quodam loco : « Petamus hanc sedem : dant secessum vicina secreta; ubi dum erratici palmitum lapsus pendulis nexibus per arundines bajulas repunt, viteam porticum frondea tecta fecerunt. Epist. 1. ad Donat. » Non dicuntur ista nisi mirabiliter affluentissima fecunditate facundiæ, sed profusione nimia gravitati displicent. Qui vero hæc amant (profani rhetores), profecto eos qui non ita dicunt, sed castigatius eloquuntur (Ecclesiæ Patres et doctores), *non posse ita* eloqui existimant, *non judicio ista devitare*. Qua-

Qu'on ne croie pas, du reste, qu'en repoussant, en élaguant de l'idiome latin toute cette mollesse, toute cette superfétation de formes, de mesure et de sonorité païennes, les fondateurs de la langue latine chrétienne aient négligé la propriété et le choix des termes, l'élégance même et le nombre. Au contraire, ils donnaient à tout cela un soin particulier, comme le témoigne encore saint Augustin [1]. Mais cette propriété et ce choix des mots, cette élégance, ce nombre qu'ils recherchaient étaient appropriés à la langue latine chrétienne, dont le but principal est, non de flatter les sens, mais d'exprimer clairement, fortement, noblement la vérité. Comme le précédent, nous devons ce nouveau secret de leur travail au grand évêque d'Hippone [2].

propter iste vir sanctus et *posse* se ostendit sic dicere, quia dixit alicubi; *et nolle,* quoniam postmodum, nusquam. S. Aug. opp. t. III, part. I, p. 129, *De doctr. christ., lib. IV, c. 11, n.* 31. Edit. Paris.

[1] Ego autem in meo eloquio, quantum modeste fieri arbitror, non prætermitto istos numeros clausularum. Ib., c. xx, n. 41.

[2] In ipso etiam sermone malit (doctor christianus) *rebus* placere, quam *verbis;* nec æstimet dici melius, nisi quod dicitur verius; *nec doctor verbis serviat, sed verba doctori.* Hoc est enim quod apostolus ait : Non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. I Cor., 1. Ad hoc valet etiam quod ait ad Timotheum : Noli verbis contendere. II Tim., 2. Neque enim hoc ideo dictum est, ut adversariis oppugnantibus veritatem, nihil nos pro veritate dicamus. Nam ubi erit quod, cum ostenderet, qualis esse episcopus debeat, ait, inter cætera : Ut potens sit in doctrina sana qui contradicunt arguere? Ib. Verbis enim contendere est, non curare quomodo error veritate vincatur; sed quomodo tua dictio dictioni præfe-

Ainsi, les expressions et les termes sont communs à l'une et à l'autre langue ; mais le cachet, le génie, l'ordre, et la signification d'un grand nombre de mots sont totalement différents. Cette différence entre les deux idiomes est tellement réelle que les plus habiles dans la latinité païenne ne le sont pas pour cela dans la latinité chrétienne ; et celui qui en prose se flatte d'imiter Cicéron, et Horace en vers, n'est pas pour cela capable d'écrire un discours qui sente saint Léon ou saint Grégoire, ni un hymne qui rappelle saint Ambroise ou saint Thomas. L'expérience en est faite. Vainement un homme se sera pour ainsi dire approprié la manière des auteurs profanes, et connaîtra parfaitement la latinité du siècle d'Auguste ; s'il ne fait une étude approfondie des princes de la latinité chrétienne, il se trouvera embarrassé et même incapable d'écrire et de parler convenablement du dogme, de la discipline, en un mot, des choses chrétiennes. Sa composition pourra se distinguer par l'élégance et le choix des mots, par le nombre de la phrase ; mais elle manquera de précision, de gravité, de clarté ; elle sera vide de choses, misérable et souvent ridicule.

ratur alterius. Porro qui non verbis contendit, sive temperate, sive granditer dicat ; id agit verbis ut *veritas pateat*, *veritas placeat*, *veritas moveat*. Sicut autem, cujus pulchrum corpus, et deformis esset animus, magis dolendus est, quam si deforme haberet et corpus ; ita qui eloquenter quæ falsa sunt dicunt, magis miserandi sunt, quam si talia deformiter dicerent. Ib., c. XXVIII, n. 61.

Dès le seizième siècle on avait entrevu ce grave inconvénient. On avait même craint, hélas! et non sans fondement, que la langue païenne n'introduisît des idées païennes et des erreurs dans le christianisme. « C'est aux auteurs chrétiens, disait le célèbre P. Possevin, que les enfants doivent emprunter non-seulement la saine doctrine, mais encore la manière de l'exprimer avec convenance et vérité. Celui qui voudra écrire ou raisonner des choses chrétiennes uniquement avec la langue du siècle d'Auguste commettra de pernicieuses erreurs, donnera à la religion une physionomie païenne, tombera à chaque pas dans des inconvenances de langage, dans des vanités de pensée, souvent même dans des inexactitudes de croyance qui ouvrent la porte à l'hérésie. C'est ce dont nous avons de nombreux et tristes exemples dans Laurent Valla et dans Erasme, appelés non sans raison, par des hommes très-judicieux, les précurseurs de Luther [1].

En preuve de ce que j'avance, je peux encore citer le témoignage d'un homme connu de l'Europe

[1] Chi vuole o scrivere o ragionare delle cose cristiane con Cicerone solo, o con altri etnici incore in perniciosissimi errori, fa somigliante la religione nostra a quella degli etnici... trabocca in infiniti inconvenienti d'improprietà nella lingua, di vanità nei concetti, e non di rado nel credere in cose che aprono la porta all'eresce, siccome più d'una volta caddero Lorenzo Valla ed Erasmo, i quali non senza cagione da persone di senno e di dottrina furon chiamati precursori di Lutero. *Ragion.*, p. 10.

entière par son érudition profonde et par son étonnante habileté dans les lettres latines. Monseigneur Laureani, gardien de la bibliothèque Vaticane, dont les ouvrages en prose et en vers latins sont tout ce qu'il y a de plus élégant, de plus suave, de plus riche, faisait naguère ingénument cet aveu : « L'étude de Cicéron (avec lequel on peut dire qu'il s'est identifié) ne m'a de rien ou presque rien servi pour traiter convenablement les sujets chrétiens. Dans le principe, je me sentais très-embarrassé pour écrire sur les choses religieuses. Alors je me suis appliqué à l'étude de saint Léon : j'ai trouvé dans cette lecture assidue la véritable langue de l'Église, avec son élégance, sa forme, sa clarté. Depuis ce moment j'ai pu disserter sans peine sur les matières ecclésiastiques [1]. » Le savant prélat aurait pu ajouter qu'il avait puisé à cette source cette éloquence, ce nombre, cette grâce inimitables de langage qui le distinguent à un si haut degré.

De tout cela il faut conclure non-seulement qu'il y a deux langues latines parfaitement distinctes ; mais encore que, si on peut établir une comparaison entre un auteur païen et un auteur païen, entre Cicéron, par exemple, et Quintilien, il est absurde de vouloir comparer un auteur chrétien avec un auteur païen, Cicéron, par exemple, avec saint Ambroise ou Quin-

[1] *De oper. SS. Eccl. Patr. in litterar.*, etc., p. 52.

tilien avec saint Augustin, les écrivains du siècle d'Auguste avec les écrivains du treizième siècle. En effet, les uns parlent la langue latine païenne, les autres la langue latine chrétienne. Or, ces deux langues diffèrent essentiellement par la forme, par le nombre des périodes, par l'ordre de la syntaxe et même par le sens d'une multitude de mots.

« Comment, s'écrie ici le savant évêque déjà cité, on accorde sans réclamation à chaque auteur éminent le droit d'avoir sa manière d'écrire, et on ne l'accorde pas à l'Église de Dieu ! Est-ce que la phrase de Tite-Live ne diffère pas sensiblement de celle de Tacite? Est-ce que la poésie d'Horace n'a pas une physionomie bien différente de celle de Virgile ? Qui a jamais pensé à taxer l'un d'un mauvais goût uniquement sur sa comparaison avec l'autre? Et cependant n'est-ce pas là ce que l'on a fait dans la réprobation absolue et collective des Tertullien, des Cyprien, des Lactance, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, etc., puis des Grégoire de Nazianze, des Basile, des Chrysostome? On a cherché dans les uns la phrase cicéronienne, et on ne l'a pas trouvée; dans les autres les formes de Démosthène, et on ne les a pas trouvées non plus; et sur cela seul on a conclu que ces auteurs étaient d'un goût dégénéré, sans se demander si, dans leur manière spéciale d'écrire, ils ne renfermaient pas des beautés tout à fait pures et d'un ordre supérieur? Mais depuis quand le genre

d'un écrivain fait-il loi absolue en littérature? On donne à étudier en même temps plusieurs auteurs païens, quoique de genres très-divers : pourquoi cela, sinon pour que le goût se forme et que chaque talent naissant se détermine précisément par cette comparaison? Quel est donc l'esprit de mensonge qui n'a pas voulu que depuis trois cents ans on suivît, en ce qui concerne les écrivains de la sainte Église, ces règles si générales et si naturelles [1] ! »

L'existence d'une double langue latine rendue incontestable, nous repoussons comme un odieux mensonge la dénomination de *basse latinité*, employée pour désigner l'idiome de l'Église; à plus forte raison nous repoussons de nouveau et de toutes nos forces la qualification de barbare appliquée à la langue latine chrétienne. Élaborée par les plus beaux génies de l'Occident, cette langue parle également bien en prose et en vers. La poésie latine chrétienne a pour créateurs et pour modèles, outre saint Ambroise et saint Augustin, saint Grégoire, saint Fulgence, Innocent III, saint Bonaventure et saint Thomas. Quant à la prose, elle a reçu toute sa perfection de saint Léon et surtout de saint Grégoire. Elle a été admirablement parlée par les conciles et par les plus grands hommes du moyen âge et au delà, tels que saint Eucher, saint Maxime, Vincent de

[1] Lettre au supér. du petit séminaire.

Lérins, saint Pierre Chrysologue, saint Prosper, saint Fulgence, Boëce, Cassiodore, saint Isidore, saint Ildephonse, Bède, Raban, Haymon, saint Bernardin de Sienne, saint Antoine de Padoue, saint Pierre Damien, saint Anselme, saint Bruno, saint Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, Pierre de Blois, Albert-le-Grand, saint Bonaventure, saint Thomas, et une foule d'autres auxquels ni l'antiquité, ni les temps modernes n'ont rien à comparer. Elle continue de se parler et de s'écrire avec une grande perfection dans les congrégations romaines et dans les actes officiels du Saint-Siége.

Telle est la langue qu'on ose appeler barbare! comme si tous ces hommes immortels, comme si tous ces siècles chrétiens qui surent revêtir leur pensée de formes artistiques si admirables, avaient été frappés d'idiotisme et d'impuissance lorsqu'il s'agissait de l'exprimer par la parole! Il ne suffit pas d'affirmer, montrez-nous l'existence d'une pareille contradiction. Montrez-nous les titres scientifiques et littéraires qui vous autorisent à jeter l'insulte au front de l'Église catholique. Sans cela, lorsque vous vous permettez de qualifier de barbare le latin de l'Évangile, de saint Thomas, de saint Bernard, que vous n'avez peut-être jamais lus; de Thomas à Kempis et de tant d'autres, dont le style offre des qualités admirables et presque divines, vous prouvez que vous êtes vous-mêmes des ignorants et des barbares,

semblables à ceux qui naguère traitaient de gothiques et de barbares nos chefs-d'œuvre d'architecture, dont l'inimitable perfection n'est aujourd'hui contestée par aucun homme de goût.

En examinant la question intrinsèquement et abstraction faite des témoignages extérieurs, nous sommes encore bien mieux fondés à repousser les qualifications méprisantes dont la langue latine de l'Église est l'objet. Il s'agit de savoir, non pas si cette langue est la langue du siècle d'Auguste, mais si elle est moins parfaite; en d'autres termes, si la langue latine chrétienne exprime les idées, les sentiments, les choses du christianisme moins parfaitement que la langue latine païenne n'exprimait les idées, les sentiments, les choses du paganisme? Si dans la bouche de saint Léon, par exemple, de saint Grégoire, de saint Bernard, de saint Thomas, le surnaturalisme est moins éloquent, moins noble, moins abondant, moins sublime, moins simple, moins clair, moins varié, que ne l'est le naturalisme dans la bouche de Tite-Live, de Quinte-Curce ou de Cicéron? Qui peut venir, les preuves à la main, répondre affirmativement? Voilà pour la perfection relative de l'un et de l'autre idiome.

Quant à leur perfection absolue, voulez-vous savoir à quoi vous en tenir? Rappelez-vous que le beau est la splendeur du vrai; que la splendeur ou le rayonnement du vrai se manifeste dans l'art et dans la pa-

role; que plus un peuple, plus une société possède de vrai, et plus son style, son art, sa langue sont beaux. Cela posé, il vous suffit, pour décider laquelle des deux langues est supérieure à l'autre, de répondre à la question suivante: le christianisme possède-t-il plus de vérité que le paganisme?

CHAPITRE XXVII.

CONTINUATION DE LA RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

La langue latine chrétienne n'est pas plus barbare que la philosophie chrétienne, que l'architecture chrétienne, que la peinture chrétienne, que l'art chrétien : veuillez ne pas l'oublier. En lui donnant pour modèles classiques les auteurs qui l'ont parlée, ce n'est donc pas plus ramener le monde à la barbarie littéraire qu'on ne l'y ramène sous le rapport artistique en lui donnant pour type l'art chrétien. Vous croyez que notre jeunesse serait barbare en fait de latin si elle parlait dans toute sa pureté l'idiome de saint Léon, de saint Grégoire, de saint Bernard, de saint Thomas! Vraiment, vous avez raison; elle serait aussi barbare, ni plus ni moins, que nos peintres qui feraient des tableaux comme le B. Angelico de Fiesole, que nos architectes qui bâtiraient des édifices comme les cathédrales de Reims et de Cologne. Toute cette crainte de la barbarie n'est donc qu'une chimère. Ainsi, au point de vue purement littéraire, les nations modernes n'ont au-

cun intérêt à maintenir le règne exclusif du paganisme dans l'éducation.

Je vais plus loin, et je dis que leur amour pour le latin et pour le grec les oblige à renouer sans délai la chaîne brisée au milieu du quinzième siècle, et à rétablir le règne du christianisme littéraire dans l'instruction de la jeunesse. Cette assertion nous place aux antipodes de ceux qui prétendent que la restauration des lettres latines en Europe date du seizième siècle. Nous affirmons, au contraire, que *cette restauration est antérieure à ce qu'on appelle la renaissance;* bien plus, que *celle-ci est l'époque et la cause principale de la décadence et de la corruption de la langue latine,* comme elle est l'époque et la cause de la décadence de l'art. Telle est la double proposition qu'il faut maintenant établir pour faire justice complète de la première objection.

Pendant toute la durée du moyen âge, les *classiques* furent exclusivement *chrétiens;* mais il est faux, complétement faux, qu'à cette cause soient dues la décadence et la corruption des lettres latines, pas plus que celles des sciences et des arts. Il est donc également faux que toutes ces choses soient sorties de la barbarie au seizième siècle sous l'influence du paganisme. Comme l'art païen, la langue latine païenne a suivi le mouvement de la société païenne dont elle était l'expression; elle a grandi avec elle, elle est tombée avec elle, comme la forme

tombe et s'altère avec le fond même qui la supporte et qui l'inspire.

Ainsi, à peine Auguste est-il descendu dans le tombeau, que déjà sous Tibère, alors qu'il n'y avait encore aucun classique chrétien, la langue latine commence à s'altérer. L'âge d'or est bientôt suivi de l'âge d'argent, qui ne tarde pas à faire place à l'âge de fer : tous les monuments littéraires en font foi. Si donc malgré les efforts des maîtres les plus distingués, entre autres de Quintilien, les lettres et les arts déclinent au sein même du paganisme, nous le répétons, ce n'est ni à l'usage des livres chrétiens, ni à l'influence du christianisme qu'il faut l'attribuer. C'est aux vicissitudes de l'empire et surtout aux divisions intestines ; c'est au contact des nations barbares, à leurs incursions et à leur séjour dans toutes les parties de la république ; c'est surtout à la corruption générale des mœurs, qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais inévitablement, entraîne la corruption de la littérature et des arts.

Ensuite, lorsque les barbares, devenus maîtres du vieux monde, eurent couvert de ruines le sol bouleversé, saccagé les villes, détruit les écoles, brûlé les bibliothèques, les lettres et les arts durent disparaître presque entièrement. Ici encore ce n'est ni aux classiques chrétiens, ni à l'influence du christianisme qu'il faut imputer la barbarie dans laquelle tombèrent et les lettres, et les arts, et les sciences.

Loin de là; si quelque germe précieux fut conservé, il faut en rendre hommage au christianisme. Le calme revenu, l'Église comprit qu'elle n'avait pas plus mission de refaire la langue païenne que de ressusciter la société païenne. Son premier soin, comme nous l'avons indiqué, fut de créer un monde nouveau avec les éléments brisés du monde païen et les éléments encore bruts du monde barbare. Elle se mit à l'œuvre, certaine que ce monde nouveau saurait bien, avec le temps, se créer une langue nouvelle. La chose eut lieu en effet; et nous croyons avoir établi que cette langue nouvelle, organe de la société chrétienne, fut pour le moins aussi parfaite que la langue ancienne, organe de la société païenne.

Il est donc faux que la langue latine, les sciences et les arts aient été restaurés en Europe par l'influence des classiques païens. Comme chacun sait, le paganisme dans l'éducation ne date que de la fin du quinzième siècle. Or, plus de trois cents ans avant cette époque, les lettres, les sciences et les arts avaient été restaurés; que dis-je! ils s'étaient élevés au plus haut degré de perfection. La preuve en est qu'il n'est pas une branche de la science ou de l'art qui n'ait produit des chefs-d'œuvre dont la perfection n'a jamais été surpassée. Puisque l'occasion s'en présente, qu'il nous soit permis, en recueillant les traits épars dans cet ouvrage, de montrer une bonne fois et la magnifique réalité et le secret merveilleux de cette restau-

ration, si souvent niée par les uns et si mal comprise par les autres.

Partons d'un principe incontestable : la civilisation des sociétés ne commence ni par la culture des lettres et des arts, ni par la construction des théâtres, ni par l'élégance des vêtements, ni par les commodités de la vie matérielle. Elle a son origine et son fondement dans les bonnes mœurs ; les bonnes mœurs ont pour base la connaissance exacte et la pratique fidèle des devoirs de la religion suivant le mot de l'Écriture : *Initium sapientiæ timor Domini*. En effet, le *vrai* et le *juste* sont le double fondement des sociétés : le *beau* n'en est que le rayonnement. Ce n'est donc qu'après s'être fortement nourrie de ces aliments substantiels que la société peut se livrer à la recherche du beau, c'est-à-dire à l'étude des lettres et des arts. Ainsi le veulent et la raison et la logique.

Telle fut la marche intellectuelle suivie au moyen âge, par les nations chrétiennes. Après les premières croisades, qui contribuèrent si efficacement aux progrès de l'esprit humain, on s'empressa de profiter du calme dont jouissait l'Europe. Libres de se livrer, suivant l'ordre des saints canons, à l'étude de toutes les sciences, les grandes intelligences que renfermaient le clergé et les monastères se concentrèrent toutes avec un merveilleux accord sur les sciences religieuses et morales. Grâce à leurs efforts, ces hautes sciences, affermies dans leur base, expliquées

dans toutes leurs parties, logiquement exposées dans leurs rapports, prirent un développement immense. Tandis qu'aujourd'hui toute l'activité humaine se concentre sur le monde physique, le mouvement intellectuel de cette grande époque se porta tout entier vers les spéculations de la religion et de la métaphysique. De là vient que les nombreuses académies, nées alors dans toutes les parties de l'Europe au souffle vivifiant de l'Église, ne furent primitivement que des écoles de théologie.

A ces magnifiques études, saint Anselme donna la *forme*, ce fut la dialectique; Pierre Lombard, plus connu sous le nom de *maître* des sentences, procura le *fond*, extrait, par un travail admirable, des ouvrages des saints Pères. L'*accroissement* leur vint d'Albert-le-Grand : la main de saint Thomas et de saint Bonaventure y ajouta la *perfection*.

A peine la science divine établie sur un fondement inébranlable, la philosophie fut constituée d'une manière non moins solide. Aristotélicienne pour la forme, mais chrétienne dans son objet, dans ses principes, dans ses doctrines, dans sa méthode, elle se produisit avec toute sa magnificence dans la *Somme* de saint Thomas. Ici la théologie et la philosophie se donnent constamment la main, se prêtent un mutuel concours et se montrent tellement unies qu'elles constituent je ne sais quel merveilleux ensemble, qui n'a pu épuiser l'admiration de six siècles. Cet ouvrage est,

en effet, le plus beau qui soit sorti de l'intelligence créée ; ouvrage angélique et presque divin, dernière limite du génie, fontaine de toutes les sciences, trésor de toutes les vérités, réfutation de toutes les erreurs, arsenal de toutes les vérités, exposition la plus vaste de la religion chrétienne, boulevard le plus fort de l'Église, gloire immortelle de l'esprit humain, seul jugé digne par les Pères du Concile de Trente de paraître à côté de l'Évangile, au milieu de la salle de leurs augustes assemblées, afin de lever les difficultés et de terminer les controverses qui pouvaient se rencontrer dans la définition des dogmes catholiques.

De la théologie, c'est-à-dire de la connaissance parfaite de la loi divine et des rapports surnaturels de l'homme avec Dieu, naquit la science des lois humaines, c'est-à-dire des rapports des hommes entre eux. On ne revient pas de son étonnement, lorsque en étudiant les monuments de cette époque, on voit la hauteur à laquelle était parvenue la connaissance du droit soit divin, soit humain, soit naturel, soit positif, soit ecclésiastique, soit civil, soit politique.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que les hautes sciences, élevées comme il convient à la place d'honneur dans l'estime et dans l'amour de nos aïeux, absorbassent exclusivement leur attention. La religion et la société mises à l'abri de toute atteinte, des hommes d'une grande intelligence se prirent à scru-

ter toutes les parties du monde physique, afin de découvrir les propriétés des corps et les faire servir à l'utilité matérielle et même aux plaisirs de la vie humaine. C'est alors que furent découvertes ces trois choses qui, comme on l'a dit, changèrent la condition, les mœurs, les habitudes de l'univers : l'imprimerie, la poudre et la boussole. Oui, ces trois merveilles, dont nous sommes si fiers et dont nous abusons trop souvent, nous les devons à ces siècles que les modernes barbares ne craignent point d'accuser de barbarie. Dans l'ordre purement physique, les progrès ne s'en tinrent pas là. Les mathématiques, la géographie, l'astronomie, la chimie, la médecine, en un mot, toutes les sciences naturelles jetèrent un vif éclat, qui a servi à éclairer la route parcourue par les siècles suivants. Ces sciences étaient enseignées publiquement par les plus habiles maîtres à des milliers de jeunes intelligences ; ce qui a fait donner à ces illustres écoles le nom d'*universités*.

Parallèlement à cette restauration universelle des sciences marchait d'un pas égal la restauration des lettres et des arts. Le même siècle qui produisit saint Thomas, le docteur angélique, le prince des théologiens, produisit le Dante, le poëte divin et le roi de tous les poëtes. Pour la hauteur du sujet, la magnificence du style, la vigueur de l'expression, l'harmonie des vers, sa Divine Comédie laisse bien loin derrière elle toutes les œuvres poétiques des païens.

Le monde était encore sous le charme de cette merveilleuse poésie, lorsque la voix de François Pétrarque se fit entendre. Ses chants harmonieux n'excitèrent pas une moindre admiration que la forte composition du Dante. Rien n'est plus vigoureux que le Dante, rien n'est plus suave que Pétrarque; dans l'un et l'autre la poésie s'élève au degré le plus sublime. Chacun dans son genre est si parfait qu'il surpasse, ou du moins qu'il égale tous les poëtes qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi [1].

Quant à l'éloquence, elle n'était guère en usage que dans les églises. Depuis que le gouvernement de l'empire romain était devenu le privilége d'un seul et que le peuple n'avait plus été appelé à donner son suffrage dans les assemblées publiques, l'éloquence *populaire* était tombée : sa chute date du règne des Césars. Il en est de même de l'éloquence du *barreau*. La sagesse de l'Église avait établi chez les nations chrétiennes ces formes de jugement où l'on ne décidait plus sous l'impression de la parole d'un avocat, sur-le-champ et pour ainsi dire tumultuairement de la fortune et de la vie des hommes; mais où l'on procédait lentement, après un mûr examen et sur les dires contradictoires des parties.

[1] Nous ferons remarquer, avec les critiques les plus judicieux, que les endroits faibles de ces deux grands poëtes sont précisément ceux où ils ont voulu mêler le paganisme au christianisme. Ce mélange fait aussi le *danger* de quelques ouvrages de Pétrarque.

Ce genre d'éloquence, nullement nécessaire, quelquefois même dangereux, était aussi tombé depuis des siècles. Quant à l'éloquence de la *chaire*, la seule à peu près qui fût pratiquée, elle fleurit merveilleusement. Les siècles postérieurs n'ont pas vu d'orateurs exercer sur les nations cet empire prodigieux qui fut le privilége de saint Bernard, de saint Antoine de Padoue, de Guillaume de Paris, de saint Bonaventure, de Jean Taulère, de saint Vincent Ferrier, de saint Laurent Justinien, de saint Bernardin de Sienne et de bien d'autres, dont la parole dominatrice réglait en souveraine et les affaires des peuples et les différends des rois.

Mais comme la marche rationnelle du progrès va de l'étude des sciences à l'étude des lettres; ainsi, elle passe de l'étude de lettres à la culture des arts. En effet, bien que les lettres et les arts expriment les idées, les croyances, les mœurs de la société, les unes par des *mots*, les autres par des *signes*, toutefois, comme la pensée se manifeste plus facilement par la parole que par des statues ou des tableaux, les artistes ne viennent qu'à la suite des poëtes et des orateurs. Il en résulte que les arts reçoivent leur impulsion de la littérature, comme la littérature elle-même reçoit le mouvement des hautes sciences. Les siècles antérieurs à la renaissance confirment éloquemment cette induction.

A cette époque, l'étude ardente de tous les genres

de littérature produisit la culture admirable de tous les arts. La peinture, restaurée au siècle même de saint Thomas et du Dante, par Cimabue, fit de magnifiques progrès sous l'influence de Giotto, disciple de Cimabue, digne d'avoir pour panégyristes le Dante lui-même et Pétrarque. Dans ce même quatorzième siècle, le Pisan l'environna d'une gloire nouvelle, et au commencement du siècle suivant, le bienheureux Angelico l'éleva à la perfection. C'est dans le ciel, au témoignage de Michel-Ange lui-même, qu'il a trouvé le type de ses inimitables figures. En même temps que la peinture, la sculpture et l'architecture montaient rapidement au dernier terme de la gloire. En effet, Giotto et le Pisan furent tout ensemble peintres et architectes éminents.

Oui, et nous ne le disons pas sans un plaisir malin, c'est dans ces siècles tant décriés que furent surtout construites ces églises, ces cathédrales, ces *Dùomi*, où le marbre, travaillé avec une délicatesse infinie, mêle les reflets variés de ses incrustations aux magnificences de la peinture; où la pierre et le granit prennent sous le ciseau du sculpteur les formes les plus gracieuses et les plus déliées, avec la même facilité que l'argile sous les doigts du potier; où la chimie livrant des secrets inconnus avant et inconnus depuis, suspendit par la main du verrier ces merveilleux tapis de pourpre, d'or et d'azur aux vastes croisées de nos vénérables basiliques :

siècles à jamais barbares, où une foule de monuments, restés jusqu'ici sans rivaux, élevèrent à la perfection l'art chrétien dans toute sa pureté.

Au même siècle on doit encore faire honneur non-seulement de tous les autres artistes incomparables du quinzième siècle, tels que Antoine de Messine, inventeur de la peinture à l'huile; Donatelli, Alberti, Verrochio, maître de Léonard de Vinci et du Pérugin; mais encore de Léonard de Vinci lui-même, du Pérugin, du Bramante, de Raphaël et de Michel-Ange. En effet, bien que ces artistes soient morts dans le seizième siècle, cependant ils commencèrent à fleurir au quinzième, et durent à l'*école chrétienne* fondée au treizième siècle et leurs idées et leurs principes et le fondement de la gloire immortelle qu'ils se sont acquise. Pour n'en citer qu'une preuve: c'est un fait *qui court les rues du monde savant* que Raphaël et Michel-Ange, les princes des artistes, se nourrissaient continuellement le premier de la lecture de Pétrarque, le second de la lecture du Dante. De là est venu que Michel-Ange reproduit le style vigoureux du Dante, et Raphaël le style charmant et gracieux de Pétrarque.

Ainsi, chose digne de la plus sérieuse attention, tous les hommes immortels qui, depuis le onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, élevèrent les sciences, les lettres, les arts à un si haut point de perfection, puisèrent leurs principes, leurs idées,

leurs règles, leurs inspirations dans le christianisme. Ce que l'étoile fut pour les mages, le flambeau de la foi le fut pour chacun d'eux. C'est uniquement à ses lumières qu'ils durent de parcourir sûrement, facilement, glorieusement la carrière ou verte à leur génie. Un autre titre de gloire pour les siècles de foi, c'est d'avoir créé une science nouvelle, un art nouveau, exclusivement chrétien et approprié aux nations chrétiennes, et non pas d'avoir fait, comme les siècles suivants, un calque misérable de la science et de l'art païen.

La même création eut lieu pour la littérature : nouvel hommage aux siècles de foi. D'abord, rien n'est plus vrai que les trois plus belles langues de l'Europe et du monde, la langue française, la langue italienne et la langue espagnole, tirent leur origine de la langue latine. Mais il faut remarquer, ce qui n'est remarqué que d'un petit nombre, que ces langues ne sont nullement filles de la langue latine païenne, mais bien de la langue latine chrétienne. Elles rappellent non la manière de Cicéron, mais la manière de saint Léon et de saint Grégoire. C'est la même coupe de période, la même horreur pour la vaine abondance des mots ; la même nature de syntaxe, claire et simple[1] ; le même genre de style,

[1] De là, entre mille exemples, est venu le *que* toujours exprimé dans nos langues modernes, et presque toujours *retranché* dans la langue latine païenne.

choisi, agréable, grave; la même acception pour une foule de mots, acception neuve et entièrement chrétienne; le même usage des grâces, chaste et modéré; le même mode à peu près quant au nombre, naturel et sans affectation. De là vient qu'en lisant ces belles langues on croit lire saint Jérôme dans ses traductions sacrées, ou saint Grégoire, Bède, saint Pierre Damien, saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure. Il n'y a point ici d'illusion : de ces sources pures et fécondes sont venus, en effet, et le génie et la syntaxe de nos magnifiques idiomes, et même la plupart de leurs mots : *vocabula manant parce detorta.*

Même origine pour la poésie. Certes, ce n'est ni dans Homère, ni dans Virgile, ni dans Horace, ni dans Pindare, mais dans les prophètes et dans l'Évangile que les pères de la poésie française, italienne, espagnole cherchèrent leurs sublimes idées, leur heureuse audace, leur manière de peindre et de sentir, leur style, leur élocution, leur marche. Ce n'est pas au *Delius vates* qu'ils demandèrent leurs inspirations, mais à la foi. Il n'est pas jusqu'à la forme de notre poésie moderne qui n'en indique l'origine chrétienne. A la différence de la poésie païenne, cette poésie ne mesure ses vers ni aux pieds, ni à la quantité longue ou brève des syllabes, mais au nombre des syllabes et à la rime. Tel est, comme chacun sait, le caractère propre de la poésie

de saint Grégoire, de saint Bonaventure, de saint Thomas et des autres poëtes latins de nos siècles de foi. Personne n'ignore que le rhythme inventé par eux est encore celui de la poésie moderne, surtout de la poésie italienne.

Nés de l'idée et de la littérature chrétiennes, les beaux-arts prirent aussi le cachet chrétien dans toute sa pureté. On le retrouve non-seulement dans leurs sujets et dans leurs *motifs*, mais encore dans leur style, dans leur genre de beautés, dans le fond et dans la forme de leurs œuvres. Cela se voit surtout dans l'architecture chrétienne qu'on appelle *gothique*. Il est encore quelques personnes qui la blâment. Elles disent : Par la hardiesse ou plutôt la témérité de ses conceptions, elle fatigue le regard du spectateur plutôt qu'elle ne le flatte; elle affecte péniblement l'âme, qu'elle jette dans une espèce de trouble et de stupeur. Elle traite la pierre avec une telle liberté, elle se joue avec une telle audace de tous les obstacles qu'on ne voit ni ne devine la cause de ces tours de force ou plutôt de ces caprices.

L'ignorance seule peut raisonner ainsi de l'architecture gothique. Tenir ce langage, c'est fixer sa place parmi le vulgaire des artistes qui, ne cherchant dans l'art que le plaisir prosaïque et sensible de l'œil et de l'imagination, le regardent comme la fin dernière de l'art. Ceci est tout ensemble honteux et absurde; car il n'est pas plus permis de dire que le

plaisir sensible est la fin dernière de l'art, qu'il ne l'est d'affirmer que les sens et l'imagination sont tout l'homme. Du reste, il ne faut pas s'étonner si les temples grecs et romains ont le privilége exclusif d'exciter l'admiration de pareils juges. Telle est la condition, la nature, le but de ces monuments qu'ils laissent apercevoir à la première vue et le secret de leur harmonie, et les motifs de leur ordonnance. Ils ne laissent rien à deviner; rien dans leur ensemble ne dépasse le niveau des sens et des habitudes vulgaires de l'âme; leur nudité, la simplicité de leurs ornements dispensent de toute fatigue, de toute étude l'esprit du spectateur, et permettent à son imagination et à ses yeux de se reposer tranquillement dans une vaine contemplation.

Voilà pourquoi ces édifices sont beaux d'une beauté purement sensible, mais nullement d'une beauté morale et intellectuelle. Ils plaisent, mais ils ne frappent point; ils récréent l'œil et l'imagination, mais ils n'élèvent point l'âme au-dessus des basses régions de la vie sensible; ils n'excitent en elle aucun mouvement divin; ils ne lui rappellent aucun souvenir du monde surnaturel. Loin de là, l'aspect général de leurs formes, de leurs lignes architectoniques abaisse forcément le regard vers la terre; il ne parle à l'homme qu'un langage terrestre, et n'excite en lui que des pensées et des désirs terrestres.

Comment voudrait-on qu'il en fût autrement? Ce n'est pas pour honorer le vrai Dieu ni pour réformer les mœurs de l'homme que les temples païens furent élevés, mais bien pour faire trouver à l'homme le bonheur ici-bas, pour exciter ses passions et flatter ses sens. Aussi, jamais le Grec ou le Romain n'éprouva sous les voûtes de ses temples un seul mouvement d'enthousiasme divin. Que ces temples réunissent toutes les conditions de la beauté sensible, j'y consens; mais jamais ils ne purent, jamais ils ne pourront être les prédicateurs éloquents du monde surnaturel, ni de ses mystères sublimes, ni de ses beautés ravissantes, ni de ses divines splendeurs.

Tel est, au contraire, le glorieux privilége des églises gothiques. Leurs tours élancées vers le ciel, qu'elles semblent chercher et atteindre; leurs voûtes hardies, leurs ogives qui forcent la vue à s'élever toujours, leurs gigantesques proportions, leurs arcs immenses : qu'annoncent-ils autre chose, sinon le triomphe absolu du génie de l'homme sur la matière, et le sublime effort de son âme pour s'élever au-dessus du monde corporel? Puis cette pierre, ce marbre amollis sous le ciseau, ces corps si pesants perdant en quelque sorte leurs parties matérielles pour se spiritualiser; ces lignes qui fuient dans tous les sens et qui se prolongent presque jusqu'à l'infini; cette lumière aux couleurs variées qui pénètre par ces rosaces,

par ces verrières si hardies qu'on les dirait plutôt peintes que sculptées aux portails et aux vastes côtés de ces gigantesques édifices : toutes ces choses ne transportent-elles pas immédiatement l'âme dans la région des miracles, et ne la forcent-elles pas à penser au suprême architecte de l'univers?

Cette architecture chrétienne n'excite pas, je le veux, la sensibilité physique, elle ne flatte pas voluptueusement l'imagination; mais elle pénètre dans les profondeurs de notre existence; elle attaque les fibres les plus intimes de l'âme; elle y réveille la foi; elle l'élève au-dessus des soins et des peines de cette misérable vie; elle y produit des impressions morales; elle flatte l'imagination avide de grandeur et de magnificence; elle ravit toutes les facultés intellectuelles, et élève l'homme au désir et aux soins de la vie future. Aussi, bien que nous soyons encore sur la terre, lorsque nous entrons dans ces immenses édifices, nous pensons au ciel, et la vue des œuvres de l'homme nous porte jusqu'à Dieu. En un mot, l'architecture gothique de nos temples, basée sur le principe chrétien, n'est autre chose que la manifestation sublime de la pensée chrétienne; car le but du christianisme est de dégager l'homme de l'empire des sens et de l'élever à la contemplation et à l'amour des choses célestes.

En examinant de sang-froid la marche générale de l'esprit humain, on voit qu'à cette glorieuse épo-

que les écrivains et les artistes eurent la même pensée et le même but, savoir : exprimer, les uns par des *mots*, les autres par des *signes*, les idées, les croyances, les vérités, les mœurs chrétiennes, merveilleusement développées par la théologie et par la philosophie chrétiennes. Telle est la vivacité et la pureté de la foi qui préside à leurs œuvres que les uns et les autres se montrent les interprètes et les traducteurs fidèles des mêmes vérités. Ce que les écrivains rendent par la parole, les artistes le figurent, dans une langue différente, il est vrai, mais avec le même style simple, correct, élégant, grave et presque divin. Or, suivant le mot déjà cité, le beau est la splendeur du vrai : *Pulchrum splendor veri*. Donc les lettres et les arts de cette époque brillent de tout l'éclat de la beauté, parce que, tout pénétrés de la vérité chrétienne, ils ne réfléchissent que les rayons du vrai; donc la même vérité chrétienne, inspirant les poëtes et les artistes, donne aux premiers *os magna sonaturum*, et aux seconds, *manum magna et pulchra confecturam*.

Maintenant, faut-il s'étonner si les grands hommes des siècles de foi ne goûtaient dans l'âge mûr que la science chrétienne, la littérature chrétienne, l'art chrétien? Dès l'enfance, nourris exclusivement des classiques chrétiens, ils ne connaissaient presque rien autre chose que le christianisme et conservaient fidèlement ce qu'ils avaient d'abord reçu : *Quo se-*

mel imbuta fuerit recens testa diu, christianum *servavit odorem*.

Avions-nous tort, demanderons-nous en finissant, d'affirmer que la restauration générale des sciences, des lettres et des arts, en Europe, est antérieure à ce qu'on appelle la renaissance? Est-il encore permis de soutenir que, si les livres classiques redevenaient chrétiens, on reconduirait le monde à la barbarie? N'est-il pas aussi évident que le soleil que, sous l'influence des classiques chrétiens, deux choses ont eu lieu : la première, que, les sciences, les arts et les lettres devenus entièrement chrétiens, le monde a vu s'élever, depuis le fondement jusqu'au faîte, le plus magnifique édifice de la sagesse et de la civilisation que l'œil humain ait jamais contemplé; la seconde, que la théologie, la philosophie, la littérature, les arts, parvenus au comble de la perfection, ont produit en chaque genre des hommes si grands, que ni le passé ni le présent n'ont rien à leur comparer : Albert-le-Grand et saint Thomas, le Dante et Pétrarque, Giotto et le B. Angelico, et même Raphaël et Michel-Ange?

Courbez la tête : j'ai nommé les rois immortels de la science, de la littérature et des arts.

CHAPITRE XXVIII.

FIN DE LA RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

Non content d'avoir détruit la première objection qu'on oppose au retour des classiques chrétiens, en démontrant que la restauration générale des sciences, des lettres et des arts est antérieure à la renaissance, nous avons pris l'offensive en affirmant que *celle-ci est l'époque et la cause principale de la décadence et de la corruption de la langue latine en Europe*. C'est ce qui nous reste à prouver.

Nous ne savons plus le latin ! Voilà ce que répètent à qui veut l'entendre les hommes les plus intéressés à soutenir le contraire. Il y a plusieurs années déjà, qu'un fonctionnaire considérable de l'Université disait dans un écrit public : « L'enseignement est limité à un petit nombre, inutile et dangereux pour la plupart de ceux qui sont compris dans ce nombre, incomplet et mauvais pour tous. Même le grec et le latin, ces objets apparents des études collégiales, sont mal enseignés : la preuve en est que *tous* les élèves ignorent le grec, et qu'*aucun* ne sait bien le latin. Au reste, pour la valeur scienti-

fique de l'enseignement en France, il existe une infaillible pierre de touche : ce sont les examens dits du baccalauréat. Eh bien! je le déclare franchement, il y a sept ans que j'ai fait pour la première fois de ces examens, et *depuis sept ans je n'ai pas trouvé un seul candidat sur dix qui répondît même passablement* [1] !! »

Nous ne savons plus le latin! Voilà ce que le sens intime dit tout bas à chacun de nous. Au sortir du collége, c'est à peine si les plus forts eussent été capables de lire sans dictionnaire une page de Cicéron ou de Tacite; mais à coup sûr pas un seul n'eût été en état de soutenir une conversation ou une discussion latine tant soit peu étendue. Aujourd'hui c'est pis encore; notre mémoire ne conserve de la langue latine que des réminiscences tellement affaiblies, qu'à l'exception de ceux qui, par état, ont fait de la lecture des ouvrages latins l'occupation habituelle de leur vie, nous n'oserions nous risquer à expliquer un passage d'un auteur tant soit peu difficile, ni peut-être à le traduire *sans traduction*, et moins encore à écrire nos pensées en latin.

Nous ne savons plus le latin! Voilà ce que prouvent les faits. Serait-il vrai, par exemple, que le discours latin prononcé de temps immémorial au

[1] Lettre de M. Gatien Arnault, profess. de phil. à la Faculté des Lettres de Toulouse.

grand concours des colléges de Paris, par une des sommités universitaires, se ferait maintenant en français, pour épargner à la savante corporation les quolibets dont le latin de ses professeurs a été accueilli depuis plusieurs années? Serait-il vrai qu'une des raisons pour lesquelles on n'enseigne plus en latin, ni la philosophie, ni le droit romain, c'est la difficulté, je n'ose pas dire pour le professeur, mais pour les élèves, d'exprimer nettement et facilement leurs pensées dans cette langue? Non-seulement nous ne savons plus ni parler ni écrire le latin, nous ne savons même pas en juger. Le fait suivant a couru toute la France.

Vers 1825, le très-savant cardinal Maï, bibliothécaire de la Propagande, découvrit une partie de la *République* de Cicéron et la fit imprimer. Quelques exemplaires arrivèrent à Paris. Entre autres personnes aux mains desquelles ils tombèrent d'abord, étaient un suppléant d'un des grands colléges de la capitale et un père de famille dont le fils suivait les cours de ce collége. Or, le maître avait jugé convenable de traduire en français une page retrouvée de Cicéron et de la donner en thème à ses élèves : il était parfaitement sûr que nul ne pourrait *piller*. Le père, examinant par hasard les devoirs de son fils, trouve le thème, reconnaît l'endroit d'où il est tiré et dicte lui-même à son fils la page latine de Cicéron. La copie est remise avec les autres. Le suppléant se

trouvant empêché, c'est le professeur titulaire qui corrige le thème, sans savoir d'où il est tiré. Après un mûr et consciencieux examen, il reconnut que cinq élèves avaient fait du meilleur latin que celui qui avait copié; en sorte que *Cicéron ne fut que le cinquième de sa classe!*

Nous ne savons plus le latin! Et pourtant on consacre six ou sept ans à l'apprendre; on dépense en livres et en professeurs des sommes immenses; il semble, à voir le grand appareil qu'on met à cette étude, que nous devrions être les plus grands latinistes du monde. D'où vient cette baisse dans la connaissance d'une langue sur laquelle pivote cependant tout le système de notre instruction publique? Outre plusieurs causes dont l'exposé nous entraînerait trop loin, il en est une que je dois signaler, tant parce qu'elle est la première que pour justifier la proposition énoncée plus haut.

L'étude d'une langue morte offre par elle-même d'assez grandes difficultés. Ces difficultés augmentent lorsque la langue à étudier est celle d'un peuple dont les idées, les sentiments, la religion, les institutions, les usages, la vie publique et privée sont totalement différents des nôtres. L'enfant ne trouve ni dans son éducation première, ni dans la société au milieu de laquelle il vit aucune ou presque aucune idée correspondant à celle du monde dont il est condamné à étudier la langue; il doit de-

viner et le sens des mots et le sens de la pensée. Dans ce monde tout nouveau pour lui, il ne sait comment s'orienter; le plus souvent il marche à tâtons, se voit arrêté par des difficultés insurmontables qu'il évite en tombant dans des contre-sens et finit par prendre à dégoût une étude qui reste toujours pour lui à l'état de labeur, sans jamais passer à celui de plaisir.

Voilà, j'en atteste tous ceux qui ont *fait leurs classes*, ce qui est arrivé à chacun de nous. La même chose a eu lieu pour tous nos devanciers depuis la renaissance du paganisme littéraire. On nous fait étudier la langue latine païenne, c'est-à-dire la langue d'une société qui n'a nul rapport avec la nôtre; une langue dont la marche transpositive ne ressemble en rien à la marche logique de notre langue maternelle; une langue dont le fond se compose d'idées, de faits, de choses à l'intelligence desquels rien ne nous a préparés. De là, l'extrême difficulté d'apprendre; de là, l'imparfaite connaissance que nous acquérons de cette langue, pour ne pas dire l'ignorance dans laquelle nous restons.

Il en était autrement avant le règne du paganisme classique. On étudiait d'abord la langue latine chrétienne. Ce seul mot laisse entrevoir combien de difficultés de moins s'opposaient aux progrés de l'enfant. Mère de nos langues modernes, la langue latine chrétienne offre des rapports frappants et nombreux

avec l'idiome maternel. En ouvrant son livre latin, le jeune élève retrouvait la même marche simple et naturelle; peu ou point d'inversions; le même fond d'idées qu'il avait acquises dans son éducation première. Son intelligence chrétienne devinait sans peine une partie des pensées cachées sous une forme étrangère. Il s'orientait facilement dans ce monde qui n'était plus nouveau pour lui. A chaque pas il rencontrait des noms, des faits, des choses avec lesquels ses premières lectures, la conversation de sa mère, les instructions du prêtre l'avaient familiarisé depuis longtemps. L'étude du latin n'était presque plus pour lui qu'une affaire de mémoire. Bientôt le plaisir s'attachait au travail, parce que l'intelligence était facilement de moitié; et il apprenait rapidement la langue latine chrétienne, la parlait sans peine et l'écrivait correctement. Voilà ce qu'attestent tous les monuments de cette époque.

Cela est vrai, dit-on; mais il ne connaissait pas la langue du siècle d'Auguste, la belle latinité. Je réponds d'abord, qu'il connaissait au moins un des deux idiomes latins. En cela il nous était supérieur, puisque en laissant dans l'oubli la langue latine chrétienne pour nous livrer exclusivement à l'étude de la langue païenne, nous avons réussi à ne savoir ni l'une ni l'autre. Je réponds ensuite que rien n'est plus faux que de croire et de dire qu'avant la renaissance les esprits cultivés ignoraient la langue du

siècle d'Auguste, la *belle latinité*. J'en appelle à la bonne foi de tous les érudits, et je les prie de dire si avant la renaissance on possédait, on lisait, on admirait avec moins d'intelligence et de bon goût, qu'on ne l'a fait depuis, les grands ouvrages de l'antiquité? Je réponds enfin que la belle latinité n'est pas seulement, ainsi que nous l'avons prouvé, la latinité du siècle d'Auguste, mais encore et surtout la latinité des grands siècles chrétiens.

La première objection que nous venons d'examiner est donc fausse de tout point; car elle repose tout entière sur une confusion d'idées et de mots condamnée par les faits, mais conservée opiniâtrément dans la discussion par les partisans du paganisme classique.

La seconde objection consiste à dire que le remède, c'est-à-dire la substitution des classiques chrétiens aux classiques païens, est impossible, attendu que le baccalauréat exige impérieusement l'étude des auteurs profanes. Et moi je demande, pour première réponse, s'il est vrai, oui ou non, que l'usage exclusif des livres païens dans l'éducation est une des causes qui ont le plus contribué à corrompre les mœurs, à pervertir les idées depuis trois siècles et à conduire la société au bord de l'abîme dans lequel nous sommes menacés de la voir disparaître? Je demande encore si on peut, oui ou non, continuer, pour une considération quelconque, un pareil sys-

tème? Supposé que le baccalauréat soit un obstacle invincible à l'adoption d'une marche contraire, il s'ensuit que la question est engagée entre la société et le baccalauréat; et, puisque c'est une question de vie ou de mort, j'en conclus simplement qu'il faut supprimer le baccalauréat pour laisser vivre la société. Si donc la société est encore guérissable, et si le remède proposé est nécessaire, nous sommes en droit d'affirmer que ce remède est possible.

Je réponds de plus, que les classiques chrétiens ne sont pas nécessaires seulement à la France, mais à l'Europe entière. Or, grâce à Dieu, l'Europe entière n'est pas condamnée au baccalauréat. Il lui est donc libre d'opérer quand elle le voudra la réforme qui peut assurer l'avenir.

Je réponds enfin, que le conseil supérieur établi par la nouvelle loi sur l'instruction publique peut aussi, quand il voudra, modifier le programme des examens à subir par les futurs bacheliers. Au lieu de n'y faire figurer que des auteurs païens, il peut, sans inconvénient pour la littérature, pour la société, pour la religion, en diminuer le nombre et demander que les jeunes chrétiens soient tenus de connaître, au moins, les principaux auteurs chrétiens. Il peut encore, ce qui est bien plus conforme à la liberté, se contenter d'exiger du candidat qu'il sache le latin, sans l'obliger de l'apprendre dans tel ouvrage plutôt que dans tel autre. J'ose affirmer qu'en pre-

nant cette mesure le conseil aura rendu le plus grand service à la patrie, et s'il provoque les injures des méchants, il aura en dédommagement l'approbation de tous les hommes sages, sérieusement occupés de l'avenir.

Du raisonnement passant à la pratique, nous soutenons que ce remède est parfaitement applicable. C'est ici le lieu de dire toute notre pensée. Une grande loi sociale a été violée au seizième siècle. La source chrétienne destinée à désaltérer les générations chrétiennes a été changée en une source païenne, et l'éducation devenue païenne a produit une société païenne; et au sein de cette société nous avons vu se développer toutes les idées et tous les vices du paganisme. Nous demandons un terme à cette étrange aberration; nous demandons que l'ordre soit rétabli dans l'éducation pour rentrer dans la société; nous demandons en conséquence que les philosophes et les rhéteurs d'Athènes ou de Rome ne soient plus *les seuls ni les principaux* pédagogues de la jeunesse chrétienne; que des auteurs chrétiens remplissent désormais cette noble, cette délicate fonction.

Voulons-nous par là exclure les auteurs profanes? Quand nous le voudrions, nous ne serions que les échos des plus grands hommes et des plus grands siècles de l'histoire moderne. Mais rassurez-vous, nous voulons simplement que l'accessoire cesse d'être

le principal. Or, en fait d'éducation chrétienne, vous nous accorderez sans peine que le paganisme n'est que l'accessoire, et qu'à ce titre sa place ne doit être que secondaire. Puisque vous y tenez, nous vous accordons que l'enfant chrétien a deux sociétés à connaître, celle dont il est fils et qu'il doit un jour servir et honorer; l'autre qu'il peut ignorer sans conséquences pour son bonheur ou celui de ses semblables. Les auteurs chrétiens sont les organes de la première, les auteurs païens de la seconde : à vous de fixer leur place respective.

Ici je vous vois venir avec une nouvelle impossibilité. Vous dites : Il n'est pas possible d'étudier à la fois les auteurs chrétiens et les auteurs païens, le temps des classes ne le permet pas. En n'adoptant que des classiques profanes, c'est à peine si on peut en expliquer quelques-uns, et parmi ceux qu'on explique, il n'en est presque aucun qu'on voie tout entier. Le plus grand nombre des jeunes gens sortent de rhétorique sans avoir jamais lu, encore moins expliqué Virgile, Ovide, Horace, Quinte-Curce d'un bout à l'autre. Que sera-ce si vous leur donnez encore des auteurs chrétiens?

Voilà justement l'inconvénient de l'usage des classiques païens dans l'éducation. La difficulté extrême d'apprendre la langue d'une société totalement différente de la nôtre, condamne la jeunesse à une *étude* longue et ingrate, et lui ôte le temps de *lire* les au-

teurs, à plus forte raison d'en approfondir aucun. Cet inconvénient disparaît, du moins en grande partie, si vous faites d'abord étudier la langue latine chrétienne[1]. La facilité avec laquelle l'élève l'apprend lui laisse le temps de lire beaucoup de latin. A son tour cette lecture abondante lui donne une merveilleuse facilité pour comprendre la langue latine païenne, dont, après tout, les mots sont généralement les mêmes que ceux de l'idiome chrétien. D'un autre côté, quand il serait vrai que l'usage des classiques chrétiens diminuerait un peu l'étude des classiques païens, quel inconvénient si grave pourrait-il en résulter? Connaître un peu moins Phèdre et Ésope, et un peu plus l'Écriture sainte; un peu moins Ovide et Virgile, et un peu plus les psaumes et les prophètes; un peu moins Cicéron et Démosthène, et un peu plus saint Grégoire et saint Chrysostome, serait-ce nuire au développement de l'intelligence, fausser l'éducation, compromettre la société, outrager le sens commun?

Nous croyons donc, et l'expérience le confirme, qu'en commençant par faire apprendre exclusivement la langue latine chrétienne, on peut non-seulement *voir* les principaux auteurs païens qui servent au-

[1] Il faudrait aussi modifier la méthode actuelle d'apprendre les langues : une méthode qui demande six ou sept ans pour *apprendre* une langue qu'en fin de compte on ne sait pas, ne peut être *essentiellement* bonne.

jourd'hui de classiques, mais encore les *voir* beaucoup mieux. *L'enfant connaîtra tout ce qu'il connaît et il le connaîtra mieux.* De plus, *il connaîtra une langue et des auteurs qu'il ne connaît en aucune façon.* Ainsi, qu'on se rassure, le baccalauréat, qui inspire tant de sollicitude, n'aura rien à souffrir. Seulement son influence sera moins funeste à la jeunesse et à la société; voilà tout.

Ai-je besoin d'ajouter que, dans sa forme actuelle, le baccalauréat n'a aucune promesse d'immortalité; que l'intérêt le plus sérieux de l'avenir demande qu'il soit ou supprimé ou profondément modifié? Le moyen de le tuer ou de le changer, c'est précisément le moyen que nous proposons. Inutile encore de dire que fort heureusement le baccalauréat n'est point obligatoire pour le clergé; que le clergé peut donc immédiatement et avec grand avantage adopter les classiques chrétiens. Or, **C'EST ENCORE PAR LE CLERGÉ QUE DOIT COMMENCER, COMME TOUTES LES AUTRES, CETTE RÉFORME DÉCISIVE POUR LA RELIGION ET POUR LA SOCIÉTÉ.**

Pour dernière objection, on dit : Le remède sera inefficace, attendu qu'avec des classiques chrétiens le professeur peut toujours, quand il le voudra, faire des élèves païens. Je réponds en premier lieu que la chose sera moins facile qu'elle ne l'est aujourd'hui. Je réponds en second lieu qu'avec des classiques chrétiens, les mauvais professeurs de-

viendront de plus en plus rares, et que les bons deviendront excellents : c'est le cas d'appliquer le proverbe : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.* Je réponds en troisième lieu que, si, avec des classiques chrétiens, un mauvais professeur peut faire des élèves païens, un bon professeur ne peut, règle générale, avec des classiques païens, former des élèves chrétiens : trois siècles d'expérience sont derrière moi pour le prouver. Voilà l'énorme différence qui sépare l'un et l'autre système.

Réduite à sa plus simple expression, cette différence signifie que, si les classiques chrétiens ne peuvent, par la faute des hommes, sauver en Europe la religion et la société, les classiques païens, malgré tous les efforts des hommes, perdront infailliblement et sans ressource la religion et la société dans l'Europe entière. Quand même les chances de succès seraient encore plus faibles que vous ne le supposez, je demande s'il est permis d'hésiter un instant sur l'emploi des classiques chrétiens. Entre deux remèdes, dont l'un tuera certainement le malade, et dont l'autre présente quelque chance d'efficacité, la conscience ne fait-elle pas au médecin un devoir sacré de rejeter le premier et d'employer le second?

CHAPITRE XXIX.

PLAN D'UNE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE CHRÉTIENNE.

Élever les enfants dans l'esprit de la société dont ils sont les fils et dont ils doivent être les continuateurs : telle est la première loi que le bon sens indique à chaque peuple. Élever chrétiennement les membres d'une société chrétienne est l'application nécessaire de cette grande loi. L'éducation se fait par la transmission des idées; la transmission des idées se fait par la parole écrite ou parlée. La parole écrite, la seule dont nous nous occupons ici, se fait par les livres qu'on met entre les mains de l'enfant, dont on le force à se nourrir pendant plusieurs années, qu'on lui explique avec soin, qu'on lui présente comme modèles, qu'on l'oblige à savoir par cœur, de manière à les reproduire dans son langage, et à les invoquer au besoin comme confirmation de ses pensées et de ses jugements. Tous les peuples ont compris l'influence décisive de cette parole écrite sur les destinées de l'avenir. Les chrétiens ont participé comme les autres, je dirai plus que les autres, à ce bon sens qui fait dépendre les idées et

les mœurs publiques de l'enseignement donné à la jeunesse. Jaloux de conserver intact le dépôt sacré de la religion, ils ont éloigné avec une sollicitude extrême des lèvres des générations naissantes la coupe, si brillante qu'elle fût, qui pouvait contenir du poison. Cette conduite est une loi : sous peine de périr, il faut que nous y revenions.

Or, nous l'avons vu, les seuls livres classiques, mis aux mains de la jeunesse par nos pères, sont : les *saintes Écritures*, les *Actes des martyrs*, et les *ouvrages des Pères et des docteurs de l'Église*. Leur admirable sagesse se montre ici sous deux traits bien glorieux. Chrétiens avant tout, et reconnaissant l'existence d'une littérature chrétienne, comme on reconnaît en ouvrant les yeux l'existence du soleil, ils voulaient que leurs enfants, destinés à être chrétiens comme leurs pères, apprissent d'abord la langue et la littérature de la société chrétienne.

De plus, ils savaient que l'éducation est l'apprentissage de la vie. Pour eux, la vie était chose sérieuse. Elle était une lutte continuelle, une lutte gigantesque, une lutte à mort contre le mal. Sous peine d'être vaincu et malheureux en deçà et au delà du tombeau, tout chrétien doit être un héros. Rien ne leur paraissait plus propre à former de leurs enfants des héros, que les puissants enseignements sortis de la bouche de Dieu lui-même; que les exemples héroïques de leurs aïeux; que les sublimes encourage-

ments de ces docteurs immortels, de ces saints de l'Orient et de l'Occident qui parlent avec la triple autorité de la science, de l'éloquence et de la vertu. Cinquante générations, comme le monde n'en vit jamais, sont le glorieux monument de la justesse de leur calcul.

Fortement nourris de la séve chrétienne, leurs adolescents obtenaient la permission de parcourir le monde païen; d'interroger ses hommes, ses arts, ses monuments, ses mœurs et ses lois. Les nouveaux Hébreux pouvaient alors visiter l'Égypte, non-seulement sans courir le danger de devenir ses esclaves, mais encore avec la juste confiance de s'emparer de ses richesses, afin de les faire servir à l'ornement du tabernacle. Ainsi, se trouvaient conciliés et l'intégrité de l'esprit chrétien et le complet développement de la science. On le voit, pour nos pères tout commençait, tout finissait par la religion. Telle est, pour mille motifs, la marche à laquelle il faut impérieusement revenir.

D'abord, pour les peuples, quels qu'ils soient, la religion est tout. Le livre qui l'enseigne doit être le premier entre les mains de l'enfant, le dernier entre les mains du vieillard. Excepté dans nos temps modernes, qui ne sont tombés dans le chaos que pour l'avoir méconnue, toujours et partout cette vérité fut comprise et pratiquée.

Chez les Juifs, la Bible était tout. Avec la tradi-

tion qui l'explique, elle compose la science nationale. Défendue jusqu'à l'effusion du sang, elle est respectée comme l'arche sainte, aimée comme la patrie.

Chez les mahométans, la loi du prophète accompagnée de quelques commentaires est le livre unique. C'est dans ce livre que l'enfant apprend à lire, que le juge cherche la raison de ses arrêts, l'homme de tout état et de tout âge la règle de sa conduite. Livre sacré! lorsque les enfants sont parvenus à en connaître un chapitre, c'est un événement; on le célèbre par une fête publique. Placé sur un riche brancard, environné de flambeaux, le livre national est porté en triomphe dans les rues, suivi des enfants et des maîtres, salué avec respect par les parents et par la population tout entière : la joie est au cœur de la société dont cette manifestation annonce la perpétuité de l'esprit qui l'anime. Après l'étude de chaque chapitre, la fête recommence.

Or, pour les nations chrétiennes, l'Évangile est tout : il est leur vie intellectuelle, morale, domestique, civile, politique, littéraire, artistique, scientifique. Dans cet immense océan de lumière, elles doivent vivre comme le poisson dans la mer. L'Église catholique, leur mère, ne cesse de proclamer cette grande vérité. Pas une de ses assemblées solennelles, où elle ne place sur un trône brillant le livre des oracles religieux et sociaux. Cependant, il faut le dire, depuis plusieurs siècles l'Évangile n'est rien,

ou presque rien dans notre éducation publique. Comment s'étonner qu'il ne soit plus rien ou presque rien dans les idées et dans les mœurs? Comment s'étonner, en d'autres termes, que nous cessions d'être chrétiens? Ou revenir ou mourir.

De plus, l'état actuel du monde ne permet, sur ce point, ni retard ni concession. La formation rapide de deux grandes unités, l'unité du bien et l'unité du mal, reines sans rivales de l'avenir, n'est plus un problème pour personne. Élevé à sa dernière puissance, le mal se formule aujourd'hui par une négation absolue. Une négation absolue ne peut être combattue que par une affirmation également absolue. Le catholicisme, le catholicisme dans toute son intégrité, le catholicisme professé par des martyrs, peut seul lutter contre la société du mal. Mais une seule chose peut ramener dans toute sa vigueur et dans toute sa pureté le catholicisme au sein de l'Europe, c'est une éducation fortement catholique. Une éducation semblable n'est possible qu'avec des classiques chrétiens. En conséquence, nous supplions qu'on veuille bien reprendre pour évangile, en fait d'éducation, la conduite des siècles chrétiens. Cela posé, voici nos idées et notre plan :

Pour les peuples chrétiens, nous l'avons dit, l'Évangile est tout. Tout doit en sortir, tout doit y ramener. Autour de ce divin pivot doit évidemment tourner tout le système de l'éducation.

Or, l'Évangile est un centre placé au milieu du monde, auquel aboutissent par deux courants opposés les siècles qui le précèdent et les siècles qui le suivent. Pour initier l'enfant à la connaissance de l'Évangile, nous lui faisons étudier dans le plus beau des livres la préparation quatre fois séculaire de ce grand fait. Les charmants récits de la Bible, non dans un latin du dix-huitième siècle, mais dans le latin primitif et consacré de la Vulgate, deviennent le premier livre de sa vie de collége, comme ils furent le premier livre de sa vie de famille.

De plus, l'Évangile est un code, et l'enfant l'étudie. Tout code veut être expliqué. Les ouvrages des Pères en sont le commentaire *verbal* le plus parfait ; et l'enfant s'en nourrit. Les actes des martyrs et des saints en forment l'explication *pratique*, et l'enfant la connaît ; et sa vie devient évangélique. Tel est le principe qui nous a servi de boussole. Quant à notre plan, le voici en peu de mots :

1° Supposé qu'on maintienne la division par classes, *tous les classiques, jusqu'à la quatrième inclusivement doivent être chrétiens.* Il faut tout ce temps-là, du moins avec la méthode actuelle d'enseigner les langues, pour apprendre convenablement la langue latine chrétienne et initier à l'étude de la langue grecque chrétienne. Il le faut encore pour nourrir fortement de christianisme les jeunes générations, sorties trop souvent de familles peu

chrétiennes et destinées à vivre dans une société qui l'est encore moins.

2° A partir *de la troisième jusqu'à la rhétorique, les classiques peuvent être chrétiens et païens.* A ce moment l'étude du paganisme offre moins de danger, puisque, suivant le mot de Tertullien, l'esprit et le cœur des enfants sont solidement trempés aux sources chrétiennes. D'un autre côté, ce temps suffit pour étudier et lire les auteurs profanes, autant que l'exige l'examen du baccalauréat.

3° Quant au choix particulier des classiques chrétiens, nous dirons seulement ici qu'il a été arrêté, après un mûr examen et beaucoup de conseils, que l'exécution littéraire de cet important travail est confiée à des hommes dont les lumières et l'expérience offrent au clergé et aux laïques tous les gages de confiance qu'on peut désirer. Nous pouvons affirmer en outre que dans son ensemble ce choix est bon, très-bon, et nous pouvons l'affirmer sans être accusé de vaine prétention.

D'une part, nous le trouvons indiqué d'avance par toute la tradition chrétienne; d'autre part, il est formellement recommandé par l'Église. « L'homme étant porté au mal dès l'enfance, dit le cinquième concile général de Latran, l'éducation de la jeunesse est une affaire de la plus grande importance. Ainsi, nous décrétons et réglons que tous les maîtres d'école et professeurs ne sont pas tenus seulement

d'enseigner aux enfants et aux jeunes gens la grammaire, la rhétorique et autres choses semblables, mais qu'ils sont encore obligés de les instruire de la religion, et de leur faire connaître les *hymnes sacrés*, les *Psaumes* et les *Vies des saints*; il leur est de plus défendu, les jours de fête, de leur enseigner autre chose que ce qui tient à la religion et aux bonnes mœurs [1]. »

Nous entendons un peu plus tard le saint concile de Trente, ce grand restaurateur de l'Église et de la société, s'exprimer en termes non moins formels sur la nécessité de l'étude classique de l'Ecriture, non-seulement dans les séminaires, mais encore dans les colléges ou gymnases publics. Les raisons sur lesquelles s'appuie l'auguste assemblée sont les mêmes que nous avons exposées dans le cours de cet ouvrage : l'étude du code sacré est nécessaire à la défense et à l'augmentation de la foi, à la conservation et à la propagation de la saine doctrine; en un mot, si on ne nourrit pas la jeunesse de christianisme, la société cessera d'être chrétienne [2]. Tel est le jugement de l'immortel concile.

[1] Conc. Later. V., sess. VIII, an. 1512.

[2] In gymnasiis etiam publicis, ubi tam honorifica, et cæterorum omnium maxime necessaria lectio hactenus instituta non fuerit, religiosissimorum principum, ac rerumpublicarum pietate et charitate ad catholicæ fidei defensionem et incrementum, sanæque doctrinæ conservationem et propagationem instituatur. Sess. V, de Refor., c. 1.



On voit que nous ne sommes point des novateurs: les novateurs sont ceux qui ont introduit le paganisme dans l'éducation; ni des hommes à imagination, et disciples de notre sens privé: les hommes à imagination sont ceux qui prétendent conserver chrétiennes les générations qu'ils saturent de paganisme et auxquelles ils laissent ignorer le christianisme; les disciples du sens privé sont ceux qui, méprisant et la pratique constante des âges de foi et les prescriptions de l'Église universelle, imposent leurs théories comme des règles infaillibles.

On conviendra aussi, nous aimons à l'espérer, que le besoin le plus impérieux de notre temps est de rendre l'éducation chrétienne, par conséquent de familiariser de bonne heure les générations naissantes avec les idées, les hommes, les faits, les exemples, les maximes, les écrits où se trouve avec le plus d'abondance et de pureté la séve vivifiante du christianisme.

Enfin, quand le choix des classiques sera connu, on accordera, c'est notre confiance, que la bibliothèque indiquée est de nature à atteindre ce but nécessaire.

Mais on ne manquera pas de nous demander pourquoi nous la publions, puisque déjà on publie des classiques chrétiens. N'est-ce pas vouloir faire un livre à côté d'un livre également bon? Voici la réponse en deux mots. Nous publions cette biblio-

thèque, parce qu'il est indispensable de donner à l'enseignement une *suite logique* qui assure le succès de l'étude en graduant le travail, et un *développement suffisant* pour nourrir de christianisme toutes les facultés de la jeunesse, depuis son entrée au collége jusqu'à sa sortie. Or, les essais parus jusqu'à ce jour, bien que utiles en eux-mêmes, bien que conçus dans les intentions les plus louables, nous semblent loin de satisfaire à cette double condition.

D'une part, ils se bornent à quelques traités isolés qui, noyés au milieu des livres païens, ne peuvent donner aucun résultat sérieux, ni sous le rapport littéraire, ni sous le rapport moral. Les estimables auteurs de ces opuscules n'ont pas assez tenu compte, il nous le semble du moins, de l'existence parfaitement distincte des deux langues latines. S'ils l'avaient reconnue, comment n'auraient-ils pas vu qu'en faisant marcher de front l'étude de la langue latine chrétienne et l'étude de la langue latine païenne, l'enfant n'apprendrait qu'un jargon, barbare composé de l'idiome chrétien et de l'idiome païen? N'est-ce pas vouloir faire étudier en même temps l'italien et l'espagnol, par exemple? Ce mélange, malheureux dans le résultat, augmente singulièrement la difficulté dans la pratique. Quelle confusion plus déplorable encore ne doit pas produire, dans l'esprit de l'enfant, l'étude simultanée des idées païennes et des idées chrétiennes? Où sera

pour lui la pierre de touche qui lui fera discerner la vraie vertu, la vraie gloire, la vraie sagesse, de celle qui n'en a que l'apparence? Avant de lui laisser fréquenter les païens, attendez, comme le veut saint Basile, qu'il soit fortement chrétien.

Considéré sous un autre rapport, ce mélange de christianisme et de paganisme est un système complétement arriéré. Au point où nous en sommes, il n'y a plus aujourd'hui en éducation, comme en religion, en politique, en philosophie et en tout le reste, que deux systèmes debout : le système chrétien et le système païen : catholicisme ou socialisme ; tout ou rien. Hommes et choses, tout ce qui n'est pas, tout ce qui ne sera pas franchement l'un ou l'autre, ou ne compte plus, ou est mort avant d'être né.

D'autre part, les traités ou morceaux dont il s'agit manquent d'une graduation logique. En effet, ils offrent à l'étude saint Jérôme, par exemple, avant saint Grégoire. C'est le contraire qui doit avoir lieu. L'immortel pontife est le type de la belle latinité chrétienne. Ce n'est qu'après l'avoir bien étudié qu'on peut, sans danger pour le goût littéraire, passer à saint Jérôme, dont le style rappelle encore très-souvent la forme païenne. Le docteur de Bethléem doit être la transition entre la langue chrétienne et la langue païenne. Telle est la place qu'il occupe dans notre bibliothèque.

CHAPITRE XXX.

AVANTAGES PARTICULIERS DE CETTE BIBLIOTHÈQUE.

En faisant rentrer logiquement, graduellement, complétement le christianisme dans l'éducation, nous faisons rentrer dans les esprits le goût du beau; car, nous aimons à le redire, le beau est la splendeur du vrai. Ce but, si désirable aujourd'hui, est atteint d'une manière d'autant plus certaine que tous nos classiques sont, au point de vue purement littéraire, au-dessus de toute comparaison. Qu'il nous soit permis d'insister sur ce point important. L'influence du paganisme a été telle qu'un grand nombre de personnes ont perdu le goût du beau en fait de littérature chrétienne, plus encore qu'en fait de peinture et d'architecture.

Or, nous le répétons, l'Écriture sainte, les Actes des martyrs et les ouvrages des Pères: tels sont les modèles que nous proposons à la jeunesse.

L'Écriture. Si la supériorité du style des livres saints sur tout ce que nous avons de plus parfait chez les meilleurs écrivains de tous les temps, pouvait être douteuse aux yeux de quelques personnes, ou

prévenues ou superficielles ou indifférentes, nous les prions de méditer le passage suivant d'un auteur non suspect. Voici la comparaison que Sterne établit entre l'éloquence profane et l'éloquence sacrée :

« Il y a, dit le célèbre auteur anglais, deux sortes d'éloquence, l'une en mérite à peine le nom. Elle consiste en un nombre fixe de périodes arrangées et compassées, et de figures artificielles, brillantées de mots à prétention. Cette éloquence éblouit, mais éclaire peu l'entendement. Admirée, affectée par les demi-savants, dont le jugement est aussi faux que le goût est vicié, elle est entièrement étrangère aux écrivains sacrés. Si elle fut toujours regardée comme étant au-dessous des grands hommes de tous les siècles, combien à plus forte raison a-t-elle dû paraître indigne de ces écrivains que l'Esprit d'éternelle sagesse animait dans leurs veilles, et qui devaient atteindre à cette force, à cette majesté, à cette simplicité à laquelle l'homme seul n'atteignit jamais !

» L'autre sorte d'éloquence est entièrement opposée à celle que je viens de censurer, et elle caractérise véritablement les saintes Écritures. Son excellence ne dérive pas d'une élocution travaillée et amenée de loin, mais d'un mélange étonnant de simplicité et de majesté : double caractère si difficilement réuni qu'on le trouve bien rarement dans les compositions purement humaines. Les pages saintes ne sont pas chargées d'ornements superflus et affec-

tés. L'Être infini, ayant bien voulu condescendre à parler notre langage pour nous apporter la lumière de la révélation, s'est plu à le douer de ces tournures naturelles et gracieuses qui devaient pénétrer nos âmes.

» Observez que les plus grands écrivains de l'antiquité, soit grecs, soit latins, perdent infiniment des grâces de leur style quand ils sont traduits littéralement dans nos langues modernes. La fameuse apparition de Jupiter, dans le premier livre d'Homère, sa pompeuse description d'une tempête, son Neptune ébranlant la terre et l'entr'ouvrant jusqu'à son centre, la beauté des cheveux de sa Pallas; tous ces passages, en un mot, admirés de siècle en siècle, se flétrissent et disparaissent presque entièrement dans les versions latines. Qu'on lise les traductions de Sophocle, de Théocrite, de Pindare même, y trouvera-t-on autre chose que quelques vestiges légers des grâces qui nous ont charmés dans les originaux? Concluons que *la pompe de l'expression, la suavité des nombres et la phrase musicale constituent la plus grande partie des beautés de nos auteurs classiques;* tandis que celles de nos Écritures consiste *plutôt dans la grandeur des choses mêmes que dans celle des mots*. Les idées y sont si élevées de leur nature, qu'elles doivent paraître nécessairement sublimes dans leur modeste ajustement: elles brillent à travers les plus faibles et les plus littérales versions

de la Bible. » Quelle éloquence plus digne des esprits sérieux et des peuples chrétiens !

Les Actes des martyrs. Après l'Écriture, rien n'est plus digne d'admiration et de respect que les Actes des martyrs. Si les livres saints sont dus à l'inspiration de Dieu lui-même, les réponses des martyrs aux interrogatoires des juges leur ont été, suivant la promesse du Sauveur, dictées par le Saint-Esprit. Au point de vue purement littéraire, elles présentent le même genre de beautés que la Bible. La simplicité des mots et l'éloquence des choses en forment le constant et sublime caractère. En face des maîtres du monde, armés de sophisme, de menaces, de promesses, suivis d'un long cortége de licteurs, de proconsuls, de préfets, de juges, de bourreaux et de bêtes féroces, vous voyez des hommes du peuple, des femmes, des enfants, de pauvres esclaves, mettre à néant, par la simplicité, la fermeté, la netteté de leur langage, les sophismes des philosophes, les questions captieuses des magistrats, les discours pathétiques des parents affligés.

A mesure que le courage du martyr s'élève à l'héroïsme, son caractère se déploie, sa parole étincelle en traits de la plus sublime éloquence. En devenant plus pressant, le dialogue devient plus vif, plus saisissant. Et la grandeur de la cause qui se débat, et le contraste entre la force du tyran et la faiblesse de la victime, entre la brutalité et la fureur de l'un, l'in-

nocence et le calme de l'autre, tout cela remue jusqu'aux larmes les cœurs les plus froids, c'est-à-dire que tout ce drame finit par atteindre à la plus haute poésie. Elévation et simplicité, onction et vigueur, grâce et naïveté, rapidité entraînante et détails touchants, telles sont les qualités littéraires qui caractérisent le récit de ces luttes sans exemple dans les fastes du monde.

De là vient que les Actes des martyrs, comme tout ce qui est vraiment beau de fond et de forme, jouissent du privilége de passionner l'enfance elle-même et de faire les délices des plus grands hommes des plus grands siècles. Entre mille exemples, je pourrais rapporter celui de sainte Thérèse; mais tout le monde le connaît. Entre mille témoignages, je citerai seulement celui du célèbre Joseph Scaliger. « La lecture des Actes des martyrs, dit ce savant critique, est si touchante, que l'esprit ne peut jamais s'en rassasier. Chacun peut l'avoir éprouvé selon le degré de sensibilité et d'intelligence dont il est doué; mais, pour moi, j'avoue que je n'ai jamais rien lu dans l'histoire ecclésiastique, à plus forte raison dans l'histoire profane, qui ait excité dans mon cœur des mouvements tout à la fois si extraordinaires et si violents, qu'en quittant ce livre, je ne me connais plus moi-même [1]. »

Les saints Pères. Presque sur la même ligne que

[1] Annot. ad Euseb., *Hist. Eccles.*

l'Écriture inspirée de Dieu, que les réponses des martyrs dictées par le Saint-Esprit, apparaissent les Pères de l'Église. Leurs ouvrages sont les plus imposants monuments du christianisme et les plus beaux titres de gloire du génie de l'homme. Les enseignements, les paroles de ces hommes, si tant est qu'on doive donner ce nom à ces êtres exceptionnels qui semblent s'élever jusque dans le ciel pour y contempler la vérité, sont bien moins les enseignements et les paroles de simples particuliers que les enseignements et les paroles de l'Église universelle. C'est là que les chrétiens de tous les siècles, de toutes les conditions peuvent apprendre ce qu'il faut rejeter, ce qu'il faut conserver; ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut aimer; ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut faire, et même ce qu'il faut admirer au point de vue purement humain de la poésie et de l'éloquence.

C'est donc à juste titre que ces génies incomparables, que ces grands hommes, suscités de Dieu pour être tout à la fois les gardiens et les interprètes du Testament de son fils, sont appelés dans l'histoire les miroirs de l'éternelle lumière, les organes du Saint-Esprit, les trônes de la sagesse, les hérauts de l'empire de Dieu, les colonnes de la religion, les vengeurs de la vérité, les modèles de la vertu, les conducteurs du peuple chrétien, les maîtres du genre humain, les flambeaux de l'Église, les phares de l'univers.

Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que les ouvrages des Pères ne sont pas seulement des sources de sagesse divine, mais encore des trésors d'éloquence et d'érudition de tout genre. Sur ce point il n'y a qu'une voix dans le monde vraiment savant. Il n'est pas jusqu'aux hommes les plus *classiques* du siècle le plus passionné pour les Grecs et les Romains, qui n'aient payé le tribut de leur admiration aux talents littéraires des Pères de l'Église.

« Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, s'écrie Labruyère, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse! quelle froide dévotion! et peut-être quelle scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus. Mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que, pour l'étendue des connaissances, pour les principes de la plus pure philosophie, pour leur application et leur

développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et que Cicéron![1] »

Je ne veux pas chicaner mon auteur; cependant je suis bien tenté de demander à Labruyère où il a vu que Platon et Cicéron sont comparables à saint Augustin pour l'*étendue des connaissances*, pour les *principes de la plus pure philosophie*, pour la *beauté de la morale et des sentiments?* Dieu pardonne à la renaissance dont on voit ici percer l'influence funeste sur les plus solides esprits.

De ces considérations générales sur le mérite littéraire de nos classiques chrétiens, passons à quelques observations de détail.

Nous ferons remarquer d'abord que le nombre des auteurs est très-restreint. L'expérience démontre que le moyen d'apprendre une langue n'est pas d'étudier beaucoup de livres; c'est d'en étudier un bon, mais de l'étudier à fond, de telle sorte que la pensée de l'auteur et la forme de sa pensée reviennent naturellement et sans efforts à l'esprit, lorsqu'il faut penser, écrire ou parler. Comme partout ailleurs, ici se vérifie l'adage : *Timeo doctorem unius libri*. Ensuite, nos classiques, déjà si peu nombreux, se réduisent presque à l'unité; puisque, après avoir servi

[1] Caractères, t. Ier, *Des esprits forts*, p. 153.

à l'étude de la langue latine, ils servent encore à l'étude de la langue grecque. Nous aimons à penser que personne ne doute de l'immense avantage qui en résulte. D'une part, l'enfant y trouve une grande facilité pour apprendre le grec; car il est d'avance en relation avec les auteurs dont il connaît déjà toutes les pensées; d'autre part, il est comme impossible qu'il ne conserve pas les enseignements qui lui sont donnés, sous des formes différentes, pendant tout le cours de ses études.

Enfin, les livres indiqués comme sujets de lecture latine et grecque apporteront, si on le juge utile, toute la variété désirable dans le travail de l'enfant. En même temps qu'ils lui feront connaître la manière des différents auteurs, ils le forceront à acquérir une connaissance sérieuse des lettres grecques et latines.

Voici notre pensée: Nous désirons qu'on aplanisse le plus possible les difficultés qui se rencontrent sur la route de l'élève; qu'on le délivre du labeur si long, si fastidieux et presque toujours si ingrat et quelquefois si dangereux, de feuilleter les dictionnaires. Il suffit pour cela de lui donner de vive voix soit le sens précis d'un mot, soit l'explication d'une chose qu'il chercherait longtemps sans espoir assuré de la trouver lui-même. Rien ne paraît plus conforme à la marche de la Providence dans l'étude des langues, ni plus efficace pour y

faire de rapides progrès, en la préservant du double fléau du dégoût et de l'ennui.

Toutefois, comme il serait à craindre qu'une semblable méthode ne rendît l'intelligence paresseuse, on évite ce danger en faisant faire à l'enfant des lectures grecques et latines, qu'il reste seul chargé de comprendre et dont il est obligé de rendre compte.

Nous ajouterons encore, tant il nous paraît nécessaire aujourd'hui de christianiser l'éducation, qu'il faut enseigner *chrétiennement* même les auteurs païens. Voici le moyen d'y réussir. Au lieu de les donner, comme on ne l'a fait que trop souvent depuis la renaissance, pour des modèles accomplis de vertus réelles, il faut avoir soin de faire remarquer l'imperfection de leur sagesse, de leur force, de leur prudence, de leur tempérance, de leurs intentions et de leurs sentiments, en comparant toutes ces choses aux enseignements de la foi. Je suppose, par exemple, qu'on explique le traité *de Amicitia*, de Cicéron. Pour faire ressortir l'infériorité de l'amitié naturelle, on lira les préceptes de charité tels qu'ils sont exposés dans le catéchisme du concile de Trente, ou bien on montrera les véritables caractères de cette vertu, en expliquant le treizième chapitre de saint Paul, dans la première aux Corinthiens.

De même, quels avantages pour l'élève, si à la

lecture des Commentaires de César on joint l'explication des guerres saintes de Josué, de David et des Machabées! D'un côté, l'enfant voit et la justice qui doit présider à la guerre, et la Providence et la force du bras de Dieu ; de l'autre, les erreurs des grands capitaines du paganisme qui, pour une vaine gloire ou un vil intérêt, se croyaient en droit de tirer l'épée et de porter la désolation par tout l'univers. Quels sages, quels sanctifiants parallèles à établir entre les héros de la Grèce et de Rome, et les grands empereurs, les grands capitaines chrétiens : Théodose, Charlemagne, saint Louis, saint Étienne de Hongrie, Vasco de Gama, Albuquerque et beaucoup d'autres!

Enfin la supériorité du christianisme ressortira d'elle-même, si le professeur a soin, lorsqu'il rencontre un sentiment ou un principe erroné dans un auteur païen, de l'éprouver à la pierre de touche de l'Évangile. Ainsi, lorsque Cicéron se donne des louanges à lui-même, ou lorsqu'il les prodigue aux autres, il faut montrer que cette louange est fausse, indigne d'une âme chrétienne, qui doit chercher pour récompense, non la flatterie, mais la vie éternelle, et déposer toutes ses couronnes aux pieds de Celui de qui vient tout don parfait. Ainsi encore, lorsque Cicéron, dans ses *Offices*, dit que personne ne doit se venger à moins qu'il ne soit provoqué, ou qu'il n'ait reçu une injure; quel magnifique champ ouvert au professeur pour montrer la supériorité de

la loi chrétienne, et pour déployer aux yeux de l'enfance les grands enseignements du Calvaire!

Voilà pour le fond. Que dirai-je de la forme? Tout en faisant admirer la phrase nombreuse de Cicéron, le maître aura soin de dire que toute cette abondance de mots, toute cette pompe asiatique, outre qu'elle est loin de convenir à tous les sujets, est souvent indigne du chrétien, qui sait que l'éloquence se trouve bien plus dans les choses que dans les mots, et que la parole a été donnée à l'homme non pour lui attirer de vaines louanges, mais pour servir à la gloire de Dieu et à l'avantage du prochain.

Ce simple aperçu nous semble suffire pour faire comprendre ce que nous entendons par l'enseignement chrétien des auteurs profanes.

Qu'on nous permette de placer ici une observation d'une haute importance. Ce n'est pas seulement sur les élèves que des classiques chrétiens sont de nature à exercer la plus salutaire influence, c'est encore sur les maîtres. Presque toujours échos des deux mondes, les auteurs chrétiens, et en particulier les Actes des Martyrs, ouvrent devant les professeurs un immense horizon; ils leur fournissent ainsi le moyen naturel de développer tous leurs trésors d'érudition chrétienne et païenne, ou ils les obligent à en faire un ample provision, afin de pouvoir satisfaire aux explications rendues néces-

saires soit par le texte même de l'ouvrage, soit par les questions des élèves. Si grand qu'il soit, cet avantage pourtant n'est que secondaire. Tandis que l'étude continuelle des auteurs païens dessèche le cœur et quelquefois le corrompt, fausse le jugement, altère le goût, et rend l'homme incomplet; l'étude des auteurs chrétiens nourrit le cœur et le sanctifie, forme le jugement, purifie le goût, rend l'homme pratique et en fait nécessairement un être utile à la société.

Disons, pour finir, que l'étude des langues vivantes, devenant de plus en plus générale et nous paraissant entrer dans les conseils de la Providence sur les temps actuels, nous croyons rendre un vrai service, nous osons dire à l'Europe entière, en faisant de nos classiques latins et grecs, des classiques français, anglais, allemands, italiens et espagnols. Traduits dans toutes ces langues, non-seulement ils en facilitent l'étude; mais encore ils alimentent toute la jeunesse de l'Europe de la même pensée, l'abreuvent de la même eau, la nourrissent du même pain, la vivifient dans le même baptême. Or, cette pensée est éminemment belle, éminemment sociale, puisqu'elle est éminemment chrétienne. Ou il ne reste plus aucun moyen de ramener l'Europe à cette forte unité de foi qui pendant dix siècles lui valut la puissance, la paix, la gloire; à ces principes tutélaires d'obéissance et d'abnégation

sans lesquels nulle société n'est possible ; ou il faut convenir que le moyen proposé est le seul vraiment efficace. Qu'il soit mis en œuvre franchement et universellement, et bientôt c'en est fait du socialisme, du communisme et de toutes ces formidables erreurs qui menacent de nous reconduire au chaos. Vous aurez rendu l'éducation chrétienne; et l'éducation, ne l'oubliez pas, c'est la société, c'est l'avenir : car c'est l'homme tout entier en deçà et au delà du tombeau.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

